

FABIEN CLAUW



LE PIRATE DE L'INDIEN

LES AVENTURES DE
GILLES BELMONTE



Paulsen

En cet été 1800, au terme d'une décennie de tourmentes, les armées de la République desserrent l'étreinte des monarchies continentales. Napoléon Bonaparte, désormais Premier Consul et victorieux à Marengo, imprime sa marque sur un État qu'il ne cesse de réorganiser.

Du Pays de Galles à l'océan Indien, Gilles Belmonte, confronté aux jeux stratégiques des puissances coloniales comme à la détermination d'une société libertaire – celle des pirates et des corsaires –, mènera-t-il à bien les périlleuses missions que lui a confiées Talleyrand ?

Avec une culture historique remarquable et une écriture enlevée, l'auteur, ancien coureur au large, a su, en vrai marin, trouver le ton juste, le vocabulaire précis, la description parfaite de manœuvres impeccables. Comme dans les deux premiers tomes, le récit est porté par un souffle épique.

Né en 1972, Fabien Clauw a couru trois Solitaire du Figaro avant d'exercer pendant dix ans des fonctions commerciales dans le secteur du nautisme. En 2012, alors qu'il réalise un tour de l'Atlantique à la voile, il entreprend l'écriture des aventures de Gilles Belmonte. Les deux premiers tomes, Pour les trois couleurs et Le Trésor des Américains, furent salués par la critique et accueillis avec enthousiasme par les lecteurs, recevant notamment la mention de l'Académie de Marine (2016), le prix Écume de Mer (2018) et le prix Marine Bravo Zulu (2018). Fabien Clauw vit à La Rochelle où il a fondé une école de croisière, Mer Belle Événements.

Fabien Clauw

**Le Pirate
de l'Indien**



Paulsen

À mes parents,
premiers phares des chemins de ma liberté.

« Ils volent les pauvres sous couvert de la loi, alors que nous volons les riches sous la seule protection de notre courage. »

Le capitaine Samuel Bellamy
à son procès pour piraterie

PRÉFACE

HMS Surprise, Spithead Harbour,
22 octobre 1815.

Cher Capitaine Belmonte,

Je ne sais pas si cette lettre vous trouvera en ces temps que j’imagine difficiles pour vous et pour le service postal français. Il n’est pas exclu que j’en fasse une copie et que je la confie au courant de jusant dans un tonnelet suifé. Après tout, les hasards de la mer nous ont toujours porté bonheur, à vous comme à moi, puisque nous avons traversé vivants – quoique couturés et tailladés de pied en cap – la tourmente des années de guerre. La fortune nous a souri quand bien des compagnons glissaient par-dessus bord dans leur hamac cousu, et nous voilà chargés d’ans et d’honneurs, à même de cultiver nos potirons, comme je le faisais encore la semaine dernière à Woodcombe, et de rédiger nos mémoires.

Les vôtres me sont tombées entre les mains, après que le bon docteur Mathurin les a lui-même récupérées par Dieu sait quel tortueux canal dont il a le secret. Il m’a transmis ces feuillets comme à regret à son retour de Vienne et j’ai bien compris, à sa façon d’hésiter – comme s’il était sur le point de manquer à virer, si je puis me permettre – que je n’allais pas apprécier votre façon de voir les choses. De fait, je suis tombé des nues à plusieurs reprises et j’ai manqué jeter votre manuscrit au feu.

En particulier, vous vous en doutez, quand vous évoquez la prise de ma Surprise par je ne sais quel anarchiste apatride. Je vous accorde le droit d’enjoliver vos récits, comme, j’en conviens, d’autres l’ont fait. Mais la Surprise ! Quel bougre de commandant aurait pu se laisser surprendre par ces gueux ? Permettez-moi de vous le dire, ma frégate m’a sorti d’engagements

autrement plus scabreux. Honnêtement menée et manœuvrée par un équipage de bons chrétiens, elle parlera du pays à n'importe quel foutu libertaire de l'Indien ou d'ailleurs ! Elle a notamment fait entendre raison aux renégats de l'Hermione, passés sous protection espagnole en 1799. Cela est d'autant plus cocasse de la voir baisser pavillon sous votre plume : la Surprise était une corvette française, l'Unité, jusqu'à sa prise par la Navy en 1796.

Admettons du même mouvement cette sombre histoire de pirates – comment avez-vous pu pactiser avec ces sodomites ? – dans laquelle, à la réflexion, je vois finalement une allégorie de la France révolutionnaire de nos jeunes années. Après tout, vos sans-culottes étaient les pirates politiques de la vieille Europe. Ils en avaient l'énergie, parfois jusqu'au fanatisme, le panache et souvent la réussite militaire. Je me rappelle comme ils nous terrifiaient, nous autres jeunes officiers de la Navy, pas tant par leurs bâtiments et leurs équipages livrés à l'incurie généralisée, que par leurs idées révoltantes.

C'est ainsi que toute ma vie, j'ai eu la conviction de me battre pour le droit et la liberté, absolument certain d'être du bon côté. Or je réalise en vous lisant qu'il en était de même pour vous. Je pouvais certes m'en douter pour avoir rencontré plus d'un Français brave, sincère, méritant les honneurs de la guerre et la protection de ses lois immuables. Mais je mesure mieux maintenant le tragique de ce grand malentendu : trente ans de guerre presque ininterrompue et tant de braves garçons taillés en pièces. Nous sommes pourtant si proches, vous et moi, bien plus à même de nous comprendre, entre guerriers, que d'entendre le charabia des politiques. Leurs manigances, leurs funestes secrets – pourvu que Mathurin ne lise pas ces lignes –, toujours justifiables et justifiés, mais concourant inmanquablement à la mort ou l'asservissement d'une majorité d'innocents.

C'est là que j'en arrive à vos réserves quant à M. de Talleyrand, le type même de tout ce que je déteste chez ces bouchers en perruque et jabot, beaux parleurs tout en dissimulation et manipulation. Réserves amplement justifiées et partagées en ce qui me concerne. Mathurin, qui était à Vienne comme je vous le disais, m'a rapporté que ce mécréant de Talleyrand avait tôt fait d'épouser un nouveau maître couronné, justifiant pleinement, a posteriori, le mépris de l'ancien¹, et menait les négociations en virtuose. Au point qu'on en vient à se demander, en Angleterre, qui a perdu cette absurde guerre impériale. Cet homme est un serpent. Je lirai la suite de vos mémoires en espérant que vous aurez appris à vous en méfier... Mais je me fais peu d'illusion. Nous avons eu, de ce côté-ci de la Manche, notre lot d'assassins

perruqués, stratèges pervers, cyniques spirituels et courtisans lascifs. Vous et moi, cher Belmonte, sommes de la même espèce : celle des combattants, qui ne savent que mettre tout leur talent maritime et leur patriotisme dans le sacrifice guerrier. On leur dit va et ils vont, légionnaires de l'océan, puis apprennent à entraîner les autres, si bien que nous avons même appris à aimer la guerre – tout en regrettant ses horreurs et en pleurant sur nos camarades des larmes de sang. Vos touchants écrits à ce sujet m'ont rappelé bien des lendemains de bataille, défaite ou victoire, qu'importe... Les morts ont tous perdu. Pourtant, quand le devoir nous commande de repartir à l'abordage, il nous trouve compétents et résolus, pleins d'allant, de rage, et armés jusqu'aux dents.

Comme vous dans ce récit, j'ai rêvé d'une chaumière paisible, d'une famille où couler des jours heureux. Mais quand je les ai eues, trois semaines ne sont pas passées avant que je ne commence à guetter l'estafette porteuse d'un ordre ou d'une affectation. Si la guerre est une épreuve, la paix est pour nous un cauchemar synonyme de demi-solde, de liste des capitaines qui s'allonge et de commandements qui s'éloignent.

Naviguer, combattre : en vrais chiens de mer, nous ne savons faire que cela, et avons, vous et moi, porté l'art du combat naval à son apothéose. Pendant l'engagement, l'esprit est tendu, affûté, le fassellement d'une bonnette, le rythme des bordées, le bruit de la houle, le comportement de l'adversaire, le moral de l'équipage ; tout cela forme un tableau changeant à chaque seconde, avec l'expérience nous l'intégrons sans même nous en rendre compte et donnons nos ordres. Ainsi va le ballet mortel de nos navires qui s'approchent, rusent, s'enroulent, se croisent et crachent la mort de tous leurs sabords. C'est horrible. C'est beau. J'ai presque honte de l'écrire et je ne pourrais l'écrire qu'à vous. J'espère quand même que le jour viendra où nos navires pourront s'affronter dans des joutes aussi spectaculaires mais moins mortifères, à la façon des yachts. Et si les nations décidaient de régler leurs différends politiques dans une course sans abordage ni canons ? Après tout, le combat à l'épée est bien devenu, à ce qu'on me dit, une sorte de sport.

Mais je divague, et je dérive sous le vent de ma bouée. Votre récit, mon cher Belmonte, m'a passionné une fois avalés les quelques effronteries et autres pieds-de-nez, bien à la manière française, qui l'émaillent. Il m'a bien amusé aussi, quoique la piteuse bagatelle qui se révèle dans le dernier chapitre ne soit pas à votre honneur. Le problème est que je suis mal placé pour jeter la première pierre et après tout, comme le disait Nelson, « passé

Gibraltar, tout homme est célibataire » ! Les Français diraient-ils la même chose du Solent ?

Nous autres Britanniques nous sommes beaucoup glorifiés de notre Navy, nous en avons enivré le public à l'excès, le talent des écrivains ayant pris le relais des articles au clairon de notre Naval Chronicle. Il est juste que vos compatriotes apprennent aussi les faits d'armes de vos marins, qui nous ont combattus dans des conditions presque toujours numériquement et logistiquement défavorables. Certains furent des héros et je suis fier de les avoir eus pour adversaires. Même mal armés par la République, mal employés par l'Empire, ils nous ont tenu tête et ont malgré tout mis des bornes à cette domination maritime dont nous avons compris les premiers, du fait de notre situation insulaire, qu'elle serait la clé de tout. L'histoire est écrite par les vainqueurs, comme disait Jules César, mais il est juste aujourd'hui que vos lecteurs se convainquent et se pénètrent de ce talent maritime propre à votre pays. La Surprise, ma chère Surprise qui a toujours fait merveille au combat ou dans les pires coups de chiens, est bel et bien une construction française, née des arsenaux du Havre. Et je peux vous le dire, maintenant que nous avons eu raison du Tyran et que les armes se sont tues : la France est un grand pays maritime qui s'ignore. Qu'elle apprenne ce qu'étaient le talent et le dévouement de ses marins, leur sacrifice, et qu'elle regarde enfin vers le large !

Votre ouvrage peut y contribuer, et j'encourage vivement vos compatriotes à s'en saisir. En ce qui me concerne, je reconnais en vous un frère d'armes, un homme d'honneur et un marin selon mon cœur ; et j'ai l'honneur d'être, cher Belmonte, votre dévoué serviteur.

Commodore Jack « Lucky » Aubrey²

(François-Xavier de Crécy – Rédacteur en chef de Voile Magazine)

¹ « ... vous êtes de la merde dans un bas de soie », dit Napoléon Bonaparte à l'adresse de Monsieur de Talleyrand.

² Librement inspiré du personnage créé par Patrick O'Brian, chez Omnibus.

PROLOGUE

Au large de Zanzibar,
1^{er} juin 1800.

À L'HORIZON ÉTAIT L'AFRIQUE, étendue infinie de plaines verdoyantes et vallonnées, prolongeant une mer turquoise regorgeant d'esteys. Par une fin de matinée lumineuse, sur un océan Indien indolent, une colonne de fumée s'élevait en direction d'un ciel pur. Au cœur de ces limbes gris, deux frégates sortaient d'un combat à mort. Les bordées destructrices s'étaient échangées depuis le lever du jour, mais c'est à l'abordage que l'affaire s'était réglée. L'écho furieux de la bataille s'était enfin tu, immédiatement remplacé par les cris et les râles des mourants.

Au pied du mât d'artimon du bâtiment le plus dévasté, le pavillon de l'Union Jack, déchiré en maints endroits, fut halé bas. En lieu et place, ondulant sous l'effet de la brise, un voile noir de trente pieds fit irruption dans le ciel. La clameur de la victoire, portée par deux cents voix, conclut l'affrontement entre l'Anglais et le pirate.

Gisant près des vestiges du poste de barre, au milieu d'un amoncellement de bris de bois, de canons renversés, de cordages branlants et de cadavres ensanglantés, le capitaine de vaisseau George Davies peinait à se relever. Un genou à terre, son uniforme en lambeaux, désarmé, il s'efforçait de regarder le pont de sa chère Cassandra. Ses joues et son front, secs, étaient par endroits tailladés et sanguinolents. Dans ce capharnaüm mortel, il ne lui restait pas cent hommes valides parmi les trois cent quarante-six qui avaient engagé le combat contre le Revolution quatre heures plus tôt. Il releva la tête en direction de celui qui venait de le terrasser. Le chef des pirates était vêtu d'un long manteau sombre qui protégeait deux fourreaux de sabre ainsi que deux pistolets à crosse d'ivoire. Le visage bruni du rouquin exprimait la revanche. Son allure distinguée et ses cheveux soigneusement noués, sa barbe aussi

bien taillée que fournie, contrastaient fortement avec son sabre rougi de sang. Il avança d'un pas :

– C'est fini, George.

Au prix d'un terrible effort, ce dernier se releva.

– Autrefois, vous portiez le même uniforme, William...

Trendstone pointa son sabre sur la poitrine de Davies :

– Vous avez parcouru dix mille milles depuis votre maudite île pour me tuer et vous implorez maintenant mon pardon ? Que le diable vous emporte, vous et vos maîtres !

– Je ne parlais pas de moi, mais de mon équipage...

William Trendstone sembla hésiter un instant et dit :

– Je ferai porter la nouvelle de votre défaite à Londres ! Ceux de vos hommes qui nous rejoindront seront traités en frères. Pour les autres, vous connaissez les lois du pavillon noir, George.

Il empoigna la nuque du capitaine de la Cassandre.

God and my right ! furent les derniers mots de Davies avant que cinquante centimètres d'acier ne lui transpercent le cœur.

Un flot de sang jaillit de sa bouche tandis que ses yeux se révulsaient. En proie à de violents spasmes, il s'écroura à même le chêne rougi par le sacrifice de ses compagnons d'armes, emportant avec lui l'image d'une poignée d'écumeurs piétinant le pavillon de Sa Majesté. Trendstone se pencha sur le corps inerte et, d'un geste lent, ferma les yeux de cette vieille connaissance que Dieu, aidé de sa propre lame, venait de rappeler à lui.

Sur le pont, des dizaines d'Anglais terrorisés, encadrés par des forbans et des nègres marrons, attendaient le fait du prince. Trendstone saisit le balcon qui ne tenait plus qu'à quelques planches, sa voix puissante recouvrit les plaintes :

– Il y a dans nos équipages des Anglais, des Hollandais, des Français... Des Maures, des Espagnols, d'anciens esclaves ! Qui, parmi vous, veut troquer sa vie de misère contre un destin plus grand ?

Se rangeant à la promesse d'un lendemain possible, des hommes à la démarche brisée se frayèrent un passage entre les décombres de leur navire et les corps inanimés de leurs camarades. Quelques autres, trop hagards et effrayés à l'idée de servir le diable en personne, demeurèrent figés.

– Pendez-moi ces lâches ! rugit Trendstone.

Une heure plus tard, sous un soleil de plomb, le grément meurtri de la Cassandre se para de grappes de marins et de tuniques rouges, flottant inertes

dans le vide. Depuis le balcon de sa dunette, le capitaine du Revolution, roi en son île de Monfia, balayait d'un œil conquérant les ponts des deux frégates.

Dire qu'il avait initié cela à une époque où il n'était qu'un homme brisé !
Quelle folie ! Quelle enivrante folie !

Riche des navires marchands capturés, d'un millier d'hommes aguerris et d'une deuxième frégate de quarante-quatre canons, William Trendstone, plus connu dans l'océan Indien et jusqu'en mer de Chine sous le nom de capitaine Bloody Bill, était enfin maître de son destin.

I

NOUVELLE DONNE

Paris, 1^{er} septembre 1800,
trois mois plus tard.

EN UNE DÉCENNIE, la Révolution avait balayé des siècles de monarchie, la nation s'était embrasée sous la Terreur, vacillant dans une guerre civile, puis elle avait finalement pointé ses baïonnettes contre l'Europe entière. À maintes reprises, la France s'était retrouvée au bord du gouffre. Chaque fois, la vaillance et le sacrifice de ses enfants, souvent en infériorité numérique, l'avaient sauvée. En épilogue à cette folle tourmente, l'étau des armées coalisées contre la République se desserrait enfin. Dans les esprits, le nom d'une petite ville du Piémont résonnait comme le coup de canon final à la glorieuse campagne d'Italie et, in fine, à des années de guerres implacables.

Dans la capitale française, la journée tirait à sa fin, recevant malgré tout les derniers rayons du soleil. Les grandes avenues, dont les pavés accusaient trois décennies de services, étaient bordées d'immondices, faisant probablement de Paris une des villes les plus sales du monde civilisé. Au sortir d'un été sec et chaud, la cité tout entière empestait. Une berline à quatre chevaux, précédée par deux cavaliers de la Garde des consuls, s'engageait sur le pont de la Concorde en direction du quai des Tuileries. Les deux représentants de l'escorte d'élite – que Bonaparte avait qualifiée de « colonne de granit » à Marengo – dispersaient la foule avec célérité. La berline franchit le pont sans ralentir, au-dessus d'une Seine encombrée d'embarcations. Sur le fleuve exhalant les odeurs putrides des tanneries qui sévissaient en amont, quelques cadavres flottants, pauvres bougres abandonnés à leur sort, erraient entre

deux eaux sans émouvoir le moins du monde les riverains affairés. Le convoi contourna la place de la Concorde, ralentit à l'approche d'un parc boisé et se rangea derrière une voiture officielle flanquée de quatre fusiliers.

À l'intérieur de la berline, une main baguée écarta le rideau de soie de la vitre et l'occupant observa l'un des fusiliers de la voiture officielle sauter à terre et déplier le marchepied. À en juger par les malles soigneusement liées sur son toit, la berline s'apprêtait manifestement à quitter Paris. Un hercule d'une soixantaine d'années en uniforme d'officier général de marine en descendit et pressa le pas en direction du nouvel arrivant. Tête basse, il se glissa non sans difficulté par l'étroite porte, donnant à son occupant l'impression qu'il envahissait l'habitacle. Il prit place sur le confortable cuir vert de la banquette, vis-à-vis de son hôte, et ajusta l'écharpe rouge qui ceignait sa robuste taille.

– Alors, Monsieur le Ministre, entonna le visiteur, que nous vaut le plaisir de cette nouvelle entrevue ?

Vêtu d'une veste à col relevé de velours beige, Charles-Maurice de Talleyrand, ministre des Relations extérieures et des Colonies, portait ses cinquante-six ans avec allure. Ses cheveux blonds, impeccablement coiffés, convenaient parfaitement à ce visage mûr qui avait été beau. Le diplomate étendit la jambe et étira machinalement son pied bot.

– Je vous souhaite le bonsoir, Amiral Granger. La note que vous m'avez adressée il y a deux jours ne cesse de m'interroger, voyez-vous... Londres est-elle informée du sort du capitaine Davies ?

– Si ce n'est le cas, cela ne saurait tarder, répondit sobrement le chef du Renseignement naval.

Talleyrand souleva le rideau opposé. Une compagnie de grenadiers à cheval, bonnets noirs vissés sur la tête, longea la voiture en direction du nord. Dans une heure, le soleil disparaîtrait à l'ouest et la nuit rendrait la plupart des rues parisiennes à des marauds peu fréquentables.

– Le capitaine Trendstone est-il devenu fou ?

– Nous avons joué avec le diable, Monsieur... Le capitaine Trendstone est mort depuis longtemps, nous laissant sans prise aucune sur le capitaine Bloody Bill...

Talleyrand accusa le coup.

– Tout ceci est fort regrettable. Le scélérat dispose-t-il de tant de moyens que cela ?

– Suffisamment pour qu’il n’y ait bientôt plus de commerce possible dans cette région, confirma placidement Granger. Il ne se passe pas une semaine sans que mon service ne reçoive les suppliques d’armateurs de Lorient, de Bordeaux, de Nantes... Leurs pertes sont considérables et leurs primes d’assurances atteignent des montants intolérables.

Talleyrand ouvrit la petite porte d’un bar en bois exotique et en sortit une bouteille au bouchon vieilli ainsi que deux verres en argent :

– Il arrive tout droit de Saint-Domingue, dit-il en désignant le nectar, j’ai souvenir que vous l’affectionnez.

Reconnaissant, Granger saisit le verre qui lui était tendu.

Coutumiers de ces entretiens informels qui décidaient plus sûrement du sort de la France que toutes les réunions entre ministères, les deux hommes, qui se fréquentaient assidûment depuis trois ans, s’appréciaient. Si Talleyrand avait connu l’exil et s’était-il y a peu embourbé dans une affaire de pots-de-vin avec les États-Unis, Joseph Granger était l’un des très rares amiraux encore en fonction parmi la quarantaine qui servaient avant la Révolution. Complices dans le coup d’État du 18 brumaire, ils avaient lié leur destin au plus victorieux des généraux, un homme de trente ans dont l’aura sur l’armée était sans précédent et qui était parvenu à un pouvoir quasi absolu en seulement quelques mois.

Talleyrand se risqua au rhum et enchaîna :

– Voici ce qui m’inquiète, Amiral : la route de l’Inde étant vitale pour le commerce britannique, les lords de l’Amirauté – qui, entre nous, sont aussi des actionnaires zélés –, vont envoyer des bâtiments rétablir l’ordre et venger la mort du capitaine Davies. Notre marine peut-elle garantir la souveraineté de l’île de la Réunion ainsi que celle de l’Île de France ?

Avec une armée partout victorieuse en Europe et un dirigeant qui avait raison de tout, la France aurait bientôt de nouvelles cartes en mains. Hélas, la marine, arme majeure pour quiconque ambitionnait de rayonner de par le monde, était plus que jamais à la peine.

– Nous ne saurions soustraire un bâtiment en Méditerranée quand les Anglais viennent de reprendre Malte, répondit Granger... J’ajoute que M. Forfait est le septième ministre de la Marine de ces cinq dernières années... Vous conviendrez que ces bouleversements au plus haut niveau ne favorisent guère notre organisation ni notre efficacité.

– Êtes-vous en train de me dire que nous ne disposons d’aucun bâtiment dans l’océan Indien, Amiral ? demanda le cacique atterré par ce sombre

tableau.

– Les trois frégates rentrées de Port-Louis pour réparation il y a deux ans ne sont jamais reparties et les deux derniers bâtiments de la division de l’amiral de Sercey sont arrivés le mois dernier à Lorient. La Prudente et la Forte croisent toujours là-bas, cependant, elles ont été armées en corsaire par le gouverneur Malartic. Il y a bien cette frégate que vous envoyâtes là-bas quand vous fûtes quelques mois ministre de la Marine, cher ami... mais nous sommes, hélas, sans nouvelles d’elle...

– Nos corsaires de la Réunion ou de l’Île de France, éluda Talleyrand, pourraient-ils défendre nos colonies des Anglais et, le cas échéant, réduire ce repaire de brigands ? J’ai ouï-dire que nous les comptons par dizaines et que leurs succès étaient légion. Les capitaines Surcouf et Dutertre ne sont-ils pas de ceux-là ?

– Aussi remarquables soient-ils, Surcouf et les siens ne pourront endiguer l’expansion des pirates de Monfia, et l’arrivée des Anglais ne va guère arranger la situation... J’ai informé M. Forfait. La Gloire va être envoyée là-bas.

– S’agit-il d’un gros navire ?

– La Gloire est une frégate de quarante-quatre canons dont la quille a été posée en début d’année. Elle est stationnée à Brest, où elle termine son armement.

Honorant le rhum, les deux hommes échangèrent une œillade entendue. Évidemment, l’envoi d’un seul navire n’allait pas régler grand-chose. Jadis, la Royale aurait missionné une escadre entière. Vingt ans plus tôt, dans cette partie du monde, tandis que le comte de Grasse balayait la flotte de Hood dans la baie de Chesapeake, le célèbre Suffren, rebaptisé « l’amiral Satan » par les Anglais, pourvu de moindres moyens, avait tenu la puissante escadre d’Edward Hughes en échec à cinq reprises. Le dernier de ces grands combats navals avait définitivement puni la Royal Navy.

La luminosité dans l’habitacle s’estompait. Talleyrand, dont le cerveau fonctionnait à toute vitesse, craqua un briquet en or, alluma la petite lanterne suspendue au plafond et remplit de nouveau les verres.

– À qui la Gloire est-elle confiée ? reprit-il.

Le visage de Joseph Granger fut parcouru par une mystérieuse expression.

– Thomas Neveu est l’un de nos meilleurs capitaines. Il a commandé la corvette la Fortune avec brio durant quatre années et il connaît parfaitement l’Indien. Cependant, je n’exclus pas de pouvoir compter sur un revenant...

Un sourire se dessina sur les lèvres des deux hommes.

– Vous m'étonnez, Amiral, les Anglais n'ont-ils pas rejeté l'offre d'échange de votre protégé ?

– Des rapports alarmants me parviennent depuis le début de sa captivité. George Davies mort, reprit Granger d'un ton devenu dur, il n'y a plus de rempart à la vindicte de nos ennemis... Je pars précisément pour Saint-Malo.

Inquiet des répercussions d'une telle aventure, Talleyrand osa :

– Auriez-vous imaginé l'évasion d'un officier supérieur, de surcroît prisonnier sur parole, Amiral ?

Granger sonda son alter ego du regard. L'action qu'il avait soigneusement préparée, si elle se soldait par un succès, aurait un retentissement incroyable.

– Je ne puis, hélas, vous en dire davantage, Monsieur le Ministre... Cependant, nous saurons dans peu de temps si le capitaine Belmonte est de nouveau disponible. Si tel n'est pas le cas, c'est qu'il sera mort...

Talleyrand fit contre mauvaise fortune bon cœur et choisit de s'en remettre au professionnalisme de l'amiral. Le visage du colosse se figea ; d'autres préoccupations, plus personnelles, l'accaparaient.

On se serra la main et la berline de l'amiral disparut dans la nuit, laissant le chef de la diplomatie perplexe. Que pouvait bien ourdir Granger qui mette ainsi la vie de son précieux officier en danger ? Il sirota une dernière gorgée et frappa deux coups sur la portière. La voiture s'ébranla aussitôt. Talleyrand sourit. Considérant le patriotisme exalté du chef du Renseignement naval, l'affaire ne manquerait pas de faire des vagues.

*

Comté du Pembrokeshire, Pays de Galles,
dimanche 14 septembre 1800.

Un soleil au zénith illuminait le bras de mer de Milford Haven. Dans le ciel, les nuages couraient sous l'impulsion d'un vigoureux vent d'ouest, entraînant avec eux un ballet de mouettes. Arpentant le chemin côtier du vaste domaine des Davies sur les hauteurs de Hook Point, l'ancien capitaine de l'Égalité, qui entamait son neuvième mois de captivité, ne dérogeait pas à son rendez-vous quotidien avec la mer d'Irlande. Engoncé dans une redingote bordeaux qui ne seyait guère à sa forte carrure, il s'arrêta près d'un aplomb et observa les eaux blanches et agitées. Elles s'ébattaient de plus en plus et, à voir les nuages lactés qui s'enfuyaient en avant du suroît, elles giflèrent

bientôt les côtes galloises de leurs puissantes déferlantes. L'appel du large résonna puissamment en lui. Depuis quatre jours que la nouvelle était parvenue en Angleterre, Belmonte était assailli par un étonnant mélange de tristesse et d'espoir. Dans la matinée, un cercueil symbolique, recouvert du White Ensign, avait été mis en terre devant des milliers de personnes venues de tout le comté. Six mois auparavant, il serrait la main de Davies sur le perron de sa maison. Dans son discours funèbre, le lord de l'Amirauté avait attribué l'assassinat à un félon démoniaque et à sa horde sans foi ni loi, passés du côté de la piraterie et probablement du Malin. Ainsi, George avait conduit sa Cassandre dans l'Indien et rejoint ses glorieux aïeux dans la mort. Belmonte serra le poing et fit le serment de punir un jour celui qui se faisait appeler Bloody Bill.

Il évalua un bref instant la hauteur du soleil et reprit sa marche en direction de la maison. Le déjeuner de prière auquel M^{me} Davies mère avait convié une trentaine de parents et plus encore de notables méritait la plus grande ponctualité. Il pressa le pas. Les échos des victoires françaises – qui alarmaient l'Angleterre – lui parvenaient de plus en plus régulièrement. Dans un formidable élan patriotique, la République mettait les armées des monarchies d'Europe continentale au pas. Aujourd'hui premier consul, Bonaparte poursuivait sans relâche son œuvre. Ces nouvelles, excellentes, renvoyaient pourtant Belmonte à un pénible sentiment d'inutilité.

Arrivé en vue des façades blanches de la maison, il observa que nombre d'invités occupaient toujours le jardin d'été et prit le temps de rouler du tabac. Sans doute l'amiral Granger était-il déjà informé de la mort de George. Il lui avait adressé un message au cœur de l'été. Bravant une mer infestée de pavillons de la Navy, un mouillage incertain, et parvenant jusqu'à la maison des Davies en pleine nuit, le capitaine Leganioux avait retrouvé Belmonte. Depuis, son entretien avec le Malouin hantait le capitaine. Convaincu que la Couronne finirait par se débarrasser de lui, Granger l'implorait de s'évader. Craignant pour son équipage captif en rade de Spithead, le cœur lourd, Belmonte avait poliment décliné. Aujourd'hui, la donne était nouvelle. Il tira une longue bouffée, songeant à ce dont il aurait besoin. Dès le coup de vent passé, il volerait une barque de pêche et mettrait le cap sur Cork, à une centaine de milles de là. En Irlande, où le général Humbert s'était illustré deux ans plus tôt avec son corps expéditionnaire, il n'aurait guère de mal à trouver des soutiens et un navire pour la France.

Tandis qu'il franchissait la petite barrière de bois peinte qui délimitait le jardin botanique, Jean Duval surgit dans son esprit. En prenant le parti de s'évader, il consentait à abandonner son plus proche ami et second de l'Égalité, ainsi que le plus loyal des équipages qu'il ait commandés. La guerre, décidément, n'était pour ceux qui la faisaient qu'un long et abject tourment.

À la nuit tombée, alors que le dernier invité avait pris congé, Belmonte et son hôtesse partageaient un thé sous la coupole de verre située dans l'aile sud de la maison. Aussi accablée que digne, M^{me} Davies, dont la robe noire amaigrissait encore la frêle silhouette, observait les multiples lunettes posées sur des trépieds, les ouvrages reliés, cartes, planisphères et plantes exotiques qui ornaient la pièce préférée de son défunt fils aîné. Un valet vint regarnir chacun des trois lustres de bougies neuves et se retira en silence.

– Depuis quand n'êtes-vous pas retourné auprès des vôtres, Capitaine ? interrogea l'Anglaise d'une voix douce.

Belmonte laissa échapper un soupir. La mère de son ami lui rappelait ses tantes, dont l'amour et la bienveillance avaient bercé son enfance.

– Cela fera bientôt sept ans, Madame...

– Oserai-je vous dire... poursuivit la vieille femme comme en elle-même.

M^{me} Davies porta la tasse chaude à ses lèvres sèches et la reposa sur la table d'un air décidé :

– Sa mort vous délie de votre parole, Capitaine.

Ému, Belmonte s'empara d'une bouteille de rhum et versa une rasade dans la moque en métal.

– Vous lui avez sauvé la vie quand il était prisonnier en France, reprit-elle d'un revers de main. Rentrer chez vous est la meilleure chose que vous puissiez faire, mon garçon... George le voudrait ainsi.

– Je vous avoue en avoir souvent rêvé, Madame. Votre bénédiction m'encourage à préparer mon départ...

Il but une généreuse gorgée. L'horloge sonna neuf heures.

– George et son ami Horatio Nelson ont pris fait et cause pour votre personne, Capitaine Belmonte. Cependant, le premier n'est plus et le second officie auprès de la cour napolitaine, loin de Londres et de ses intrigues... Ne tardez pas, conclut-elle.

Lasse, M^{me} Davies se leva, remercia le Français pour son charitable soutien en ces jours sombres, et prit congé. Cette nuit, elle dormirait dans la

chambre de son fils, entourée des portraits de neuf générations d'officiers de marine. Ses yeux verts brillant d'un nouvel éclat, Belmonte s'empara de la dernière édition de la Naval Chronicle que lui avait obligeamment laissé un oncle de George Davies. Comme toujours, la gazette fourmillait de récits sur le quotidien de la Navy, qui n'omettaient pas de souligner les victorieuses passes d'armes de ses bâtiments aux quatre coins du monde – et elles étaient nombreuses. Page six, il découvrit avec horreur l'avenir promis à l'Égalité. Dans une semaine jour pour jour, le capitaine de vaisseau Charles-Édouard de La Rochembert, jadis serviteur du Roi, parent de Monsieur et farouche opposant à la Révolution, prendrait le commandement de sa frégate. En son temps, George l'avait entretenu de cette possibilité, mais il n'avait pu se résoudre à y croire. La gorge nouée, il relut l'article et rassembla les bribes d'information en sa possession. Le moins que l'on puisse dire, c'est que La Rochembert ne jouissait pas d'une grande sympathie chez qui l'avait approché.

Il roula du tabac. Son équipage, que les autorités anglaises offraient à la curiosité de visiteurs du dimanche, allait être transféré sur un autre navire. Sans doute le nouveau capitaine offrirait-il le pardon à ceux qui jureraient fidélité au frère de l'infortuné Louis XVI. Un vague sourire parcourut son visage : La Rochembert ne rallierait même pas une poignée d'Égalités ! Pour leur malheur, la centaine de rescapés, dont la plupart n'avaient pas vingt-cinq ans, achèveraient une vie de labeur dans les châtiments et la misère d'un bagne flottant ouvert aux quatre vents.

On frappa à la porte avec une insistance inaccoutumée.

– Entrez ! invita Belmonte.

Le majordome Reichenmarkt entra, affichant un air inquiet :

– Capitaine, une voiture suivie de cavaliers vient de franchir les portes de la propriété ! Ils seront là d'une minute à l'autre !

Belmonte jeta un œil à l'horloge accrochée au mur. Il était dix heures du soir. Le moment ne se prêtait pas vraiment à une visite de courtoisie.

Alors qu'il rejoignait le grand salon, une funeste prémonition lui glaça l'échine. Les fers martelant les pavés de l'allée se firent plus pressants et le convoi, dont les quatre cavaliers étaient en armes, stoppa sa course devant le perron.

Reinchenmarkt ouvrit la porte et tomba nez à nez avec un lieutenant du corps des fusiliers à l'expression sauvage.

– Où est le prisonnier français ? beugla l’officier en pénétrant dans la pièce.

– Je suis le capitaine Belmonte, Monsieur, répondit celui-ci en écartant le majordome du bras.

Le lieutenant, dont la mâchoire cassée laissait présager une nature féroce, se tourna vers le premier de ses hommes. Le fusilier arma son bras et décocha à Belmonte un violent coup de crosse dans le ventre. D’abord plié de douleur, il se redressa brusquement et, poussé par la rage, envoya d’un coup de poing le fusilier rouler sur l’élégant tapis d’Orient, brisant au passage la table basse et la statue de verre qui y trônait. En un instant, trois autres Anglais avaient surgi dans le salon et pointaient autant de fusils sur lui.

Alertée par le vacarme, M^{me} Davies, en robe de nuit, un bougeoir à la main, descendait une à une les marches de l’escalier.

– Qu’est-ce là, Lieutenant ? lança-t-elle vigoureusement. Est-ce ainsi que la Navy s’introduit dans la maison de ses officiers supérieurs ?

Son apparition mit un terme aux échanges de brutalité. Un brin décontenancé, l’officier maugréa d’inaudibles mots d’excuses et autorisa le capitaine à prendre quelques effets personnels.

Après un fugace adieu à la mère de son ami, les mains liées par une chaîne, Belmonte fut poussé dans la voiture et le cocher fouetta les chevaux. Sur le perron, la douzaine de serviteurs émus s’inquiétait de voir s’éloigner dans la nuit celui qui avait partagé leur quotidien durant tant de mois. Nul doute que l’avenir du Français s’annonçait lugubre.

Secouée comme un brick dans le gros temps, la berline s’engouffra sur l’étroite route qui traversait le bois de White Wolf. Le regard perdu, Belmonte observait avec fatalisme la morne succession d’arbres aussi frêles que tortueux. Il déplora ce costume du dimanche dans lequel il se sentait engoncé et qui le mettait d’autant plus mal à l’aise qu’en ces circonstances, il considérait la dignité comme son dernier refuge. Le lieutenant assis en vis-à-vis lui jeta un œil noir tout en roulant du tabac :

– Vous vous balancerez bientôt au bout d’une corde, Monsieur le Capitaine ! assura-t-il avec un rictus de haine.

Mille fois, dans sa vie de marin, il s’était vu mourir, mais la façon dont la fin se précisait à présent lui glaçait le sang. Il songea un instant au défunt roi de France qui, durant sa captivité, avait eu la bonté d’âme de s’enquérir du

sort du capitaine La Pérouse. Une fois sur la potence, aurait-il assez de ressources pour braver les cris d'une foule haineuse ?

Il toisa le lieutenant.

– À moins que le général Bonaparte n'occupe bientôt Westminster, Monsieur...

L'épouvante fit irruption dans l'esprit de l'Anglais qui se tint coi.

Soudain, le convoi s'arrêta, projetant le lieutenant sur lui. Violant le silence de la campagne, deux coups de feu retentirent à l'orée du bois, tandis qu'à l'arrière de la voiture, le tintamarre d'un combat où l'on croisait le fer montait en puissance. Cédant à son instinct, Belmonte ceignit la nuque de son gardien avec ses fers et, d'un coup de tête, l'expédia au plancher. Il s'empara du trousseau de clés accroché à sa ceinture ainsi que du pistolet. Les mains libres, le cœur battant, il ouvrit la porte et bondit hors de la voiture.

Dans un virage, à quelques pas, le cocher gisait aux côtés d'un cavalier de tête : l'un était mort, l'autre agonisait, un couteau dans la gorge. Un peu plus loin, le second cavalier se défendait âprement, épée en main, contre les assauts répétés d'un combattant dont le manteau tournoyait avec vigueur. La joute s'acheva entre les arbres quand, d'une botte fulgurante, la lame de l'assaillant transperça le ventre du geôlier.

À l'arrière de la voiture, une silhouette fuyait en direction de la demeure des Davies, poursuivie par son agresseur qui stoppa sa course et, épaulant son fusil, logea une balle mortelle dans le dos de l'infortuné. Le bourreau du geôlier s'approcha, et Belmonte le mit immédiatement en joue avec le pistolet pris à l'Anglais.

– Menaceriez-vous celle qui vient vous libérer, Capitaine Belmonte ?

La voix agit sur lui comme un coup de tonnerre. Vêtue d'une longue cape noire, le front maculé de suie, Camille Desmaret apparaissait devant lui, le fixant de ses grands yeux en amande.

Une autre voix familière l'arracha à sa rêverie.

– C'est toujours un plaisir de vous voir, Capitaine ! Deux heures d'une marche scabreuse nous attendent. Y allons-nous ?

Belmonte saisit la main tendue par Gabriel Leganioux :

– Par tous les diables, Gabriel ! furent les seuls mots qui lui vinrent à l'esprit.

On se mit immédiatement en route dans le sillage du Malouin. Traversant en silence le bois en direction du nord-ouest et procédant en colonne, le petit groupe franchit avec moult précautions les passages à découvert. Emboîtant

le pas de la jeune femme et oubliant la douleur que lui causaient ses souliers à boucles, Belmonte croyait rêver.

Parfois, la lune apparaissait entre deux masses sombres, projetant un peu de lumière sur le chemin sinueux et encombré de pièges végétaux. Profitant de la marée basse, on coupa par les bancs de sable de Sandy Haven et, après une nouvelle heure d'une progression soutenue, le petit groupe parvint sur les hauteurs d'une crique.

À trois encablures d'une minuscule plage, ballotté par la houle, le Diwal mouillait au vent d'une côte acérée. Le corsaire de Saint-Malo arborait l'Union Jack. Belmonte sourit. En maquillant son navire en corvette de la Couronne, Leganioux comptait sur la peur qu'inspiraient les détachements de la presse, rompus à rafler tous les hommes valides croisés en chemin afin de compléter les rangs d'une Navy boulimique. En toute logique, il n'y avait pas âme qui vive sur la côte, et seuls les bruits sourds du ressac et du vent violaient la quiétude des lieux.

Un étroit chemin escarpé amena la petite équipe sur la plage, où quatre rameurs habillés en matelots anglais, veste bleue sur pantalon et chemise blancs, attendaient à côté d'un canot. Tous l'accueillirent avec joie : leur rencontre avec l'Égalité au large des côtes américaines l'année précédente leur avait permis non seulement d'éviter une frégate américaine, mais en prime de mettre la main sur une confortable quantité d'or. Belmonte salua chacun et Leganioux ordonna la mise à l'eau de l'esquif, que les hommes conduisirent au-delà d'un ressac vigoureux.

Il était une heure du matin et la lune se faisait plus discrète, occultée par d'épais nuages noirs. Les bourrasques, conjuguées à la houle grossissante, menaçaient de plus en plus dangereusement le mouillage.

Il était temps de mettre les voiles. Belmonte ôta veste et souliers et s'approcha de Camille :

– Vous permettez, Mademoiselle ? dit-il d'un ton plus formel qu'interrogatif.

La jeune femme dans les bras, de l'eau jusqu'à la taille, il la porta jusqu'au canot. Les yeux de la Jolie Tigresse, comme l'avaient autrefois surnommée les Égalités, trahissaient son amusement. Depuis leur première rencontre deux ans plus tôt, c'était la première fois qu'ils se trouvaient physiquement aussi proches.

– Je suis bien aise de vous revoir, Capitaine... murmura-t-elle d'une voix chaude.

Décidément, la nièce de l'amiral Granger semblait tomber du ciel chaque fois qu'il se trouvait en mauvaise posture. Il la déposa comme une fleur dans l'esquif et se hissa à bord. Les deux matelots de l'équipe d'embuscade reprirent leur place aux postes de nage et les six avirons propulsèrent l'embarcation dans la nuit noire en direction du Diwal.

En franchissant la coupée à la suite de Leganioux et de Camille, Belmonte tomba nez à nez sur le second. Dans son traditionnel burnous bleu en laine de mouton, Salib Al Ishane, ancien pirate converti à la cause malouine, l'accueillit avec un large sourire aux lèvres :

– Qui se lie d'amitié avec un porteur d'eau se doit de le fréquenter éternellement comme hiver... Je suis très heureux de vous revoir, Capitaine !

Belmonte saisit la main tendue :

– Je commence à croire que nous partageons la même étoile, Salib.

Autour du Barbaresque, les frères de la côte se poussaient à qui mieux mieux dans l'espoir de glaner un signe du revenant. À voir la joyeuse cohue, le Diwal croisait manifestement avec un équipage surnuméraire.

Les exhortations du commandant remirent immédiatement l'équipage au travail et, l'instant suivant, vingt-huit hommes suaient au guindeau tandis que les gabiers rejoignaient les hauts.

Depuis la dunette, campé en retrait du poste de navigation, Belmonte, dont les sens étaient tout autant enivrés par sa liberté retrouvée que par la présence de Camille, ne perdait rien de la manœuvre du corsaire. À ses côtés, la jeune femme observait l'horizon sans mot dire. Extirper le Diwal de l'enclave de St. Brides Bay avec ce suroît fraîchissant et par une visibilité médiocre n'allait pas être une mince affaire. Une fois l'ancre à pic, les voiles d'avant apparurent, montant dans la noirceur du ciel au gré des « Ho ! Han ! » des hommes.

À son tour, la voile de brigantine se déploya et, prestement bordée, elle vint ajouter sa force propulsive à celle des focs.

– Douze brasses ! Fond de roches ! hurla le sondeur.

– Trois nœuds, trois ! renseigne un autre.

Leganioux, qui semblait caresser la barre de ses mains, lofa d'un quart. Le sifflet du bosco retentit et le réglage des voiles aux nouvelles amures se fit en douceur. Belmonte sourit. Cette corvette, habile, était à l'image de ses propriétaires.

Sous le vent, le spectacle des reliefs hostiles et sombres de la côte, ajouté aux grondements des déferlantes qui balayaient la grande plage de St. Brides

Bay dans un grondement sourd, avait de quoi émouvoir. Un grain s'abattit soudain, charriant une pluie battante.

– Six nœuds, six ! clama la voix du sondeur dans l'obscurité.

La purée de pois se dissipa, et c'est alors la voix de la vigie qui tomba des cieux :

– South Bishop droit devant ! Deux milles !

Avec le rocher massif et dépourvu de phare dans l'étrave et l'île de Ramsey à moins d'un mille sous le vent, il ne restait plus à la corvette qu'à jouer son va-tout.

Impassible, Leganioux ordonna de virer vent debout et régenta d'une voix puissante le ballet des hommes aux écoutes. La barre renversée, la corvette franchit le lit du vent, ses voiles claquant dans un bruit sec. Léger et docile, le Diwal abattit et reprit sa course au près, tribord amures, son étrave piochant dans une mer de plus en plus chaotique. Dans la noirceur de la mer Celtique, les embruns parvenaient désormais à la dunette. Belmonte gagna l'angle arrière et laissa le vent et l'eau salée laver son âme. Libre ! Il était libre ! La joie était immense. Une expression de culpabilité balaya cependant son visage. Il laissait derrière lui une possible bombe à retardement...

Leganioux et son équipage avaient pris des risques insensés pour le libérer. Une telle marque d'estime le touchait au cœur. Et Camille avait pris sa part. À Madère, où elle avait désinformé le gouverneur ; aux Antilles, quand elle l'avait longuement veillé après leur victoire sur la *Cassandra* ; à Philadelphie, où elle avait volé les plans d'un sous-marin ; et enfin ici, en pleine nuit galloise, la *Jolie Tigresse* montrait en toute circonstance une audace et un courage sans faille. Son intelligence, son tempérament de feu et son habileté à manier l'épée n'en finissaient pas de le surprendre. Il sourit. L'amiral Granger, que Belmonte respectait comme un père, pouvait être fier de sa nièce.

Une heure plus tard, le relief de l'île de Skokholm, dernier écueil avant Land's End, à cent milles plus au sud, fut laissé à bâbord. Leganioux abandonna la barre à Salib et enjoignit à son hôte ainsi qu'à la jeune femme de le suivre dans sa cabine.

Dans la petite pièce de chêne au plafond bas, il les pria de prendre place autour d'une table basse, tandis que le coq apportait un plateau fumant. Le bruit sourd des membrures en plein travail et de l'écoulement de l'eau le long de la fine carène avait remplacé le sifflement du vent. Le visage de Belmonte,

dont les longs cheveux blonds ruisselaient, se ferma un instant. Du temps de l'Égalité, ces discussions privées avec le docteur Mirabon et Jean Duval dans sa cabine étaient nombreuses et réconfortantes. Aujourd'hui, le premier était mort et le second croupissait, blessé et sans doute malade, dans une prison flottante.

La voix du corsaire l'arracha à sa peine :

– C'est un honneur pour le Diwal, Capitaine Belmonte...

Et se tournant vers la belle :

– Avant toute chose, Mademoiselle, je vous remercie pour votre aide dans cette opération. Et puisque nous nous connaissons et nous apprécions, permettez-moi de vous dire également que je vous serais reconnaissant de ne pas chercher à influencer la décision du capitaine Belmonte...

Camille, qui avait revêtu un pantalon de toile et une chemise blanche, égouttait sa chevelure brune en la tordant entre ses mains. Elle fixa le Malouin et lui sourit. Belmonte eut le sentiment qu'une certaine connivence reliait ces deux-là.

Ils étaient tous trois confortablement installés dans leurs fauteuils arrimés au plancher, de sorte que les mouvements parfois brutaux de la corvette n'avaient guère de prise sur eux. Après avoir pris une gorgée de café, Belmonte, dont la curiosité était vive, lança :

– Je ne sais ce qu'il me faudra décider mais je vous remercie du fond du cœur. Est-ce l'Amiral qui vous envoie ?

Le visage du corsaire trahissait le manque de sommeil. Il répondit :

– Quand il a appris la mort du capitaine Davies – croyez bien en ma profonde affliction, Capitaine –, l'Amiral est venu en personne me trouver à Saint-Malo. Et nous voici !

Après avoir relevé le breuvage noir d'une lampée de rhum, les deux hommes et la jeune femme trinquèrent. Belmonte choisit cet instant pour poser la question qui le taraudait depuis l'embuscade :

– Pardonnez ma curiosité, Mademoiselle, votre oncle sait-il que vous êtes à bord du Diwal ? Avait-il connaissance que vous descendriez à terre pour vous battre ?

Leganioux ne laissa pas passer l'occasion :

– Seriez-vous en train de découvrir que Mademoiselle n'en fait qu'à sa tête, Capitaine Belmonte ? Il faut croire que notre courageuse amie possède une certaine force de persuasion...

Ce que Belmonte ignorait, c'est que la nièce de l'amiral n'avait pas hésité à rappeler quelques souvenirs au Malouin. Neuf mois plus tôt, l'Égalité, accompagnée du Diwal et de deux autres frégates, acheminait vers la France une grande quantité d'or spolié aux Américains. À son bord, Camille et sa mère regagnaient leur pays natal. Au large de Brest, la rencontre avec une puissante escadre anglaise avait hélas scellé le sort des Français. Tandis que l'Égalité et la Sémillante du capitaine Mirandar se sacrifiaient, le Diwal fuyait vers la côte pour mettre en sécurité le trésor et mener à bon port les deux femmes que Belmonte avait dû droguer, avec la complicité du docteur Mirabon, devant leur refus de quitter l'Égalité. Bravant le blocus, Leganioux avait touché au but. Mais, sur les douze caisses logées dans les cales du Diwal, il n'avait pas échappé à la jeune femme que seules onze avaient été débarquées à Lorient... Si le ministère de la Marine ou, pire, le Premier Consul, l'apprenaient, le corsaire était bon pour la marine marchande. Leganioux, beau joueur, avait donc accepté d'embarquer Camille.

– En vérité, Capitaine, expliqua le Malouin, nous sommes ici depuis deux jours, mais les événements ne nous ont guère permis de vous approcher. Nous attendions que la maison retrouve son calme et nous comptions vous rejoindre ce matin sur la corniche quand l'arrivée de l'escorte a précipité les choses...

– Vous êtes comme tombés du ciel... approuva Belmonte.

– Je dois maintenant vous remettre ceci, Capitaine, reprit le corsaire en lui tendant une enveloppe épaisse. Prenez le temps de mesurer toutes les possibilités, mon ami, avant de me dire où conduire le Diwal.

Belmonte scruta son hôte. D'habitude flegmatique, le Malouin ne pouvait dissimuler une certaine excitation. Dans l'angle supérieur de la missive, le sceau de la Marine attira son œil. Il ouvrit l'enveloppe, se plongea dans la longue lettre et étudia les cartes. Feuillet après feuillet, il sentait l'adrénaline monter en lui. L'amiral Granger avait tout planifié avec un luxe de détails ! De longues minutes passèrent, à lire et relire, puis il remisa le tout dans l'enveloppe et proposa de remplir les moques.

– Je vous suis extrêmement reconnaissant, Capitaine Leganioux, cap sur Star Point je vous prie. Mademoiselle, je suis votre obligé... conclut-il en levant son verre.

– Je craignais que ma présence ne vous fasse renoncer à cette aventure, Capitaine. Vous me voyez ravie de cette décision.

– Je ne me le pardonnerais jamais s’il vous arrivait malheur... Mais considérant que vous êtes bien capable d’y aller sans moi, je n’ai guère le choix !

On rit de bon cœur.

– Alea jacta est, aime à dire votre second ! Je vais donner les ordres, dit le Malouin en se levant. Mademoiselle Desmaret honore ma cabine de sa présence, aussi je vous invite à partager la chambre des cartes avec votre serviteur, Capitaine. Je serai sur le pont, si vous avez besoin de moi.

Quand la porte se referma, Belmonte s’approcha de la jeune femme et caressa doucement son visage, laissant sa main remonter dans ses longs cheveux noirs. Camille s’éloigna et décrocha une fiole de sa ceinture. Cette petite bouteille, dont le cuir marron était vieilli par le sel, il l’avait glissée dans sa poche au moment de la débarquer sur le Diwal. Que la jeune femme l’ait conservée le comblait de joie.

– Je me suis permis de la compléter, Capitaine, dit-elle en lui tendant l’objet. Uniquement du rhum ambré, c’est bien cela ?

Une irrésistible envie de l’embrasser s’empara de lui, mais quand il approcha son visage de celui de la jeune femme, elle se détourna et, un sourire en coin, lui indiqua son fauteuil. Surpris, Belmonte se laissa docilement éconduire.

– Capitaine Belmonte, reprit-elle avec malice, pensez-vous réellement faire succomber une femme que vous avez droguée et débarquée contre son gré ? Nous ne sommes pas tout à fait quittes pour ce comportement de forban... Par ailleurs, sachez que je suis toujours mariée à M. Hutchinson. Je n’ai pas réussi à faire annuler cette union devant un tribunal et ne suis par conséquent pas libre...

Si Camille avait épousé le plus important négociant de la Martinique, c’était uniquement pour faire sortir sa mère de la prison où l’avait enfermée son mari.

– J’admire votre droiture, Mademoiselle. Et bien d’autres choses encore... Pour ce qui s’est passé à bord, en revanche, je referais de même.

– Je n’en doute pas une seconde... dit-elle en lui accordant une élégante révérence. Bonne nuit, cher Capitaine...

Resté seul dans le bureau de Leganioux, Belmonte roula du tabac et se laissa pénétrer par le rythme de la corvette, lancée à plus de huit nœuds vers son destin. Il relut, point par point, le courrier de l’amiral Granger, ses nombreuses propositions, ainsi que l’inventaire des moyens logistiques

consacrés à cette mission. Le coq apparut et proposa de souffler les lampes à huile.

Respirant la mer dans l'obscurité du petit balcon de poupe, l'ancien capitaine de l'Égalité passa le reste de la nuit à imaginer l'avenir. Après neuf mois d'oisiveté, celui-ci s'annonçait pour le moins mouvementé.

II

LE COUP DE MAÎTRE

Comté du Hampshire, Angleterre,
samedi 20 septembre 1800.

TRAVERSANT UNE LUXURIANTE CAMPAGNE sur un chemin de terre bordé d'arbres et de bosquets, une berline tirée par quatre chevaux progressait en direction du sud sous un soleil éclatant. Assis aux côtés du cocher, deux fusiliers du Régiment d'Hector, reconnaissables à leur habit – veste rouge à collet noir et banderoles blanches croisées sur la poitrine –, s'évertuaient à demeurer en place malgré les envolées répétées de leur banquette. Faisant son possible pour satisfaire la demande expresse de son passager, le postillon espérait bien arriver à Portsmouth avant la nuit.

Dans l'habitacle, Charles-Édouard de La Rochembert, à qui l'uniforme de capitaine de vaisseau du régiment Marine royale allait comme un gant, regardait défilier les coteaux. À sa droite, sa ravissante épouse, Blanche, et face à lui, son aide de camp, le lieutenant Henri de Montrecourt, se tenaient aux poignées suspendues, implorant le ciel que ce chemin de croix et de terre cesse bientôt. Maugréant contre la qualité des routes et des essieux anglais, La Rochembert, qui abreuvait Montrecourt d'instructions depuis leur départ de Londres, réfléchissait aux mille aléas de sa prochaine entreprise.

Demain à midi, après la messe en la cathédrale Saint-Thomas de Canterbury, il monterait à bord de l'Égalité, lirait ses ordres à son nouvel équipage et deviendrait le maître absolu de la frégate de la Marine royale, rebaptisée Redemption. L'étroite banquette ne seyant pas plus à son

embonpoint qu'à sa haute taille, il donna un coup de pied dans le tibia de son aide de camp qui laissa immédiatement son supérieur étendre ses jambes.

Sept ans qu'il attendait cela ! Certes, il avait combattu avec succès en 1795 à la bataille de Groix, permettant au corps expéditionnaire de la première division émigrée de débarquer à Quiberon, mais c'était en qualité d'officier de liaison à bord du HMS Robust, et le souvenir de ces temps de régression professionnelle et sociale pesait encore lourd dans son esprit. Au demeurant, Quiberon avait été un fiasco. Par bonheur, son lointain cousin, le comte de Provence, héritier légitime du trône de France, s'était mis en tête de donner un nouveau souffle au régiment Marine royale, seule force d'action navale au sein des armées françaises émigrées. Enfin la chance tournait.

En quittant la mère patrie, sept ans auparavant, La Rochembert avait tout perdu : son château et ses terres, ses biens et ses gens. Sombrant comme lui du jour au lendemain dans une précarité inconnue, des dizaines de milliers de nobles exploraient avec effroi le dénuement, pour ne pas dire la misère. À Londres et dans toutes les grandes villes d'Angleterre, il n'était pas rare de voir d'anciens colonels donner des cours d'escrime aux garçons de la bourgeoisie, tandis que des officiers de marine enseignaient l'astronomie ou les mathématiques dans les collèges. Pour les Françaises, l'exil était tout aussi laborieux : des comtesses se reconvertissaient en couturières ou en maquilleuses, subvenant aux besoins de leur famille au prix d'un terrible déclassement. De sa voix douce et sur un ton enjoué, son épouse interrompit le cours de ses pensées :

– Vous allez bientôt avoir votre bateau, Charles-Édouard, je suis si fière de vous !

Bien qu'ayant été élevée dans le luxe et l'opulence du domaine familial sur les bords de Loire, jamais elle ne s'était plainte de sa nouvelle vie. Amusé par sa candeur, La Rochembert lui sourit :

– C'est une frégate, Blanche. Laissez la guerre aux hommes, voulez-vous.

Madame de La Rochembert, qui mesurait combien son glorieux mari était préoccupé, se tint coite. Au loin, la Manche se laissait deviner à l'horizon.

L'officier supérieur ne put réprimer un sentiment de vertige. L'échec n'était pas envisageable. Or, il n'avait pas commandé à la mer depuis dix ans, et ses futurs hommes, une association douteuse d'anciens de la Royale, d'Anglais et de prisonniers de la Marine républicaine, allaient exiger de lui la plus grande vigilance.

La berline ralentit à l'entrée de la ville qui ressemblait fort à une succession de forteresses en construction. HMNB Portsmouth était le plus grand arsenal militaire au monde, et l'un des principaux poumons économiques de la Couronne. Au-delà des remparts, la rade de Spithead s'étendait à l'abri des vents dominants. La protection naturelle apportée par l'île de Wight, au sud-ouest, en faisait le mouillage idéal pour les centaines de navires qui s'y relayaient à longueur d'année. En outre, le Solent, ce détroit long d'une cinquantaine de kilomètres, offrait un accès rapide à la Manche et, de là, au reste du monde.

À la nuit tombante, la berline remonta le quartier de Drayton au milieu d'un flux incessant de civils, de marins de tous grades et de fusiliers, avant de franchir le canal de Portsbridge Creek. Au pas, le cocher engagea la voiture à travers Portsmouth. Les maisons en briques rouges affirmaient le rayonnement de son commerce. Par-delà les toitures en pente émergeaient les gréements des plus gros vaisseaux qui s'entassaient le long des quais.

Parvenue au bout de la presqu'île, la voiture stoppa sur le promontoire du château de Southsea. Les trois passagers descendirent de l'attelage, heureux de se dégourdir les jambes et de respirer l'air marin de cette magnifique fin de journée. À cent quatre-vingts degrés et jusqu'à l'île de Wight, à trois milles au sud, l'horizon n'était qu'une forêt de mâts. Ordonnés selon leur rang et leur capacité de manœuvre, des dizaines de corvettes, bricks et autres sloops mouillaient dans les eaux peu profondes, au plus près de la côte. Au sud-est, en deuxième ligne, les Français recensèrent neuf frégates, puis une quinzaine de vaisseaux à deux et trois ponts, stationnant par groupes de trois dans un alignement impeccable. Au sud-ouest, on dénombrait le double de navires. Tous arboraient fièrement l'Union Jack au mât de beaupré. Au plus près de l'estran, une trentaine de vaisseaux désarmés et pour la plupart démâtés attestaient du nombre ahurissant de prisonniers détenus par l'Angleterre. La Rochembert fit la moue. Français pour la grande majorité, presque dix mille de ces braves pourrissaient ici, implorant Dieu d'une mort rapide ou fomentant sans cesse des évasions trop rarement couronnées de succès. Dans la rade de Spithead relâchaient et s'armaient les bâtiments dont les couleurs régentaient les mers et les océans du monde entier. Profitant du désordre qui régnait depuis dix ans chez son plus redoutable ennemi, la marine britannique avait pris une envergure effarante.

– C’est magnifique ! laissa échapper Blanche, ébahie par la lumière rasante qui inondait le Solent.

– Nous sommes dans le saint des saints, Monsieur, osa Montrecourt.

Sans réponse de son mentor, le jeune homme de vingt ans, cousin par alliance du prince de Condé, rentra la tête dans les épaules. Remontant de la plage, un détachement de marins conduit par un aspirant passait non loin d’eux.

– Allez donc demander à ce bougre où mouille l’Égalité, Lieutenant, intima sèchement La Rochembert.

Et se tournant vers son épouse, dont la longue robe de dentelle ondulait dans la brise d’ouest :

– Après quoi nous gagnerons notre auberge, vous avez bien mérité un peu de repos, ma chère. J’irai me présenter au bureau de l’Amirauté et nous souperons à mon retour.

Montrecourt revint avec un coffret d’où il tira deux longues-vues :

– D’après notre homme, il s’agit de celle la plus à l’ouest de cette rangée, Monsieur, dit-il en montrant l’alignement de frégates le plus proche.

En toute logique, les autorités avaient ancré leur prise non loin des quais de Portsea, facilitant la visite de centaines de civils ravis de constater de leurs propres yeux le triste sort réservé aux ennemis du Roi. Lunette vissée à l’œil, les Français alignèrent l’objet de leur quête dans leur mire. La frégate mouillait effectivement au vent de ses huit congénères, voiles immaculées et sabords fraîchement repeints. L’Union Jack surmontait le pavillon tricolore à l’artimon. La bande jaune entourant les sabords, qui courait sur la longueur de la coque, jointe au doublage de cuivre à la flottaison, reflétait avec éclat les derniers rayons du soleil. En tous points, le futur Redemption semblait paré. Restait à exploiter son formidable potentiel et à faire de son équipage une machine de guerre.

Ombreux, La Rochembert inspirait longuement tandis que Montrecourt, distrait, sifflotait.

– Tenez-vous, pardieu ! réagit immédiatement l’officier supérieur, il me semble que ces trois-là s’apprêtent à lever l’ancre...

Effectivement, du côté de l’île de Wight, trois vaisseaux de soixante-quatorze canons, les ponts et les hauts constellés d’hommes, appareillaient. Étant donné la direction du vent, La Rochembert subodora qu’ils mettaient le cap sur la mer du Nord. De là, ils gagneraient la Baltique et peut-être la

Russie. Une pensée pour son frère cadet, lieutenant-colonel d'artillerie exilé à Saint-Pétersbourg, le rassérena quelque peu.

Dans la rade, des canots de tailles inégales s'affairaient aux derniers transferts d'hommes, de vivres et de matériel avant la tombée de la nuit. Venant du sud-ouest, sous brigantine et grand foc, une corvette enroulait Cowes et glissait avec légèreté au milieu des navires marchands qui mouillaient au nord de Wotton Point. La Rochembert ajusta sa mire sur le fin trois-mâts qui ne devait guère embarquer plus d'une douzaine de canons. En plus de l'Union Jack, un second pavillon renseignait sa mission : messenger du roi. Véritable service postal privé, ces unités rapides portaient la voix de l'Angleterre aux autres nations souveraines du vaste monde.

Le futur commandant du Redemption replia sa lunette, plus tourmenté que jamais. Il offrit son bras à sa femme pour retourner vers la voiture et s'efforça d'effacer la gravité de son visage.

La berline reprit la direction de Portsmouth. Ses yeux sombres perdus dans le paysage qui défilait, La Rochembert songeait à son vieil ami. Charles-Jean d'Hector, jadis chef d'escadre et aujourd'hui commandant du régiment Marine royale auquel il avait donné son nom, comptait sur lui. Les militaires français en exil, dont certains avaient servi aux côtés du comte de Rochambeau ou du marquis de Lafayette, étaient facilement incorporés dans l'armée britannique, mais il fallait désormais convaincre la très avare Royal Navy d'armer des marins français. La perspective d'une Royale renaissante jaillit dans son esprit. Le capitaine de vaisseau Charles-Édouard de La Rochembert tira le rideau et se jura de conduire sa mission jusqu'à la mort.

Lentement, la voûte céleste étoilée se refermait sur Spithead. Les navires devinrent peu à peu des chimères plus ou moins proches. Sur les différents gaillards, l'huile se consumait à flots. Nulle part ailleurs dans le monde on ne pouvait observer autant de feux de mouillage. Une cloche brisa le silence des lieux. Dans la seconde, des dizaines de tintements se firent entendre. Mouillant au cœur de ce vaste dispositif, la corvette que La Rochembert avait observée venant du sud-ouest mettait ses canots à l'eau tandis que, sur le pont, des groupes d'hommes s'ordonnaient en silence.

Dans l'angle arrière du HMS Revenant, Gilles Belmonte sondait les mystères de la rade de Spithead et particulièrement ceux qui, au nord-est, enveloppaient sa frégate. Il ajusta son uniforme. En son for intérieur, il louait l'amiral Granger. Sa veste bleue à boutons d'or sur pantalon et gilet rouges,

auxquels s'ajoutaient de longues bottes en cuir fauve, lui seyaient admirablement. Cependant, si revêtir l'uniforme de l'ennemi était passible de pendaison, arborer le guidon de messager de la Couronne promettait des heures sombres avant le trépas...

Accédant à la petite dunette, Gabriel Leganioux, son bicorne de lieutenant de marine sous le bras, et Salib Al Ishane, pittoresque en sergent du Régiment d'Hector, venaient rendre compte : les vingt-deux fusiliers choisis par l'amiral Granger en personne avaient embarqué dans les trois canots. Le Malouin indiqua la coupée d'un revers de main :

– C'est à nous, Capitaine... Et vous m'en voyez enchanté ! ajouta-t-il avec un sourire en coin.

– Qui s'instruit sans agir laboure sans semer... approuva le Barbaresque.

Belmonte leur serra longuement la main, bénissant le ciel de pouvoir compter sur de tels compagnons. On gagna la coupée et, à l'heure dite, la porte donnant accès aux quartiers des officiers s'ouvrit sur une Camille Desmaret plus rayonnante que jamais. Vêtue d'une robe en mousseline beige et d'un châle blanc en dentelle brodé d'une fleur de lys qui recouvrait ses épaules, elle était, avec ses longs cheveux noirs et son visage d'ange, d'une beauté éblouissante.

– Là où la diplomatie a échoué, il reste la femme... murmura Salib avec une pointe d'admiration.

La Jolie Tigresse gratifia les trois hommes d'une révérence :

– Mon cher époux aurait-il une promenade romantique à me proposer ? demanda-t-elle d'une voix pleine de malice.

Quelques instants plus tard, tous deux étaient assis côte à côte sur le banc de poupe de l'embarcation de tête, entourés de caisses remplies de pistolets et d'armes blanches. Belmonte passait en revue les possibles imprévus. Ces mois de captivité l'avaient-ils à ce point ramolli ? Granger, dont les espions avaient fort bien travaillé, avait-il seulement envisagé toutes les hypothèses ? Si La Rochembert se trouvait déjà à bord, le dénouement serait épouvantable et, de toutes les victimes, la nièce de l'amiral ne serait pas la moindre. Le canot glissait sur les eaux paisibles de la rade quand la jeune femme, percevant le trouble qui l'animait, lança :

– N'est-ce pas une délicieuse soirée, Capitaine ? Vous voici marié à la plus remarquable des épouses et bientôt de retour auprès de votre équipage. Le jeu n'en vaut-il pas la chandelle ?

En quelques minutes, l'élégante silhouette de l'Égalité se précisa, grossissant tant et tant que sa coque remplit bientôt l'horizon. Depuis la dunette de la frégate, une voix héla en anglais :

– Who goes there ?

– Commanding officer ! clama Leganioux, les mains en porte-voix.

Les deux premiers canots crochèrent à tribord dans l'échelle de coupée. Là-haut, leur arrivée sortait de leur torpeur une poignée de gardiens qu'un lieutenant de la Navy tâchait d'ordonner dans la précipitation. Avec agilité, Leganioux gravit l'échelle.

– Je vous souhaite le bonsoir, Lieutenant, entama le Malouin en anglais. Lieutenant de vaisseau Charles Henri Gabriel Leganioux, HMS Revenant. Le capitaine de La Rochembert, accompagné de son épouse, souhaite visiter le futur Redemption. Une première section de fusiliers passera la nuit à bord. Le navire est-il en ordre, Lieutenant ?

James Ambrose, un jeune homme d'une vingtaine d'années à l'allure sérieuse, ne parvenait pas à dissimuler sa surprise. L'officier bafouilla quelques explications. Il avait bien remarqué l'arrivée de la corvette un peu plus tôt, mais n'attendait pas le futur maître des lieux avant le lendemain matin. Cependant, oui, les quartiers du commandant étaient tout à fait opérationnels.

Belmonte posa à son tour le pied sur le pont avec émotion. La frégate, quoique inerte, était à mille lieues de l'épave meurtrie qu'il avait laissée. Grâce soit rendue aux arsenaux anglais ! Même s'ils avaient cru bon de remplacer la moitié des trente-deux canons de dix-huit livres à longue portée par des caronades. Il tendit la main à son épouse dont la longue robe n'avait guère entravé l'ascension de la muraille de bois.

D'instinct, le lieutenant Ambrose salua :

– Je vous souhaite la bienvenue à bord, Capitaine de La Rochembert ! Madame... ajouta-t-il, comme hypnotisé par la Française.

Un à un, les fusiliers français franchissaient la coupée et, guidés par leur sergent, se rassemblaient en rang par trois près des enfléchures du grand mât, tandis que les matelots gréaient déjà des palans. Camille s'inclina devant un James Ambrose aux anges, qui invita le capitaine, sa dame et le lieutenant français à le suivre dans les quartiers du commandant.

– Sergent Al Ishane ! entonna Belmonte à l'adresse de l'Africain, faites-vous conduire auprès des prisonniers et voyez combien de ces renégats souhaitent obtenir notre pardon !

– Dois-je m’adresser à ces vauriens en breton, Capitaine ? demanda le plus sérieusement du monde le Barbaresque.

Conduit par un homologue anglais, Salib disparut par l’escalier qui menait au pont batterie.

Une lampe à la main, le lieutenant Ambrose précéda le petit groupe dans le long couloir qui menait à l’Olympe. Belmonte, qui retrouvait son univers avec un bonheur indicible, ne put s’empêcher d’imaginer la tête que ferait son ami quand celui-ci reconnaîtrait le second du Diwal.

Mais Jean Duval était-il toujours en vie ?

Faisant mine de découvrir la pièce dans laquelle il avait passé tant de jours et tant de nuits à échafauder des plans et prier Neptune et la chance, Belmonte constata avec bonheur que le mobilier n’avait point pâti des rapines britanniques. Entre le fauteuil en cuir vert jadis offert par son ancien capitaine et ami Henri de La Motte, le bureau en chêne, la grande table ovale à tribord et la petite table basse, il n’y avait guère que les dorures des montants de fenêtres donnant sur la galerie de poupe pour symboliser vaguement le pouvoir et la richesse. Les Anglais, en revanche, ne s’étaient pas fait prier pour retirer les deux tableaux de frégates françaises. Respirant les parfums de bois, de chanvre, de goudron et d’huile de baleine, Belmonte remarqua surtout la prégnante odeur d’humidité. Il ouvrit les fenêtres de poupe et parcourut la rade peuplée de navires fantômes. Il fut rejoint par Camille, parfaitement à l’aise dans son rôle de grande dame.

De son côté, Leganioux s’entretenait avec le lieutenant de l’état des fournitures et des prisonniers. Soudain, le rideau qui séparait le bureau de la cuisine s’ouvrit sur le garçon de cabine. Samuel l’Espagnol demeura figé à la vue de son ancien commandant en uniforme de la Marine du Roi.

Un clin d’œil de Belmonte coupa court à sa mine ahurie.

– Voici Samuel, votre garçon de cabine, Capitaine, renseigna Ambrose. Comme tout Espagnol, il n’est pas très futé, mais c’est un cuisinier hors pair.

On frappa à la porte. Salib Al Ishane, suivi du sergent anglais, se présenta au rapport :

– J’ai parlé au lieutenant Duval. L’équipage attend vos ordres, Capitaine.

Belmonte posa la main sur la garde de son sabre. Leganioux, vif comme l’éclair, menaçait déjà la carotide du lieutenant de son couteau tandis que Salib pointait sa dague à poignée d’ivoire sur le flanc du sergent.

– À futé, futé et demi. Lieutenant, un cri et vous êtes mort ! dit Belmonte d’une voix froide. Samuel, mon garçon, il est temps de rallumer le feu de la

cuisine, nos compagnons apprécieront tout ce que vous voudrez bien leur préparer.

On attachait les deux Anglais dos à dos, pieds et poings liés et dûment bâillonnés, et on les confia à la garde de Camille, dont le charme sur Ambrose avait manifestement perdu son effet.

Tels des fauves, Belmonte et les deux corsaires surgirent dans le carré et s'assurèrent de la poignée de gardes qui n'étaient pas de quart. Les malheureux passèrent en un instant de sommeil à repos éternel. Du gaillard d'avant à la dunette, les fusiliers du Diwal attendaient le signal. Lorsqu'ils parvinrent sur le pont principal, Salib émit un cri de goéland et les huit gardes de faction quittèrent simultanément le monde des vivants. Pas un bruit n'avait accompagné la sentence. Restait à annihiler les geôliers qui, dans l'entrepont, tenaient les Égalités à la raison, une espingole pointée sur eux.

Précédant ses compagnons, Belmonte gagna le pont batterie, le remonta en direction du gaillard d'avant et accéda au poste d'équipage par l'échelle. Une odeur détestable envahit ses narines. À la lueur d'une lampe à huile, Jean Duval sortit de la jungle de hamacs, entouré de dizaines de marins faméliques. Au pied de la longue table de repas, les corps de deux Anglais reposaient dans une mare de sang.

La voix cassée de son ami l'accueillit avec chaleur :

– Je n'aurais jamais imaginé vous dire ceci à Portsmouth : bienvenue à bord, Commandant !

Blessé à plusieurs reprises lors de leurs derniers combats, le second n'était plus que l'ombre de lui-même. À l'image de la centaine d'âmes qui peuplaient cette antichambre de la mort, il était loqueteux et amaigri, le visage blême. Ses yeux noirs avaient conservé malgré tout une étincelle intacte qui rappelait le beau gitan d'antan. Cédant à l'émotion, Belmonte étreignit son ami.

Il balaya ses hommes du regard, effaré de découvrir des matelots si diminués, aux visages éperdus de reconnaissance. Le capitaine de l'Égalité serra quantité de mains. Lancou, premier maître accompli et ami de Duval, Kernou « le Druide », qui pouvait difficilement accueillir une ride supplémentaire sur son visage tanné par les ans, Janiche, aspirant si prometteur, l'excellent gabier Joseph, le chef de pièce Lelgouach... Tous le saluaient et le regardaient l'air béat, comme le chrétien contemple la relique.

– Suivons-nous le plan, Capitaine ? interrogea Leganioux.

La question le rappela à sa mission. Il fallait en premier lieu évaluer les forces disponibles. Quitter ce chaudron du diable allait exiger des bras, et ceux des hommes qu'il avait sous les yeux lui semblaient bien faibles. Suivant les informations de Duval, Salib partit libérer le lieutenant Dupailon, enfermé avec six autres Égalités dans la sentine depuis leur quatrième tentative d'évasion.

À minuit, les cloches brisèrent de nouveau la quiétude du mouillage. Dans le ciel, des nuages noirs arrivaient lentement par l'ouest, éteignant les astres un à un. Belmonte et Duval raccompagnaient Gabriel Leganioux et Salib Al Ishane à la coupée. Les quatre hommes échangèrent vœux fraternels et poignées de main. Il était temps pour les corsaires d'extirper leur navire de la tanière du loup anglais. Dans l'infirmerie, Camille Desmaret s'efforçait de soulager les maux, aidée par l'ancien libraire Daniel, flanqué du bien nommé Bon-pied-bon-œil, un ancien boucher.

Le capitaine de l'Égalité et son second remontèrent en direction de la dunette au milieu de fantômes en pleine résurrection. Observant les environs depuis le poste de navigation, son ami à ses côtés, Belmonte mesurait combien la route de la liberté serait encore longue. Penchés sur la carte du Solent – où chaque navire avait été scrupuleusement reporté –, ils évaluèrent les échappatoires. Dans les hauts, deux sections de gabiers comptant parmi les plus valides inspectaient le gréement, ôtant un raban sur deux à chacune des voiles enverguées. Le vent, jusque-là peu coopératif, fraîchirait bientôt mais, même à étale, un louvoyage au beau milieu de la flotte était à haut risque. Le repas chaud distribué aux cent onze Égalités n'avait pas effacé les stigmates de mois de famine et de brutalités, et il était évident qu'ils ne pourraient guère accomplir de manœuvres soutenues et répétées.

Samuel, qui croyait toujours rêver, apparut sur la dunette un plateau fumant entre les mains. Belmonte maudissait ses estimations optimistes. Dans quelques heures, le capitaine de La Rochembert se présenterait à bord. Que vaudraient une centaine d'hommes épuisés, tout juste assez nombreux pour accomplir d'élémentaires manœuvres, face à cinq ou six mille Anglais enragés ?

À ses côtés, Duval, qui avait revêtu l'uniforme du lieutenant Ambrose, tirait une longue bouffée de tabac.

Un sourire en coin, il suggéra :

– Commandant, le HMS Sunshine n’est pas à plus de deux milles d’ici. À son bord sont détenus les gars de la Justice...

Les yeux dans les yeux, Belmonte lui sourit.

– Alea jacta est ! approuva le revenant de l’Égalité...

*

Cathédrale Saint-Thomas de Canterbury,
dimanche 21 septembre 1800.

Les cloches carillonnaient à tout rompre dans un ciel chargé de nuages sombres. Une foule de bourgeois et d’officiers de marine élégamment vêtus se répandait peu à peu sur la pelouse de l’église anglicane de Portsmouth. Pressant le pas, son épouse à son bras, le capitaine Charles-Édouard de La Rochembert gagna la voiture près de laquelle son aide de camp, le cocher et deux fusiliers patientaient, dans la longue file des berlines des notables. L’attelage profita d’un trafic encore fluide dans les parages de la cathédrale et s’élança en direction de la ville, qui semblait plongée dans une profonde torpeur en ce jour du Seigneur. Accoudé à la vitre, La Rochembert observait les quelques badauds qui vauquaient ici ou là dans les rues presque désertes. Le Français, qui n’avait pas fermé l’œil de la nuit, était plus que jamais partagé entre l’exaltation du devoir à accomplir et le poids de sa nouvelle responsabilité. L’entretien avec les représentants de l’amirauté la veille au soir occupait encore son esprit.

Manifestement, la Navy considérait avec beaucoup de réserve l’attribution de moyens à ces royalistes français en exil, essentiellement des officiers fort pauvres en ressources et en bateaux, ainsi que des matelots du rang. La Rochembert, froissé par le dédain affiché par les caciques de Portsmouth, n’était cependant pas dupe. L’affectation de l’Égalité à l’armée des émigrés répondait à des considérations plus politiques que militaires.

Parvenue à Portsea, la berline stoppa devant le quai de South Gamber où l’attendait un détachement de fusiliers. Dans la baie intérieure, des dizaines de navires étaient alignés quasiment à couple, tandis que, sur l’autre rive, les chantiers navals attendaient le lendemain pour reprendre leur activité.

L’officier, en pantalon blanc et veste à basques rouges, salua le commandant du Redemption et les crosses des fusiliers claquèrent d’un seul bruit sec. D’un physique aussi corpulent que son visage était ingrat – celui-ci

ne comptait pas moins de trois cicatrices hideuses –, il exprimait l’assurance de celui qui avait commandé dans les pires difficultés. L’Anglais s’exprima dans un français parfait :

– Je vous souhaite le bonjour, Commandant, capitaine Harry O’Connor, du premier Admiral’s Regiment. Un second détachement de vingt-huit hommes conduit par le lieutenant Jackson rejoindra le bord avant la fin de la journée. À vos ordres, Commandant.

– Merci, Capitaine O’Connor. Veillez à ce que mes effets personnels soient embarqués avec ménagement, je vous prie.

O’Connor relaya l’ordre à son sergent. On gagna la première chaloupe, rangée parmi une vingtaine d’autres le long du quai.

Marchant dans les pas de son époux, Blanche de La Rochembert s’imprégnait de chaque instant dans la plus parfaite béatitude. Elle avait revêtu pour l’occasion une robe de velours blanc. Dès son retour à l’auberge, elle écrirait à ses parents pour leur dire sa fierté d’être mariée à un officier de la Marine royale commandant à la mer. Nul doute que le prestige rejaillirait sur toute la famille. Et son père en oublierait peut-être les dettes de jeu de son gendre, qu’il avait eu la bonté de racheter.

À ses côtés, Henri de Montrecourt, dans son plus bel uniforme – qu’il avait personnellement brossé dès avant le lever du jour – pensait également aux siens. Ici même commençait la reconquête de privilèges immémoriaux qu’une bande de scélérats avaient balayés dans le sang.

– Mon navire n’a donc pas envoyé de chaloupe, Capitaine ? interrogea sèchement La Rochembert.

L’Anglais choisit d’ignorer le ton :

– J’ignore les usages de la marine française, Commandant, mais, sauf votre respect, cette frégate n’est pas encore la vôtre. Par ailleurs, le sémaphore de rade a signalé des mouvements d’embarcation entre l’Égalité et le vieux Sunshine. Il semble que votre futur équipage soit en voie de recrutement, expliqua-t-il d’une voix neutre.

– Apprenez donc à le nommer Redemption, Capitaine O’Connor...

À bord de la frégate, la tension, l’exaltation, la peur aussi, atteignaient des sommets. De la dunette au gaillard d’avant, dans les hauts ou affûtant les armes dans l’entrepont, deux cent quarante-huit marins français, la plupart vêtus de frusques, attendaient l’épilogue d’une infâme captivité. Ne

négligeant aucun détail, Belmonte et Duval avaient passé la nuit à entretenir chaque équipe de ce que l'on attendait d'elle.

Au petit jour, Jean Duval avait laborieusement rejoint la vigie d'artimon et aperçu dans sa mire le Diwal disparaître derrière le hameau de Baimbridge, à l'est de l'île de Wight. Pour l'heure, la main sur la poignée de l'immense barre en acajou, les cheveux soigneusement noués dans un catogan de même couleur, il enregistrait pour la énième fois la configuration de la rade. Il évalua le vent et estima que la journée sonnerait l'épilogue de l'été. Il avait l'intime conviction qu'entre ce bateau et lui se prolongeait une aventure qui n'en était qu'à ses débuts. Certes, des canonniers aux hommes de pont, en passant par les gabiers et les fusiliers, aucune des sections n'était à effectif complet, et celle des fusiliers était même amputée des deux tiers. Malgré tout, aucune ne manquerait pour rendre les honneurs au capitaine de La Rochembert...

Duval esquissa un sourire, creusant davantage la peau de ses joues amaigries. Il observa Belmonte, accoudé dans l'angle arrière, bicorne vissé sur la tête, et roula du tabac en se délectant par avance de cette saveur si longtemps fantasmée. Hier soir encore, les Égalités et les Justices n'étaient qu'un conglomérat d'hommes physiquement brisés, l'âme arrachée. En quelques heures, l'espoir avait tout changé. Belmonte avait joué son rôle jusque sur le pont du vieux Sunshine, et les survivants de la Justice avaient rejoint le bord, avec en prime la bénédiction de leurs gardiens. Jean Duval se remémora ce jour où, à Bordeaux, Belmonte et lui avaient fraternisé. La patrouille du guet qu'ils avaient singulièrement amochée dans une taverne s'en souvenait probablement aussi.

Un message de la vigie le sortit de ses souvenirs. Trois chaloupes quittaient le goulet et arrivaient droit sur eux, chargées d'habits rouges. Un clin d'œil de Kernou capta l'attention du second. Les difficultés allaient vraiment commencer.

La chaloupe de tête s'élançait dans la rade de Spithead, laissant la place forte de Point Battery à bâbord, manœuvrant bientôt au milieu d'une myriade de petits navires au mouillage. Assis sur le banc de poupe, son bicorne sous le bras, La Rochembert s'irritait encore de s'être ainsi fait moucher par le capitaine anglais, qui plus est devant sa femme. Ce paltoquet de O'Connor ne perdait rien pour attendre. Il s'efforça à l'optimisme. Au moins y avait-il à bord un officier qui avait un peu de jugeote et dont l'initiative avait permis de compléter l'équipage. Un nouveau nuage assombrit ses réflexions. À trop

entasser des prisonniers de la Marine républicaine, on risquait de faire entrer le ver dans le fruit. Les yeux rivés sur la frégate, le capitaine de vaisseau se jura d'y faire régner une discipline de fer.

La cloche de l'Égalité piquait une heure quand l'embarcation crocha dans l'échelle. Dans la rade, une brise plus soutenue faisait désormais onduler pavillons et guidons. La Rochembert franchit la coupée et fut accueilli par un solide lieutenant aux cheveux blonds soigneusement noués. L'officier supérieur eut un moment d'hésitation. Cet homme ressemblait sacrément au capitaine de l'Égalité, dont le portrait avait couru les navires de la Navy et les gazettes...

Belmonte s'en tint aux instructions de Granger et accueillit solennellement son supérieur :

– Je vous souhaite la bienvenue à bord, Capitaine de La Rochembert, je suis le lieutenant de vaisseau Samuel. Si vous me le permettez, Monsieur, j'ai eu l'honneur de servir sous vos ordres à bord de la Fougueuse en 1786. Je n'étais alors qu'un jeune aspirant...

Le souvenir de sa chère frégate parut ravir Charles-Édouard de La Rochembert, qui lui adressa un semblant de sourire. Sur le pont et dans les hauts, des dizaines d'hommes ordonnés en sections, mélange de matelots, de tuniques rouges et de va-nu-pieds, saluaient son autorité retrouvée.

– Est-ce vous qui avez pris ce matin l'initiative de recruter, Lieutenant ? demanda-t-il sans ambages.

– Si fait, Monsieur. J'ai pensé que plus tôt nous serions en mesure de nous entraîner, plus tôt nous serions opérationnels. Cependant, il me semblait risqué d'embarquer ces rebuts de la République trop longtemps avant que vous n'arriviez, Commandant.

La Rochembert opina du chef et sembla même bomber le torse :

– Vous avez été à bonne école, Lieutenant...

À son tour, l'élégant Henri de Montrecourt, qui ne parvenait guère à dissimuler son contentement, posa pied sur le pont principal. De part et d'autre de la coupée, les hommes œuvraient déjà aux palans et l'arrivée dans les airs de M^{me} de La Rochembert, visiblement amusée par la chaise de calfat, capta l'attention de tous. Une fois les civilités de rigueur échangées, les fusiliers anglais accédèrent à la coupée et se répartirent en sections entre les gaillards et les accès à la dunette.

Le futur capitaine du Redemption gagna le balcon avec son aide de camp et son épouse et, d'une voix forte, lut son ordre de nomination, insistant

lourdement sur les nombreux articles du code définissant les comportements et infractions passibles de punitions si ce n'était de mort. Les quelques mots politiques qu'il ajouta révoltèrent plus encore. Embarquer avec un tel homme augurait des jours sombres. Belmonte proposa au couple de découvrir la cabine du commandant. Sur le pont, répondant aux ordres du capitaine O'Connor, les hommes charriaient la demi-douzaine de malles contenant les effets personnels du nouveau seigneur et maître de la frégate.

Au fond du couloir, deux Égalités de faction saluèrent avec rigueur et Belmonte s'effaça obligeamment devant la porte. Lorsque La Rochembert, suivi de son épouse, s'engouffra dans la pièce, le rictus de jouissance qu'il affectait depuis la lecture de ses ordres s'envola aussitôt. Jean Duval et le premier maître Lancou, postés près des larges fenêtres de poupe, pointaient chacun deux pistolets dont les chiens étaient armés dans leur direction.

Belmonte poussa l'aide de camp sans ménagement et la porte se referma sur le petit groupe.

– Qu'est-ce donc que ceci ? grogna le royaliste stupéfait.

Belmonte passa derrière le bureau et, posant ses larges mains à même la table en chêne, le toisa :

– Je vous souhaite la bienvenue à bord de mon bâtiment, Monsieur. Je suis le capitaine de frégate Gilles Belmonte. À la moindre sottise, je vous tue et livre votre ravissante épouse à l'entrepont... Puis-je compter sur votre bon sens ?

Un mélange de sidération et de haine parcourut le visage de l'officier qui se maudit intérieurement d'avoir laissé son émotion l'aveugler au moment d'embarquer.

Choquée, Blanche se serra contre son mari. Montrecourt fit mine d'approcher la main de sa hanche, mais Duval l'en dissuada aussitôt :

– À votre place mon garçon, je me garderais bien de mourir aujourd'hui... indiqua le second en appuyant le canon de son pistolet sur la tempe de l'aide de camp.

– Mais... mais par quelle supercherie êtes-vous arrivé ici ? questionna La Rochembert d'une voix qui laissait transparaître l'angoisse. Vous deviez être jugé à Londres...

Le visage de Belmonte se durcit :

– Ainsi, vous saviez... . La potence de vos amis anglais attendra bien un peu, Monsieur.

On désarma les deux hommes et Belmonte envoya l'un des factionnaires quérir le capitaine O'Connor. L'effarement de l'Anglais les combla d'aise. La garde des trois prisonniers revint au premier maître Lancou et aux deux plantons.

– Vous êtes fou à lier, Capitaine ! maugréa La Rochembert.

– Vous finirez pendu comme un pirate ! vociféra son épouse, les yeux pleins de larmes.

Belmonte s'inclina :

– Madame, s'il est un homme en dehors des lois françaises dans cette pièce, je puis vous assurer que ce n'est pas moi...

On informa les chaloupes de la décision du commandant d'entamer une revue du navire et on les renvoya à terre. Dans les hauts, les gabiers occupaient leurs postes, parés à larguer les quelques garcettes qui étouffaient encore une partie des deux mille sept cents mètres carrés de toile de lin.

Tandis que Duval présentait leurs quartiers aux fusiliers du capitaine O'Connor, Belmonte inspecta sommairement le navire. Alors qu'il visitait l'infirmerie, les deux aides lui apprirent que la nièce de l'amiral Granger avait rejoint son bureau.

Dans le bureau du commandant, Camille Desmaret s'efforçait d'apporter un peu de réconfort à M^{me} de La Rochembert, de huit ans sa cadette. Parvenant finalement à se relever de son fauteuil, cette dernière s'évanouit pourtant dans la seconde aux pieds de Lancou qui invita Samuel à apporter du rhum.

Inquiet, La Rochembert se penchait sur son épouse quand, d'un geste vif, Blanche s'empara d'un des pistolets accrochés à la ceinture du premier maître, et pointa immédiatement l'arme en direction de Camille.

Violant le silence du bâtiment, le coup de feu affola les mouettes qui s'éloignèrent dans un tourbillon de cris.

Lorsque Belmonte arriva sur le pont principal, la porte du couloir donnant accès aux quartiers des officiers s'ouvrit avec fracas. Hélas, la scène qui s'offrit à ses yeux sonnait le glas de leur tentative de reconquête de l'Égalité. Tenant Camille Desmaret en joue, Charles-Édouard de La Rochembert avançait l'air menaçant, suivi par Montrecourt et le capitaine O'Connor, qui s'étaient armés aux dépens des factionnaires. Même la jeune épouse du royaliste tenait un pistolet en main, avec une incroyable détermination. Une tache de sang se répandait sur la poitrine de la Jolie Tigresse. La peau de son visage, d'habitude hâlée, était blanche, et ses yeux noirs reflétaient une

terrible douleur. Parmi les deux cents Égalités et Justices qui observaient la scène, pas un n'osait bouger.

– Il me semble que l'heure de retrouver vos juges a sonné, Capitaine Belmonte... ironisa La Rochembert en agrippant la chevelure de sa captive.

Un bruit de pas martelant le bois parvint soudain du couloir. Lancou, la tête en sang, se rua comme un démon dans le dos de La Rochembert, le projetant au sol. À son tour, Camille s'effondra.

Alertés par le coup de feu, les trente fusiliers du capitaine O'Connor surgissaient à présent sur le pont principal, armant leur fusil ou dégainant leur sabre. Belmonte bondit immédiatement sur La Rochembert :

– À moi l'Égalité ! rugit-il.

Les marins répondirent à l'appel de leur commandant de façon désordonnée, permettant aux Anglais d'abattre une dizaine d'hommes à même le pont. Quand les Français descendant des hauts et remontant de l'entrepont se joignirent à leurs compagnons, sabres, couteaux et haches en mains, la section du capitaine O'Connor plia sous le nombre.

Berger, Joseph, Kernou, le lieutenant Dupailon, affluaient autour de Camille, tandis que Belmonte amenait l'aristocrate à la raison. De son côté, Lancou immobilisait Montrecourt d'une clé de bras.

– Reculez ! Reculez tous ! hurla Blanche en pointant la blessée de son arme.

Belmonte obtempéra. La Rochembert, Blanche, Montrecourt et O'Connor refluent contre le pavois quand la voix de la vigie alerta :

– Ho en bas ! Ils mettent des chaloupes à l'eau !

Les navires alentour n'avaient rien manqué du pugilat à bord du Français et les premières chaloupes des trois des frégates les plus proches étaient précipitamment élinguées par-dessus bord.

– Laissez-nous partir ou je la tue ! exhorta la jeune femme.

À peine avait-elle proféré sa menace qu'une douzaine de balles venues de la dunette en aplomb et du grément la frappèrent à la tête. Belmonte, comme la majorité des hommes pourtant aguerris, manqua vomir. Les trois royalistes furent emmenés sans ménagement, tandis que six matelots enveloppaient religieusement Camille dans une toile de hamac. Il approcha son visage du sien :

– Ramenez-moi en France... murmura-t-elle, le souffle court.

On emporta la nièce de l'amiral dans l'entrepont avec moult précautions tandis que le lieutenant Dupailon veillait au transport du linceul de la défunte

M^{me} de La Rochembert.

– Hardi, Commandant ! souffla Duval.

Le plan de la rade de Spithead bien en tête, Belmonte remontait le grand escalier, hiérarchisant les urgences. Déterminé – jusqu’à la mort s’il le fallait –, il ajusta son bicorne, gagna le balcon de la dunette et tenta de redonner vie à l’Égalité :

– On file le mouillage ! Larguez grand-voiles et misaine ! Larguez petit et grand hunier ! rugit-il, les yeux dans la formidable ramification de bois, de cordages, d’hommes et de voiles.

Tel un chef d’orchestre, le bosco régenta l’ensemble de son sifflet. Derrière chaque manœuvre, sur chacune des dunettes ou suspendus sur les filets de vergues, les hommes donnaient le meilleur. Comme par magie, l’araignée aux trois mâts se métamorphosa en une majestueuse cathédrale de toile que la brise prit par le travers. Depuis le gaillard d’avant qu’il avait rejoint en toute hâte, le lieutenant Dupailon, poing en l’air, clama dans le porte-voix :

– Câble par le fond ! Câble par le fond !

Un tintamarre de claquements de voiles recouvrit un instant tous les autres bruits. Suant aux palans d’écoutes, les matelots bordèrent les voiles et, peu à peu, la frégate prit de l’inertie, cap au sud-est, l’étrave pointant dans l’étroit chenal qui accueillait quantité de flottilles au mouillage.

Sur bâbord avant, une première rangée de sept frégates, dont il fallait longer les poupes, grossissait dangereusement, alors qu’une demi-douzaine d’embarcations chargées de fusiliers faisaient force de rames, arrosant le mât de misaine de leurs tirs nourris.

– Trois nœuds ! tonna la voix du sondeur depuis le pont principal.

Venant de l’ouest, d’autres chaloupes surgissaient, toutes rames dehors. Moins d’un mille après la première rangée de frégates, un alignement de quatre vaisseaux de ligne se présentait à tribord. À supposer qu’ils arrivent jusque-là vivants, il leur faudrait encore échapper aux canons de trente-deux livres du fort de Sainte-Hélène.

– Quatre nœuds ! claironna le sondeur.

Belmonte gagna la barre à roue et en caressa un instant l’acajou.

– La renverse dans cinquante minutes, Commandant, renseigne Kernou.

Il apprécia l’information. Quand l’Égalité se sera tout juste extirpée du Solent, ses éventuels poursuivants viendront butter sur la marée de flot. Les coups de feu s’échangeaient désormais par dizaines. Dans les hauts et depuis les pavois, les Justices joints aux Égalités canardaient les fusiliers entassés

dans les chaloupes et vengeaient ainsi ces longs mois de sévices. Un faible halo de fumée grise commençait à envelopper le navire qui courait de pair dans le vent.

À la coupée bâbord, deux embarcations avaient réussi à crocher, mais la présence des filets d'abordage – que les hommes avaient largués en un temps remarquable – et la vitesse du bateau avaient entravé leurs tentatives d'abordage. Quelques malheureux, alourdis par leur équipement, passèrent entre les coques, terminant de couler sitôt le sillage atteint. L'Égalité longeait désormais la poupe de la première frégate anglaise, dont la dunette et l'artimon étaient tapissés d'uniformes. Non sans froideur, les canons de retraite de l'Anglais demeurèrent silencieux tandis que le Français défilait à une encablure. Quand Belmonte et son reliquat d'état-major se trouvèrent dans la mire des deux douze livres de retraite et de la caronade, ils crachèrent enfin la mort.

– À couvert ! hurla Belmonte.

Le souffle des deux boulets précéda d'une seconde celui de la mitraille. Le choc des billes de plomb dans les bois et dans les chairs résonna dans les oreilles du capitaine, sitôt remplacé par les cris des mutilés.

– Cinq nœuds ! s'époumona le sondeur. Cinq !

On emporta un canonier mourant et quatre matelots blessés tandis que l'Égalité poursuivait sa route. Au vent, les dunettes des six prochaines frégates n'attendaient que l'ordre de tirer. Belmonte avait pensé concentrer leurs efforts sur la manœuvre, mais l'évidence sautait aux yeux. S'échapper vent arrière en prenant de vitesse tous les bâtiments capables de leur faire la chasse ne suffirait pas. L'effort qu'il allait exiger de ses compagnons était titanique, de surcroît avec un déficit de quatre-vingts hommes. Mais avaient-ils seulement le choix ?

Il mit ses mains en porte-voix et rugit :

– Déployez les bonnettes ! Bâbord en batterie ! Hardi, les gars ! Cap sur la France !

Une incroyable clameur monta dans le ciel. Poussée par le vent qui fraîchissait, l'Égalité semblait voler sur les eaux noires de Spithead. Son passage en bassin de radoub avait rendu toutes ses qualités à sa merveilleuse carène.

Le bruit sourd du roulement des affûts sur lesquels reposaient des canons pesant deux mille kilogrammes résonna sur le pont, accompagné un temps par le fasyement des voiles supplétives. Longeant les poupes successives à

moins d'une encablure, les balles et la mitraille pleuvaient. Au troisième Anglais, l'Égalité, dont les chefs de pièce tenaient le poing en l'air, cracha canon après canon une pleine bordée qui frappa durement l'entrepont du navire de Sa Majesté, déchiquetant son gouvernail et fauchant nombre de ses sujets.

Halant comme des fous sur les palans, les hommes déployaient les bonnettes, excroissances de toile amurées de part et d'autre du grand mât. Au ras de l'eau, plusieurs chaloupes tentaient l'abordage par tous les moyens, en vain. Certaines embarcations se retournaient en un instant, éjectant leur infortuné équipage à la mer.

– Sept nœuds ! Sept ! clama le sondeur.

Il ne restait plus qu'à subir les foudres des dernières frégates. Considérant le temps nécessaire et les efforts pour recharger, Belmonte se concentra sur le défi suivant :

– Tribord en batterie ! À couvert à la mitraille ! hurla-t-il.

Par deux fois, l'Égalité essuya la furie anglaise, les hommes s'abritant derrière les affûts, les pavois et tout ce qui pouvait constituer un semblant de refuge pour mieux réapparaître à la manœuvre ainsi qu'aux canons une fois la grande faucheuse passée. Le banc de Ryde Sand par le travers, un heureux répit s'offrit aux oreilles violentées et aux poumons agressés. Les blessés, certains agonisants, furent emmenés dans le couloir d'une infirmerie saturée. Sur la dunette, les dégâts consécutifs à cet appareillage pour le moins précipité étaient considérables. Des morceaux de pavois étaient arrachés, des cordages pendaient mollement dans le vide et une quinzaine de braves avaient déjà payé de leur vie le prix de leur audace.

Un mille en arrière, les deux frégates mouillées aux extrémités de la ligne envoyaient de la toile et ne s'embarraient pas non plus de remonter leur mouillage. Accompagnant l'Égalité, une vingtaine de chaloupes s'éreintaient à suivre la cadence. Dans la rade, dont les gréements des navires étaient peuplés d'observateurs, une frénésie collective s'emparait des Anglais. Ce qui n'était au début qu'une escarmouche se transformait sous leurs yeux en un cinglant outrage.

Sur l'avant tribord, les poupes de quatre vaisseaux de ligne à deux et trois ponts grossissaient à leur tour, des contingents d'habits rouges embarquant avec célérité dans les chaloupes afin de reprendre le Français. Belmonte en dénombra au bas mot une douzaine, une coulevrine à la poupe. Il ne put réprimer un sourire qui n'échappa à aucun des hommes autour de lui.

Confiants dans le Revenant – le nom avait déjà fait plusieurs fois le tour de la frégate –, les hommes s’encourageaient d’un clin d’œil ou d’un signe de main. Dans sa précipitation, le chef d’escadre venait sans doute de commettre une grossière erreur...

– Ça va pas mollir, Commandant, pour sûr, ça va pas mollir... estima le Druide les yeux au ciel, sa natte blanche en arrière. Après les grosses bailles, y’aura bien vingt brasses d’eau sur le banc de Bembridge Ledge...

La frégate, toutes voiles dehors à l’exception de ses voiles de perroquet et de perruche, abandonna une poignée de transports et quelques allèges à tribord et abattit en direction du chenal. Laissant à moins de cent mètres à tribord le mât de beaupré du premier vaisseau, les fugitifs se glissèrent sous la mire de ses canons de chasse ainsi que de ses caronades de vingt-quatre livres. Ces derniers déversèrent cependant leur châtiment dans le gréement, dont cordages et poulies volèrent en tous sens tandis que misaine, grand-voile et brigantine étaient constellées de trous. Face à l’Égalité lancée à plus de sept nœuds, les chaloupes qui tentaient non sans courage l’abordage étaient purement retournées, brisées, leurs équipages voués à une baignade mortelle. En choisissant d’envoyer ses hommes et ses embarcations à l’abordage, le chef d’escadre s’était privé de centaines de fusiliers qui, depuis les gaillards ou les hauts, auraient pu éradiquer toute vie à bord du Français avant de monter sur une frégate dépeuplée.

Au deuxième navire, l’Égalité lâcha une pleine bordée qui pulvérisa la proue du mastodonte. Dans un halo de fumée, au son du canon qui recouvrait par intermittence celui des fusils, rythmé par les beuglements de haine ou de souffrance des hommes, la frégate de la Marine républicaine salua enfin les deux derniers vaisseaux et s’élança vers la Manche. C’est le moment que choisit Samuel pour apparaître à côté du poste de navigation. Le garçon, toujours prompt à devancer l’appétit et la soif de son commandant, arrivait cette fois-ci les mains vides :

– Daniel et Bon-pied-bon-œil entreprennent d’ôter la balle, Commandant... Elle est inconsciente, mais son cœur bat, informa l’Espagnol.

Le visage de Belmonte se ferma.

– Merci Samuel. Allez dire à l’oreille de Mademoiselle que nous rentrons chez nous, voulez-vous.

Il ne s’était pas écoulé une heure depuis qu’ancre, chaîne et câble avaient rejoint le fond de la rade. Remontant du pont principal, Duval, le visage

noirci de poudre, vint rendre compte :

– Nous déplorons une trentaine de tués ainsi qu’une cinquantaine de blessés, Commandant, annonça-t-il avec un curieux mélange de tristesse et de fierté dans la voix. Les enfléchures de la misaine ainsi que la grand-voile ne tiennent plus qu’à un fil, mais les hommes y travaillent.

À son tour, Dupailon, d’ordinaire dur, pour ne pas dire cruel avec les hommes, se présenta au rapport :

– Nous relevons deux pieds d’eau dans la sentine, Commandant. Les dégâts sur la coque sont mineurs et aucun boulet n’a frappé sous la ligne de flottaison. En revanche, je n’ai plus assez d’hommes pour servir les canons du gaillard d’avant.

– Merci, Lieutenant, transmettez mes félicitations à l’équipage, je vous prie.

Dupailon, plus rigide que jamais, salua.

– J’ai eu écho de vos tentatives d’évasion, Lieutenant, reprit-il, elles vous honorent...

Le jeune officier de vingt-deux ans, qui partageait l’odyssée de l’Égalité depuis Rochefort, dévala deux à deux les marches du grand escalier avec, pour la première fois depuis qu’il servait à bord, un sourire aux lèvres.

– Le vent vient au noroît, Commandant, affirma Kernou dont les cheveux n’avaient pas été aussi noirs depuis bien longtemps.

Belmonte acquiesça. Trois milles en arrière, les deux frégates anglaises revenaient sensiblement sur eux. Enverguer de nouvelles voiles en remplacement de celles parties en lambeaux et gréer de nouvelles manœuvres prendrait un temps fou précisément au moment où ils n’en avaient guère.

– Lieutenant Duval, tous les hommes disponibles à jeter les canons par-dessus bord !

Le sifflet du bosco résonna de nouveau et l’équipage, tout harassé qu’il fut, s’attela à ce nouvel ouvrage avec ardeur. En un rien de temps, sur le pont batterie et sur les gaillards, les hommes défoncèrent les parties hautes des sabords à la hache. Soulevant de grandes gerbes d’eau le long de la coque, les canons plongèrent dans le royaume de Neptune un à un.

On s’affranchit du goulet à équidistance des batteries côtières de Bembridge et de Selsey Bill. Les trente-deux livres stationnés de part et d’autre du canal entrèrent en résonance mais, étant distants de plus de quatre milles de leur objectif, leurs boulets terminèrent leur course dans la mer.

Poussée par un vent vigoureux, l'Égalité, l'étrave blanchie d'écume, gagnait les eaux libres de la Manche.

Belmonte s'approcha du balcon de la dunette et, dominant le pont, rugit :

– Marins de l'Égalité ! Marins de la Justice ! Vous l'avez fait !

Une voix jaillit aussitôt des cieux :

– Trois hourras pour l'Égalité, les gars !

En réponse, la clameur humaine tonna à son tour comme une déflagration :

– HOURRA !

– HOURRA !

– HOURRA !

– Trois hourras pour le Revenant, les gars ! invita une autre voix surgie du pont batterie.

– HOURRA !

– HOURRA !

– HOURRA !

Ils quittaient enfin cette rade maudite où, trois ans plus tôt, des milliers de marins anglais, protestant contre une vie de misère et une solde qui n'avait pas évolué d'un shilling en vingt ans, avaient déclenché la plus grande mutinerie de l'histoire.

En début d'après-midi, les conditions se dégradèrent et la mer devint mauvaise. L'Égalité, allégée de vingt-huit canons, les cales passablement vides, volait de vague en vague à plus de quinze nœuds sur une Manche austère. Les deux poursuivantes n'étaient plus que des points blancs six à sept milles dans le sillage. Belmonte avait parcouru la frégate de long en large et de haut en bas, approuvant la conduite de chacun, mais l'absence de nouvelles de l'infirmerie l'inquiétait au plus haut point. En outre, seulement cent soixante-dix hommes sur les deux cent quarante-huit qui avaient pris part au plan de l'amiral Granger étaient toujours en activité.

– C'était un coup de maître, Commandant... glissa Jean Duval avant de reprendre en claudiquant le chemin du poste de navigation.

Tout était dit.

AUX ARRÊTS !

DANS LE NORD de l'île de Batz, l'aube se levait sur une Manche embrumée. Les crêtes des vagues blanchissaient sous l'effet d'un fort courant de jusant contraire à un vigoureux noroît. Bâbord amures, une puissante frégate de 18 de la Marine républicaine piochait dans la mer. Ses basses voiles gonflées à bloc, pavillon au vent, la Gloire prolongeait ses premiers essais. En tout point du navire, la plus grande attention était de rigueur.

Sur la dunette, campé derrière la table de navigation, ses yeux bleus rivés sur un empilement de cartes, un solide gaillard de vingt-six ans en uniforme de capitaine de frégate avait toutes les raisons d'être satisfait. Les instructions lui enjoignaient de croiser vingt-quatre heures puis de rentrer, mais c'était la sixième journée consécutive qu'il bravait ainsi le British Chanel, en même temps que les ordres du commandant de la flotte de Brest. Thomas Neveu esquissa un sourire. Quand il apprendrait que la Gloire avait viré les îles Scilly, l'amiral Chaput en ferait une syncope. Jusqu'ici, carré et équipage, tous volontaires de la flotte, avaient démontré un haut niveau de compétence et la prise en main du bâtiment se déroulait au-delà de ses espérances. Désormais, il convenait de s'éloigner de la côte sous le vent. Venant de la hune d'artimon, la voix de la vigie l'arracha à ses travaux.

– Voiles par l'avant bâbord !

La soixantaine de matelots, de canonnières, de fusiliers et d'officiers présents sur la dunette se figea. Des dizaines d'yeux convergeaient désormais en direction du capitaine fraîchement promu.

Neveu posa son bicorne à cocarde sur la table et ordonna d'envoyer le pavillon tricolore avant de disparaître par les enfléchures d'artimon. Parvenu à la hune, il empoigna la lunette que lui tendait l'homme de veille et ajusta la

mire en direction du nord : un navire remontait dans le vent, tribord amures. Le visiteur arrivait certainement de Portsmouth et ressemblait fort à une frégate.

Thomas Neveu regagna le pont en un clin d'œil et se rendit aussitôt au balcon :

– Branle-bas de combat ! tonna-t-il.

Trois cent quarante-huit hommes s'activèrent sur-le-champ sous la houlette de leur chef d'équipe. Neveu trouva le temps de remercier Dieu d'un tel équipage. Le lieutenant de vaisseau Raphaël Sirocco, un Hidalgo de vingt-trois ans formé par dix années dans la marine, vint saluer et rapporta :

– Quatre minutes et douze secondes, Commandant. À vos ordres, Commandant !

– Ho en bas ! Pavillon français ! s'époumona la vigie du grand mât.

Thomas Neveu tira une petite fiole de sa veste, but une rasade et en offrit à son second. La ruse était vieille comme le monde. Cet Anglais-là allait trouver à qui parler.

À bord de l'Égalité, dont la puissante carène gîtait et s'affranchissait de la mer en soulevant de grandes gerbes d'écume, les mêmes dispositions avaient été prises. À l'exception toutefois d'un armement réduit à peau de chagrin, d'un équipage à moitié complet et exténué et d'un gréement consolidé à la hâte. Les hommes, aussi courageux que frêles, attendaient les ordres.

De retour de la hune d'artimon, Belmonte se posta aux côtés des timoniers et ordonna ses pensées, chassant autant que possible l'image de Camille allongée sur un rustique lit de l'infirmerie. Encore inconsciente – Daniel et Bon-pied-bon-œil n'avaient pas été avarés sur le rhum –, la jeune femme semblait respirer douloureusement à chaque fois que la frégate retombait dans une vague. Il roula du tabac.

Granger avait tout prévu. Jusqu'au pavillon français. Ici s'arrêtait cependant son plan. Avec raison, l'amiral avait jugé risqué de doter l'Égalité d'un livre des signaux. Certes, les multiples combinaisons de pavillons demeuraient gravées dans les mémoires, notamment celles de Kernou ou de l'aspirant Janiche, mais ces codes dataient de plus de onze mois et devaient être caducs. Il suspectait néanmoins cette frégate d'être la Gloire, une évolution de la classe Carrère, dont il avait appris la mise à l'eau dans les périodiques français de George Davies. D'après ses lectures, Bonaparte

semblait contaminer la France de son énergie et, plus étonnant, la marine n'était pas en reste. On évoquait la construction prochaine de vaisseaux de quatre-vingts et cent dix-huit canons et de frégates. Signe tangible que l'État s'intéressait de nouveau à sa marine, son ministre actuel, Pierre-Alexandre-Laurent Forfait, n'était autre que l'ingénieur qui avait conçu les classes Carrère et Seine. Belmonte tira une longue bouffée.

S'il voyait juste, le nouvel arrivant serait prompt à faire honneur à son nom de baptême. Il convenait de communiquer rapidement avec lui avant qu'une terrible méprise ne sème la mort entre marins de la République et n'achève de condamner Camille.

Depuis la dunette de la Gloire, une demi-douzaine de lunettes scrutaient la voile, désormais distante de moins de quatre milles. Dans le rond de sa mire, Thomas Neveu observait la pavillonnerie qui montait à l'artimon du visiteur. Prompt à décoder, l'aspirant en charge des signaux, passé par ces nouvelles écoles qui fleurissaient de Brest à Toulon, lâcha d'une voix incrédule :

– Message dans l'ancien code, Commandant : « Égalité. Capitaine Belmonte. » Son numéro est correct, Commandant !

L'information interpella tous les hommes présents sur la dunette.

Thomas Neveu trancha :

– Lieutenant Sirocco, invita-t-il d'une voix ferme, nous loferons au dernier moment et l'engagerons à tribord, je vous prie.

Surgissant du pont batterie, le bruit sourd des affûts sortant des sabords fit résonner la Gloire. L'œil rivé à sa lunette, l'aspirant prenait acte d'un deuxième message et il se reporta aussitôt à l'imposant livre des codes ouvert sur une table qui jouxtait celle de navigation :

– Pardonnez-moi, Commandant, mais la frégate nous demande de nous identifier, ajouta le garçon.

Tombant des cieux, un solide gabier rapportait à son tour un message de la vigie. Portant la main à son front, il relata :

– Mes respects, Commandant. Notre visiteur a souffert et aucun canon n'est apparent ! Son gréement est aussi bien amoché, Commandant.

– Monsieur Estanguet, intima Neveu par acquit de conscience, renseignez donc qui nous sommes et qui commande, je vous prie.

On relia les pavillons requis et l'information ondula bientôt dans le vent. Autour d'eux, la Manche grondait, léchant par intermittence les hautes parois

de chêne. Dans l'étrave, celui qui prétendait être l'Égalité grossissait à vue d'œil et, effectivement, l'état de ses pavois et de ses voiles laissait à désirer.

– Réponse de l'Égalité, Commandant ! clama l'aspirant d'une voix fiévreuse. Le message n'est pas très orthodoxe... Il est question d'un « sanglier », d'un « Français » et d'un « Indien », Commandant...

Le visage du capitaine de la Gloire se fendit d'un large sourire.

– Dieu soit loué ! dit-il pour seul commentaire, achevant d'attiser la curiosité des hommes.

Onze ans plus tôt, alors qu'il effectuait sa première campagne dans l'océan Indien en qualité d'aspirant, Thomas Neveu avait fort bien connu le cinquième lieutenant de la Foudre, la célèbre frégate du capitaine Denvernet. Entre les multiples combats navals – souvent victorieux – livrés aux Anglais, les fréquentes tempêtes qui cueillaient marins et navires à chaque début d'année, l'émerveillement des Indes et les virées épiques au « Sanglier français », le plus fameux bordel de Saint-Denis de la Réunion, les deux hommes ne manquaient pas de souvenirs communs.

– Monsieur Estanguet, veuillez adresser nos félicitations à l'Égalité, je vous prie. Lieutenant Sirocco, reprit-il à l'adresse du second, nous allons virer lof pour lof et escorter ces braves jusqu'à Brest !

La Gloire abattit, à la suite de quoi vergues et voiles empannèrent magistralement. En moins de trente minutes, Neveu porta sa frégate un mille dans l'étrave de l'Égalité. Non loin à bâbord, la côte bretonne prenait un relief nouveau. L'état du fugitif ne permettait pas de repartir au large à la rencontre de l'ennemi. Vaille que vaille, il fallait à tout prix embouquer le chenal du Four avant que vent et marée ne déportent les deux frégates à la côte. Peu avant deux heures de l'après-midi, échappant à deux bâtiments anglais qui patrouillaient dans le nord de Ouessant, les Français se glissèrent dans le Four, laissèrent l'île de Béniguet à tribord et arrondirent la pointe Saint-Mathieu. Non sans élégance, la Gloire, un immense pavillon tricolore à l'artimon, réduisit la toile et s'effaça devant l'Égalité qui, bâbord amures, ouvrit la route dans le goulet de Brest.

Les deux bâtiments entrèrent en rade sous brigantine et misaine avant qu'une main invisible ne fasse disparaître les basses voiles en un instant. Sa seconde ancre à poste, l'Égalité, suivie de la Gloire, termina sa course sur son erre avant de s'immobiliser au vent d'une ligne de cinq frégates à l'abri de la pointe des Espagnols. Au nord et à l'est, la puissante flotte de Brest,

constituée de quatorze vaisseaux de ligne à deux et trois ponts, tirait nonchalamment sur ses mouillages. Un hurra ! parti de la Gloire fut immédiatement repris par sa conserve ainsi que par deux des plus proches frégates.

Au pied de chacune des dunettes, un tonneau de rhum régala à tour de rôle les équipes sous la gouverne avisée des boscos. Goûtant le breuvage avec le bonheur de leur liberté retrouvée, les Égalités et les Justices jouaient des coudes et s'apostrophaient dans de grands éclats de rire. Du pont de la Gloire, une vibrante Marseillaise s'éleva dans les cieux, bientôt reprise par les mille quatre cents hommes présents à bord des sept frégates. Certes, l'emprise de la Navy commençait à seulement quelques milles de la mer d'Iroise. Certes, le chemin menant à la reconquête des mers et des océans serait long et exigerait de lourds sacrifices, mais à cet instant, un sentiment de fierté se répandait dans toute la rade comme une traînée de poudre. Rapidement, une ribambelle de canots évoluèrent autour de l'Égalité.

Tandis que les cloches piquaient six heures du soir et qu'une large trouée dans le ciel illuminait la rade de vives couleurs rasantes, une chaloupe officielle approcha de la pointe des Espagnols, avec dans son sillage, une flottille d'embarcations chargées d'hommes. Belmonte, qui avait adressé un rapport sommaire au bureau de la Marine dès l'ancre crochée, supervisa le débarquement des blessés et l'accueil de la relève. Il gagna enfin la coupée dans le silence. L'inquiétude était palpable. Leur exploit garderait-il le capitaine à l'abri des fâcheuses conséquences de ses choix passés ?

Sur le pont, Jean Duval adoptait une posture rigide :

– Je suis de tout cœur avec vous, Commandant !

– Vous avez veillé sur ce bâtiment comme personne, Lieutenant. N'omettez pas de prendre soin de vous.

La Rochembert, son aide de camp, O'Connor et une poignée de fusiliers anglais furent conduits sans ménagement à la coupée, et prirent place à l'avant de la chaloupe de rade sous bonne garde. Debout sur le banc de poupe, le capitaine de l'Égalité observait les lourdes masses des vaisseaux qui grossissaient dans l'étrave. En arrière, les remparts de Brest se précisaient. Il conservait l'image d'un port qui avait souffert d'une décennie d'incuries maritimes et politiques. Qu'était devenue cette ville si précieuse à la France depuis que Napoléon Bonaparte dirigeait le pays ? Il avait tant rêvé de ce moment ! Hélas, son retour se déroulait dans de terribles circonstances.

Camille, que le chirurgien de marine envoyé par l'arsenal avait jugée inapte à voyager, demeurait entre la vie et la mort, cloîtrée dans l'infirmerie que l'équipe de Dupailon avait pris soin de ventiler. Plaise à Dieu que le prix de leur liberté, déjà fort élevé, ne prenne des proportions insoutenables. Les yeux dans le vide, Belmonte inspira à pleins poumons.

À terre, l'incroyable nouvelle avait déjà fait le tour du port. Entourant de leurs cris de joie le capitaine de la célèbre Égalité et son petit cortège, une foule de civils, de marins et de militaires arrivait depuis les quais devant l'enceinte à deux étages du commandement de la Marine. De part et d'autre de la procession, des enfants et des femmes acclamaient le retour d'un père, d'un fils ou d'un frère. Malgré l'heure avancée – la nuit tombait en même temps que le vent se faisait plus frais –, on se bousculait joyeusement pour apercevoir celui dont le sobriquet de Revenant circulait de bouche à oreille.

Depuis son confortable bureau du deuxième étage, l'amiral Chaput laissa retomber le rideau de la grande fenêtre qui donnait sur le balcon privé. Baignée par les lueurs des lampes à huile, la pièce, grande et cossue, inspirait la sérénité. L'aide de camp de l'amiral, un jeune homme tout juste âgé de vingt ans, au fait des sentiments contradictoires qui animaient son mentor, décida de se fondre dans les tapisseries qui ornaient le mur côté sud. Posément, Jean Chaput se dirigea vers son bureau et sortit deux enveloppes de la liasse de documents qui s'amoncelaient. Masquant autant que possible son embarras, l'officier général ouvrit l'un des tiroirs, s'empara d'un excellent bordeaux et se versa une généreuse rasade dans un verre à pied. Pour un homme dont la capacité d'initiative n'était pas la qualité première, le retour de l'Égalité alourdissait sérieusement une charge déjà écrasante. Par ailleurs, Chaput se promit de punir le capitaine de la Gloire qui, de toute évidence, s'était moqué de ses ordres.

On frappa à la porte. L'aide de camp salua tour à tour Belmonte et un lieutenant des fusiliers qui veillait aux moindres faits et gestes des trois officiers captifs.

Chaput, qui avait rejoint son fauteuil, accueillit ses visiteurs d'une voix qu'il voulut ferme :

– Ah, Capitaine Belmonte ! Quelle surprise ! Capitaine de La Rochembert, je regrette infiniment les circonstances de ces retrouvailles...

– Pas autant que moi, Amiral, répondit le royaliste, la mine renfrognée.

– Et comment se porte mon parrain votre père, Capitaine ? reprit l’amiral d’un ton plus affable, jouit-il de toute sa santé ?

Belmonte n’en croyait pas ses oreilles.

– Il se porte fort bien et éclaire Monsieur de ses conseils avisés, Amiral. Je me ferai fort de lui transmettre votre meilleur souvenir à mon retour en Angleterre !

– Puissiez-vous être rapidement échangé, approuva Chaput. Me donnez-vous votre parole ?

– Si fait, Amiral ! répondit La Rochembert en joignant les talons.

– Gardes ! Conduisez ces messieurs dans mes appartements et placez l’Anglais à l’isolement.

Avant de quitter la pièce, Charles-Édouard de La Rochembert se tourna vers Belmonte et toisa celui qui avait brisé sa renaissante carrière :

– Vous paierez pour l’assassinat de ma femme ! Nous nous retrouverons et je vous tuerai !

Belmonte s’avança d’un pas :

– Croyez bien que je déplore la mort de votre épouse, Monsieur. Quant à nous revoir, vous connaissez désormais mon visage...

Quand la porte se referma, Chaput, n’y tenant plus, lâcha :

– Avez-vous la moindre idée de qui vous avez fait prisonnier, Capitaine Belmonte ? La Rochembert compte plus de soutiens à Paris que je n’en aurai jamais ! Ses relations ne manqueront pas de plaider sa cause et je vais devoir justifier cet horrible imbroglio !

Une envie de clouer le quinquagénaire au mur, sur lequel étaient figurés les grands hommes de la nation, s’empara de Belmonte. Il ressentit cruellement l’absence du docteur Mirabon et, en mémoire de son ami, prit le parti de faire front :

– Souhaitez-vous étayer vos arguments par mon témoignage, Amiral ? Je pourrais par exemple informer ceux à qui vous rendez compte que nous sommes en guerre contre l’Angleterre et tous ceux qui la rejoignent...

– Taisez-vous, Belmonte ! vociféra Chaput tandis que son aide de camp disparaissait dans son uniforme. Votre insolence n’a que trop duré ! Savez-vous seulement ce que contient ce courrier ? dit-il en s’emparant d’une épaisse enveloppe.

Belmonte soutint le regard du commandant de la flotte. Ainsi, l’heure était venue de payer pour ses actes. Il n’ignorait pas non plus les griefs que nourrissait l’amiral à son égard. La porte s’ouvrit soudain sur une femme en

robe noire d'une trentaine d'années, au demeurant fort jolie, dont l'arrivée mit Chaput mal à l'aise.

– Antoinette, ma chérie, j'entretiens le capitaine Belmonte de faits importants, ta présence ici n'est pas souhaitable.

– Est-ce vrai, Capitaine Belmonte ? demanda la fille de l'amiral, est-ce vrai ce que l'on raconte ? Qu'ils sont tous morts dans l'explosion de leur navire ?

L'épouse de feu le capitaine Gaston Mirandar, jadis commandant de la Sémillante, l'implorait. Belmonte glissa son bicorne sous son bras :

– Votre mari, Madame, a fait preuve d'un immense courage. Sans le sacrifice de la Sémillante, notre mission, dont l'enjeu était de première importance, aurait échoué. Son bâtiment a effectivement explosé consécutivement à l'abordage d'une frégate anglaise. Je doute que l'équipage ait souffert et je vous adresse mes plus sincères condoléances, Madame.

Les yeux humides, M^{me} Mirandar s'inclina et se retira sans un mot.

Chaput, que le chagrin de sa fille unique bouleversait, rassembla un instant ses pensées et, poussé par la curiosité, reprit d'un ton plus conciliant :

– Par quel miracle êtes-vous ici, Belmonte ?

– Sauf votre respect, l'amiral Granger est seul juge des réponses à vous apporter, Amiral.

Chaput prit un air fataliste et s'empara d'une deuxième enveloppe :

– Vous n'en finissez pas de me contrarier, Belmonte... J'ai reçu ce courrier de l'amiral Granger il y a trois jours et ne devais l'ouvrir que dans l'hypothèse où vous réapparâtriez. Conformément à ses directives, l'arsenal va entreprendre la remise en état de l'Égalité. Pour le cas où ils se porteraient volontaires, ceux de vos hommes qui le souhaitent, ainsi que les anciens Justices, toucheront pleine solde de leurs mois de captivité. Il semble que l'amiral Granger ait de nouveaux projets pour l'Égalité...

Belmonte, en qui montait un fol espoir, apprécia l'information. La douche n'en fut que plus froide :

– Hélas, vous n'y prendrez pas part, reprit Chaput, gêné aux entournures. Cet autre courrier m'est parvenu il y a six mois : l'amiral Hautebois, qui conseille aujourd'hui Monsieur Forfait, vous y accuse de trahison. Vous êtes donc aux arrêts et, croyez-le ou non, vous m'en voyez navré !

Un long silence s'installa entre les deux hommes.

– Sans doute voyez-vous de quoi il s'agit, Capitaine ?

– J'ai effectivement organisé l'évasion du capitaine Davies. J'en porte l'entière et seule responsabilité.

L'amiral inspira longuement.

– Je ne puis jeter en prison l'homme qui vient d'accomplir un tel exploit, Belmonte... Je vais rendre compte à Paris et, dans l'attente d'instructions, vous séjournerez ici même, dans les quartiers des officiers.

Profitant de l'attitude affable de l'officier général, Belmonte ajouta :

– Une blessure par balle retient la nièce de l'amiral Granger à bord de l'Égalité, Amiral. Puis-je vous demander de bien vouloir envoyer votre médecin personnel ?

Las, Chaput massa son visage de ses mains.

– Je suppose qu'il est tout aussi vain que j'attende de vous une explication sur les raisons de sa présence à bord d'un bâtiment de la marine ?

– Sauf votre respect, l'amiral Granger est seul juge des réponses à vous apporter, Amiral, réitéra Belmonte.

Étonnamment, le cacique daigna se lever de son fauteuil et adressa à son subordonné un hochement de tête. Avant que la porte ne se ferme, il conclut :

– Je vous en prie, ne me considérez pas comme un ennemi... Malgré nos tempéraments différents, vous auriez pu devenir un exemple dans ma flotte... Je ferai le nécessaire pour votre passagère.

Belmonte salua et emboîta le pas de l'aide de camp. S'échapper des griffes anglaises pour tomber dans celles tout aussi acérées et rancunières de Hautebois allait être un cauchemar.

Onze longues et ennuyeuses journées passèrent. Se réfugiant tous les après-midi sur le balcon du deuxième étage, Belmonte observait tantôt le ciel automnal, tantôt le gréement de l'Égalité, dont les travaux en bassin de radoub puis à quai avançaient à un rythme effréné. Charpentiers, gréeurs, voiliers et armuriers poursuivaient l'armement de la frégate plus que jamais symbole du renouveau de la Marine.

Jean Duval, qui avait sacrifié trois semaines de permission accordées par Granger aux évadés de Portsmouth, rendait visite à Belmonte tous les jours. Son ami lui apprit le transfert de Camille dans la demeure de M^{me} Mirandar, où il se rendait quotidiennement. Cette bonne nouvelle avait occulté son propre sort mais, à la veille du conseil de guerre, il devait bien convenir que l'idée d'une condamnation pour trahison le hantait jusque dans sa chair. À supposer qu'il échappe à la corde, un sentiment d'injustice l'accompagnerait toute sa vie.

Dans les riches demeures de Brest et dans les chaumières ouvrières de Recouvrance, dans les campagnes environnantes et à bord de chaque navire, on ne parlait que de ça. Demain s'ouvrait le procès pour trahison du capitaine de l'Égalité. En temps de guerre, un tel crime était passible de mort. Le fait qu'aucun des membres du conseil n'appartienne à la flotte de Brest à l'exception de Chaput était de surcroît vécu par la ville et sa marine comme un véritable affront de Paris. Dans les tavernes et aux lavoirs, le sort réservé au Revenant suscitait un sentiment de colère, et avait même provoqué quelques troubles à l'ordre public. Pour une fois, Brest même et Recouvrance étaient à l'unisson. Pour l'amiral Chaput, qui peinait également à museler l'humeur de ses officiers, c'était la semaine de tous les dangers.

Dans le salon de courtoisie du rez-de-chaussée du commandement de la marine, Gilles Belmonte et Thomas Neveu – le capitaine de la Gloire purgeait un mois d'arrêt pour prix de sa désobéissance – sirotaient un rhum, observant depuis leur fauteuil les arbres du jardin intérieur plier sous les rafales de vent. La pièce, attenante à une grande cuisine, était depuis longtemps baptisée le Carré de l'ennui par les officiers qui la fréquentaient. À demeure dans le saint des saints, par lequel transitaient tous les administrateurs et officiers de la flotte, les deux hommes n'ignoraient rien des nouvelles ni des commérages qui fleurissaient dans toutes les bouches. Ainsi, la mission commune dévolue à la Gloire et à l'Égalité, dont le commandement allait échoir au capitaine René Bastière, était désormais un secret de polichinelle, achevant de rendre maussade Thomas Neveu, qui ne comprenait guère l'intérêt de sa punition quand les Anglais devaient déjà se trouver au large du cap Finistère. Neveu reposa sa moque sur la table et passa machinalement sa main dans sa chevelure blonde :

– Une bande de cafards sans discernement ! trancha-t-il.

– Tu repars, Thomas, c'est bien l'essentiel... Je te fais confiance pour garder un œil sur l'Égalité... répondit Belmonte, qui n'en pensait pas moins.

– Il se murmure que ton successeur a obtenu son commandement grâce à l'appui de l'amiral Hautebois, commenta le Normand d'un ton amer. Bastière a cependant servi sous les ordres de Latouche-Tréville. Espérons qu'il en ait tiré quelque enseignement...

Le souvenir de Louis-René-Madeleine de Latouche-Tréville, si longtemps ignoré des autorités après la Révolution malgré ses états de service, suscita chez eux le respect. Il officiait depuis peu non loin d'ici, réorganisant la défense de Brest. Qu'un officier de son expérience revienne en odeur de

sainteté et retrouve enfin un commandement attestait de la reprise en main de la marine par le nouveau pouvoir.

– Puis-je t’entretenir d’un sujet personnel, Gilles ? interrogea soudain Neveu.

– Nous partageons tellement de souvenirs personnels, mon vieil ami... répondit Belmonte avec un sourire en coin.

– Vois-tu, je doute fort que Hautebois et ses sbires te condamnent au gibet, ils sont bien trop lâches pour cela et les marins de la flotte, pas plus que la population, ne le permettront... Un renvoi me semble plus probable... Nous reverrons-nous dans l’Indien avec tes compagnons corsaires ?

Belmonte lui sourit.

L’offre d’association que lui avait transmis Gabriel Leganioux dans une lettre enflammée l’avait touché au cœur, mais il peinait à se projeter dans un avenir où le pavillon à l’hermine remplacerait celui aux trois couleurs.

Il roula du tabac et en offrit à son compagnon.

– Ils vont me mettre en pièces, Thomas... J’aviserais ensuite.

Alea jacta est, lui répétait inlassablement Duval, qui partageait la même opinion que Neveu. Après tout, sans solde et sans avenir, la course était sans doute le meilleur métier possible pour qui avait passé plus de la moitié de sa vie en mer.

À la nuit tombée, deux douzaines d’officiers de marine se joignirent à eux pour le dîner. La tension était palpable et Belmonte savait gré à ses frères d’armes de leur présence. Il y avait là des enseignes de vaisseau, des capitaines de frégates, la plupart vieux compagnons de carré issus d’une époque où ils n’étaient que d’anonymes aspirants. Aujourd’hui symboles d’une marine renaissante et méritocratique, ces jeunes hommes accomplis étaient aussi riches d’expériences qu’avidés de victoires. Confiants dans l’avenir, ils échangèrent avec fougue sur les perspectives qu’ouvrait la gouvernance de Bonaparte. Ils jouèrent aux cartes, pestèrent allègrement contre la prudence extrême de l’amiral Chaput et se remémorèrent quantité d’histoires parfumées au soleil des Indes, de Méditerranée ou du Pacifique. Comme de coutume, on se sépara à une heure du matin parfaitement saouls. Belmonte, dont l’humeur déclinait en même temps qu’approchait l’aube, regagna sa chambrée. Dépourvue de fenêtre et particulièrement étouffante, la pièce accueillait un lit, une armoire, une table sur laquelle trônait une bassine et une glace opaque. Les multiples rempaillages de la chaise attestaient de longues années de service. Titubant un brin, il ôta son uniforme et ses

souliers, approcha la table du lit et entreprit d'écrire trois lettres d'une plume hésitante. Dans la première, il remerciait l'amiral Granger pour sa confiance et lui exprimait ses regrets de le plonger ainsi dans l'embarras. Dans la seconde, il faisait ses adieux à Camille et s'essayait même à un approximatif alexandrin. Au terme du conseil, il serait indigne de fréquenter la nièce de l'amiral, de surcroît épouse légitime d'un autre homme. À sa mère et à sa sœur enfin, il demandait pardon pour sa condamnation et, d'une façon ou d'une autre, de son renvoi de la Marine, dont les conséquences financières n'allaient pas manquer de précariser un foyer déjà modeste. Il déchira finalement les lettres qu'il jugea, après relecture, parfaitement niaises. Il s'allongea un instant, s'agaçant de ne pouvoir tarir les larmes qui coulaient sur ses joues. Était-il en passe de perdre pied face à ce nouveau défi sur lequel il n'avait aucune prise ? Dans moins d'une heure, une chaloupe le conduirait à bord du vaisseau de ligne l'Invincible pour y être jugé. La vie n'aurait plus jamais la même saveur. A fortiori si elle s'achevait sous les balles d'un peloton d'exécution.

D'UN PIÈGE À L'AUTRE

À HUIT HEURES DU MATIN, on frappa à la porte. Jean Duval, dont l'uniforme de cérémonie était parfaitement brossé, se glissa dans la pièce, une moque de café fumant à la main. Consterné par la mine abattue de son ami, le second de l'Égalité n'en laissa rien paraître :

– Bois ça, dit-il avant de s'asseoir.

Duval, qui retrouvait peu à peu ses forces en même temps que sa belle allure, roula du tabac, et les volutes de fumée envahirent bientôt le réduit. Il noua ses cheveux, découvrant la fine cicatrice qui traversait sa joue droite.

– On se dit tout ? questionna-t-il.

Belmonte acquiesça.

– Tu me fais l'effet d'une victime expiatoire ! Tu devrais avoir honte !

Froissé, Belmonte se redressa sans mot dire.

– Tu vas te raser, tu vas t'habiller et sauter dans la chaloupe de rade ! Là-bas, tu leur diras que rien de tout ceci ne serait arrivé si ces cuistres n'avaient cherché à tronquer le procès du capitaine Davies ! Ils auront beau jeu de se présenter en juges suprêmes, ne leur fais pas ce cadeau ! Un jour viendra où l'amiral Granger aura la tête de Hautebois. Je viens avec toi !

Le capitaine de l'Égalité se leva et posa la main sur l'épaule de son ami.

– Merci, Jean. Alea...

– ... jacta est, mon frère !

Quinze minutes plus tard, Belmonte emboîtait le pas de Duval et serrait une dernière fois la main de Thomas qui guettait son passage dans le couloir.

Quand Gilles Belmonte posa pied sur le pont de l'Invincible, il eut toutes les peines du monde à dissimuler sa surprise. Sous un ciel chargé de nuages,

alignés par sections, les cinq cent soixante-quatre hommes d'équipage rendaient les honneurs à l'évadé de Portsmouth. Souriant avec malice, le capitaine de vaisseau Lhermitte s'avança d'un pas :

– Les circonstances sont regrettables, Capitaine, mais c'est une joie de vous revoir, un honneur pour mon bâtiment !

Interdit, Belmonte, qui avait rencontré ce proche de l'amiral Granger le jour de sa nomination au grade de capitaine de frégate, empoigna la main tendue. Trois hourras ! jaillirent spontanément du vaisseau, couvrant un instant fifres et tambours. À son tour, Duval franchit la coupée et salua Lhermitte, lequel ne craignait visiblement aucune rebuffade des autorités qui patientaient au pont inférieur.

Dans le couloir qui menait à son bureau, le quinquagénaire aux états de service irréprochables glissa en aparté :

– Tenez bon, Belmonte !

Deux fusiliers présentèrent les armes, contenant difficilement leur curiosité. Lhermitte pénétra dans l'ancre de ces messieurs, laissant le capitaine de l'Égalité et son second patienter. Quand la cloche piqua dix heures, la porte s'ouvrit sur un huissier à la mine austère :

– Capitaine Belmonte ? Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer...

– Hardi, Commandant ! lui glissa Duval.

La pièce immense dont le plafond de chêne culminait à huit pieds de haut était transformée en prétoire éphémère. Siégeant côte à côte devant les larges vitres de poupe, Hautebois et Chaput étaient entourés de deux capitaines de vaisseau à l'allure sinistre et au teint pâle. De toute évidence, ces officiers-là n'avaient guère fréquenté la mer ni ses bienfaits depuis belle lurette. Sur les visages des six membres du conseil s'affichait toute la certitude et la rigueur que l'on pouvait attendre d'hommes de pouvoir s'apprêtant à rendre la justice.

Dans l'angle bâbord, sous un tableau mettant en scène une demi-douzaine de vaisseaux en ligne de bataille, deux huissiers se tenaient debout à leur pupitre. En qualité d'hôte, Lhermitte siégeait à l'écart sur un fauteuil situé dans l'angle tribord. Conformément aux usages, l'accusé salua, dénoua le fourreau de cuir de son sabre et le posa sur le bureau du conseil. Au terme du délibéré, si le pommeau était orienté dans sa direction, il serait blanchi de toute accusation. S'il s'agissait de la lame...

L'amiral Hautebois affichait comme un air de revanche sous sa perruque poudrée. Le souvenir du procès de George Davies qu'il avait présidé onze mois plus tôt était manifestement bien présent. Belmonte avait engagé son honneur pour garantir l'innocence de son ami, empêchant Hautebois d'arriver à ses fins. L'heure était venue de punir l'insolent. Il tourna soudain la tête et s'adressa à Lhermitte d'un ton peu amène :

– Depuis quand un bâtiment de la marine rend-il les honneurs à un prévenu ? Je ne goûte guère cette initiative, Capitaine Lhermitte !

– Amiral, répondit le capitaine de l'Invincible d'une voix ferme, je n'ai fait que répondre aux doléances de mon équipage. Cet honneur est disjoint du conseil et, sauf votre respect, l'initiative est de mon point de vue parfaitement légitime au vu des brillants faits d'armes du capitaine Belmonte.

Mouché, Hautebois masqua son humeur tandis que Chaput rentrait la tête dans les épaules.

– Capitaine Belmonte, reprit le président du conseil avec morgue, quoique les circonstances de ce plan ourdi par des personnes agissant dans l'ombre demeurent floues, nous saluons tous ici l'action qui a permis à un bâtiment de la marine de s'évader de Portsmouth. Au moins n'avons-nous pas à vous juger pour la perte de votre frégate survenue en début d'année...

La référence à Granger n'était même pas voilée. L'amiral Hautebois revint longuement sur le parcours de George Davies dans la Navy et sur son implication supposée dans le massacre des marins de la Souriante au large de Porto Santo deux ans plus tôt. Tirant une lettre de sa veste, il énuméra d'une voix froide les chefs d'inculpation qui pesaient sur le capitaine de l'Égalité, insistant lourdement sur l'amitié qui le liait à cet Anglais coupable aux yeux de la République d'actes de piraterie. Les termes de trahison, parjure, complicité avec l'ennemi résonnèrent comme autant de gifles.

– Dans ses aveux, poursuivit Hautebois en brandissant une seconde lettre, M. Louis Robert, demeurant rue de la Fonderie à Paris, déclare avoir suivi vos directives et participé à l'évasion du capitaine Davies dans la nuit qui a suivi le procès de l'infâme. Voulez-vous prendre connaissance de ce document, Capitaine ?

Contenant son écœurement, Belmonte déclina la proposition d'un mouvement de tête. « Monsieur Louis Robert », comme l'appelait Hautebois, n'était qu'un enfant de treize ans qui les avait plus d'une fois ramenés dans le chariot familial, Davies et lui, à l'Auberge de la Sirène. Effectivement, il avait sollicité les services du garçon pour soustraire l'Anglais à sa prison et il

s'en mordait aujourd'hui les doigts. Comment le gamin avait-il été retrouvé demeurait un mystère, mais l'extorsion de ses aveux, menaces à l'appui, n'avait pas dû être difficile.

– Qu'avez-vous à déclarer ? reprit Hautebois d'une voix triomphante.

Belmonte balaya l'assistance d'un regard dur. Les visages de Davies, Duval, Mirabon, Granger, Camille et de tant de valeureux marins surgirent devant lui. À ceux-là, il devait loyauté et combativité. Aux sbires qui se tenaient devant lui, en revanche...

– Le capitaine George Davies est demeuré de longs mois prisonnier sur parole. Celui que vous nommez « l'infâme » aurait pu s'évader cent fois, mais il s'est bel et bien présenté à son procès. Quand la loi est détournée à des fins iniques, il est du devoir d'un officier de marine de s'en affranchir, Amiral.

– Êtes-vous devenu fou ? vociféra Hautebois. Mesurez-vous la portée de vos propos ?

– Ainsi plaidez-vous coupable, Capitaine Belmonte ? interrogea le plus âgé des capitaines de vaisseau.

– Je tiens votre question pour illégitime, Monsieur, fut la seule réponse qui lui vint à l'esprit.

En un instant, la tension devint écrasante. Belmonte lorgna du côté de son sabre et retint une puissante envie de passer ses juges par l'épée. Ses yeux sombres n'échappèrent pas aux membres du conseil qui adoptèrent instinctivement un mouvement de recul. Hautebois, dont l'exaspération était grande, fit cependant volte-face :

– Quoi que vous en pensiez, Capitaine, ce conseil ne vous est pas hostile... Il a pour but de faire la lumière sur l'évasion d'un ennemi reconnu coupable par la justice de notre République. À titre personnel, vous me voyez navré qu'un officier de votre valeur soit impliqué... J'ose espérer que votre collaboration nous permettra de trouver une issue à cette sale affaire et, entre nous, ce conseil n'aura d'autre choix que de vous condamner à mort si vous persistez sur cette ligne de défense...

– Consentiriez-vous à un accord à l'amiable ? questionna soudain le capitaine de vaisseau qui siégeait à la droite de Chaput.

– Je ne vous comprends pas bien, Monsieur...

Chaput prit son courage à deux mains et entreprit d'une voix hésitante :

– Ce conseil n'a d'autre souci que de préserver l'honneur de la Marine... Si possible sans attenter à la vie d'un officier qui nous est cher. Si vous

plaidez coupable, nous commuerons à titre exceptionnel notre sentence en un renvoi de notre institution. Vous avez tout à gagner, Capitaine, à commencer par la vie...

– N'allons pas si vite en besogne, corrigea derechef Hautebois. Mais nous pourrions effectivement considérer cette possibilité...

Ainsi, Duval et Neveu avaient vu juste. Ici se jouait, ni plus ni moins, un épisode de la guerre intestine que se livraient en haut lieu les amiraux Granger et Hautebois. À Paris, il se murmurait que la promotion de ce dernier en qualité de conseiller du ministre Forfait n'était pas étrangère à son lien de parenté avec Joseph Fouché, le controversé ministre de la Police dont les fiches compromettantes sur tout un chacun suscitaient la crainte jusque dans les plus hautes sphères du pouvoir.

Tour à tour, les quatre capitaines de vaisseau prirent la parole, soulignant les exploits du prévenu avant de discourir longuement sur la gravité de son acte.

Figé, Belmonte scrutait chacun de ses supérieurs avec un mélange de fatalisme et de dégoût. La vieille garde de la défunte Marine royale, défaite une décennie durant par l'ennemi, n'avait d'autre préoccupation que de sauver sa tête. Il songea un instant à La Rochembert. S'il ne partageait guère sa cause, au moins le royaliste ne manquait-il pas de panache.

Prenant de court ces messieurs, la cloche piqua midi.

– Par égard pour vos états de service, nous allons vous laisser un temps de réflexion, conclut Hautebois, un éclair de victoire illuminant ses yeux couleur acier. L'audience est suspendue jusqu'à deux heures. Votre avenir est entre vos mains, Capitaine Belmonte...

Entouré de Duval et de Lhermitte, et sous les œillades compatissantes de l'équipe de quart de mouillage, Belmonte passa les deux heures suivantes sur le gaillard d'avant. Jamais la rade de Brest – qui recelait pourtant une force navale de premier rang – ne lui avait paru aussi morne ni aussi déprimante. Ignorant la collation préparée par le garçon de cabine de l'Invincible, tous trois fumèrent une grande quantité de tabac, échangeant peu de mots.

– Quand ceci parviendra à l'oreille de l'amiral Granger, ces bougres entendront parler du pays ! commenta Duval qui contenait mal un puissant relent de haine.

Le conseil de guerre reprit à deux heures tapantes.

Les six juges, repus après un copieux déjeuner, regagnèrent leur place derrière le bureau en chêne. Hautebois résuma les échanges de la matinée et brandit de nouveau la lettre du garçon, preuve absolue de la culpabilité du capitaine de l'Égalité. Tous attendaient que Belmonte daigne faire part de sa décision. Il s'apprêtait à prendre la parole quand un bruit de bottes et de canne se fit entendre par-delà la cloison, semant visiblement une certaine agitation dans le couloir. On frappa à la porte avec vigueur.

– Entrez ! vociféra Hautebois, contrarié.

Le caporal de faction salua et annonça :

– Pardon de vous déranger, Amiral, il y a là une personnalité de haut rang qui souhaite vous entretenir sur-le-champ.

– Au diable les visites ! tonna Hautebois, c'est un conseil de guerre et non un salon de thé !

Loin d'être intimidé, le visiteur écarta le fusilier de sa canne et ouvrit la porte en grand.

– Un thé me serait cependant fort agréable, Amiral. Ces cinq journées de voiture ont été épouvantables, voyez-vous. Je vous souhaite le bonjour, Messieurs !

Charles-Maurice de Talleyrand claudiqua jusqu'au milieu du bureau et épousseta son gilet de soie bleue d'un gracieux revers de main. Dans la pièce, on pouvait entendre une mouche voler.

– Ah, Capitaine Belmonte ! reprit-il d'une voix complaisante, je suis bien aise de vous trouver enfin !

Celui-ci salua et le cacique s'inclina à son tour.

Ébranlé par cette apparition, Hautebois se risqua :

– Sans doute n'êtes-vous point informé, Monsieur le Ministre, mais nous sommes ici réunis en conseil de guerre. Pouvons-nous reporter cette entrevue à plus tard, cher ami ?

– Une chaise, avez-vous une chaise ? demanda le diplomate d'un ton badin. Je n'ai hélas plus l'aisance d'autrefois ! Un rafraîchissement me ferait également le plus grand bien, Amiral. Vous ne pouvez imaginer quel calvaire sont ces routes de Bretagne !

– Nous les avons empruntées il y a peu... maugréa Hautebois.

Lhermitte offrit son fauteuil au chef de la diplomatie, tandis que son garçon de cabine surgissait de la cuisine attenante, un verre d'eau citronnée à la main. Ignorant la contrariété des membres du conseil, Talleyrand se délecta et déclara :

– Pardonnez mon intrusion, Amiral, mais je dois m’entretenir de toute urgence avec les capitaines Belmonte et Neveu. Une mission de la plus haute importance attend nos redoutables marins et j’escompte que l’Égalité et la Gloire appareillent au plus tôt !

Tandis que les six juges échangeaient des regards éberlués, Lhermitte adressait à Belmonte un large sourire appuyé d’un clin d’œil.

Hautebois, l’œil noir, ne s’en laissa pas conter :

– Êtes-vous en train de nous dire que l’accusation de trahison qui pèse sur le capitaine Belmonte ne serait d’aucune gravité, Monsieur le Ministre ?

– Si fait, Amiral ! Cela est sans doute très grave, mais la réalité géopolitique, dont nous ne saurions faire fi, en décide autrement. Le capitaine Belmonte doit rejoindre son navire au plus tôt !

– Et comment donc, Monsieur le Ministre des Relations extérieures, pensez-vous être légitime à demander une telle chose à un conseil de guerre de la Marine ?

– Ce n’est pas moi qui vous le demande, Amiral Hautebois, c’est le chef des armées de la République qui l’exige...

Talleyrand tira un pli de son gilet et attendit avec flegme que l’un des huissiers vienne le porter au président du conseil. Hautebois brisa le cachet de cire et parcourut la missive d’un air résigné.

– Capitaine Belmonte, reprit le diplomate, vous ne souhaitez pas faire attendre le Premier Consul, je présume ? Je vous remercie pour votre hospitalité, Messieurs, conclut-il en se levant, et je vous souhaite une excellente journée !

Belmonte saisit son sabre, coiffa son bicorne, toisa Hautebois d’un air glacial et emboîta le pas du ministre des Relations extérieures et des Colonies.

Il n’était pas trois heures de l’après-midi quand la porte se referma sur un président du conseil rouge de colère et un commandant de la flotte de Brest à la mine ahurie.

À la coupée, Lhermitte, dont la jubilation se lisait comme à livre ouvert, serra chaleureusement la main des deux hommes :

– Il faut croire que la Marine est en train de changer... Bon vent, Belmonte !

Talleyrand se laissa docilement descendre dans la chaloupe de rade et prit place sur le banc de poupe entre le capitaine de l’Égalité et son second. Dans les hauts et tout le long du pavois tribord, des dizaines de marins regardaient

l'embarcation éviter. La nouvelle, qui avait fait le tour de l'Invincible, se propagerait à la flotte avant le coucher du soleil.

Talleyrand s'adressa au chef de nage, un aspirant boutonneux tout juste âgé de quinze ans :

– Auriez-vous l'amabilité de nous reconduire à terre, jeune homme ?

Et, se tournant vers Belmonte qui jouissait à pleins poumons de l'air marin :

– Vous me faites l'effet d'un homme qui revient du diable vauvert, Belmonte... Me feriez-vous le plaisir de dîner avec moi ce soir ?

– J'en serais ravi, Monsieur le Ministre.

– Eh bien soit, retrouvons-nous à sept heures au Gourmet chantant. Nous discuterons de l'avenir... Et du passé également, d'ailleurs...

Le capitaine de l'Égalité, qui entendait bien quel « passé » souhaitait évoquer Talleyrand, échangea un sourire de connivence avec Duval. Les huit hommes de nage ramenèrent l'embarcation au quai d'honneur de l'arsenal en un rien de temps. Talleyrand débarqua sans mot dire et s'engouffra dans sa berline qui disparut le long des remparts en travaux.

Duval consulta sa tocante. À cette heure, la frégate devait en avoir terminé avec ses pleins d'eau, tâche scrupuleusement supervisée par Dupailon. Sans attaches familiales, le deuxième lieutenant était d'une énergie sans faille et se révélait mission après mission plus complexe que le tyran qu'il avait semblé être au cours des premiers mois de son embarquement. Ils prirent la direction des chantiers navals et arrivèrent bientôt en vue du quai le long duquel était rangée l'Égalité. Une demi-douzaine de passerelles accueillait un flot incessant de porteurs, tandis qu'un ballet de palans frappés aux vergues charriait quantité de vivres à bord. Équipée de nouveaux canons de dix-huit livres, de mille quatre cents boulets, de quarante tonneaux de poudre et remise à neuf par les orfèvres de l'arsenal de Brest, la frégate de 18 avait fière allure avec ses voiles neuves enverguées avec soin, n'attendant plus que les hommes pour la servir. La campagne de recrutement et d'affectation lancée à cet effet avait dans un premier temps rencontré un franc succès à terre et dans la flotte, mais les rumeurs de destitution du capitaine avaient subitement tari le flot de candidatures. Belmonte de nouveau aux commandes, Duval était certain que le navire retrouverait vite son formidable pouvoir d'attraction. En prime, on pouvait espérer que des Égalités et quelques Justices, leurs soldes englouties et leur avenir hypothéqué dans les tavernes de Recouvrance, cèdent de nouveau à l'appel du large.

– Allons-nous répandre la bonne nouvelle à bord, Commandant ?
questionna Duval.

Retrouver sa frégate procurait à Belmonte une immense satisfaction. Là, à cet instant, il pouvait aller où bon lui semblait. La liberté, sœur jumelle de l'égalité et de la fraternité, n'avait pas de prix. Un large sourire illumina son franc visage. Après neuf mois de captivité – dorée mais ô combien longue – et après s'être vu pendu, puis renvoyé de la Marine, la perspective d'une croisière lointaine à combattre les guerriers les plus féroces que la mer ait enfantés exaltait la flamme qu'il avait cru endormie.

– J'aimerais d'abord m'acquitter d'une visite...

– De l'autre côté de la Penfeld, précisa Duval, rue des Marguerites, la maison avec un porche en briques rouges. Transmettez mes hommages et mes vœux de rétablissement, s'il vous plaît.

Belmonte approcha son visage de celui de son ami.

– Merci Jean, ton soutien est un don du ciel... Je regrette que tout ceci soit au détriment de ta famille.

– Je ne l'ai pas fréquentée moins que toi la tienne, mon ami... Et puis nous serons riches de tant d'anecdotes à notre retour à Bordeaux !

Ils échangèrent une longue poignée de main et le second de l'Égalité rejoignit le bord, comme l'indiqua le sifflet du bosco.

Belmonte pressa le pas sur les pavés en direction de la rue de Quimper, s'évertuant à oublier le mal de chien que lui causaient ses souliers à boucles et rendant leur salut aux bourgeois et aux commerçants huppés de la ville.

Parvenu sous le porche, la gorge nouée, il frappa à la grande porte qui s'ouvrit sur une servante âgée à l'allure stricte. Habitée aux seules visites de Duval, elle le toisait :

– Madame dîne chez Monsieur son père, Capitaine. Capitaine...?

– Je suis le capitaine Belmonte, Madame, dit-il en ôtant son bicorne.

– Oh, je vois... approuva la régente des lieux dont le visage devint aussitôt plus amical. Je vais voir si M^{me} Hutchinson peut vous recevoir !

La réponse de Camille Desmaret leur parvint sans tarder du couloir :

– Appelez-moi encore une fois « Madame Hutchinson » et je vous noie dans la rade, Luce !

La réprimande arracha un sourire au visage ridé de la domestique :

– Comme vous pouvez l'entendre, Capitaine, Mademoiselle recouvre ses forces jour après jour ! Entrez donc, dit-elle en le débarrassant de sa veste.

Belmonte se laissa guider à travers un salon cossu meublé dans le style Louis XV et orné de nombreux tableaux de marine. Au-dessus de la cheminée endormie, un portrait de Gaston Mirandar attira son attention. Il se remémora l'explosion de la Sémillante et se recueillit devant l'image de son courageux compagnon d'armes.

– Cela a été une terrible nouvelle pour Madame, commenta sobrement la vieille femme, le capitaine était un homme bon !

À l'entrée du couloir attenant à la cuisine, Luce indiqua une pièce dont la porte était ouverte. Le cœur battant, Belmonte entra dans la chambre.

Assise sur un lit à baldaquin, le dos appuyé sur des coussins de soie, Camille l'accueillit un large sourire aux lèvres tandis que la porte se refermait en douceur. Certes, isoler ainsi un officier de marine et une femme mariée contrevenait allègrement à la bienséance, mais la servante et confidente n'ignorait rien du statut particulier de ce visiteur-là. Étourdi par ses yeux en amande et sa longue chevelure brune qui tombait sur ses épaules dénudées, Belmonte observa longuement la Jolie Tigresse dont l'épaule gauche était toujours bandée. Il réprima l'envie d'aventurer ses yeux sur le galbe enivrant de sa poitrine.

– Allez-vous repartir sans m'avoir dit un mot, Capitaine ? s'amusa Camille en lui indiquant le fauteuil qui jouxtait une somptueuse coiffeuse blanche entièrement laquée.

– C'est que je me maudis encore de vous avoir ainsi exposée... Comment vous portez-vous, Mademoiselle ?

– Je me souviens fort bien avoir été un jour débarquée de votre frégate contre mon gré, mais jamais l'inverse ! Je suis hors de danger, Capitaine, je crains cependant de devoir reporter vos cours de danse à plus tard !

Ils rirent.

– Auriez-vous la gentillesse d'ouvrir cette fenêtre ? reprit-elle. Étouffer si près du bon air de la mer est un supplice.

Il s'exécuta et approcha le fauteuil du lit avant d'y prendre place. Par-delà le muret de la petite cour intérieure, on entendait parfois le bruit des sabots marteler le pavé ainsi que le brouhaha des passants.

Sur la table de chevet reposait une grande quantité d'objets – bagues, colliers, figurines, modèles réduits d'une frégate qui ressemblait fort à l'Égalité, sculptés dans le bois ou façonnés dans de l'os.

À chacune de ses visites, Duval complétait la collection par de nouveaux présents. Camille s'empara d'une figurine peinte, haute de trois pouces, dont

la chevelure et les formes ne laissaient aucun doute quant à l'identité de son modèle. Celle-ci donnait la main à un officier de marine à la solide corpulence.

– Il semblerait que Daniel et Bon-pied-bon-œil vous voient comme un dieu grec ! Je me demande bien qui peut être l'heureuse élue.

La plaisanterie le laissa sans voix.

– Je leur dois beaucoup, reprit-elle. La façon dont ils ont extrait cette balle est, de l'avis du chirurgien de l'arsenal, tout bonnement remarquable.

Prenant sa main dans les siennes, il dit :

– Ils rendent là un bel hommage à Jean Mirabon... Je vous présente mes excuses pour n'être venu vous voir plus tôt, Mademoiselle. Penser à vous a été un supplice autant qu'un immense réconfort...

– Je vous retourne le compliment, Capitaine... répondit-elle, charmée. Allez-vous me raconter ce sinistre conseil de guerre ? Êtes-vous lavé de ces sordides accusations ?

Il lui rendit compte sans fard. Camille l'écouta, ravie d'entrer de vive voix dans son intimité, et s'évertuant toutefois à la réserve d'une femme mariée. Il la questionna sur son avenir et apprit ses projets de regagner Paris au motif des menaces qui pesaient sur sa mère. Confrontée aux dettes contractées par son mari, Manon Desmaret se débattait depuis des mois, affrontant tour à tour huissiers et hommes de main envoyés par les créanciers. Quand Belmonte apprit que le principal d'entre eux n'était autre que le beau-frère de Hautebois, son sang ne fit qu'un tour :

– J'irai trouver ce rat et le rendrai moins vénal !

– J'ai déjà eu beaucoup de mal à convaincre le lieutenant Duval de n'en rien faire, répondit-elle, comblée par sa spontanéité. Je vous en prie, restez en dehors de cela, Capitaine. Mon oncle et moi-même suffirons à la tâche...

Une fois de plus, songea Belmonte, Duval avait tu ses tourments personnels. Son ami n'avait pas seulement renoncé à sa famille. Celle qu'il aimait était en grande difficulté et il était cependant demeuré auprès de lui et de son bâtiment. Luce troubla un instant ce moment et la conversation se poursuivit en buvant du café. L'horloge du salon indiquait six heures et cinquante minutes. Pour le premier dîner de sa vie avec un ministre, et pas le moindre, il convenait d'être ponctuel.

– Vous reverrai-je avant votre départ ? demanda-t-elle simplement.

Il se leva et referma la fenêtre. Dehors, le crépuscule envahissait le ciel. Il alluma la lampe de chevet et saisit son bicorne.

- Je m’y emploierai.
- C’est donc oui. Voilà qui me convient, sourit-elle.
- Ne vous ai-je pas déjà promis de vous ramener en France ?

La porte se referma sur les yeux rieurs de Belmonte.

Sur le chemin qui le conduisait au Gourmet chantant, il se surprit à siffloter la Marseillaise, ignorant malgré lui l’attitude des passants. Il ne savait encore quand ni comment mais, un jour, il enlèverait Camille Desmaret. Pour l’heure, il allait honorer l’invitation d’un homme mystérieux pour lequel il nourrissait un sentiment d’admiration teintée de méfiance. Si le ministre des Relations extérieures l’avait sorti du guêpier tendu par Hautebois, cela ne pouvait être que pour l’envoyer dans l’un de ces coups tordus dont il avait le secret.

Charles-Maurice de Talleyrand consultait sa montre à chaîne d’or. Siégeant dos au mur à une table jouxtant la cheminée, le quinquagénaire s’impatiait, observant les lustres accrochés au plafond de verre. Pour le tenancier et le personnel comme pour les quelques couples de bourgeois attablés, la présence du ministre de Bonaparte suscitait excitation et commentaires feutrés. Avec déférence, un notable avait osé l’approcher, mais Talleyrand avait poliment éconduit l’importun. Révélant ses cheveux blonds et bouclés, il tendit sa perruque en l’air, attendant qu’une main discrète vienne s’en emparer. Il souleva la nappe en coton et jeta un regard désabusé sur la grande mallette en cuir rectangulaire qui reposait à ses pieds. Le capitaine de l’Égalité – qu’en son for intérieur il bénissait pour avoir sauvé les finances de la République – ne perdait rien pour attendre !

En dépit du très récent traité de Mortefontaine qui mettait un terme à la Quasi-Guerre, ses homologues américains assaillaient depuis peu son ministère d’un courrier fort peu diplomatique.

La porte en chêne s’ouvrit soudain sur un bel officier de marine qui s’empressa de le rejoindre.

– J’espère que vous êtes plus ponctuel quand il s’agit de la marée, Belmonte...

Ce dernier prit le temps de confier veste et bicorne à une plantureuse serveuse avant de prendre place face à son hôte et de répondre :

– Pardonnez ce retard, Monsieur le Ministre : là d’où je viens, le temps n’a plus d’importance. Je vous remercie pour votre invitation.

Talleyrand, qui sortait d'un long entretien avec l'amiral Chaput, l'observa un instant :

– Je vois... Comment se porte la nièce de l'amiral Granger ?

– Elle se porte mieux et sera bientôt capable de regagner Paris, Monsieur, je vous remercie.

– Vous m'en voyez ravi... Cela atténue quelque peu le courroux que je nourris à votre égard, Capitaine !

Surpris par la franchise du diplomate, Belmonte le laissa poursuivre.

– Non pas que je vous blâme d'avoir mis la vie de cette jeune femme en danger – je n'ignore pas le tempérament qui caractérise cette honorable famille... Non, ce qui me chagrine, voyez-vous, c'est la façon dont les Américains nous incriminent sans détour d'avoir volé leur or... Cet or qu'ils nous réclament à cor et à cri, Capitaine !

– N'était-ce pas précisément la mission dont vous m'aviez chargé, Monsieur le Ministre ?

– Si fait ! Mais pas en signant le méfait ! s'agaça le diplomate en fronçant les sourcils. Votre mission se bornait à vous emparer de cet or, en jetant si possible le soupçon sur les Anglais !

Talleyrand tira la mallette de dessous la table et en ôta une vieille planche en chêne grossièrement découpée. Belmonte reconnut aussitôt la pièce de bois qu'il avait lui-même gravée au couteau quelques mois plus tôt, dans l'ancre du HMS Rose. Un autre monde depuis les fauteuils moelleux du Gourmet chantant.

– « Gros-Jean comme devant » ! gronda Talleyrand. Étiez-vous gagné par la folie de l'or, Belmonte ? Mon homologue M. Richard Starkey, celui-là même qui vous ouvrit sa demeure le soir de Noël, m'a tout bonnement adressé ceci en guise de protestation ! Imaginez-vous dans quelle situation nous nous trouvons ? Comment voulez-vous qu'ils ne dénoncent pas le traité que nous venons tout juste de signer ! Comment voulez-vous que nous fassions la paix avec une nation que nous venons d'humilier ?

Belmonte revoyait le HMS Rose, ce vaisseau de ligne anglais délabré, cache supposée du trésor, que les hommes de l'Égalité, aidés par les Malouins de Leganioux, avaient exploré avec application tandis que Bazas mettait la main sur le sous-marin des Américains... Lui revint alors en mémoire l'angoisse qu'ils avaient éprouvée lorsqu'ils avaient dû louvoyer, de nuit, entre les bancs de sable, pour s'extirper du fleuve Delaware... .

– Puis-je ? demanda-t-il en tirant de l'intérieur de sa veste une blague à tabac.

– Faites donc, Capitaine, puissiez-vous, malgré la fumée, m'éclairer sur vos actes ! répondit le cacique d'un air faussement sévère. Qu'il me soit donné de comprendre un jour pourquoi vous avez également volé leur machine sous-marine avant de la leur restituer...

La distance polie et la froideur passagère du chef de la diplomatie ne parvenaient guère à le rendre antipathique. Au demeurant, Belmonte était séduit par l'intelligence de cet homme, et il n'ignorait rien des liens étroits qui l'unissaient à l'amiral Granger. Il tira une bouffée et dit :

– Les États-Unis se sont forgés par les armes, Monsieur le Ministre, la France libératrice ne le sait que trop... Cela conduit naturellement cette jeune nation à mieux entendre la voix des forts. Le vol du sous-marin n'était qu'opportunisme de notre part et je vous dirai en confiance que c'est M^{lle} Desmaret qui en a subtilisé les plans et renseigné la localisation. J'ai pensé à tort que le rendre m'éviterait de combattre le capitaine de La Motte. Mais, après tout, cet or ne solde-t-il pas la dette de notre engagement à leurs côtés ? Le général Bonaparte et vous-même étiez de cet avis, non ?

Le patron du restaurant interrompit la discussion, apportant aux deux hommes, sur un plateau d'argent, un faisan rôti accompagné d'un large choix de légumes. On s'attela à la tâche en silence, Belmonte ne goûtant qu'avec modération le bordeaux de 1781. Il n'osa demander du rhum ou du whisky.

– Mais pourquoi signer l'effraction, Belmonte ? reprit Talleyrand au terme de quelques frugales bouchées. Pensez-vous que la politique étrangère se résume à un vulgaire rapport de force ? Que nous puissions nous offrir le luxe de compter les États-Unis d'Amérique parmi nos nombreux ennemis ? Nous venions enfin de mettre un terme à cette stupide guerre navale !

– Sauf votre respect, croyez-vous que les États-Unis nous respecteront davantage si nous leur rendons leur or ? Soyez certain que l'arrivée au pouvoir du général Bonaparte a fait grande impression là-bas...

Belmonte tira une bouffée et reprit :

– Ils aboient, mais les Américains se feront plus amicaux s'ils ont face à eux une nation résolue à faire entendre son droit. Du moins, c'est là mon humble avis, Monsieur le Ministre.

Talleyrand, l'œil pétillant, sentit le vin et approuva d'un hochement de menton :

– Vous êtes un homme étonnant, Belmonte, si plein de ressources et si réfléchi... Votre mission n'est pas la seule raison de ma présence à Brest... Je rencontre ce soir le capitaine qui reconduira les diplomates américains ainsi qu'un exemplaire du Traité de paix à Philadelphie. Et, naturellement, notre réponse à cette requête en or volé... Pour tout vous dire, le Premier Consul a également balayé les doléances américaines d'un revers de main. Espérons que nous n'ayons pas à regretter cette nouvelle audace ! Trinquons désormais à votre prochaine croisière, voulez-vous ?

On trinqua. La diplomatie internationale et ses contorsions, songea Belmonte, ne lui seraient jamais familières.

– Je suppose, Monsieur, que c'est à l'amiral Granger que je dois de conserver mon commandement ?

– Ce n'est rien de le dire... Sachez cependant qu'il n'a pas eu à plaider votre cause bien longtemps. La nouvelle de votre évasion a littéralement enthousiasmé notre valeureux Premier Consul et je vous fais grâce des mots fleuris dont il a affublé vos anciens geôliers ! Le plus dur est cependant devant vous, cher Capitaine...

Avec une précision d'horloger, Talleyrand dépeint la situation dans l'Indien, soulignant les multiples enjeux pour la France, pour ses possessions, et in fine, pour son commerce. D'après l'amiral Chaput, dont une source fiable à Portsmouth s'était signalée, deux vaisseaux de ligne et deux frégates de la Navy avaient appareillé pour l'Indien cinq jours auparavant. Les considérations étaient nombreuses : outre l'ennemi intime qu'il convenait d'anéantir si l'occasion se présentait, une île truffée de pirates surentraînés qu'un homme d'une grande férocité avait réussi à discipliner, il s'agissait de ne pas froisser les colonies hollandaises implantées au Cap, ni celles de l'Afrique orientale portugaise.

Après un plateau de fromage fort bien achalandé, Belmonte jeta son dévolu sur des galettes sucrées, avant qu'un café de premier choix ne vienne définitivement le repaître. Comme de coutume, à entendre M. de Talleyrand, la mission s'apparentait à une promenade de santé dans les atterrages de Brest. L'art oratoire du ministre n'y changeait rien : il fallait être bien naïf ou ignorant de la piraterie pour ne pas voir le piège qui se profilait à l'horizon. Sa dix-huitième année dans la marine se passerait encore à risquer sa vie. Comme si les tempêtes, les maladies et l'éloignement ne suffisaient pas au labour du marin. Il jeta un œil à la ronde et remarqua que le restaurant s'était vidé de ses occupants sans qu'il s'en soit rendu compte. Derrière le comptoir

en chêne, le patron et trois de ses serveuses faisaient mine d'ignorer les deux hommes.

– Avez-vous quelque appréciation à me soumettre, Capitaine ? demanda Talleyrand en conclusion de son exposé.

– Ce dîner était excellent, Monsieur le Ministre, et votre enthousiasme contagieux. Si vous pouviez cependant l'agrémenter de deux vaisseaux de ligne, au moins aurions-nous une chance de nous en tirer vivants...

– Allons, allons, Belmonte, plaisanta Talleyrand, vous savez bien les efforts entrepris en haut lieu, dans nos chantiers et nos arsenaux ! Ceux-ci prendront naturellement du temps, mais vous et vos compagnons aurez bientôt votre revanche !

– Je vous sais gré du si bel avenir que vous me promettez, Monsieur !

– Je ne souhaite pas vous accaparer davantage, Capitaine, reprit le cacique un brin froissé, nous nous reverrons demain pour le déjeuner chez l'amiral Chaput en présence du capitaine Neveu. Ah, une dernière chose que je crois utile que vous sachiez : le capitaine Trendstone a pour second un Français, un jeune homme d'une grande sauvagerie m'a-t-on rapporté, et bien connu d'un membre de votre équipage... Il a pour nom Tristan Kernou... Le fils de votre maître pilote, si je ne m'abuse...

Sur le perron du restaurant, chaudement éclairé par l'unique lanterne à huile, Belmonte coiffa son bicorne et salua.

– À demain, Capitaine Belmonte ! furent les derniers mots du ministre qui s'engouffra dans la berline et disparut dans la nuit.

Belmonte songea un instant à prendre le chemin de la rue des Marguerites. Après tout, aussi haut soit-il, le muret qui menait à la chambre de Camille était loin d'être infranchissable. Il se ravisa. Dans cette demeure résidait une veuve dont il convenait de respecter le chagrin. Il roulait du tabac quand la porte de l'établissement s'entrouvrit sur la plantureuse serveuse, une jeune femme blonde au charmant minois et au galbe ensorceleur.

– Pardonnez mon impudence Capitaine, je me nomme Cerise et je termine mon service dans un instant... Oserai-je vous demander de me raccompagner à Recouvrance ? Les rues ne sont guère sûres à ces heures-ci...

Belmonte sourit. Une journée comme celle-ci valait bien l'abordage d'un Anglais.

Un instant plus tard, sous un ciel de fin d'été tapissé d'étoiles, Cerise quittait le Gourmet chantant sous la protection du capitaine de l'Égalité.

LE CODE DE BARTHOLOMEW

Île de Monfia,
15 octobre 1800.

À DEUX HEURES DE VOILE du continent africain, sur lequel un flamboyant soleil se coucherait bientôt, un joyau d'une grande diversité biologique reposait sur l'océan Indien. Bordée de récifs coralliens, de lagons cristallins et de mangroves, allongée du nord-est au sud-ouest sur une douzaine de lieues, Monfia était la digne représentante de ces îles lointaines et enchanteresses dont les descriptions, de Vasco de Gama à James Cook, de Bougainville à La Pérouse, enflammaient l'imaginaire des aventuriers de tout bord.

Longtemps soumise à l'influence des Perses dont les navires venaient y relâcher, puis des Arabes, et enfin d'une poignée de Swahilis chasseurs ou agriculteurs, l'île était devenue en moins de trois ans le royaume pirate des mutins de la frégate HMS Enterprise. Outre le vaste mouillage de Chole Bay, au sud-est, un canal infesté d'écueils et large d'une dizaine de milles séparait Monfia du continent à l'ouest, offrant une confortable solution de retraite. Au fond de la baie, ceinturant une longue plage de sable, un pittoresque village de cases, de maisons en pierre et de constructions exotiques accueillait près de trois mille cinq cents âmes, dont les deux tiers de femmes et d'enfants. Suivant la voie ouverte par leurs aïeux un siècle plus tôt dans les Caraïbes, les colons avaient rapidement organisé leur société, laquelle ne cessait d'accueillir des naufragés de la vie ou des gentilshommes de fortune. En cette

fin de journée, la place centrale de la cité – qui avait récemment été baptisée Trendstown –, était en pleine ébullition : c'était le retour des frégates.

Une joyeuse foule de femmes et d'enfants regardaient défilier un compagnon, un père ou un frère. Juché sur une petite estrade en bois, vêtu d'un pantalon et d'une chemise noire, sabre et dague à chaque hanche, William Trendstone caressait machinalement une barbe rousse fort bien taillée. Celui que tous ici célébraient sous le nom de capitaine Bloody Bill s'imprégnait de l'humeur générale tout en évaluant la fortune qui s'amassait sous ses yeux brillants de satisfaction. Il jeta un bref coup d'œil en direction de la baie et sourit à la vue des gréements du Revolution et du Revenge, autrefois HMS Enterprise et HMS Cassandre. À ses côtés, Tristan Kernou, beau et athlétique jeune homme de vingt-six ans à l'impeccable natte blonde et dont un bandeau noir couvrait l'œil gauche, notait sur un calepin la nature et la quantité des marchandises. Le transport hollandais qu'ils venaient de capturer accroissait un peu plus encore la richesse d'une île qui, il y a peu, était encore déserte et ignorée des grandes puissances maritimes.

Le code des pirates naguère édicté par l'illustre Robert Bartholomew et amendé depuis quatre-vingt-dix ans par ses héritiers au gré des circonstances, régissait le partage des gains. L'inventaire achevé, une part égale à vingt pour cent du butin rejoignait les poches des deux cent quarante-six blessés des campagnes précédentes, tous employés au service des nombreuses batteries côtières ou des observatoires situés sur les caps et promontoires de l'île. Les estropiés sans retour recevaient quant à eux cinq pour cent du trésor tandis que le millier de marins de toutes origines, partie prenante des combats, se partageaient la moitié permettant à leurs familles ou leurs compagnes de vivre au soleil à l'abri du besoin. Le quart restant était réparti entre les officiers, au premier rang desquels William Trendstone s'octroyait la part du lion. En queue de procession, l'équipage du transport hollandais défilait sous les quolibets et les rires de la communauté. Leur capitaine, un robuste sexagénaire au crâne recouvert de sang séché, la chemise blanche arrachée, aidait de son mieux deux jeunes femmes débraillées, les cheveux en pétard et la mine abattue. Le Hollandais se figea devant Bloody Bill et l'interpella en anglais :

– Je me nomme Klass Van Akerlaken, Capitaine, et permettez-moi de vous dire que si vous prônez le respect du code des pirates, vous n'en suivez guère les préceptes...

D'un coup, le brouhaha de la foule cessa au profit des cancanes des perroquets et autres volatiles. Intrigué par la faconde du captif, Bloody Bill descendit de son modeste piédestal et s'approcha du vaincu :

– Ventrebleu, Monsieur Van Akerlaken ! Cherchez-vous à provoquer celui qui tient votre vie entre ses mains ?

– Ma vie n'a plus guère d'importance dès lors que je l'ai, à tort, confiée à un scélérat !

Le visage du rouquin, qui tenait sa main sur son sabre, se durcit. Le Hollandais poursuivit :

– Nous avons baissé pavillon contre la promesse de notre dignité, Capitaine. Or, ces dames ont été violées et deux de mes hommes qui se sont interposés reposent désormais auprès de Dieu. Est-ce là votre interprétation du Code ?

– Qu'en dites-vous, Mesdames ? interrogea Bloody Bill en se tournant vers elles. Mes hommes ont-ils abusé de vous ?

La plus jeune, une beauté de vingt ans, s'effondra en sanglots, tandis que l'autre, mue par une violente répulsion, lui cracha au visage :

– Vous n'êtes qu'une bande de sauvages ! hurla-t-elle en se jetant sur lui.

Vif comme l'éclair, Tristan Kernou ceintura la jeune femme et la remit aux bons soins du Hollandais, les pieds de la malheureuse s'agitant dans le vide. La mine grave, le chef des pirates héla un Maure balafre de huit pieds de haut :

– Youssef, vois qui a fait cela.

– Oui, Cap'tain ! répondit le colosse avant de disparaître dans la horde de ses congénères.

– Il n'est pas courant que nos prisonniers fassent montre de courage, Monsieur, reprit le chef des pirates à l'attention du Hollandais. Vous avez ma parole que vous et votre équipage allez être reconduits au Cap.

Van Akerlaken plongea son regard dans les yeux bleus de Bloody Bill :

– Je devine quel genre d'homme vous êtes, Capitaine... du moins, celui que vous espérez être... Sachez que j'ai pratiqué ce métier dans ma jeunesse. Il n'y a hélas plus d'issue ni de refuge pour les gens de votre espèce. L'histoire de la piraterie ne s'écrit plus, sa place est dans les livres...

À ces mots, le rouquin saisit le bras du captif et écarta les lambeaux de sa chemise. Une marque noire symbolisant deux sabres croisés ornait l'intérieur de son avant-bras.

– Tristan, fais servir à boire et à manger à nos invités, lui intima-t-il en s'efforçant de masquer sa contrariété.

On emmena les prisonniers dans une case isolée. La nuit tomba en un instant sur l'île, que seule la pleine lune éclairait désormais.

Plus tard dans la soirée, dans sa maison de pierre jouxtant l'armurerie, près du puits principal du village, William Trendstone, torse nu, terminait son repas installé à la table de la salle à manger qui provenait d'une prise portugaise. Meublée à l'européenne, l'habitation se composait d'un salon, d'un lavoir, d'une pièce d'aisance et de deux chambres à l'étage. Luxe suprême, chaque pièce jouissait de fenêtres avec volets.

Ressassant les paroles du Hollandais, Bloody Bill repoussa l'assiette de terre cuite. Kate déposa alors, sur la table, une galette de riz au miel et à l'orange ainsi qu'une bouteille de rhum. Il l'attira sur ses genoux et caressa son ventre, humant le parfum vanillé de ses longues boucles blondes. Enlevée à un transport qui déversait catins et bandits dans les colonies de Nouvelle-Guinée, la jeune femme, de quinze ans sa cadette, partageait sa vie depuis deux ans.

– Qu'est-ce qui ne va pas, William ? l'interrogea-t-elle d'une voix teintée d'un fort accent du Devonshire, je ne t'ai jamais vu aussi soucieux...

La cloche située à l'entrée du jardin piqua, tirant le couple de son intimité.

– Monte, dit-il simplement.

Il revêtit les attributs de sa fonction, ajusta sa ceinture à double fourreau et se dirigea vers le perron en bois. Tristan, Youssef et deux autres gaillards comptant parmi ses compagnons du premier jour encadraient deux fauves d'origine européenne au regard torve.

– Les gars sont d'accord pour dire que Red Dog et Pablo ont violé les femmes et tué deux Hollandais, Capitaine ! lança Tristan. Ils sont de l'équipage du señor Tavares.

Ce n'était pas la première fois que les hommes d'Alfonso Tavares, un capitaine de frégate déserteur de l'Armada Española, posaient problème. L'ancien officier était arrivé à Monfia à la tête d'une douzaine de bagnards, à bord d'un brick qu'il disait avoir pris à la Navy. Constatant sa compétence pour conduire ce bâtiment de guerre, le pirate lui avait naturellement confié le commandement de l'ancienne Cassandre et les nombreuses prises du Revenge plaidaient en sa faveur. Cependant, le farouche catholique ne cessait d'intriguer et de tenter de rallier des hommes à sa cause personnelle. Le

coupable, qui répondait au nom de Pablo, une brute édentée à la chevelure aussi longue que sale, entreprit sa défense :

– Qu’elles ont pas dit non, Cap’tain ! Pour sûr, fallait les voir en demander encore ! Que là-bas, dans les Caraïbes, on a toujours eu la « part du diable » !

– Mais vous n’êtes plus dans les Caraïbes... assena Bloody Bill.

Un signe de tête signa la sentence. Youssef et Tristan dégainèrent promptement leur couteau et égorgèrent les deux hommes sans qu’ils aient eu le temps d’émettre la moindre protestation. Souillant le sable blanc de leur sang qui jaillissait à flots des carotides, les deux corps tombèrent au sol, inertes.

– Allez montrer ces idiots au capitaine hollandais avant de les donner aux requins. Et nettoyez-moi ça ! ordonna Bloody Bill.

Tard dans la nuit, à la lueur de la lampe à huile, une bouteille de rhum en main, William Trendstone s’enivrait jusqu’à plus soif. Vêtu d’un simple pantalon de toile, il dégoulinait de sueur. Dehors, l’écho des cris d’animaux agaçait ses sens. À pas de loup, Kate descendit le petit escalier et prit place sur le banc à ses côtés. Elle saisit sa main et la porta à son ventre :

– Nous allons avoir un enfant, William... Quel plus beau cadeau pouvons-nous attendre de la vie ? lui murmura-t-elle à l’oreille.

Il plongea des yeux humides et fatalistes dans ceux, candides, de la jeune femme :

– Allons-nous chaque matin guetter l’horizon dans la crainte que l’Europe entière vienne nous punir ? Parfois, je me dis que nous devrions quitter cette île, Kate...

– Après tout ce que tu as entrepris ? Après toutes ces souffrances ? Notre cause est partout dans le cœur des hommes libres ! Ils ont besoin de toi pour les guider, comme tu as donné du sens à mon existence !

– Au prix de ta vie ? De celle de notre enfant ? protesta-t-il. Tu sais de quoi la Couronne est capable, tu sais l’intérêt que nous portent les Arabes et la menace cannibale qui pèse sur nous... Va te coucher maintenant, j’ai besoin d’être seul.

Kate, nullement chagrinée, reprit docilement le chemin de la chambre. Il tira le médaillon accroché à son cou et en remonta le mécanisme. Une langoureuse mélodie se fit entendre quelques secondes. Il s’arrêta longuement sur le portrait qui, bien que jauni, conservait toute la douceur du joli minois.

Comment Shirley jugerait-elle l’homme qu’il était devenu ?

Issu d'une vieille lignée écossaise d'officiers de marine, William Trendstone avait très tôt démontré des aptitudes au commandement. Promis à une brillante carrière dans la Navy, il n'avait pourtant connu, dans son existence professionnelle comme personnelle, qu'une suite de drames.

La perte de son frère aîné, embarqué à bord de la *Bounty* onze ans plus tôt, avait été le premier. Dénonçant la mutinerie fomentée par Christian Fletcher, le troisième lieutenant Andrew Trendstone était demeuré fidèle au capitaine William Bligh. Avec dix-huit compagnons et sous la houlette de leur capitaine, ils avaient accompli une véritable prouesse en ralliant les Indes orientales néerlandaises, franchissant trois mille cinq cents milles en haute mer à bord d'une simple chaloupe surchargée et avec quelques maigres réserves. Innocenté dans cette affaire qui avait secoué le pays et particulièrement la Navy, Andrew n'avait cependant plus jamais retrouvé un embarquement. De désespoir, le jeune homme avait fini par se donner la mort en se jetant de la falaise qui limitait à l'ouest le domaine familial.

Huit ans plus tard, c'était au tour de son frère cadet Bradley, aspirant à bord du HMS *Invincible*, d'être pris dans la tourmente des mutineries des flottes de Spithead et du Nore. Durant trois mois, des milliers de marins s'étaient rebellés contre un commandement inique et cruel, de surcroît associé à des conditions de vie épouvantables. Bradley Trendstone avait chèrement payé son engagement pour une Navy considérant mieux ses marins : à l'instar de ceux de dizaines de ses compagnons, son corps s'était balancé au bout d'une corde. Traumatisée par ces événements, l'Amirauté avait eu beau jeu d'accuser le Directoire, les Irlandais de la flotte ou des sociétés secrètes révolutionnaires d'avoir fomenté la révolte dans ses rangs. Loin de tirer les enseignements de ce malaise à grande échelle, nombre d'officiers avaient redoublé de dureté dans leur gouvernance et de générosité dans les châtiments corporels. À l'automne de cette même année 1797, Shirley Trendstone mourait en donnant le jour à leur premier enfant. Peu avant Noël, le garçon mourut de ce que l'on supposa être le typhus.

Brisé mais promu second lieutenant du HMS *Enterprise*, William avait rallié la frégate à Portsmouth et embarqué à destination de l'Inde. Hélas, le navire de quarante canons naviguait sous le commandement de sir Harry Preslow, l'un des plus parfaits sadiques que Neptune ait connus. Paranoïaque, usant du fouet à tout bout de champ, faisant espionner ses propres officiers et imposant ses pratiques religieuses, Preslow était un tyran pour son équipage et le cauchemar de ses officiers.

Trendstone n'oublierait jamais les sanglots du mousse de huit ans dont le commandant abusait régulièrement. Peu après le passage du Cap, dans le secret de l'entrepont, les hommes avaient voté. Consulté, il avait accepté de les mener dans cette folie. Comme convenu, on était passé à l'action le jour où la vigie avait signalé Madagascar. Le capitaine Preslow, contaminant ses fidèles de son hystérie, s'était battu comme un lion. Aussi préparés que furent les révoltés, le combat avait décimé ou blessé un tiers des trois cent quarante-quatre hommes d'équipage. En moins d'une matinée, William Trendstone était devenu le capitaine d'une frégate de 18 et d'une centaine de mutins. L'épilogue de la Bounty en mémoire, ils se proclamèrent aussitôt pirates. La suite n'avait été qu'audaces, combats et succès.

Bloody Bill s'empara de la bouteille de rhum et la porta à ses lèvres. Au fond de lui, il savait bien que l'horizon était sombre. L'empire britannique, si soucieux de l'ordre établi dans ses colonies disséminées aux quatre coins du monde, ne tarderait pas à réagir. La capture de la Cassandre et la mort de Davies avaient dû être ressenties à Westminster comme une déclaration de guerre. Combien de navires la Navy allait-elle envoyer ? Et quand bien même il en sortirait victorieux, combien d'autres suivraient ?

Dehors, les premières lueurs tropicales chassaient le ciel étoilé. Un ananas et un café plus tard, Bloody Bill leva les yeux vers le plafond. Là-haut reposaient Kate et l'enfant à naître. Son regard se durcit et, dans un accès d'humeur, il planta son couteau dans le chêne de la table. Le colosse roux se jura d'en finir avec le fantôme de William Trendstone.

Comme il l'avait toujours fait depuis qu'il s'appelait ainsi, Bloody Bill tuerait tous ceux qui viendraient menacer sa cause ou sa famille.

*

À dix mille milles de Monfia, tandis que là aussi le soleil dissipait la noirceur de la nuit, une agitation ordonnée gagnait le quai d'honneur de Brest. Aux alentours, les bassins de radoub et l'avant-port étaient déserts. Les chaloupes de l'Égalité et de la Gloire, garnies de nageurs vêtus de neuf, attendaient, rames hautes, leurs maîtres.

Fouettés par le noroît, deux aspirants et leur section se figèrent. Martelant le pavé, la voiture à deux chevaux déboula sur le quai et stoppa dans un grincement d'essieux. Belmonte sauta à terre, déplia le marchepied et offrit sa main à Camille Desmaret, resplendissante malgré la fatigue dans sa robe de satin blanc.

– Ce mariage était une réussite, Capitaine... glissa-telle, un large sourire aux lèvres.

À leur tour, Jean Duval et son homologue de la Gloire, le lieutenant Sirocco, descendirent de l'attelage. Empruntant la porte opposée, Thomas Neveu accompagnait quant à lui la descente d'une élégante jeune femme. La veille, en présence d'officiers de la flotte, le capitaine de la Gloire avait convolé en justes noces avec Séverine Bonconseil, fille et petite-fille d'officiers de marine, sa compagne de toujours et mère de ses deux fils. La messe avait été célébrée par l'évêque de Quimper, puis l'événement, qui avait été fêté comme il se devait dans le salon d'apparat de l'arsenal, s'était prolongé jusqu'au petit matin. Dans l'aube automnale, le temps des au revoir avait sonné. Belmonte rendit son attention aux hommes de la section. Il se réjouit d'y reconnaître de vieux compagnons et s'arrêta sur l'aspirant dont le sourire courait d'une oreille à l'autre :

– Je vous souhaite le bonjour, Commandant ! dit le jeune homme en saluant.

– Le bonjour à vous aussi, Monsieur Janiche, je suis heureux de constater que l'Égalité a retrouvé quelques-uns de ses marins fondateurs et que ces quelques jours auprès de votre famille vous ont rendu de l'épaisseur !

– C'est un honneur de reprendre la mer sous vos ordres, Commandant ! La plupart des hommes nous ont rejoints hier soir, il y a à bord quarante-sept Égalités et dix-neuf Justices. Le lieutenant Dupailon a dû congédier autant de nouveaux inscrits !

Gérard Janiche venait de fêter ses dix-huit ans et, manifestement, les épreuves récentes n'avaient guère altéré son enthousiasme. Belmonte se sentit rassuré. Les rescapés de Portsmouth étaient en majorité revenus. Cela signifiait qu'un quart à un cinquième de l'équipage connaissait intimement l'emploi d'une frégate. Avec les deux cent soixante-dix hommes recrutés personnellement par Duval parmi les meilleurs éléments de la flotte, l'Égalité était parée.

Près de la berline, Thomas Neveu enlaçait tendrement sa femme tandis que l'équipage de sa chaloupe observait pudiquement le vol des mouettes. Quand Camille Desmaret s'approcha de Belmonte, ceux de l'Égalité s'adonnèrent à la même contemplation.

– Je n'avais pas ri ainsi depuis bien longtemps, Capitaine... Vous allez de nouveau me manquer... Emportez ceci je vous prie. Il agira, je l'espère, comme un porte-bonheur.

Belmonte ouvrit le pendentif et fut immédiatement saisi par la ressemblance du portrait d'à peine un pouce de diamètre.

– Cela faisait longtemps que je n'avais pas reçu un aussi beau présent, Mademoiselle...

Il caressa sa joue consentante et déposa un baiser sur son front. Tous deux étaient parfaitement conscients que leur prochaine rencontre serait à échéance de huit à neuf mois, au bas mot. À supposer que les océans ou les ennemis de la France ne prélèvent leur dîme. À supposer aussi que le père de Camille, dont la mission de gouverneur de la Martinique s'achevait sur décision de Bonaparte, n'impose à sa fille de rejoindre M. Hutchinson. Camille Desmaret serra la main d'un Janiche aux anges et lui fit promettre de veiller sur son capitaine. Belmonte profita de ce que Neveu embarque dans sa chaloupe pour l'imiter. Les hommes poussèrent sur les avirons, et les chaloupes s'élancèrent en direction de la jetée, louvoyant entre des bricks-goélettes, des flûtes et autres allèges. La brise de nord favorisait leur dessein, il n'y avait plus une minute à perdre.

Assis sur le banc de poupe, Duval à ses côtés, Belmonte n'osait se retourner.

– Pardon de vous déranger, Commandant, murmura Janiche en tournant la tête vers son mentor, mais les hommes aimeraient savoir s'ils peuvent chanter...

Belmonte consentit d'un hochement de menton et des voix harmonieuses s'élevèrent dans le port :

C'est en passant sur l'pont d'Morlaix,
Haul away,
Old fellow away,
La belle Camille j'ai rencontré,
Haul away,
Old fellow away...

Réécrite dans l'entrepont, la chanson était l'œuvre des marins historiques qui, plus que quiconque, savaient ce qu'ils devaient à la Jolie Tigresse. À l'approche de la jetée, Belmonte n'y tint plus et, se retournant, aperçut au loin les deux femmes sur le quai, minuscules chimères au pied des remparts. Son cœur se serra. Il eut envie de tirer le médaillon de sa poche, mais n'en fit rien. Les chœurs redoublèrent d'entrain :

C'est nièce d'un amiral français,
Haul away,
Old fellow away,
Le matelot, elle a soigné,
Haul away,
Old fellow away...

Une fois la jetée passée, les deux chaloupes louvoyèrent bord à bord entre les murailles des vaisseaux de ligne dont les flammes et les pavillons tricolores ondulaient dans le vent. Depuis les dunettes, les officiers de quart saluaient leurs pairs, bicornes bas. Poussées par le vent et propulsées par la force cadencée des rameurs, les chaloupes traversèrent la rade et parvinrent devant une rangée de six frégates avant d'obliquer à l'approche de leurs navires respectifs stationnés au nord de la ligne. Sans surprise, les vergues étaient constellées de gabiers.

La journée qui suivit fut pour Belmonte d'une grande intensité. Les honneurs à la coupée, tout d'abord, lui prodiguèrent la même émotion que lors de sa prise de commandement à Rochefort, deux ans plus tôt. Si de nombreuses têtes lui étaient inconnues, il se réjouit de retrouver des visages familiers : le capitaine des fusiliers Victoria, Lancou, Kernou, les maîtres Gambier et Joseph, et le lieutenant Dupailon. Les trois mois de navigation nécessaires pour gagner l'île de la Réunion seraient l'occasion de découvrir la nature et les compétences du chirurgien Charles Villeneuve, du troisième lieutenant Edmond Rancourt, du bosco Lalonde – lequel était chaudement recommandé par Latouche-Tréville –, de l'aspirant Keroual – qui n'était autre que le neveu de l'amiral Chaput –, et de bien d'autres encore.

Duval sur ses pas, Belmonte consacra la matinée à explorer l'Égalité du nid-de-pie du grand mât à la sentine, échangeant avec les chefs d'équipe et jugeant un à un les trois cent vingt-huit hommes. À voir la confiance qui émanait de chacun à son égard, nul doute que les récits des anciens avaient galvanisé les nouveaux. Quand la cloche piqua midi, il retrouva son bureau, où l'attendait un Samuel rayonnant. Même Vannec, le commis aux écritures, d'habitude austère, se fendit d'un large sourire. Belmonte reçut le carré à déjeuner et révéla leur lointaine destination.

À deux heures tapantes, Thomas Neveu, drapé dans un uniforme impeccablement brossé, ses cheveux blonds noués et le visage radieux, embarqua à la coupée tribord. Le ciel, dont les nuages gris s'enfuyaient vers le sud, tenait ses promesses. En présence du maître pilote de la Gloire, de Duval et de Kernou, les cinq hommes passèrent une grande partie de l'après-midi à envisager les aléas d'une si longue navigation et à choisir des points de rencontre.

À la tombée d'une nuit sans lune, les spectres de l'Égalité et de la Gloire furent gagnés d'une même frénésie. À bord de l'Égalité, le sifflet du bosco rythma remarquablement le ballet des équipes et aucun ordre n'eut besoin d'être crié. Dans l'étrave, la douzaine de chaloupes envoyées en temps et en heure par l'amiral Chaput attendaient, haussières passées, de les remorquer un mille au vent. Virant au guindeau sous brigantine et foc, l'Égalité se laissa docilement guider non loin de la pointe du Portzic, avec la Gloire à un quart de mille dans son sillage. Efficaces dans leurs efforts, les embarcations mirent progressivement le cap à l'ouest, tandis que les deux frégates larguaient grand-voile, misaine et grand hunier.

Sur la dunette, Kernou, l'un des rares Égalités à ne pas avoir vieilli prématurément en captivité, vint rendre compte :

– Nous sommes à l'étale, Commandant.

– Quatre nœuds, quatre ! claironna le sondeur depuis le pont principal.

Les reliefs de part et d'autre du goulet disparurent rapidement, et la nuit enveloppa les Français. Seize milles plus loin, bâbord amures, ils s'engouffrèrent à neuf nœuds dans le Raz de Sein à l'allure du grand large. Sitôt l'île arrondie, ils lofèrent cap à l'ouest. À la renverse suivante, cinquante milles les séparaient déjà de leur mouillage brestois.

Belmonte allait envoyer les tribordais au repos quand la vigie adressa à la dunette un message de première importance. L'arrière de l'escadre du large, composée d'après les dernières observations des pêcheurs de six vaisseaux de ligne, de deux frégates ainsi que de deux corvettes de liaison, évoluait devant eux sous voilure réduite. Habités à fréquenter les Anglais de jour comme de nuit, les Bretons avaient également renseigné leurs signaux de navigation.

La prudence élémentaire, ou même le simple bon sens, invitait à abattre, mais Belmonte choisit de s'en remettre aux précieux pêcheurs. Après tout, n'y avait-il pas là matière à fédérer les hommes à moindre risque ? Un feu rouge surmonté de deux feux blancs apparut dans la misaine de l'Égalité, aussitôt imitée par sa conserve.

Quand le Français longea le fantôme irréel du dernier des vaisseaux de ligne à moins de trois encablures sous son vent, une voix tonna en anglais :

– What frigate are you ?

– Égalité and Gloire ! With the compliments of France ! rugit Belmonte.

Un tonnerre de flammes et de feu jaillit tout à coup de l'obscurité, seize traînées incandescentes déchirant son voile opaque. Quand les boulets explosifs touchèrent au but, l'Anglais ne put que se désoler de sa sottise. L'Égalité abattit en grand et laissa à la Gloire le soin de réitérer le message. Quand les canons ennemis s'employèrent à répondre, les Français étaient portés disparus dans l'immensité océanique, loin des vigies de Sa Majesté.

Deux jours plus tard, soutenues par un vigoureux vent de nord, les deux frégates passèrent la latitude du cap Finistère à plus de cent milles au large sans avoir croisé l'ombre d'une voile. Au gré des quarts – jalonnés d'exercices combinés –, les machines de guerre gagnaient en efficacité. Chaque jour que Dieu faisait, peu avant que l'aube ne révèle l'océan, le branle-bas de combat tirait les hommes de leurs hamacs. Glissant sur la longue houle atlantique, profitant d'un vent modéré qui ne nécessitait guère de changement de voiles autrement que pour des exercices, on parcourut aisément les huit cents milles suivants.

Le 25 octobre, on laissa Madère à plus de deux cents milles à bâbord. Les alizés eurent la délicate attention de se manifester tôt dans la saison et, propulsés par ces vents d'est à nord-est soutenus, les Français avalèrent les milles, cap au sud-ouest, à la vitesse moyenne de dix nœuds.

Une semaine plus tard, l'Égalité et la Gloire dépassaient la première des îles de l'archipel du Cap-Vert. Tous les soirs, quand la chaleur du soleil laissait place à un ciel constellé d'étoiles, les hommes de repos se retrouvaient sur le pont, jouaient aux dés ou aux cartes par petits groupes, ou fabriquaient des objets de leurs mains habiles. Belmonte et Duval, qui n'hésitaient jamais à se joindre à eux, profitaient pleinement de ces moments. Puis tous deux gagnaient l'angle arrière de la dunette ou le balcon de poupe et discutaient jusque tard dans la nuit. Comment allaient-ils mettre à mal un millier de pirates, et plus encore d'Anglais ? Cela demeurerait un mystère.

Pour l'heure, les motifs de satisfaction ne manquaient pas, et l'on se félicitait de n'avoir pas eu recours au fouet. Certes, une poignée de nouveaux s'étaient vus priver de rhum pour un temps, mais la punition sanctionnait

davantage le manque de rigueur dans l'accomplissement de leur tâche qu'un comportement pernicieux.

Si Belmonte était pleinement satisfait de l'harmonie qui régnait entre les hommes, volontaires et expérimentés, il ne pouvait en dire autant du service de Charles Villeneuve que son appétence pour l'opium isolait du reste de l'équipage. Du même âge que lui, toujours élégamment vêtu, l'œil vitreux, Villeneuve, dont les hautes responsabilités au sein de l'Académie de médecine de Paris attestaient d'une valeur certaine, pouvait être exubérant le temps d'un repas et disparaître de toute vie sociale les jours suivants. Lors des quelques fractures, contusions ou chaudes-pisses qu'il avait eu à soigner, il n'avait guère rencontré l'adhésion de ses patients et l'écho de sa désinvolture était vite remonté aux oreilles de Duval. Les anciens, comme les officiers, regrettaient la bonté du docteur Mirabon.

Du côté du carré, Edmond Rancourt, le troisième et fluet lieutenant d'à peine vingt-deux ans, dont neuf à servir dans la marine, avait fort bien trouvé sa place et il était même devenu l'ami de Dupailon, dont la dureté continuait à se dissiper avec les milles. L'aspirant Jonathan Keroual, en revanche, n'avait révélé d'autre qualité que sa parenté avec son oncle. Introverti, maladroit dans la conduite des hommes, le garçon de seize ans était sans doute le plus malheureux du bord. Il n'ignorait pas non plus que l'entrepont faisait des gorges chaudes de sa voix fluette.

La présence de la Gloire, qui tenait en toute circonstance sa position une paire de milles en arrière au vent, apportait un solide réconfort. Également servie par la fine fleur de la Marine républicaine, la frégate de Neveu faisait état de son efficacité, coulant une à une ses cibles de tonneaux, ballottées par la houle à un demi-mille de ses sabords. Était-ce leur formation rapprochée ? Les flamboyants pavillons tricolores qui ondulaient à leur artimon annonçaient leur nature guerrière. Toujours est-il qu'aucune des deux douzaines de voiles aperçues par les vigies n'avait jugé utile de s'approcher.

Par trois degrés de latitude nord et trente-deux degrés de longitude ouest, l'environnement changea. Dans le ciel, les nuages avaient pris la forme d'une enclume menaçante, teintée de bleu, de blanc et de gris, qui s'élevait dans le ciel à des hauteurs vertigineuses. L'humidité atteignit des sommets. Le pot au noir se présentait dans l'étrave. Cette zone, véritable casse-tête pour les marins qui pouvaient y rester en calminés pendant des jours, tirait son nom des négriers qui profitaient de cet arrêt involontaire pour se débarrasser des

esclaves malades. Prenant le parti de la sécurité face au risque de grains qui menaçaient, Belmonte renonça à ses habitudes et les deux frégates ne naviguèrent plus la nuit que sous basses voiles.

Durant les jours suivants, les manœuvres furent malgré tout incessantes, ramenant les périodes de détente à la portion congrue. Pour les gabiers, les matelots de ponts, les canonniers et les fusiliers, les jeux de dés sur le pont laissèrent vite place aux hamacs et à l'irrésistible appel de Morphée.

À la veille de franchir la latitude zéro, on n'oublia pas, cependant, d'envoyer leur convocation à ceux qui s'apprêtaient à franchir la ligne pour la première fois. Lancou, grisé et déguisé en redoutable Neptune, juché sur une estrade au pied du gaillard d'avant, accueillit un à un les candidats au passage. Recouverts de chanvre, coiffés de perruques improvisées, affublés de gris-gris exotiques, ils se présentèrent humblement devant l'incarnation du Seigneur des océans et accomplirent toutes sortes d'épreuves, consistant à manger les mains liées dans une assiette en bois à même le plancher de chêne, danser une matelote les yeux bandés ou rouler maintes fois enfermé dans un tonneau avant de grimper à un cordage. Tous régalerent l'équipage dont les rires redoublaient à chaque incantation du très apprécié premier maître. Preuve de l'expérience de cette communauté d'hommes cinglant vers son devoir dans l'immensité océane, seuls vingt-sept candidats sur trois cent trente-six hommes furent convoqués et, le soir même, admis à passer dans l'Atlantique Sud.

Contournant par l'ouest les hautes pressions de Sainte-Hélène, les Français gagnaient jour après jour vers le sud, longeant du 6 au 8 décembre la colonie portugaise du Brésil à moins de quatre cents milles. La nuit venue, baignées par une lune divine, toutes voiles dehors à l'exception de leurs bonnettes et de la civadière, l'Égalité et la Gloire évoluaient à six nœuds sur une mer paisible. Un soir, alors que Duval était de quart, Belmonte arpenta un temps la dunette avant de retrouver l'intimité de sa cabine, où Samuel l'accueillit d'un air mystérieux. L'Espagnol prit soin de sa veste et de son bicorne et dit :

– Pardon, Commandant, mais le maître pilote aimerait que vous le rejoigniez dans la chambre des cartes...

Considérant l'homme de peu de mots qu'était Kernou, la requête n'était pas anodine. En bras de chemise et pantalon, il rendit son salut aux deux fusiliers de faction et emprunta de nouveau le long couloir qui desservait la cabine du second et le carré, avant de s'introduire dans le réduit que tous appelaient « la grotte du Druide ». Elle était éclairée par une lampe de veille

dont les reflets donnaient vie aux cloisons de bois. Accoudé à une table inclinée et recouverte de cartes, le vieil homme aux cheveux blancs se redressa et salua l'entrée du capitaine en portant une main à son front, une bouteille de rhum occupant l'autre.

– Que j'me suis dit qu'on passait pas par ici tous les jours, Commandant...

Curieux, Belmonte se pencha sur la carte, approcha la lampe et colla son œil droit sur la loupe : à trois cent vingt milles sur tribord, à cette latitude de quinze degrés et cinquante minutes sud, il existait un village côtier du nom de Belmonte.

– Du coup, j'me suis dit que ça pouvait p't'être ben s'fêter, Commandant... conclut le doyen des Égalités en remplissant généreusement deux moques en métal.

On trinqua dans la plus parfaite complicité. Depuis quatre années qu'ils naviguaient ensemble, Kernou s'était montré plus précieux encore qu'un compas. Belmonte n'oublierait jamais son murmure lorsqu'il lui avait donné l'accolade dans la moiteur de l'entrepont, lors de leurs retrouvailles à Spithead : « Tu es venu, fils ! »

– Pardon de vous déranger avec ça, Commandant, mais j'peux vous parler de quelque chose, disons de personnel ?

Les yeux bleus cernés de rides du Druide exprimaient une mélancolie que le capitaine de l'Égalité ne lui connaissait pas.

– Votre confiance m'honore, maître Kernou. Je vous écoute, Jacques... dit-il en remplissant les moques avec la même générosité.

– J'ai un fils, Commandant. Aux dernières nouvelles, il est là-bas...

Belmonte roulait du tabac tandis que la voix presque tremblante du sage lui révélait son secret. Bien avant la Révolution, alors qu'il officiait en qualité de pilote à bord du vaisseau de premier rang le Tonnerre, il avait, trois années durant, croisé dans l'Indien, faisant à maintes reprises escale à Saint-Denis de la Réunion. Il y avait retrouvé Gwenaëlle, la tenancière d'une taverne native du même village breton que lui. À quarante et trente et un ans, tous deux avaient réveillé au bout du monde leur amour de jeunesse. De cette union légitimée par un prêtre était né Tristan.

– P't'êt' ben les plus belles années de ma chienne de vie, Commandant... commenta-t-il sobrement.

Hélas, Tristan marchait à peine quand le Tonnerre avait reçu l'ordre de rejoindre Toulon. Quelques lettres, trop rares, et de nombreuses connaissances croisées dans les ports avaient permis à Kernou de suivre « le

petit », dont la brillante carrière de corsaire faisait sa fierté. Hélas, la mort de sa mère et de fâcheuses rencontres avaient précipité le jeune homme dans le malheur.

– Y s’aurait bien que le bougre soit avec eux, Commandant... lâcha-t-il dépité.

– Je le savais, Jacques... et je prends ceci en considération dans mes réflexions.

La cloche piqua minuit.

Retiré dans son bureau, Belmonte ressassait leur échange, enregistrant inconsciemment les informations que divulguaient les bruits sourds de la frégate en route. Les quelques degrés de gîte et l’écoulement de l’eau sous la carène le renseignaient sur la vitesse de cinq nœuds. Les piles de feuillets trônant sous ses yeux et dûment classés par Vannec le rebutèrent un temps, mais il finit par s’y atteler. Samuel apporta du café ainsi que des biscuits de mer accompagnés de confiture.

Dévorant le pot, Belmonte loua M^{me} Mirandar pour son altruisme. Il roula du tabac et s’empara d’un livre grossièrement relié et aux pages jaunies. Écrit par un illustre quartier-maître du nom de Johns, le recueil passait en revue les personnalités du métier de pirate, de leur âge d’or plus d’un siècle plus tôt jusqu’au milieu du règne de Louis XV. Leurs usages y étaient décrits avec force détails et illustrations. En préambule, on y trouvait le code des pirates imaginé par Robert Bartholomew en 1720. S’appuyant sur les principes de solidarité et de démocratie, il donnait voix à chacun dans les affaires d’importance. Soucieux d’efficacité et ennemi de la discorde, le Code prohibait les jeux d’argent et les rixes à bord. Aussi idéalistes soient-ils, ces hommes qui n’avaient rien d’autre à espérer que la fortune ou la corde étaient avant tout de redoutables combattants. Entre autres exemples, Belmonte apprit que les pirates s’affublaient souvent d’un bandeau et le changeaient régulièrement d’œil. Ce faisant, au combat, ils pouvaient aisément passer d’un pont ensoleillé à la noirceur des cales d’un navire sans que leur capacité oculaire n’en pâtisse. Affectés à des tâches précises selon leurs qualités physiques ou morales, soumis à des exercices réguliers, convaincus à juste titre de faire trembler le monde civilisé, il y avait chez ces aventuriers un mépris de la mort qui semblait les rendre invincibles. Combien de navires avaient baissé pavillon à la simple vue de la flamme noire ? Combien de cités réputées imprenables avaient cédé sous leurs coups de boutoir ? Certes, il n’existait plus aujourd’hui en Atlantique de forces constituées comme celle

qui avait permis au célèbre Henry Morgan de piller Panama et l'année suivante Maracaibo.

Belmonte remisa le livre, ouvrit les fenêtres de la galerie de poupe et roula du tabac. Le sillage de l'Égalité, auréolé de phytoplanctons, imprimait sa trace éphémère dans les eaux noires de l'Atlantique Sud tandis que les feux de la Gloire, noyés dans le plafond d'étoiles, étaient toujours visibles moins de deux milles en arrière. Il devait en convenir : certains aspects égalitaires de la piraterie ne heurtaient pas totalement sa nature ni son éducation. Perplexe, il tira une longue bouffée. Le souvenir de George Davies surgit dans sa mémoire et son visage se durcit. L'assassin de son ami allait bientôt payer pour ses crimes.

*

À six cents milles dans le sud-est des Français, les bâtiments du commodore McMullan, en calaminés sous basses voiles, saluaient l'éternelle renaissance du soleil. Peu à peu, l'océan désert s'illuminait de mille feux. Quatre Union Jack s'élevèrent inertes dans le ciel aux artimons des deux soixante-quatorze et des deux frégates qui suivaient en arrière. Évoluant à moins de deux nœuds, dodelinant sur une longue houle, l'escadre de Sa Majesté peinait à s'extirper des hautes pressions de Sainte-Hélène.

Sur la dunette du HMS Albion, fréquentée aussi bien par des matelots que par des fusiliers ou des officiers, Philip McMullan consultait à la table de navigation les récits de ses homologues de la Navy, passés récemment dans cette région. N'avait-il pas fait de l'est trop tôt ?

De petite taille, boitant bas, le visage marqué par une maladie infantile, le quadragénaire chauve qui souffrait de se présenter en public sans perruque paraissait flotter dans son uniforme d'officier général. Pour qui ne connaissait pas le natif de Bristol, son apparence chétive et son air de furet pouvaient passer pour de la fragilité. C'était cependant à l'unanimité que les lords de l'amirauté l'avaient choisi pour cette mission, comme ils l'avaient si souvent fait par le passé lorsque l'opération exigeait efficacité et discrétion. Formé à l'école du troisième et dernier voyage de James Cook, Philip McMullan était considéré comme l'un des navigateurs les plus brillants de sa génération, et il ajoutait à ce talent un sens tactique redoutable.

Il porta une tasse de thé à ses lèvres pincées. Phil-la-chance, comme l'appelaient affectueusement ses quatre frères cadets, était contrarié par la tournure des événements depuis leur appareillage de Portsmouth. À la

violente tempête qui les avait cueillis dans le golfe de Gascogne et qui avait manqué les acculer à la côte espagnole, avait succédé un alizé balbutiant, puis il avait fallu affronter le pot au noir sur plus de trois cents milles. À croire que les dieux marins s'étaient ligués contre eux, ce que n'étaient pas loin de penser les anciens dans chacun des entreponts. Les réserves en eau et en rhum diminuaient à vue d'œil et l'apparition de cas de fortes diarrhées à bord de la majorité des navires inquiétait fortement les médecins. La voix de la vigie interrompit aussitôt ses pensées :

– Le vent ! Le vent par bâbord arrière !

McMullan se saisit d'une lunette, remonta le gaillard jusqu'au balcon sous les regards soulagés des hommes et ajusta sa mire. Sur la ligne d'horizon à forte courbure terrestre, un voile sombre recouvrait peu à peu la mer. Enfin, l'immense brigantine faseya mollement avant de se tendre sous la pression du vent. Des dizaines de gabiers s'élançèrent dans les enfléchures des deux bords.

Peu après que la cloche eut piqué midi, l'escadre évoluait en formation carrée, frégates au vent, quand elle dépassa les six nœuds pour la première fois depuis plus de trois semaines.

Dans son opulente cabine, attablé à son bureau en chêne du Devonshire, McMullan signait quantité de documents ayant trait à la vie de son escadre et de ses mille six cents hommes. Debout à ses côtés, son aide de camp ainsi que son secrétaire particulier, jeunes hommes de nobles familles, opinèrent du chef.

On frappa à la porte.

– Entrez, Sterling ! tonna le seigneur des lieux.

Le deuxième lieutenant, un colosse d'à peine vingt ans, appliqué et prometteur, nullement surpris par les qualités de devin de son supérieur, salua :

– Pardon de vous déranger, Commodore, je viens vous restituer le livre que vous m'avez obligeamment prêté.

– Fort bien. Et qu'en retenez-vous, Lieutenant ? questionna McMullan du tac au tac.

Ordonnant ses pensées, Christopher Sterling se raidit. Il n'était pas question de décevoir le commodore.

– Je retiens que les pirates se battront jusqu'à la mort, commodore. Qu'il faudra nous méfier de leurs traîtrises et pendre tous ceux qui suivraient les

enseignements de ce M. Bartholomew.

Une esquisse de sourire parcourut le visage de McMullan, comblant d'aise le deuxième lieutenant.

– Faites donc circuler cet ouvrage auprès de nos chers aspirants, Lieutenant.

Plus tard, seul au balcon de poupe, il contemplait tour à tour le sillage de l'Albion et sa blanche escadre évoluant sur l'élément liquide infini. Au vent, la frégate du jeune capitaine Richard Davies, neveu de son défunt ami George, tenait parfaitement sa position. Dans les veines de ce garçon de vingt-deux ans coulait le fluide d'une magnifique lignée d'officiers de la Navy. Avec autant de moyens, l'échec n'était pas permis. Appréhender ou même tuer ce diable de William n'allait cependant pas être chose aisée.

VI

REQUIESCAT IN PACE

16 décembre 1800

par 44°45' Sud et 10° Est.

À DES MILLIERS DE MILLES à la ronde, l'aube naissante révélait la formidable puissance des quarantièmes rugissants. À cette latitude sinistre, les vagues, monstres liquides aux crocs maculés de blanc, couraient autour de la terre sans jamais rencontrer ni côte ni récif. Planant sans fin dans le ciel, un albatros survolait avec grâce l'oiseau de bois qui, cent pieds plus bas, renfermait la vie de plus de trois cents hommes. Sous focs seuls, bâbord amures, l'Égalité dévalait les murs d'eau, planant littéralement lorsque l'étrave entière s'affranchissait de la pesanteur dans un tourbillon d'écume. Régulièrement, une traîtresse arrivait par le nord, submergeant la frégate de quarante-quatre mètres et l'envoyant dangereusement à la gîte. Que l'une des voiles fermement rabantées vienne à se libérer et on courait à la catastrophe. Si l'un des canons rompait ses liens doublés, les pires dégâts étaient à craindre.

Depuis trois jours et trois nuits que duraient ces angoissantes cavalcades, la concentration à bord n'avait pas failli un seul instant. Emmitouflés dans leur manteau de gros temps, les tribordais qui venaient de monter se protégeaient vaille que vaille des assauts glacials de la mer sous les escaliers de la dunette et le long des pavois, dûment munis de lignes de vie. Nul gabier ne vaquait dans les hauts, mais deux équipes se tenaient prêtes à toute éventualité. À chaque fois que la frégate partait en survitesse, chacun pouvait sentir ses membrures de chêne vibrer dans sa chair. Seule la vigie de misaine demeurait

dans les cieux, le cœur et les mains bien accrochés à chaque embardée. Les fusiliers de Victoria avaient remis leurs sacro-saints exercices à des jours meilleurs et se terraient dans l'entrepont humide, pour la plupart malades à souhaiter la mort.

Fermeement accroché aux enfléchures d'artimon, Belmonte observait les montagnes mouvantes qui se succédaient à un rythme infernal. Enivré par la furie du vent, il regrettait de n'avoir guère fermé l'œil ces derniers temps et craignait que sa lucidité n'en soit altérée. Il pesta contre ces tempêtes à répétition qui les avaient conduits bien trop au sud et caressa machinalement le médaillon dans sa poche. Puisse-t-il tenir sa promesse...

Pour l'heure, la situation se dégradait mille après mille, assaut après assaut. Depuis cette première nuit tempétueuse sous le trente-neuvième parallèle, on était sans nouvelle de la Gloire. Ils avaient bien aperçu le grément à sec de toile d'un vaisseau de ligne la veille au soir, mais le navire avait vite été englouti par la nuit et si un sentiment dominait, c'était bien celui d'être seuls au monde au milieu de nulle part. Marqué par les descriptions qu'en avaient fait Yves Joseph de Kerguelen et James Cook, Belmonte redoutait d'être drossé sur les côtes du grand continent austral, dont la légende prétendait qu'il accueillait une civilisation avancée. À moins que les îles de glace aux parois acérées ne deviennent leur dernière demeure. Son instinct l'alerta : la vague suivante serait la neuvième de la série. Effectivement, un grondement sourd recouvrit le chaos ambiant et prit encore plus d'ampleur. Ses cheveux trempés fouettés par le vent, il observa en direction du nord le mur liquide qui fondait sur l'Égalité : celui-ci se creusa tant et tant qu'il estima sa hauteur à plus de cinquante pieds.

– On s'assure ! hurla-t-il à l'attention des quatre timoniers et des quelques âmes en sursis qui peuplaient la dunette.

La déferlante, véritable mâchoire liquide et vivante, se referma à un jet de pierre en arrière, déversant des tonnes d'eau salée sur la structure de chêne. Accroupi derrière le pavois, quasiment en apnée dans un maelström de mousse, Belmonte sentit le pont s'incliner brutalement à tribord et s'accrocha de toutes ses forces aux bragues du canon de retraite. La frégate s'inclina à plus de trente degrés, déversant dans un air d'agonie des tombereaux d'écume. Plus tard, le jeune et expérimenté Trédec, de veille à la misaine, raconta que les vergues avaient touché l'eau. Sauvée par sa longue et profonde quille, l'Égalité se redressa avec fracas, vomissant la mer par ses dalots, sa mâture intacte. Étourdi, trempé jusqu'aux os, Belmonte se releva

avec peine quand une voix hurlant depuis le pont principal le remplit d'effroi :

– Des hommes à la mer !

Effectivement, une douzaine de bustes éparpillés dans le chaos gesticulaient tragiquement, condamnés à rejoindre pour l'éternité le royaume de Neptune. En quelques secondes, on ne vit plus trace des malheureux. Belmonte regagna le poste de barre et nota que le maître Gambier avait remplacé l'un des quatre timoniers, lequel était probablement passé par-dessus bord.

On se pressa au rapport :

– Deux panneaux de pont ont été arrachés, Commandant ! informa Duval avant de disparaître, le maître charpentier sur les talons.

– J'ai compté cinq hommes entre la dunette et le pont, Commandant, déplora Rancourt, qui découvrait le rugissement des quarantièmes avec effroi.

Un messager du gaillard d'avant vint rendre compte de la perte d'un matelot ainsi que de trois mètres de pavois purement et simplement arrachés. D'après le lieutenant Dupailon, qui s'était déjà attelé à l'ouvrage, aucune manœuvre n'était cependant compromise.

Emmitouflé dans son caban, Kernou lui adressa un simple hochement de tête. Si le Druide avait foi dans les qualités de leur chère frégate, il semblait s'en remettre tout autant à la providence. La mer seule déciderait de leur avenir comme elle en avait décidé pour les dix-sept hommes qui manquaient depuis qu'on bravait les hautes latitudes de l'hémisphère Sud.

Alternant brutales embardées et folles envolées, l'Égalité parcourut soixante milles dans la matinée. La cavalcade dura jusqu'au lendemain soir... On put alors remettre le cap au nord-est. Le 21 décembre, Kernou informa, comme si cela allait de soi, que l'on était repassé au nord du quarante-troisième parallèle.

*

Au même instant, à une quarantaine de milles dans le sud-ouest, roulant dangereusement de toute sa masse, le HMS Albion s'apprêtait à renvoyer un peu de toile quand la vigie capta l'attention de la dunette :

– Navire ! Navire par l'arrière ! Frégate ! tonna la voix depuis un ciel tapissé de nuages gris.

Endossant son manteau de gros temps par-dessus sa chemise de nuit, Philip McMullan jaillit sur le pont, gravit deux à deux les marches du grand escalier

et se porta immédiatement au balcon de poupe, lunette en main. Effectivement, la coque doublée de cuivre d'une frégate sous focs remontait droit sur eux dans un jaillissement d'écume. Autour du commodore, les officiers, jambes écartées, ajustaient dans leur mire l'incongru visiteur. Quand ce dernier se trouva à moins de deux milles, leurs visages se fendirent d'une expression d'étonnement. S'ils n'avaient aperçu aucun des trois autres bâtiments de l'escadre depuis plusieurs jours, c'était la deuxième frégate de conception française qu'ils croisaient en moins de dix-huit heures.

D'un geste d'humeur, McMullan replia sa lunette. Que faisaient donc ces maudits révolutionnaires à plus de six cents milles dans le sud-ouest de Port Elizabeth ? Stanley Bishop, la vigie aux yeux d'aigle de l'Albion, était formel : le navire aperçu la veille était l'Égalité du capitaine Belmonte, qu'il avait par ailleurs visitée avec sa famille quand elle était captive en rade de Spithead. Troublé, le commodore observa longuement le visiteur, dont le pavillon tricolore montait à l'artimon. Les conditions ne se prêtaient pas au combat. Aussi, un sablier plus tard, le bâtiment croisa à moins d'un quart de mille au vent, lancée dans des cavalcades à plus de quatorze nœuds quand le vaisseau de Sa Majesté plafonnait à huit nœuds.

Le commandant de l'Albion, Sullivan Webster, s'approcha et dit :

– Pardon, Commodore, je crois avoir identifié le nom de la Gloire sur son tableau arrière.

Plongé dans les registres à couvert sous la table de navigation, l'aspirant en charge des identifications confirma : Bonaparte avait eu vent de leur expédition et envoyé sa marine protéger les possessions françaises de l'Indien. Ainsi, le capitaine Belmonte, dont l'Amirauté faisait grand cas depuis qu'il avait fait exploser le Furious en Martinique, et plus particulièrement depuis son intolérable évasion, serait dans un futur proche à portée de canon. Quoique plus petit d'une à deux têtes que ses officiers, McMullan les toisa :

– Et après les pirates, nous rendrons hommage aux grenouilles, Messieurs !

On rit à ces paroles et, très vite, l'exigence du métier rappela tout ce petit monde à ses devoirs. Comme son prédécesseur, le Français disparut sur l'horizon tempétueux, cap à l'est-nord-est. Décidément, songea avec un flegme tout britannique celui que le roi George III avait décoré « Order of the Bath », cette mission était partie pour révéler bien des surprises.

Le 23 septembre, l'Égalité se présentait à l'extrémité sud du cap des Aiguilles, immuable cimetièrre marin à l'instar du cap Horn. De furieux, l'océan devint anarchique. Non seulement les déferlantes s'y trouvaient rapprochées, mais leurs crêtes atteignaient des hauteurs effarantes. Le vent hurlait dans le gréement. En fuite à sec de toile, brutalisée de tous côtés, la frégate se retrouvait propulsée à des vitesses vertigineuses. Les vagues submergeaient les pavois et balayaient sans relâche le pont sur lequel les bâbordais s'accrochaient de toutes leurs forces et de toute leur âme. Dans l'entrepont, dont les cloisons suintaient l'eau salée, lovés dans leurs hamacs qui roulaient brusquement par moments, les hommes de repos devisaient à propos de leurs chances de survie :

– On va tous mourir ! geignaient quelques nouveaux.

– Pour sûr qu'on f'ra not' trou dans la grande salée ! professaient les anciens, mais ce s'ra pas ici et pas avec ce capitaine-là !

Parfois, au cœur des incertitudes de la nuit, Belmonte se laissait aller au fatalisme. Il avait souffert d'une longue captivité et exposait aujourd'hui sa vie et celle de ses compagnons dans l'un des coins les plus mal famés de la planète. Et tout cela pour quoi ? Pour aller faire la guerre à un impitoyable ennemi à l'autre bout du monde ? Cela faisait sept ans qu'il n'avait revu sa famille. Pendant ce temps, une poignée de grands bourgeois à Brest, à Paris et ailleurs faisaient prospérer leurs affaires et jouissaient de la vie. Par bonheur, l'indéfectible Jean Duval redonnait du sens à leurs sacrifices :

– Un jour, nos enfants grandiront dans la paix ! ressassait-il avec conviction.

Il avait espéré contourner l'Afrique au large, comptant sur le retour du courant des Aiguilles vers l'est. Hélas, après avoir été poussé vers le sud bien au-delà du raisonnable, il se trouvait aujourd'hui dangereusement au nord. Ici s'affrontaient les puissants vents d'ouest et les courants chauds venus de l'océan Indien, le tout juché sur un plateau profond de deux cents mètres, en bordure d'un abîme sous-marin de plusieurs milliers de mètres. La structure de l'Égalité travaillait comme jamais. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les équipes se relayaient pour pomper dans la sentine qui atteignait dangereusement huit pieds d'eau.

Le lendemain, les Français franchirent finalement la longitude de Port Elizabeth à une centaine de milles au sud. Enfin, la mer et le vent s'essoufflaient. Cap à l'est-nord-est, l'Égalité atteignit sans encombre le premier point de rendez-vous à l'entrée de l'océan Indien. Au petit jour, la

vigie signala une voile au sud-ouest et, quand la silhouette de la Gloire se précisa, le bosco reçut l'ordre de mettre un tonneau en perce. Les frégates à portée de voix, on échangea des nouvelles des bâtiments, on recensa les pertes et on évalua les ressources.

Sous basses voiles et civadière, l'Égalité et la Gloire imprimèrent leur sillage sur un océan lumineux. Désormais, le soleil faisait de franches apparitions, achevant de remonter le moral des équipages. On prit soin de ventiler les entreponts qui empestaient la crasse humaine, le chanvre et le goudron, et chaque équipe s'adonna à tour de rôle à une bénéfique toilette.

Le soir de Noël, un repas chaud, complété d'une ration d'eau douce supplémentaire et d'une généreuse dose de tafia, recueillit tous les suffrages. On joua de la musique, on chanta et on dansa des matelotes jusqu'à une heure du matin. Dimanche 28 décembre, on réduisit la voilure et sur chacun des bateaux on célébra un office à la mémoire de ses disparus. Sur l'Égalité, un hommage particulier fut rendu au mousse Quentin, âgé de neuf ans, et à Bon-pied-bon-œil, deux porte-bonheur de la frégate. L'ancien berger, qui avait extrait la balle de l'épaule de Camille, était monté sur le pont jeter les poubelles de l'infirmerie et il avait été emporté par une vague. Belmonte, quoique sceptique, accéda à la demande du docteur Villeneuve, qui avait juré avoir été ordonné prêtre constitutionnel. Il ferait un sermon. Chirurgien de marine, astronome, philosophe, naturaliste, peintre, Charles Villeneuve était incontestablement riche de compétences mais, s'il était un sujet tabou, c'était bien la raison qui avait conduit le brillant homme à s'aventurer au bout du monde. Rassemblés sous les tauds protégeant le pont principal du soleil des tropiques, fusiliers, gabiers et canonniers écoutèrent religieusement Belmonte dire la messe depuis le balcon de la dunette. À son tour, Villeneuve, dont la consommation d'opium ne faiblissait pas, se pencha sur le balcon et énuméra les noms des manquants :

– Quentin Urval, Requiescat in pace ! Martin Lesseps, Requiescat in pace ! Gilbert Morange, dit Bon-pied-bon-œil, Requiescat in pace !... Léon Durandel, dit Torche-Rhum, Requiescat in pace !...

Au terme de la litanie, il ânonna quelques phrases en latin dont personne ne saisit le sens, pas même l'aspirant Keroual ni l'ancien libraire Daniel, qui le parlaient couramment.

Percevant le malaise ambient, Belmonte s'avança :

– Marins de l'Égalité ! clama-t-il, nous n'oublierons jamais ceux de nos compagnons disparus. Ici commence pourtant la partie la plus difficile de notre mission ! Je suis fier de la conduire avec vous, fier de ce bâtiment que vous hissez à l'excellence ! Vive l'Égalité, vive la Gloire et vive la France !

En un instant, les visages perplexes se muèrent en consentement général.

– Trois hourras pour le capitaine, les gars ! tonna Lancou.

– HOURRA !

– HOURRA !

– HOURRA ! rugirent trois cents voix à l'unisson.

À une encablure au sud, la vibrante Marseillaise entonnée par les Gloires acheva de rasséréner les Français.

Le 4 janvier, à cent soixante milles au sud de Madagascar, on croisa la route d'un corsaire de Dieppe qui, fortune faite, regagnait l'Europe. Les nouvelles qu'il communiqua étaient inquiétantes : depuis quelques semaines, on observait une recrudescence des maraudes pirates autour de l'Île de France. Ne renonçant à aucune audace, Bloody Bill avait adressé un message au nouveau gouverneur Magallon de la Morlière. Dans sa missive, le « Roi de Monfia » exigeait qu'une taxe égale à quinze pour cent de la valeur des marchandises transitant par les îles françaises lui soit acquittée.

Si l'annonce avait tout d'abord fait rire les corsaires de Saint-Denis de la Réunion ou de Port-Louis, l'envoi de deux frégates lourdes de quarante-quatre canons avait jeté le trouble au sein des populations, aux premiers rangs desquelles de nombreux armateurs et négociants. D'après le Dieppois, même Surcouf, auréolé de la récente prise du Kent, faisait grand cas de ces lascars. Par ailleurs, les récits de tortures, de meurtres, de viols, d'enlèvements et de pillages foisonnaient chaque jour un peu plus dans le sillage des pirates. Belmonte, qui n'ignorait rien de la propension des insulaires à laisser libre cours à leur imagination et à colporter des ragots, choisit de mettre le cap sur l'Île de France où semblait se nouer le cœur de l'affaire.

Laissant la Réunion à bâbord, les Français se présentèrent le 8 janvier à quatre heures de l'après-midi, sous une chaleur accablante, devant la rade de Port-Louis, depuis peu rebaptisée Port Nord-Ouest. Possession française depuis soixante-cinq ans, la ville avait profité des formidables compétences de ses bâtisseurs successifs.

Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais, grand serviteur de la Compagnie française des Indes orientales, le chevalier de Tromelin et, plus

récemment, Anne-Joseph-Hippolyte de Maurès de Malartic, fidèles à la tradition exploratrice de la France, avaient œuvré au développement de ce territoire stratégique. Implanté au nord-ouest de l'île, doté d'une rade bien équipée et fort bien défendue par une artillerie côtière, d'une cale sèche, d'une armurerie et d'un hôpital, Port-Louis avait constitué une base arrière de premier choix pour les bâtiments de la Royale et servait aujourd'hui les intérêts des plus fameux corsaires de la République.

Sous grand-voile et misaine, portés par un léger vent d'est, les Français approchèrent à la vitesse de deux nœuds et, constatant l'encombrement de la rade, choisirent de mouiller au large. Sur les ponts de l'Égalité et de la Gloire, sur leurs gaillards et dans les gréements, des centaines d'hommes ne perdaient rien du spectacle de la terre et de ses promesses. Au coup de sifflet, les gabiers crochèrent dans la toile. Avec majesté, les frégates terminèrent leur course sur leur erre, rentrèrent dans le vent et larguèrent leur ancre dans un geyser d'eau turquoise. Sur la dunette de l'Égalité, Kernou vint rendre compte de ce que les amers étaient stables et Janiche nota l'information au journal. Quatre-vingt-quatre jours plus tôt, ils appareillaient de Brest. Avec le surcroît de route accompli dans le Sud, la performance était digne d'éloges.

Lancou supervisa la mise à l'eau de la chaloupe tandis que, des deux bords, les hommes répondaient avec allant aux nombreuses sollicitations des embarcations venues les accueillir. Étouffant dans son uniforme de cérémonie que Samuel avait patiemment brossé, Belmonte dévala l'échelle de coupée et prit place sur le banc de poupe, rendant leur salut aux passagers enthousiastes des esquifs. La chaloupe de l'Égalité convergea avec celle de la Gloire et, bord à bord, les deux hommes, qui étaient les plus gradés de la Marine française dans cette partie du monde, se saluèrent bicorné bas, un sourire entendu au coin des lèvres. Louvoyant entre une douzaine de lourds transports, autant de flûtes et un nombre impressionnant de corsaires, les nageurs eurent tôt fait de franchir les deux milles qui les séparaient du quai.

Les souvenirs se bousculaient dans l'esprit de Belmonte. Six ans plus tôt, il écumait l'Indien en qualité de troisième lieutenant du capitaine Denvernet, officiant à maintes occasions en qualité de patron de prise. Cette région était aussi celle de son premier amour et aujourd'hui plus que jamais, le souvenir de cette fille de Pondichéry qu'il n'avait su enlever planait dans sa mémoire.

Il balaya Port-Louis du regard. Les greniers en pierre s'étaient multipliés, mais la cité, bordée de reliefs montagneux aussi escarpés que verdoyants,

comptait toujours un grand nombre de maisons basses en bois. Les tavernes, quant à elles, semblaient être devenues l'unique attraction commerçante du front de mer. Quand les chaloupes crochèrent le long du quai, la liesse populaire submergeait déjà les soldats, et elle contamina les deux capitaines et leurs équipages. Le sentiment d'abandon des insulaires s'évaporait dans les chants et les accolades. Chacun, bourgeois, officier de mer ou de terre, commerçant ou planteur, cherchait à approcher les émissaires de la mère patrie. La cohue ne se dissipa qu'à l'arrivée du gouverneur qui accueillit les visiteurs avec une joie non feinte :

– Messieurs, Messieurs ! C'est un honneur pour notre île que de voir revenir à elle sa marine ! Et avec deux belles frégates en prime ! Au nom des habitants de l'Île de France, je vous souhaite la bienvenue !

– Je vous remercie du fond du cœur d'être venu à notre rencontre, Gouverneur. Capitaine Gilles Belmonte, commandant la frégate Égalité. Et voici le capitaine Thomas Neveu, commandant la Gloire, répondit Belmonte en saisissant la main tendue.

Simplement vêtu d'un pantalon de toile grise et d'une redingote bordeaux, le filleul du prince de Conti présentait un abord agréable. Ses joues rondes soulignaient son visage avenant et son air enjoué. Il leur présenta le capitaine d'armes Estéban Alonso, un solide mercenaire espagnol au service de l'Île depuis dix ans. Vint ensuite le tour des notables, qui les assaillirent de questions sur la gouvernance de la France, sur la situation en Europe et dans le Nouveau Monde ainsi que sur l'éventuelle arrivée de nouveaux renforts.

– Allons, allons, mes amis, objecta Magallon, les capitaines Belmonte et Neveu vous entretiendront de tout ceci au dîner que nous donnerons demain soir en leur honneur.

La promesse apaisa les curiosités et, encadrés par la troupe, on se fraya un chemin sur les routes de terre. À chaque angle de rue, la foule en liesse acclamait les officiers de marine. La rumeur, déjà rapportée par les embarcations qui formaient le comité d'accueil, enflait jusque dans les moindres recoins de Port-Louis : le célèbre capitaine Belmonte, dont les récits s'étaient hélas taris depuis sa capture, était ici avec sa non moins célèbre frégate, qu'il avait arrachée au joug anglais ! Pour les quatre mille habitants blancs ou libres que comptait la ville, l'horizon, tout à coup, s'éclaircissait.

Dans le salon de courtoisie de l'hôtel du gouvernement, les capitaines de l'Égalité et de la Gloire purent apprécier les autres qualités du gouverneur.

Assis autour d'une table basse en bois d'Asie, ils jouirent pleinement de la collation, faisant bombance de fruits et de gâteaux sucrés. Déclinant xérès et porto, Belmonte et Neveu jetèrent leur dévolu sur le whisky. Avec finesse, le gouverneur leur dépeignit la situation complexe de cet agglomérat d'îles et de comptoirs, aux mains d'une bonne demi-douzaine de puissantes nations belliqueuses. L'exposé concernant la « bande de Monfia » et cette idée folle de taxe prit du temps. Magallon évoqua la forte présence des corsaires et la nécessité que frères de la côte et marins de la République entretiennent des rapports amicaux. Avec huit mille esclaves à gérer dans la seule ville de Port-Louis, il n'était pas souhaitable de créer des troubles à l'ordre public. Un valet en pagne blanc entra dans la pièce et déposa un deuxième plateau sur la table.

– Je ne puis refuser une permission à terre à nos équipages qui se sont si bien comportés, Gouverneur. Je vous garantis cependant de passer le message, le rassura Belmonte, en s'efforçant de ne pas lorgner en direction des nouvelles victuailles.

– Je réponds de mes hommes, Gouverneur et, sauf votre respect, je vous invite à formuler la même adresse auprès de nos compatriotes corsaires... appuya Neveu, une pomme dans chaque main.

– Fort bien, Messieurs. Votre présence est un réel soulagement pour nous tous et je gage que ceci redonne la confiance nécessaire à nos entreprises ! À ce propos, votre affectation est-elle de longue durée... ?

– Notre mission est de protéger les îles de France et de la Réunion des Anglais et des pirates. Cependant, nous n'avons pas vocation à demeurer dans ces eaux au-delà, Gouverneur.

Magallon fit contre mauvaise fortune bon cœur.

– Je comprends. Une belle gageure, Messieurs ! Nous tâcherons de rendre votre séjour le plus agréable possible !

Certes, il aurait préféré que les frégates, formidables incarnations de l'État, demeurent au moins une à deux années dans la région, mais si le sort des pirates était réglé, au moins une vie normale serait-elle possible.

Devinant les réflexions de leur hôte, Belmonte regarda Neveu et dit :

– Dans le Sud, nous avons croisé un Anglais, un vaisseau de soixante-quatorze canons...

– Il arborait une flamme de commodore, Gouverneur, renchérit le Normand.

– Et un commodore entraîne avec lui plusieurs bâtiments, n'est-ce pas ?

– Nous resterons le temps nécessaire, conclut Belmonte.

Une expression de soulagement parcourut le visage bonhomme de François Magallon de la Morlière.

– Votre arrivée est un don du ciel, Messieurs, car le capitaine Surcouf s’apprête à regagner la France pour y épouser M^{lle} de Maisonneuve et le capitaine Anjou nous quitte pour une nouvelle campagne dans la mer des Indes. Il emmène avec lui la fine fleur de nos corsaires et je craignais fort de nous trouver démunis !

– Nous avons croisé un Dieppois au sud de Madagascar, Gouverneur, reprit Belmonte. Le capitaine Surcouf s’est paraît-il emparé d’un vaisseau de mille deux cents tonneaux portant trente-huit canons ?

Magallon apprécia un instant le xérés, un sourire jubilatoire aux lèvres :

– À elle seule, la Confiance a engrangé deux cents millions de livres de prises ! Si l’on cumule ces gains avec ceux de la Clarisse, M. Surcouf a ramené plus de cinq cents millions ! Aucun corsaire, pas même Dutertre ni Anjou, n’a fait mieux !

Un ange aux ailes d’or passa dans la pièce. Pour les deux capitaines de marine, dont la solde n’excédait pas trois cent vingt-six francs par an, ces sommes étaient absolument vertigineuses.

Neveu relata la situation politique et militaire en France, et Belmonte évoqua l’Angleterre à la lumière de ses lectures, puis fit un récit factuel de son évasion qui enchantait Magallon :

– Tout bonnement incroyable, Capitaine ! Mes félicitations à vous et à votre équipage ! Je crains que vous ne deviez raconter cette histoire plus d’une fois au dîner !

Les plateaux vides, on prit date pour le lendemain – l’invitation valait naturellement aussi pour les carrés – et les officiers retournèrent à leurs devoirs, accompagnés du capitaine Alonso. Sur le chemin du port, Belmonte et Neveu convinrent des priorités.

Une heure plus tard, le soleil ne s’était pas encore couché sur l’océan qu’une multitude d’allèges opéraient le ravitaillement des frégates en eau, en pain, en produits frais et même en volailles. Après la conduite d’un bâtiment à la mer, il convenait d’organiser l’escale, période de la vie du marin certes moins risquée, mais guère moins mouvementée. Quand la cloche de l’Égalité piqua six heures, le carré au complet se présenta dans la cabine du capitaine. Belmonte dit à chacun sa satisfaction pour le travail accompli et renseigna le nouveau rôle d’équipage.

À compter de dix heures du soir, les hommes seraient autorisés à descendre à terre par équipes de vingt, accompagnés d'un officier et de dix fusiliers, ceci pour une durée de six heures. La deuxième chaloupe et le canot seraient dédiés aux rotations sous la responsabilité d'un aspirant. On planifia les travaux de réparations et d'inspections pour les prochains jours et on étudia plus en détail les abords de Monfia. Si aucun plan n'était encore ébauché, tous se rallièrent à l'idée d'une prise en chasse des frégates pirates à leur prochaine apparition et d'une collecte d'information à Saint-Denis de la Réunion dès que possible. La communication qu'adressa Belmonte à son équipage rassemblé sur le pont à la nuit tombée ne souffrit aucune équivoque. Si le moindre grabuge éclatait, si une seule permission tournait mal, aucune autre n'aurait lieu. En responsabilisant ainsi les hommes – nul n'avait envie de s'attirer les foudres de ses compagnons –, en garantissant plusieurs séjours à terre, il obtint l'adhésion sans réserve des Égalités. Duval à ses côtés, il entreprit une minutieuse inspection de la frégate, laquelle confirma ce qu'ils savaient déjà : d'ici à quelques jours, bâtiment et équipage auraient effacé les stigmates de plus de douze mille milles de navigation et la formidable machine de guerre pourrait passer à l'étape suivante de sa mission.

À dix heures du soir, sous un tapis d'étoiles qu'illuminait une lune majestueuse, le capitaine de l'Égalité et son second appréciaient une fraîcheur relative en observant depuis la dunette l'embarquement des premiers missionnaires à la coupée bâbord. Pécule en poche, lavés et rasés de près, nattes impeccablement tressées, vêtus de leur unique pantalon d'apparat blanc à rayures rouges et de leur vareuse bleue à foulard, ils semblaient se rendre à la plus excitante cérémonie de leur vie. Quand les deux embarcations poussèrent sur les avirons, l'humeur collective exulta, les premiers à mettre un pied à terre prenant un malin plaisir à émoustiller leurs camarades restés à bord :

– Après nous, elles dormiront pour trois jours ! claironna le gabier Joseph, les mains en porte-voix.

– Elles t'auront dépouillé en moins d'un sablier ! rétorqua une voix depuis le gaillard d'avant, déclenchant les rires sur tout le pont.

Leur repas englouti, les hommes s'assirent par petits groupes le long des pavois, les plus jeunes écoutant religieusement les récits des anciens, dont la plupart n'avaient pas vingt-cinq ans. Amusé par les bribes de phrases

enjouées qui parvenaient jusqu'à ses oreilles, Jean Duval, qui se trouvait sur la dunette, ôta son bicorne et, se tournant vers Belmonte, lança :

– J'ai une faim de tous les diables, Commandant... Accepteriez-vous une invitation à dîner ?

Après tout songea Belmonte, ils n'avaient guère connu de loisirs ces derniers mois, voire ces dernières années. Et, avec Dupailon qui venait de prendre son quart, la frégate était entre de bonnes mains.

– Ce pourrait être l'occasion d'avoir un œil sur les hommes... répondit ce dernier d'un air malicieux.

Samuel en fut quitte pour ranger le dîner, et tous deux prirent place sur le banc de poupe, le garçon de cabine, tout sourire, assis derrière eux. Aux côtés du jeune Espagnol, Charles Villeneuve, qui avait bondi sur l'occasion, jubilait d'avance à l'idée de reconstituer sa réserve d'opium. Goûtant la légère brise de nord, Belmonte et Duval contemplaient, au-delà des navires, les lumières de Port-Louis dont ils se rapprochaient à grande vitesse. En arrière de la cité, la masse ténébreuse des montagnes bouchait l'horizon jusqu'aux astres.

Au fur et à mesure que l'on entraît dans le port, la musique, les cris et le tumulte devenaient plus pressants. L'embarcation se rangea habilement le long du quai dans le prolongement de ses pendantes de l'Égalité et de la Gloire. Apparemment, Thomas Neveu, dont le bosco saluait les nouveaux arrivants, n'avait pas non plus résisté à l'appel d'une parenthèse.

Marins et femmes de petite vertu déambulaient le long des estaminets qui jalonnaient le quai. Villeneuve et Janiche sur leurs pas, Belmonte et Duval passèrent devant le Gabier jouisseur, une taverne ouverte sur une allée de sable d'où s'échappaient des rires féminins qui semblaient confirmer la promesse de l'enseigne. Accoudé à l'un des nombreux tonneaux qui trônaient devant la façade, Lancou, une métisse au bras et une amphore de rhum à la ceinture, fumait le narguilé. Il adressa un signe de reconnaissance à son capitaine et un clin d'œil à son ami.

Au gré des bouges, ils croisèrent nombre de corsaires, la plupart ivres, dont les marques de sympathie à leur égard les rassurèrent quant au risque de rixe avec leurs matelots. Remontant la rue Suffren, ils parvinrent devant le Grand Café, refuge éminent de tout ce que l'île comptait de riches corsaires, négociants, armateurs et autres planteurs. L'enseigne, éclairée par quatre lanternes, était cernée d'insectes volants qu'un facétieux perroquet, dans une cage accrochée à une potence, ignorait superbement :

– Pas de crédit ! Pas de crédit ! informa le volatile tandis que Belmonte, amusé, poussait la lourde porte.

La chaleur et l'odeur du tabac prirent les quatre arrivants à la gorge. Dans un brouhaha d'ivresse et de rires, une centaine d'hommes richement vêtus, les visages et les bras brûlés par le soleil des tropiques, s'affairaient à jouer à des jeux d'argent autour de la vingtaine de tables rondes ou rectangulaires du vaste rez-de-chaussée. D'autres se tenaient debout, chopine en main, le long de deux comptoirs de trente pieds de long derrière lesquels s'activaient les serveurs.

Du plafond, bas et noyé dans les volutes de fumée, émergeaient deux énormes lustres à bougies. La pièce, plus distinguée que les tripots de Port-Louis, respirait la luxure. Évoluant entre les groupes attablés, une quinzaine de serveuses en tenue de soubrette distribuaient écuelles et cruches. Dans l'escalier, le ballet des couples renseignait quant à l'autre profession des drôlesses, dont certaines étaient manifestement édentées.

Luigi, le patron du Grand Café, un homme bien fait d'une cinquantaine d'années, vint à leur rencontre et se déclara honoré d'une si prestigieuse compagnie. Il prit soin de confier vestes et bicornes à son associée, une autochtone hors d'âge aux yeux étonnement vifs, et indiqua le fond de la pièce.

Dans la cacophonie des voix couvrant en partie la musique que s'évertuaient à produire deux nègres marrons, les quatre hommes se frayèrent un passage le long du comptoir. Samuel, impressionné, ne quittait pas l'aile protectrice de son commandant. Entre deux guéridons occupés par des frères de la côte au verbe haut, ils trouvèrent Thomas Neveu attablé avec le lieutenant Sirocco. On trinqua dans la plus parfaite fraternité et le docteur Villeneuve offrit même de régaler l'assistance.

– Jean ? Jean !

Une jeune femme d'origine européenne dont les splendides cheveux blonds et les yeux bleus étaient inattendus sous ces latitudes venait de s'arrêter devant Duval.

– Rosie ! s'émut, rayonnant, le second de l'Égalité en bondissant de son banc.

Devant la mine renfrognée de son compagnon, celle-ci ajouta aussitôt :

– Je te présente le capitaine Anjou, l'un de nos plus fameux corsaires...

Duval n'accorda guère d'importance à l'information et décrocha la belle du bras du gaillard pour enchaîner avec elle des rondes qui déclenchèrent les

rires de la jeune femme. Belmonte, Neveu et Sirocco les encouragèrent de leurs applaudissements. Moins enclin à partager la joie de ces retrouvailles, Anjou ne s'en laissa pas conter et gronda :

– Allons donc, Monsieur le Lieutenant ! Sommes-nous chez les primitifs pour agir de la sorte ? Votre tour viendra quand il viendra !

Duval se retint de châtier le bellâtre sur-le-champ :

– Je crains que ce ne soit vous qui fassiez irruption là où vous n'êtes plus attendu, Monsieur...

– Iriez-vous jusqu'à en discuter sur le pré ? interrogea le corsaire, sûr de sa force.

– Ventredieu ! Que se passe-t-il ici ? tonna une voix qui fit immédiatement cesser le charivari alentour. Est-ce là la façon dont se comportent des officiers de marine ?

Belmonte bondit aussitôt du banc et planta ses yeux verts dans les yeux fauves du tonitruant personnage dont il soupçonnait l'identité :

– Hé là, hé là, on se calme, Monsieur ! Mon ami ne fait que raviver quelques souvenirs...

Vêtu d'un pantalon blanc et d'une chemise en soie bleue, le corsaire, qui portait à la ceinture un sabre et deux pistolets, tous deux élégamment recouverts d'un foulard rouge, toisa le capitaine et le second de l'Égalité. Un silence pesant s'installa dans la pièce : chacun supputait les risques d'une telle rencontre dans de telles circonstances. Avec aplomb, le colosse questionna :

– Et à qui donc ai-je l'honneur, Monsieur, qui espérez infléchir ma sentence ?

Belmonte allait moucher l'insolent quand Duval prit les devants :

– Lieutenant Jean Duval, frégate Égalité, et voici mon commandant, le capitaine Belmonte, arrivés ce jour dans la belle Île de France. Vous deviez être fort saoul pour ne pas avoir eu vent de la nouvelle, Monsieur. Monsieur ?

Un murmure d'excitation parcourut l'assistance. Ravi de trouver des adversaires à sa mesure, le colosse répliqua :

– Robert Surcouf ! Pour vous servir... Ou vous éduquer, c'est selon ! L'Égalité ? Fichtre ! N'étiez-vous pas les piteux prisonniers des Anglais ?

Le murmure de l'assistance se mua en fièvre collective et atteignit son paroxysme quand Duval s'avança d'un pas :

– Du moins les Anglais en étaient-ils convaincus... Seriez-vous un ami des Anglais, Monsieur Surcouf ?

La messe était dite. Le Malouin se rua illico sur le second de l'Égalité qui s'était préparé à l'assaut et qui, d'une habile esquivé, envoya bouler le gaillard de vingt-sept ans à terre. Dans l'instant, Belmonte décocha un fulgurant coup de poing au capitaine Anjou, le projetant dans les bras du capitaine de la Confiance.

– Alors, Monsieur Anjou, serions-nous à ce point intimes ? fit mine de s'offusquer le Malouin dans un grand éclat de rire.

Surcouf et Anjou se remirent promptement sur pied et se ruèrent sur les officiers de marine avec fougue. Les quatre hommes tournoyaient entre les tables, bondissant là sur les bancs et fondant ici sur la partie adverse. Quand une poignée de frères de la côte décida de prêter mainforte aux Malouins, Thomas Neveu et Raphaël Sirocco se jetèrent à leur tour dans la mêlée. L'escarmouche, certes sérieuse mais circonscrite, se mua en un pugilat général occupant le fond de la taverne. Terré à quatre pattes sous une table, Charles Villeneuve observait du coin de l'œil les pirates chuter de tout leur poids dans un tintamarre de fer, puis se relever de plus belle. Bondissant d'un angle, Samuel se faufila entre les protagonistes, bouscula les serveuses sur son chemin et disparut dans la rue noire. À quatre contre onze hélas, le bénéfique tourna rapidement à l'avantage des corsaires.

Surcouf, aux prises avec Belmonte et dont la lèvre inférieure saignait abondamment, hurla soudain à la ronde :

– Pourparlers !

En gentilshommes, les belligérants cessèrent immédiatement l'échauffourée.

– La tournure de cet événement ne nous fait pas honneur, Messieurs ! Régalez-vous mes amis, et voyez comment le capitaine Anjou et moi-même réglons ce différend ! ajouta-t-il en jetant une poignée de pièces à la ronde.

L'espace se fit autour des quatre officiers qui prirent soin d'ôter ceintures et attirail.

– Comme au premier jour, Commandant ! glissa Duval, la chevelure en pétard et les boutons de chemise arrachés.

D'un coup de tête, Anjou expédia le second de l'Égalité à terre. Puis il sauta sur le comptoir le plus proche, renversant les verres, pour s'élancer à nouveau sur Duval.

– Jean ! cria Belmonte, dont le poing venait enfin de rencontrer la mâchoire de son adversaire.

Le second de l'Égalité roula instinctivement sur le côté et le corsaire s'écrasa lourdement au sol dans un éclat de rire général.

Acculés au comptoir, Surcouf et Belmonte s'étreignaient désormais virilement le cou tandis que, de l'autre bras, ils cognaient durement le ventre de l'autre.

Dévalant la rue Suffren en esquivant les joyeux attroupements, Samuel arriva devant le Gabier jouisseur. Le lieu affichait complet. Il cria à perdre haleine :

– À moi l'Égalité ! À moi l'Égalité !

Répondant à l'appel, une vingtaine de matelots lâchèrent dans l'instant femmes et bouteilles et coururent dans le sillage du garçon de cabine. Quand la porte du Grand Café s'ouvrit avec fracas sur les marins de la République, les corsaires eurent un instant d'hésitation, mais l'exhortation d'Anjou les remit immédiatement dans le droit chemin :

– Ah ! Et voici pour vous mes frères de la côte !

Les bourgeois s'écartèrent aussitôt, pariant sans vergogne sur un camp ou sur l'autre. Le choc tint ses promesses. En un clin d'œil, les coups pleuvaient tous azimuts tandis que bouteilles et chaises volaient par-dessus les tables. Dans la mêlée, s'élançant d'une table en forme de tonneau, Lancou s'offrit le luxe d'atteindre l'un des lustres. Il se balança avec aisance, assomma un corsaire d'un coup de pied et retomba avec fracas sur un autre. Dépité, Luigi, entouré de ses filles, regardait depuis l'arrière-comptoir son établissement partir en copeaux.

C'était la première fois depuis dix ans qu'une telle désolation s'abattait sur son commerce. De coutume, les affaires étaient réglées sur la plage... Ici on était entre gens responsables. Ceux que le gouverneur avait présentés en sauveurs faisaient voler en éclats une décennie de bonnes manières.

Répondant aux prières de l'Italien, le coup de sifflet du lieutenant de la troupe interrompit la chienlit.

– Vous voici enfin ! s'esclaffa Luigi, tout est sens dessus...

Il n'avait pas fini de prononcer sa phrase que le brêlage du lustre cédait, envoyant sur le plancher de bois sec une masse de quatre-vingts kilogrammes et deux douzaines de bougies. Quand le feu commença à prendre, un corsaire eut la riche idée de tenter d'en venir à bout avec ce qu'il avait sous la main. En cinq minutes, sous l'effet du rhum, le brasier devint incontrôlable et chacun se rua hors de la taverne, le personnel par la porte de derrière, les

corsaires emportant leurs compagnons inanimés sur leurs épaules, les Égalités faisant de même.

Sortant hagards des maisons alentour, les habitants apportaient qui un seau qui une bassine, et une chaîne de solidarité se forma rapidement entre le puits le plus proche et la taverne.

Dans la farandole des bonnes volontés, chemise ouverte et visage tuméfié, le capitaine de l'Égalité se retrouva fortuitement à côté de celui de la Confiance :

– Nous n'en avons pas terminé, Capitaine Belmonte... l'informa ce dernier, dont l'œil droit avait quasiment disparu sous l'hématome.

– Parbleu, non, Capitaine Surcouf ! Rappelez-moi d'égaliser l'autre œil !

À deux heures du matin, épuisés devant les décombres fumants, ils se séparèrent moins fâchés, avec la promesse toutefois de solder le contentieux.

Belmonte endossa sa veste, noua ses cheveux et, précédé de deux sentinelles munies de lampes, reconduisit son détachement au quai avec autant de dignité que possible. Neveu et ses Gloires suivirent, les hommes s'apostrophant en catimini à propos de cette remarquable permission. Janiche régenta l'embarquement des deux chaloupes et du petit canot de l'Égalité, et on mit le cap sur la sortie du port sous la bienveillance d'une lune généreuse. Le silence de la baie, à peine troublé par le bruit des avirons, apaisa les esprits. La porte de coupée franchie, Belmonte et Duval s'efforcèrent de conserver leur sérieux à la vue des têtes ahuries du comité d'accueil. Regroupé au pied du grand mât, les permissionnaires suivants observaient un à un leurs compagnons aussi amochés que saouls poser le pied à bord.

Décontenancé, Dupailon salua :

– Dois-je renvoyer les hommes dans l'entrepont, Commandant ?

La question plaçait Belmonte devant ses propres manquements. À ses yeux, il n'était guère loin du discrédit. Envoyer une nouvelle équipe à terre serait une pure provocation. A contrario, priver ces braves garçons de leur tour à cause de leur bougre d'âne de capitaine n'était qu'injustice. Imperturbable, Duval glissa :

– Si vous me le permettez, Commandant, l'honneur de l'Égalité est sauf, les suivants pourront se réjouir plus calmement désormais...

La remarque déclencha un sourire sur le visage tumescent du capitaine.

– Lieutenant Dupailon, intima-t-il, veuillez superviser l'embarquement des hommes. Je viens avec vous.

Émergeant des montagnes, le soleil inondait Port-Louis de sa lumière matinale. Il n'y avait pas un souffle d'air à la ronde, si bien que, dans le port et dans la baie, les navires inertes semblaient posés sur un miroir. Huit paires de bras souquant sur ses avirons, une chaloupe officielle, pavillon tricolore à la proue, approchait de l'Égalité.

À bord de la frégate, les récits personnels ne manquaient pas, l'imagination non plus. Parmi les élucubrations qui avaient fleuri en quelques heures, l'envolée de Lancou dans le lustre du Grand Café lui permettait à présent de se targuer d'une bonne douzaine de corsaires assommés.

Samuel se glissa tel un chat jusqu'à la petite fenêtre de poupe et tira le rideau.

– Bonjour Commandant, un officier de la garde du gouverneur approche. Il sera là d'une minute à l'autre.

– Quelle heure ? maugréa Belmonte en se redressant laborieusement.

– Neuf heures. Vous avez dormi quarante minutes, Commandant.

Il voulut se masser le visage, mais y renonça. Samuel tira un miroir de la petite table de chevet et le lui tendit charitablement.

– Vous n'avez même pas voulu que je vous soigne tellement vous étiez épuisé, Commandant...

Son reflet lui confirma ce que sa douleur lui faisait présumer : ce diable de Robert Surcouf n'avait pas la main légère et il visait juste. Une rapide toilette à l'eau chaude et un café plus tard, il accueillait le messager à la coupée tribord.

– Capitaine Alonso, je vous souhaite la bienvenue à bord de l'Égalité, dit-il d'un ton protocolaire.

Celui-ci salua et parcourut du regard le pont puis le complexe grément, feignant d'ignorer le coupable visage de son hôte.

– C'est un véritable honneur pour moi de fouler le pont de cette si valeureuse frégate, Capitaine Belmonte. Puis-je vous parler en privé s'il vous plaît ?

Alonso, impeccable dans son uniforme sombre aux épaulettes dorées, remonta le long couloir sur les pas de son hôte et accepta volontiers le café qu'on lui tendit. Ils fumaient au balcon de poupe quand l'officier espagnol, d'une voix posée, en vint aux faits :

– Vous devinez les raisons de ma présence, Capitaine... Le gouverneur vous attend à dix heures avec le capitaine Neveu...

Belmonte observa le visage franc de son interlocuteur. L'entretien s'annonçait houleux. Alonso avait cependant eu l'élégance de ne pas aborder devant l'équipage ce qui ressemblait fort à une convocation.

– Je vous suis, Capitaine, répondit Belmonte en confiant les moques à Samuel.

Ce dernier brossa hâtivement la veste de son protecteur. À la coupée, Duval le retint un instant :

– Puis-je vous accompagner, Commandant ?

– Ce ne sera pas nécessaire, Lieutenant... L'Égalité a besoin de vous pour superviser ses permissionnaires ! répondit-il un large et douloureux sourire aux lèvres.

Accablé par un sentiment de culpabilité, le second, qui ne supportait pas l'idée que son ami endosse la responsabilité de ses propres bêtises, suivit d'un air contrit la chaloupe qui s'éloignait en direction de leur conserve.

À dix heures tapantes, les capitaines de l'Égalité et de la Gloire franchissaient la porte du bureau du gouverneur de l'Île de France. De belle dimension, occupée par de nombreuses bibliothèques accueillant quantité d'ouvrages et de documents administratifs, la pièce donnait sur une terrasse qui offrait un point de vue imprenable sur la ville et sur la baie. Derrière sa table de travail rehaussée d'une petite estrade, celui qui avait aussi rang de général les accueillit d'un air glacial. Non moins amochés que leurs adversaires de la nuit, les capitaines Surcouf et Anjou, figés, leur jetèrent un regard amusé.

Belmonte s'aligna à la droite du Malouin, Neveu à ses côtés, et les deux officiers de marine saluèrent le maître des lieux. Assis à un plus modeste bureau dans l'angle, le secrétaire particulier n'avait d'yeux que pour sa plume.

Pour Magallon, l'exercice s'annonçait difficile. Il s'apprêtait à blâmer des hommes qu'il admirait, de surcroît issus d'une autre arme que la sienne et dont il mesurait toute la spécificité. Il consentit un mouvement de tête en signe d'accueil et laissa éclater son exaspération :

– Honte à vous, Messieurs ! Les beaux officiers que voilà, donnant leur parole et la reprenant aussitôt ! Cela vous met en joie ? Effacez ces sourires béats de vos délictueux faciès ! rugit celui dont l'amabilité naturelle s'était manifestement envolée avec les fumées du Grand Café.

La leçon dura dix minutes. Quel genre d'hommes étaient-ils pour se battre entre eux quand leur propre maison était assiégée de toute part ? Quel

exemple retiendraient les marins quand l'Île avait besoin d'unité ? Que valait donc leur parole d'officiers de marine et de frères de la côte ? Et qui allait indemniser M. Luigi, dont la plainte était déjà parvenue jusque dans ces murs ?

– Vous comprendrez qu'en ces temps où le bien public est notre dernier rempart contre les intérêts personnels et l'anarchie, je ne puis laisser ces actes impunis... conclut-il. Capitaine Belmonte, le dîner célébrant votre arrivée est reporté à demain. Vous et le capitaine Neveu irez réfléchir à votre conduite en prison. Vous êtes aux arrêts pour vingt-quatre heures, Messieurs !

– C'est bien le moins, Gouverneur ! gloussa aussitôt Surcouf, railleur.

Habitué des frasques des corsaires, Magallon ignora la remarque et les pointa à leur tour du doigt :

– Vous joindrez vos pertinentes réflexions aux leurs, Capitaine Surcouf, et cela vaut aussi naturellement pour vous, Capitaine Anjou !

Les quatre officiers s'observèrent longuement. Ensemble, ils disposaient d'une force vingt fois supérieure en hommes et en canons à celle du représentant du gouvernement. Un simple refus de leur part, et ils repartaient libres. Il y avait cependant faute, et aucun d'entre eux ne souhaitait malmenier l'autorité de cet homme qui orchestrait une gouvernance de premier plan en dépit de conditions difficiles.

En outre, l'idée d'une nuit complète à dormir de tout son saoul loin des affres du commandement ne rebutait pas totalement Belmonte.

Il décrocha sa ceinture, s'avança de plusieurs pas et déposa son sabre sur le bureau.

– Je vous présente mes excuses, Gouverneur.

À leur tour, Surcouf, Neveu et Anjou remirent leur attirail et se fendirent des mêmes mots.

Soulagé par ce retour à la discipline, Magallon, beau joueur, adopta une posture plus amicale :

– Fort bien, Messieurs, il nous reste à régler un dernier point, et non des moins épineux : M. Luigi évalue sa perte à quatre mille francs...

– Le faisant ! éclata de rire Anjou, son bouge ne vaut pas la moitié, et encore, avec une literie neuve et la cave pleine !

– Son perroquet en vaut bien deux mille à lui tout seul ! renchérit Surcouf.

On rit.

– Je paierai, annonça Anjou.

– Ventredieu ! protesta Surcouf, avez-vous oublié que, sans moi, vous repartiez les pieds devant, mon ami ? J'en prends la moitié !

– Cela est hors de question, s'insurgea immédiatement Belmonte, qui n'avait pas la moindre idée de la façon dont il allait réunir une telle somme.

– Notre argent ne serait-il pas assez clinquant pour la marine, Capitaine ? interrogea le Malouin d'un air faussement sévère.

– Allons, allons, Messieurs, objecta Magallon, Capitaine Belmonte, sans faire injure à votre métier, nous savons tous ici que celui-ci fait nécessairement de vous quelqu'un de désintéressé... Et je vous imagine mal puiser dans les réserves de fonctionnement de votre frégate. Je vous invite chaudement à accepter la généreuse offre des capitaines Anjou et Surcouf...

– Je consens volontiers à une avance, répliqua-t-il à l'attention des corsaires, jusqu'à ce que nous ayons mis la main sur l'or des pirates.

– J'approuve totalement ! dit Neveu.

– C'est entendu ! trancha Surcouf, mille francs par tête et nous pourvoyons à l'avance de nos officiers de marine !

– Cette affaire est donc close, Messieurs, elle nous prouve qu'il y a toujours une solution pour des hommes de bonne volonté. Je vous dis donc à demain...

Magallon serra les mains des quatre hommes et se retira, laissant les capitaines dicter leurs instructions à leurs bâtiments respectifs. Pour le gouverneur, il convenait désormais de rassurer l'Italien, dont les nombreux réseaux aux quatre coins de l'océan Indien méritaient d'être ménagés.

– Je vous les confie, dit-il au capitaine Alonso qui patientait à la porte.

À la tombée de la nuit, François-Louis Magallon appréciait un verre de xérès sur la terrasse de son bureau. À l'horizon, les dernières lueurs s'évaporaient en même temps que la chaleur. Sur les navires, les pavillons tricolores, malouins et corsaires étaient halés bas. Depuis qu'il avait pris ses fonctions quelques mois plus tôt, c'était la première fois qu'il avait eu à gérer un différend de cette ampleur entre résidents de son île. En son temps, son prédécesseur s'était plus d'une fois employé à apaiser les rapports entre corsaires, allant même jusqu'à interdire un duel entre Robert Surcouf et Jean-Marie Dutertre. Bougres de marins ! Comme si le développement d'une île et la protection de sa population ne réclamaient pas assez de besogne ! Comme si les tempêtes tropicales, les Anglais et à présent les pirates ne suffisaient pas à son labeur ! Une idée germa dans la tête de l'officier général. Satisfait, il héla le sergent de garde...

Assis à même la pierre suintant d'humidité dans deux geôles contiguës du fortin sud éclairées par de simples bougies, Belmonte et Neveu d'un côté, Surcouf et Anjou de l'autre, s'ignoraient à travers des barreaux rouillés. Les quatre hommes étaient les seuls hôtes des lieux. En quête de nourriture, quelques rats audacieux recevaient un coup de pied dès qu'ils approchaient des captifs.

La lourde porte du couloir s'ouvrit dans un grincement strident et un sergent s'approcha des cellules, portant un plateau de bronze.

– Ah ! C'est pas trop tôt, Martel ! l'accueillit Surcouf.

– Suis soldat, Capitaine, pas cuisinier, lui répondit celui-ci.

Le militaire posa le plateau à terre et, par une trappe, distribua de l'eau, du vin et du rhum aux corsaires, du pain, de la volaille rôtie et du fromage aux officiers de marine.

– Et pour nos ventres ? A-t-on idée de se nourrir avec de l'eau ? protesta Anjou.

– Ordre du gouverneur, Capitaine...

– Morbleu, Martel ! Moi qui ai pris ton crétin de frère avec moi ! Je te maudis, Harpagon des îles ! rugit Surcouf.

Le sergent s'assura que les chaînes étaient dûment cadenassées et s'éloigna aussitôt.

– Maraude ! Pendard ! Coquin ! poursuivit le capitaine de la Confiance à l'adresse de la porte close.

Les corsaires s'adonnèrent à la boisson avec application. Belmonte et Neveu firent bombance avec cœur. Mais la faim ne tarda pas à tarauder les premiers tandis que la soif rattrapait les seconds.

– J'ai une proposition à vous faire, Capitaine Surcouf... suggéra Belmonte en s'approchant des barreaux.

– Elle sera considérée comme il se doit, Capitaine Belmonte.

– Comme vous le voyez, il nous reste bien assez de nourriture pour satisfaire vos solides appétits... Nous vous la cédon, en échange de quoi nous serions curieux d'en savoir davantage sur la prise du Kent...

Un large sourire parcourut le visage tuméfié de Robert Surcouf qui s'approcha à son tour des montants :

– Votre proposition n'est pas sans intérêt, Capitaine... Un récit de première main est chose précieuse... Les Anglais – Dieu les damne ! – étaient quatre cents et nous autres cent soixante !

Tous deux échangèrent une œillade complice et le corsaire reprit :

– Je pose une condition à votre honnête offre, Capitaine : racontez-nous comment l'Égalité a mis les voiles à Spithead et je compléterai mon histoire de cette convenable amphore...

Quand, au petit jour, le sergent Martel vint libérer ses marins, il ne fut guère surpris d'être accueilli en chansons. Résonnant dans le couloir, le chœur à quatre voix naviguait sans faiblir. Relâchés dans la rue, les capitaines regagnèrent le contrebas de la ville en titubant, leurs voix puissantes réveillant tout ce que le quartier comptait d'âmes endormies. Avant midi, chacun sur l'île savait que corsaires et marins de la République tendaient vers un même but. Le gouverneur Magallon de la Morlière avait une nouvelle fois accompli son devoir.

Le lendemain, Robert Surcouf, dont les Anglais avaient mis la tête à prix, appareillait pour la France au terme de deux années d'une campagne exceptionnelle. Quand la Confiance, toutes voiles dehors, quitta la baie sous un soleil à son zénith, les frégates françaises la saluèrent au canon. Le soir même, Anjou partit cap au nord-ouest en quête d'un convoi au sujet duquel il était parfaitement informé. Il emmenait avec lui une corvette, trois bricks et plus de quatre cents hommes.

Sur l'Égalité, les travaux de préparation et d'avitaillement avaient succédé aux permissions qui avaient vu les équipages envahir les tavernes. De fait, l'escale resterait dans les mémoires comme une parenthèse enchantée. Au terme de six journées, l'Égalité et la Gloire étaient prêtes à reprendre la mer. Il était temps pour Belmonte de rendre une visite de courtoisie au gouverneur.

Les deux hommes appréciaient un whisky sur la terrasse en observant la brume se dissiper peu à peu dans la baie. Depuis la veille, le vent d'ouest, chargé en humidité, drainait avec lui des nappes brunes derrière lesquelles disparaissaient les silhouettes des navires avant de rejaillir plus loin. Au loin, les gréements des frégates surgissaient par intermittence à travers le voile gris du brouillard qui s'estompait peu à peu. Magallon porta le verre à ses lèvres et but une généreuse gorgée avant de se tourner vers Belmonte :

– Entre nous, Capitaine, quelles sont vos chances de succès ?

Belmonte tira une blague de sa veste et roula du tabac.

– Bloody Bill possède deux excellentes frégates et j'ignore de combien de navires il dispose en tout... Deux bricks résolus peuvent changer le cours

d'une bataille... Je ne crois cependant pas les pirates aussi organisés que nous au combat. Le large est leur point faible.

Magallon opina du chef tandis que Belmonte tirait une bouffée. Soudain, la cloche du fortin nord résonna sur la ville et dans la baie.

– Une lunette ? Vous avez une lunette ? demanda-t-il sans façon.

Magallon revint de son bureau avec dans les mains l'instrument, qu'il tendit au capitaine de l'Égalité.

– Maudits pirates ! maugréa le gouverneur.

La mire renseignait un mouillage figé et mystérieux quand un éclat lumineux apparut à l'ouest à seulement une encablure de la position supposée des frégates. Au loin, les couleurs du couchant déchiraient la brumaille et embrasaient l'horizon. Le sang de Belmonte se glaça sur-le-champ. Un navire de transport transformé en brûlot arrivait résolument vent arrière, cap sur la Gloire. À ses côtés, deux chaloupes faisaient force de rames et s'évertuaient à récupérer les hommes du coup de main qui se jetaient à la mer. Sur le pont du brûlot, il n'y avait désormais plus âme qui vive. Barre attachée, la bombe de feu poursuivait son funeste dessein, ses voiles s'embrasant les unes après les autres. Le bruit sourd de l'artillerie côtière entra en résonance dans la baie. Hélas, les quelques coups qui touchèrent au but ne permirent pas de couler le brûlot. La lunette changea de nouveau d'observateur et Belmonte nota que la Gloire filait son mouillage en catastrophe. Ses chaloupes jetées à l'eau en vue de la remorquer, ses voiles précipitamment larguées ou hissées, ses hommes sur les ponts armés de longs repoussoirs, la frégate de Neveu tentait absolument tout pour échapper au désastre. Rien n'y fit. Quand la boule de feu vint se fracasser sur les bordées sèches du Français, il s'embrasa à son tour.

– Par tous les diables... lâcha Belmonte, consterné.

Fuyant la crémation, des dizaines d'hommes sautaient par-dessus bord. Si on considérait la très faible proportion de marins sachant nager, la note promettait d'être salée. Il balaya scrupuleusement la baie à la recherche d'un autre danger dont il ne trouva trace. Venant des navires au mouillage, les embarcations volaient au secours des rescapés. Une expression de rage parcourut le beau visage abîmé. Une paire de milles plus au large, deux frégates lourdes évoluaient cap au sud-ouest sous voilure réduite, un éclatant pavillon à l'artimon.

– Je crains que l'escorte du commodore ne soit arrivée, Gouverneur... conclut-il en rendant la lunette à son hôte.

On se quitta sans autre cérémonial et le capitaine de l'Égalité pressa le pas jusqu'au quai.

Dans la nuit naissante, debout sur le banc de poupe de la chaloupe qui faisait face à la frégate en feu, Belmonte ordonnait ses pensées. La perte de la Gloire et sans doute d'un grand nombre de ses marins était un drame. Thomas Neveu était-il toujours en vie ? Il se rassura comme il put en songeant que les Anglais, se jouant parfaitement de la brume et remarquablement impétueux, avaient cependant manqué d'audace. Deux passages à courte distance auraient sans doute permis d'endommager l'Égalité pour longtemps, voire de l'incendier à son tour en tirant à boulets rouges.

La nuit qui suivit l'attaque fut un long tunnel de souffrances. L'hôpital étant comble, il fallut aménager l'hôtel du gouvernement pour y loger la quarantaine de brûlés dont les cris déchirants parvenaient jusqu'aux habitations voisines. Un premier bilan annonça cent quatre-vingt-quatre morts ou disparus sur les trois cent vingt-cinq Gloires. Neveu, choqué, s'occupa des survivants et supervisa les recherches en mer tout en n'omettant pas de se blâmer. Remorquée par une demi-douzaine de chaloupes, l'Égalité s'embossa à l'entrée du port.

À midi, sous un ciel redevenu limpide, entassées sur la place de l'église, plus de deux mille personnes, combattants ou civils, rendaient hommage aux disparus. L'archiprêtre de Port-Louis, un vieux sage arrivé dans l'île avant la Révolution, lut un long chapitre de l'Évangile selon saint Jean et prononça un émouvant sermon.

En contrebas des quelques marches, les officiels, Magallon, Belmonte et Neveu en tête, se recueillaient têtes hautes et mains jointes.

– Requiescat in pace ! conclut l'homme de Dieu d'une voix vibrante.

Illuminant soudain son visage, une idée folle venait de germer dans la tête du capitaine de l'Égalité. À quatre heures de l'après-midi, l'unique frégate française dans l'océan Indien disparaissait à l'horizon toutes voiles dehors. Il était temps que les ennemis de la France entendent aussi parler latin.

VII

POURPARLERS

Lundi 26 janvier 1801,
par 9°43' Sud et 43°22' Est.

BIEN QU'IL S'EMPLOYÂT à remonter au vent tribord amures de toutes ses voiles ad hoc, le HMS Albion ouvrait péniblement la route à ses deux frégates et ne dépassait guère les trois nœuds. Sous un soleil dardant ses rayons sur une mer qui brillait de mille feux, une houle languissante soulevait le navire de guerre toutes les vingt secondes comme s'il n'était qu'un fêtu de paille, offusquant lourdement ses voiles.

Philip McMullan, songeur, arpentait la dunette le long des canons de retraite, sous les regards discrets de l'équipe de quart. À la table de navigation, entourés de cages contenant volailles et cochons, le capitaine de pavillon Sullivan Webster et le lieutenant Sterling s'entretenaient. Les cris permanents des animaux irritaient les oreilles du commodore, mais il s'interdit la moindre manifestation d'irascibilité. L'ultime point de rencontre à Madagascar avait permis de reconstituer l'escadre, de renouveler des cales bien maigres et surtout d'obtenir de précieuses informations sur la topographie et les défenses de Monfia. Avec une seule frégate, les Français ne constituaient plus une menace et la nouvelle du départ de Surcouf, qui mettait hélas un terme à son projet de capturer le Malouin vivant, éclaircissait l'horizon. Il ajusta pour la énième fois sa perruque et observa la frégate du capitaine Davies. Elle évoluait sous basses voiles à deux milles au vent et réduisait encore la voilure pour conserver sa position. Le visage de l'Anglais se fendit d'un sourire.

L'initiative de Richard Davies à Port-Louis faisait honneur à son oncle. Cependant, le différend qui avait opposé ses capitaines en public durant l'attaque ne correspondait pas à ce qu'on était en droit d'attendre d'officiers de la Navy. Davies n'avait que modérément goûté la prudence de son aîné, qui n'avait pas poussé leur avantage en détruisant le second Français. L'échange au porte-voix qui avait suivi la décision du capitaine Everton de regagner le large avait pour le moins surpris les équipages, et la protestation officielle que Davies avait adressée à son officier général à Madagascar n'avait guère apaisé les esprits. McMullan en était convaincu : le jeune Davies appartenait à cette nouvelle génération d'officiers qui apporterait à l'Angleterre la victoire finale, mais manquait encore au capitaine de la Surprise de mesurer les bienfaits de la discipline.

– Capitaine Webster ? intima-t-il d'une voix qui porta jusqu'au poste de navigation.

L'officier remonta aussitôt la dunette et salua.

– Signalez au capitaine Davies de tenir sa position, je vous prie.

Sullivan Webster porta derechef le message à l'aspirant en charge des signaux. La pavillonnerie s'éleva rapidement dans le ciel, portant le numéro de la Surprise. Davies, qui s'appliquait à régler sa vitesse sur celle de sa pataude conserve, allait certainement recevoir le message comme une brimade, mais il apprendrait ainsi que l'on ne brave pas impunément l'autorité supérieure. Soucieux, McMullan retourna à l'observation de l'horizon au sud. La saison des tempêtes commençait au mois de novembre. Or, près de trois mois après le début de cette période tant redoutée des marins et des insulaires et qui courait jusqu'au mois d'avril, deux tempêtes tropicales s'étaient déjà manifestées. À chaque jour que Dieu faisait, son instinct l'alarmait : les prochaines basses pressions seraient tout sauf une partie de plaisir... Qu'était-il advenu du HMS Duncan dont on ne savait rien depuis dix-neuf jours ? Si le grand Sud donnait des sueurs froides aux rapides frégates, il était un endroit mortel pour les lourds et volumineux vaisseaux de lignes. Sans nouvelle du capitaine Connor O'Kelly, devait-il considérer ses six cent huit hommes et ses soixante-quatorze canons comme perdus ? À toutes fins utiles, il avait laissé à Madagascar des consignes au Duncan ainsi qu'à chacun des transports de la Couronne qu'ils avaient croisés. La mer, songea-t-il, ne se parcourait pas, elle se laissait emprunter.

Restait à en finir avec son ancien lieutenant qu'il avait longtemps considéré comme son fils spirituel. Hélas, le faible vent de nord ne les avait

jusqu'à présent guère aidés à atteindre leur position actuelle à une centaine de milles dans le nord des îles Comores. À ce rythme, il leur faudrait au moins quatre jours pour arriver en vue de Monfia. Or, chaque jour comptait s'il voulait surprendre les démons dans leur île avant que ceux-ci n'aient vent de leur présence dans ces eaux.

Dans ce même paradis de lumière, à cent trente milles dans le nord-ouest des Anglais, l'Égalité remontait dans le vent tribord amures, soutenue par une brise régulière. À bord, un sentiment de solitude pesait sur les hommes. La gifle cinglante reçue huit jours plus tôt à Port-Louis se dissipait cependant dans le rythme frénétique des exercices combinés de manœuvres et d'emplois des canons. Rassemblés à l'avant sous les tauds protecteurs, les fusiliers du capitaine Victoria faisaient feu de tout bois sur des cibles flottantes, tandis que les gabiers de l'équipe des tribordais, véritables voltigeurs des airs, vérifiaient pour la énième fois le moindre palan, le moindre raban, la moindre manœuvre. Certes, le pavillon français était désormais le moins bien loti en comparaison de celui de l'Union Jack ou du pavillon noir, mais l'appareillage peu après la cérémonie n'avait pas manqué d'intriguer les hommes et, dans une certaine mesure, de les remobiliser. Comme de coutume, les commérages fleurissaient dans l'entrepont, se propageaient de bouche à oreille et redescendaient des gaillards pour mieux nourrir les hypothèses les plus farfelues. Il n'avait échappé à personne que Monfia n'était plus qu'à une centaine de milles. Que mijotait ce diable de capitaine qui, depuis la veille, passait son temps dans la chambre des cartes ?

Le vent de nord se maintint toute la nuit, permettant à la frégate de filer à cinq nœuds sous un plafond d'étoiles. Quand le soleil se leva, révélant des terres vierges à l'horizon, la voix de la vigie ajouta à l'excitation ambiante. Peu après midi, le relief peu élevé de Monfia se précisa. Dans les hauts, petit et grand huniers et perroquet de fougue disparurent sous la poigne des gabiers. La frégate approcha de Chole Bay à trois nœuds, sous basses voiles. Chauffée par un soleil vigoureux, la dunette connaissait l'affluence des grands jours. Lunette en mains, le carré au complet observait la petite île de Juani, porte d'entrée de la baie au sommet de laquelle le Jolly Roger flottait à un mâtereau. Deux coups de canon retentirent respectivement des promontoires nord et sud de la passe de Kinasi, violant la sérénité de ces lieux enchanteurs. En réponse, l'Égalité envoya un pavillon blanc au-dessus des trois couleurs et assura le message d'un coup de canon. Avec méthode,

l'équipe de pont élinguait la chaloupe tandis que des dizaines de paires d'yeux convergeaient vers le capitaine qui descendait deux à deux les marches du grand escalier.

À la coupée, Belmonte serra la main du capitaine Victoria et de chacun des hommes présents, s'amusant un instant de ce que tous affichaient un curieux air de recueillement.

– Nous nous sommes tout dit, Messieurs. À ce soir ou à jamais, donc.

– À ce soir, Commandant ! répondirent en chœur Dupailon et Rancourt.

– Que la sainte Mère veille sur vous, Commandant, glissa le Sétois avant d'ordonner le garde-à-vous.

Kernou choisit cet instant pour émerger de derrière les officiers :

– Pardon de vous déranger, Commandant, mais si vous pouviez remettre ça au « petit »... Je vous serais bien reconnaissant...

Belmonte fourra la petite bourse en cuir dans sa poche.

– Il m'est avis que le fils du Druide ne doit pas être si petit que cela... dit-il avec un sourire en coin. Lieutenant Duval, à vous le soin !

– Soin provisoire, Commandant ! approuva celui-ci en saluant avec une solennité inhabituelle.

Plus concentré que jamais, Janiche se joua de la longue houle et fit habilement éviter la chaloupe. Pavillon blanc à la proue, il mit le cap sur la passe et, rapidement, les fortifications de fortune se firent plus précises. De part et d'autre du goulet, large d'un demi-mille, Belmonte recensa une douzaine de canons. Sans doute s'agissait-il de pièces de dix-huit livres prélevées sur les transports capturés mais, ébloui par un soleil de plomb, il ne put en évaluer le nombre avec précision. Il songea que la logistique et les efforts consentis pour protéger l'accès à la baie n'avaient pas dû être une mince affaire. Sur chacun des promontoires, des dizaines de pirates étaient désormais visibles, parfois affairés à renseigner leur chef au moyen de pavillons. De toute évidence, Bloody Bill exigeait une conduite militaire.

Le goulet passé, la chaloupe longea les navires mouillés le long de la presqu'île au sud. Une demi-douzaine de transports et autant de bricks stationnaient en ligne, prolongés par les deux fers de lance de la flotte pirate. À la vue de l'ancienne Cassandre arborant le pavillon noir, le cœur de Belmonte se serra. Sur les ponts, les équipages de quart de mouillage, armés jusqu'aux dents et bandeau vissé sur la tête, observaient d'un œil hostile cet officier français qui nourrissait la prétention de parlementer.

Un terrible doute germa dans son esprit. Serrant dans la poche de son pantalon le médaillon offert par Camille, il balaya les rameurs du regard et ceux-ci concentrèrent aussitôt leur attention sur le plancher de la chaloupe. Le prenaient-ils pour un fou ? Qu'était-il venu faire dans cette galère à l'issue hautement incertaine ? Était-ce l'intrigante personnalité de Bloody Bill qui l'avait conduit à fomenter ce plan, ou avait-il simplement répondu avec les moyens du bord à une situation désespérée ?

La chaloupe glissait désormais sur les eaux turquoise de la baie que plus un souffle de vent ne venait rider. Le relief sous-marin fourmillait de coraux et d'une grande variété de poissons multicolores. Le visage de Belmonte se ferma. Cet aquarium paradisiaque n'était jamais que le jardin d'une bande de sème-la-mort. La chaleur devint étouffante tandis que, dans l'étrave, une immense plage de sable blanc en forme de demi-lune, bordée de cocotiers, laissait entrevoir en arrière-plan de nombreuses cases et greniers. Janiche mit le cap sur une jetée en bois de belle facture, longue d'une centaine de mètres et qui accueillait un grand nombre d'embarcations à rames et à voiles. Au sud, deux douzaines de barques de pêche et de commerce reposaient à même la plage. On crocha dans l'échelle et Belmonte bondit de la chaloupe. Le comité qui l'accueillit était composé d'un solide gaillard au faciès breton et dont l'œil droit était recouvert d'un bandeau, à la tête d'une dizaine de sbires de type européen, arabe et nègre-marron. Celui-ci ne s'embarrassa pas outre-mesure de formules de politesse :

– Il faut être fou ou idiot pour venir nous trouver ainsi, Capitaine... Capitaine ?

– Je suis le capitaine Belmonte, commandant la frégate Égalité. Celle-là même à bord de laquelle sert votre père... Vous lui ressemblez d'ailleurs comme deux gouttes d'eau, Monsieur Kernou.

Pris au dépourvu, le pirate ôta son bandeau et le sonda intensément :

– Que me chantez-vous là ? gronda-t-il d'un ton suspicieux.

– La vérité, Monsieur, voici pour vous.

Le bras droit de Bloody Bill défit le lien de la bourse et en tira une figurine en bois. Les paroles de sa mère sur son lit de mort jaillirent aussitôt dans sa mémoire : « Je pars, mon fils... Je pars mais je ne te laisse pas seul : un jour viendra où ton père te rapportera ta statuette. »

– Le capitaine Bloody Bill est-il disposé à des pourparlers ? enchaîna Belmonte à qui le trouble du gaillard n'avait pas échappé.

– Humm... On a entendu parler de vous par ici... Suivez-moi !

Le groupe quitta la plage et remonta une large allée de sable bordée d'habitations faites de bois et de végétaux. Marchant aux côtés du quartier-maître du Revenge à l'ombre d'immenses cocotiers, Belmonte n'en croyait pas ses yeux : les insulaires, sortis observer de près le premier uniforme qui se présentait sur leur île depuis des lustres, ressemblaient à s'y méprendre à de paisibles villageois. Les femmes étaient jeunes, en grande majorité, et certaines étaient même fort jolies. Rapidement, pas moins d'une vingtaine d'enfants accompagnèrent le cortège en piaffant. Tandis qu'ils longeaient une charmante prairie côtière, une scène surprit Belmonte : faisant mine de molester un petit importun, un homme à la tignasse hirsute lui lança :

– Matthias, dernière fois ! Retourne à la maison avec ta sœur ! C'est pas pour vous, ça !

– Mais je veux voir le capitaine français, papa !

Le regard du paternel fut la seule réponse et l'enfant disparut dans un labyrinthe de cases.

On arriva sur la place de Trenstown, au milieu de laquelle une immense case ouverte aux quatre vents abritait un groupe d'une dizaine d'hommes.

– Ici siège le parlement de Monfia, informa avec sérieux Tristan Kernou.

Au-delà de la place, bordant la forêt tropicale, cinq modestes bâtisses arboraient sur leur fronton une croix, un croissant de lune ou encore un bouddha. Au nord, des maisons à étage accueillèrent le gratin de l'île. Dans la grande case recouverte de feuilles de bananier, l'arrivée de Belmonte mit fin à une vive discussion. Le chef des pirates, vêtu d'une chemise et d'un pantalon noirs, l'accueillit juché sur un imposant fauteuil dont les accoudoirs figuraient des têtes de mort. Tristan s'approcha du colosse roux et lui glissa quelques mots à l'oreille. Caressant sa barbe fournie, le pirate interpella Belmonte d'une voix grave dans la langue de Molière :

– Le capitaine de l'Égalité en personne ! Je m'étonne que la Couronne ait accepté de vous échanger, vous et votre bâtiment... L'Angleterre et la France auraient-elles signé la paix ?

– Elles le feront un jour, assurément... En vérité, nous avons tiré notre révérence à vos amis de Spithead, Monsieur.

– Je n'ai d'amis que ceux que je me choisis ! rugit soudain Bloody Bill. Et appelez-moi Capitaine quand vous vous adressez à moi ! Quel mauvais vent vous amène, Capitaine Belmonte ?

Le Français ignora les attitudes peu amènes de ceux qui l'entouraient et répondit :

– Une escadre anglaise arrive sur Monfia... Je crois utile que nous en parlions.

La fièvre s'empara immédiatement du petit groupe avant que leur chef ne tonne :

– Silence vous autres !

Un hidalgo à la moustache taillée, aussi élégant que surarmé, choisit cependant de passer outre :

– Qu'el Francès dise ce qu'il a à dire et nous mettrons la décision au vote !

– Quand j'exige le silence, cela vaut aussi pour vous, Señor Tavares !

– Je ne suis pas de cet avis, Capitaine ! Nous avons le droit de savoir ! insista l'Ibère.

Bloody Bill bondit de son trône et approcha son visage jusqu'à toucher celui de l'ancien officier espagnol. Empoignant son col avec force, il lui dit les yeux dans les yeux :

– Un outrage de plus, Señor, et je vous chasse de cette île, vous et votre bande d'écumeurs sans foi !

Les affidés de l'Espagnol posèrent la main sur la garde de leur sabre et émirent de sourdes protestations en plusieurs langues. Tavares n'eut guère besoin de réfléchir longtemps. Il traînait en tout et pour tout une dizaine d'hommes dans son sillage quand le roi de Monfia pouvait compter sur la loyauté d'un millier de bras. Il céda et disparut en direction de la plage à la tête de ses lieutenants.

– Je vois que vous avez vous aussi vos problèmes, Capitaine... dit Belmonte, narquois.

– Qui n'en a pas quand le monde est à feu et à sang ? répondit le chef des pirates en lui indiquant un siège devant une table basse.

Un nègre hideux et balafre apporta du rhum et des fruits, et les deux hommes prirent place en vis-à-vis tandis que Tristan Kernou se tenait à distance. Belmonte observa celui que Talleyrand avait dépeint comme le pire des sauvages. Une force tranquille, telle était l'image que renvoyait l'ancien officier de la Navy devenu cannibale aux dires du ministre.

Seuls résonnaient autour de la case les cris des oiseaux et des singes, les hommes observant un silence absolu. Des groupes d'enfants faisaient bien mine de s'approcher en catimini mais, très vite, Kernou les en dissuadait.

– Extirper votre frégate de Spithead et vous présenter aujourd'hui devant moi... Je vous reconnais une certaine audace, Capitaine Belmonte, entama Bloody Bill.

– Ne suis-je pas sous la protection des lois de M. Bartholomew, Capitaine ?

– D'autres que nous se prétendent pirates, mais n'en suivent guère les règles. Sous une autre autorité, vous seriez déjà mort.

– Comme celle du señor Tavares, je présume ?

– Le capitaine Tavares nous a rejoints il y a quelques mois. Je ne sais encore si cela sera bénéfique à long terme pour notre communauté. Cependant, ses hommes sont d'une grande efficacité quand nous montons à l'abordage... Mais vous n'êtes pas venu ici faire une revue de mes effectifs, n'est-ce pas ? Cette escadre anglaise, par exemple, doit vous préoccuper davantage qu'un félon espagnol échoué dans nos rangs. Un vaisseau de ligne et deux frégates de 18, c'est bien cela ?

– Je vous reconnais un sens certain de l'information, Capitaine... approuva Belmonte avant de faire honneur au rhum local.

Il attendit que le breuvage ait fini d'enflammer son gosier et reprit :

– Nous avons croisé un corsaire français dans le nord de Madagascar... Cette escadre sera là d'ici trois jours, cinq tout au plus. Je viens vous offrir de nous associer.

Les yeux bleus de l'Anglais s'illuminèrent un instant :

– Combattre aux côtés des Français... humm, voilà bien une folie dans laquelle je n'ai pas encore versé... Ainsi donc, reprit-il avec malice, un officier de marine du pays des Lumières serait prêt à faire cause commune avec les ténèbres ?

– Lorsque j'étais prisonnier au Pays de Galles, les journaux anglais me dépeignaient comme un démon... De là à boire du rhum avec le diable en personne...

Le colosse sourit un instant :

– Auriez-vous trahi votre parole de prisonnier, Capitaine Belmonte ?

– Il se trouve que vous avez tué celui à qui je l'avais donnée, Capitaine Tendstone...

– Oubliez ce nom, je vous prie, intima le colosse du tac au tac. Et à supposer que votre offre d'association me convienne, qu'advient-il après ?

– Après, je m'acquitterai de la seconde partie de ma mission...

– J'imagine qu'elle me concerne... À propos, où se trouve votre deuxième frégate, celle avec laquelle vous êtes arrivé à Port-Louis ?

– La Gloire est partie en fumée. Un brûlot qui me laisse à penser que les Anglais étaient parfaitement renseignés quant à nos stations au mouillage, répondit-il avec franchise. Nous vivons dans un monde où celui qui possède l'information a souvent partie gagnée...

Bloody Bill ôta de ses dents le bouchon d'une seconde bouteille et le propulsa à bonne distance :

– Votre réputation vous précède, Capitaine... Parlez-moi donc de cette association...

Belmonte tira de sa poche un croquis de l'île et expliqua son plan avec force détails. Inclinant régulièrement la tête, le chef des pirates ne cessait de rouler du tabac et de remplir les verres, passant le reste de son temps à caresser sa barbe. Venant de la jungle, les hurlements des singes redoublaient. Un pirate d'à peine vingt ans, vêtu d'un saroual et d'une chemise blanche, et qui ne pouvait renier ses origines irlandaises, apporta un nouveau plateau de fruits auquel les deux hommes firent honneur. Au gré de l'exposé, Bloody Bill apportait sa pierre à l'édifice et se fendit même d'une confidence à Belmonte. La discussion s'anima quand on en vint à établir les différentes équipes. Au terme de l'entrevue qui dura deux heures, un long silence s'installa. Lentement, le soleil déclinait, frôlant déjà la cime des cocotiers à l'ouest. Impassible, Bloody Bill mesurait le pour et le contre d'une telle aventure.

– Je joue gros dans cette affaire... Mais nos apprentissages respectifs concordent... Marché conclu, Capitaine Belmonte ! Votre plan est remarquable même s'il me pose – comment dites-vous déjà ? – un dilemme cornélien...

On trinqua. Soucieux des usages, l'Anglais souleva le plateau de la table basse et en tira du papier, une plume ainsi qu'un encrier. Belmonte, amusé à l'idée que cela puisse revenir aux oreilles de Talleyrand, signa la chasse-partie de ses nom et qualité.

– Saviez-vous, reprit le chef des pirates d'un ton plus léger, que c'est grâce à la France que notre société égalitaire existe ?

Belmonte ne chercha guère à entamer le débat sur le paradoxe d'une société égalitaire dirigée par un seul homme. Ils se trouvaient au pied d'une montagne de préparatifs et il convenait de ne pas contrarier son nouvel associé.

– J'imagine qu'il vous a fallu des soutiens pour bâtir une telle communauté en si peu de temps...

– Quand nous nous sommes affranchis du joug de la Couronne, reprit le colosse, nous n'avions ni ressources ni endroit où aller... Personne ne souhaitait se mettre l'Angleterre à dos. C'est la France qui nous a ouvert grand ses chantiers et ses armureries de la Réunion et de Port-Louis. En échange, je me suis engagé à ne pas chasser votre pavillon. D'après feu le gouverneur Malartic, cette idée venait directement de M. de Talleyrand, du temps où il était déjà ministre de vos colonies...

Belmonte assimila l'information. En fin politique, le ministre des Relations extérieures et des Colonies s'était bien gardé d'évoquer ce chapitre de sa gouvernance. Sur la place, le va-et-vient des habitants avait repris.

Un point chiffonnait Belmonte :

– Pourquoi avoir violé cet accord ? questionna-t-il.

– Que croyez-vous, Capitaine ? s'offusqua l'Anglais, que je n'ai ni parole ni loyauté ? C'est votre maudit pays, soi-disant révolutionnaire, qui s'est inquiété le premier de l'ampleur que prenait notre utopie. Depuis que notre île est célèbre, des gentilshommes arrivent par vagues des quatre coins du monde, parfois avec femmes et enfants, alléchés par notre promesse de démocratie et de liberté !

Belmonte ne jugea pas utile d'évoquer plus en détail certains des « gentilshommes » en question.

– Ajoutez l'égalité et la fraternité, et vous aurez le privilège d'être français, Capitaine.

Amusé, Bloody Bill resservit généreusement les verres :

– Nous sommes vite devenus autonomes et incontrôlables. Ministre provisoire de la Marine, Talleyrand a envoyé une frégate pour nous punir... Mal lui en a pris : elle a fait naufrage sur les récifs de Fomboni, au sud des Comores...

Belmonte n'avait jamais entendu parler d'une telle mission, mais cela ne voulait pas dire qu'elle n'avait pas existé. À supposer que le pirate dise vrai, il n'était alors pas étonnant qu'on lui ait caché l'information.

Venant de la lisière, une voix appela à la prière. Ils passèrent une dernière fois en revue les étapes du plan, trinquèrent à son succès et, quand la cloche de l'église sonna six heures, les deux hommes quittèrent le parlement de Monfia. Il était temps pour Belmonte de rejoindre le bord et de rassurer Duval avant que son ami ne prenne l'île d'assaut. Titubant, Bloody Bill accompagna son nouvel associé jusqu'à la jetée, décrivant avec verve son empire tropical. Parvenus à l'orée de la plage, ils tombèrent nez à nez avec un

groupe d'une douzaine de pirates vociférant et dont le señor Tavares semblait attiser les menaçantes velléités. Le soleil disparaissait dans la jungle et, dans moins d'un sablier, l'obscurité s'emparerait des lieux. Une main sur la crosse de son pistolet, le roi de Monfia s'enquit des raisons de cet attroupement. D'un ton étonnamment policé, Alfonso Tavares expliqua la situation : il y avait parmi ses hommes un Français dont le frère avait été pendu l'année passée à bord de l'Égalité. Se référant au Code, celui-ci exigeait réparation.

– Les décisions du capitaine Belmonte en d'autres lieux et en d'autres temps ne concernent pas notre communauté, Señor !

– Et que faites-vous du Code, Capitaine ? rétorqua aussitôt l'Ibère avec une pointe de fiel.

La tension monta d'un cran tandis que Bloody Bill jetait un œil à la ronde. Deux de ses hommes surveillaient la chaloupe en bout de jetée et seul Tristan pouvait être d'un soutien immédiat.

– Quel est votre nom ? interrogea Belmonte à l'attention du réclamant.

– Que je m'appelle Lohan Mahé ! répondit avec rage l'écumeur à l'allure farouche.

Belmonte revit les corps des pêcheurs d'Ar Roc'h-Braz-Meur se balançant au bout d'une corde. Toute sa vie, il porterait le remords de cette sentence. Pour autant, il avait pris alors la seule décision possible.

– Votre frère et sa bande ont saboté notre bâtiment et contaminé notre eau, mettant en danger leurs compagnons, Monsieur Mahé. Je serais surpris que votre code ne punisse pas ces agissements de la même façon.

– Et moi je dis que vous êtes un lâche, Capitaine Belmonte ! beugla le pirate.

Tavares enfonça le clou :

– Souhaitez-vous répondre à l'accusation, Capitaine ?

Pressant le pas, l'équipe de la chaloupe arriva sur la plage, leurs gardes sur les talons. Manifestement, Janiche avait eu l'œil et fait preuve d'initiative. La vue de ces visages familiers rasséra quelque peu Belmonte, mais leur présence ne changeait au fond rien à l'affaire. Si une rixe éclatait entre les deux groupes, il pourrait dire adieu à son plan. Aussi benêt soit-il, un homme comme Lohan Mahé était rompu à tuer. Maintenant que le ruffian avait lancé son défi, plus rien ne pourrait le faire renoncer. Allait-il mourir ici d'un vulgaire coup de couteau asséné par un primitif ? Comme James Cook vingt ans plus tôt, à deux pas d'un lagon paradisiaque ? Si les Anglais montaient ivres à l'abordage afin de supporter l'horreur des corps à corps, Belmonte

s'était toujours efforcé de combattre sobre. Or, à cette heure, le flot d'alcool qui coulait dans ses veines ne le mettait pas dans les meilleures dispositions pour affronter un guerrier déterminé du gabarit de Mahé. Un coup d'œil à Bloody Bill confirma son sentiment d'avoir été piégé par ce diable d'Espagnol. Il songea à Duval et à sa sempiternelle maxime : *Alea jacta est...*

– Je réponds que nous manquons de temps, Señor Tavares, finit par répondre Belmonte d'une voix glaciale, mais puisque vous semblez vouloir être le témoin de M. Mahé, je vous informe que nous allons régler cette affaire au pistolet.

– C'est votre droit, approuva le moustachu un brin déçu par la tournure des événements.

– Je serai le témoin du capitaine Belmonte, confirma Bloody Bill. À vingt pas. Monsieur Mahé, préparez-vous à affronter un tireur rapide... lâcha-t-il à l'intéressé.

La nuit tomba comme un couperet, offrant à la lune le soin d'illuminer les eaux du lagon de ses reflets. Au large, telle une spectatrice impuissante, l'Égalité croisait précisément devant l'embouchure de la baie. À la lumière des flambeaux, on traça grossièrement un couloir de quarante pas de long sur la plage tandis que les spectateurs affluaient. Quand le dos de Belmonte toucha celui de Lohan Mahé, pas moins d'une centaine de forbans assistaient à l'épilogue de la visite du capitaine français.

– Au signal ! clama Tavares, chauffé à blanc. Marchez !

Les duellistes s'éloignèrent l'un de l'autre, pas après pas. À peine avaient-ils accompli le dernier de leurs pas que l'homme de main se retournait promptement et tirait le premier. Belmonte perçut le sifflement de la balle qui frôla son oreille gauche : à privilégier la vitesse, le forban avait sacrifié la précision. Il tenait Lohan Mahé en joue quand l'image de son frère apparut devant ses yeux. Il pointa son arme en l'air et la balle se perdit dans le ciel des tropiques.

– Vous êtes mort, Monsieur Mahé.

Il rengaina son pistolet et s'adressa à Bloody Bill :

– À demain pour le conseil avec les officiers, Capitaine.

– Ce sera un privilège, Capitaine Belmonte, répondit celui-ci en s'inclinant.

Tandis que les Français descendaient la plage, la voix du rouquin alerta Belmonte :

– Capitaine !

Mahé bondissait sur lui un coutelas en main. Belmonte esquiva la lame et, profitant de l'élan du gaillard, saisit son bras et le projeta cul par-dessus tête. Il tira sa dague de sa ceinture et retomba sur son agresseur qui mourut sur-le-champ. Rebroussant chemin en direction du capitaine Tavares, il le toisa :

– Une perte de temps et un homme sacrifié pour rien. Bilan déplorable pour un prétendu hidalgo.

L'Espagnol caressa nerveusement sa moustache et se justifia :

– Je ne suis pas responsable des impulsions de mes hommes, Capitaine...

– Votre prochaine perfidie sera la dernière, Señor...

Le spectacle terminé, les pirates prirent le chemin de la grand-place. Le conseil à venir s'annonçait particulièrement épineux. Suivant les recommandations de Janiche, Tristan tira une fusée blanche depuis la jetée. Avant que Belmonte ne saute dans la chaloupe, il lui glissa en aparté :

– Dites à mon père que je le remercie, Capitaine...

Informée de l'arrivée de son embarcation, la frégate s'approcha à quelques milles du goulet tandis que les rameurs, trop heureux de ramener leur capitaine en un seul morceau, souquaient dans la nuit comme des forcenés.

Dans l'heure qui suivit le retour à bord de la délégation, le second de l'Égalité eut la primeur d'un entretien avec Belmonte tandis que, du carré à l'entrepont, les commentaires allaient bon train. Quand Duval se retira du bureau, Belmonte se hâta de signer les documents que Vanneec lui soumettait sans faiblir. Il recevrait ensuite son état-major : il convenait de s'assurer que chacun était bien au fait de ce que l'on attendait de lui. Entre deux paraphes, Belmonte jetait un coup d'œil en direction de l'océan immense qui scintillait au clair de lune. Il était étonnant qu'un tel havre de paix puisse à l'occasion devenir le théâtre des pires boucheries humaines.

La cloche piqua deux heures du matin. Dans la minute, on frappa à la porte. Dupailon, qui avait terminé son quart, ôta son bicorne et salua avec rigueur, ignorant la tenue peu protocolaire de son hôte. En bras de chemise, ses cheveux blonds tombant sur ses larges épaules, Belmonte lui adressa un signe de tête. Depuis Rochefort, c'était la seconde fois que le jeune homme de vingt-trois ans était convoqué dans le bureau du commandant et le moins que l'on puisse dire c'est que le premier entretien lui avait laissé un goût amer.

– Et il y a aussi cette liasse, Commandant... marmonna impavide le commis aux écritures en lui présentant un nouveau monticule.

– Prenez un siège, Lieutenant, invita Belmonte, les yeux toujours rivés à sa plume.

Avait-il bien mesuré toutes les implications de son plan ? À cette heure, Neveu devait avoir touché Saint-Denis. La corvette réquisitionnée par Magallon et promptement financée par les notables de l'Île de France avait embarqué les cent vingt Gloires les mieux à même de combattre. Sur combien d'hommes supplémentaires Thomas avait-il mis la main ?

– Bien ! À nous, Lieutenant ! lança-t-il, soulagé.

Dupaillon, captivé par les toiles qui ornaient les cloisons de chêne, se raidit et affronta le regard perçant du capitaine. Le second lieutenant était pour Belmonte un mystère. Or, sur ce garçon qu'il connaissait finalement assez peu allait en partie reposer le succès de leur entreprise. Belmonte inspira lentement. Après tout, Jean Duval n'avait-il pas approuvé sans réserve toutes les facettes de son stratagème ?

– Depuis combien de temps servez-vous dans la marine, Lieutenant ? interrogea-t-il, bien qu'il connût la réponse.

– Cela va faire onze ans, Commandant.

– Vous avez commencé comme mousse, c'est bien cela ?

– Oui, Commandant.

– Nous suivons donc le même parcours...

– Euh, oui, Commandant ! réitéra l'officier, à la fois flatté et intrigué.

– Je vous l'ai dit en bien des occasions, Lieutenant, votre engagement au combat a toujours été exemplaire...

Ravi par de telles paroles, Dupaillon le fut un peu plus quand Samuel lui présenta un plateau de café fumant. Depuis qu'ils se connaissaient, jamais une telle attention ne lui avait été prodiguée par le garçon de cabine.

Belmonte poursuivit :

– Cependant, votre attitude parfois brutale dans la gestion quotidienne des hommes a pu mettre à mal la bonne marche de ce bâtiment... J'ai des raisons de penser que vous avez compris cela. Ai-je raison, Lieutenant ?

– Assurément, Commandant ! répondit celui-ci du tac au tac.

– À la bonne heure... reprit Belmonte en ordonnant plusieurs cartes à même le bureau. Avez-vous une expérience des mèches à long feu, Lieutenant ?

Impassible, le jeune homme répondit par l'affirmative.

– Parfait. Voici donc ce qui pourrait bien arriver...

Le compas virevoltant sur le papier, Belmonte décrivit la situation dans son ensemble, puis il se consacra à la partie du plan impliquant le jeune officier. Attentif, ce dernier enregistrait chaque information, parvenant vaillamment à dissimuler le trouble que lui causait la perspective de tant de responsabilités. Une gloire éphémère ou la mort : telle serait en substance l'issue de cette entreprise.

– Le premier maître Lancou sera avec vous. Notez qu'il s'agit là d'un dernier recours, Lieutenant, nous affalons la flamme de guerre en guise de signal. Qu'en reprenez-vous et avez-vous des questions ? interrogea Belmonte au terme de l'exposé.

Le garçon exprimait un curieux mélange d'excitation et d'humilité :

– Je retiens qu'il nous faudra donner le meilleur de nous-mêmes ! Je mesure la chance de pouvoir compter sur le premier maître Lancou, Commandant, il manquera à l'Égalité, c'est certain.

Repu de café, Dupailon se retira. Lui qui n'avait connu que des capitaines brusques et des équipages de sacs et de cordes bénissait chaque jour un peu plus son affectation. Décidément, la marine n'était jamais avare de surprises. D'autres suivirent, tels Rancourt, Janiche, Lancou ou Kernou, ces deux derniers exprimant leur exaltation face à une telle opération.

L'entretien avec Charles Villeneuve, que le sergent de faction s'était fait un plaisir de tirer de son lit, fut autrement moins policé. À Port-Louis, le docteur avait disparu plusieurs jours, ne réapparaissant avec deux autochtones qu'au terme de la cérémonie dédiée aux malheureux de la Gloire, nanti de quantité d'insectes, d'espèces de singes entassés dans des cages et d'une grande variété de plantes exotiques. Le monde sauvage, s'était-il justifié, n'aurait bientôt plus aucun secret pour la science. Certes, il était tout à l'honneur du médecin de poursuivre sa quête de savoir, mais son absence à ce moment crucial avait été sévèrement jugée par les hommes.

Avachi dans le fauteuil, manifestement sous l'emprise de l'opium, Villeneuve ne semblait guère concerné par le discours du capitaine. Il observait le sillage par les vitres de poupe, rêveur, tandis que Belmonte tentait de le ramener à la réalité :

– Nous allons déplorer un grand nombre de blessés, Docteur, votre tâche va être immense... L'équipage doit pouvoir compter sur vous...

– C'est le lot de la guerre, Capitaine, mais je ne doute pas que nous en sortions vainqueurs ! avait répondu ce dernier en bâillant outrageusement.

Belmonte pensa à Jean Mirabon assis jadis sur ce même fauteuil, si consciencieux, si omniscient, si humble. Le coup de semonce que reçut le membre de l'Académie de médecine de Paris le sortit illico de sa léthargie et filtra par-delà les cloisons de chêne. Les mots du capitaine firent aussitôt le tour des bâbordais : « Je vous ferai moi-même un lavement de cerveau ! », « Bougre d'âne sans conscience ! », « Praticien des poulaines ! », « Indigne scalpel flottant ! »... La tirade fut colportée par les hommes, hilares, du poste de barre au gaillard d'avant en passant par les hunes.

Comme convenu, à dix heures du matin, deux esquifs emmenés par le roi de Monfia en personne et chargés de la fine fleur des pirates embarquaient par la coupée bâbord. À midi, les visiteurs quittaient le bord pleinement satisfaits du traitement qui leur avait été prodigué. À la coupée, Belmonte et Bloody Bill échangèrent une poignée de main. Avec un peu de temps et beaucoup de chance, l'escadre anglaise allait être accueillie comme il se devait.

Quatre jours plus tard, bénissant la providentielle mousson de nord-est, l'Albion, la Surprise et le Diamond se présentaient à une vingtaine de milles au large de Chole Bay. Les bateaux roulaient à la cape sur une houle vigoureuse, attendant que le brick marchand réquisitionné en route et envoyé en éclaireur dans les atterrages de l'île revienne de sa délicate mission. Peu à peu, la pâle lumière du jour chassait les ténèbres de la nuit, révélant un ciel bas et gris. Rassemblés dans la spacieuse chambre des cartes du vaisseau de ligne, le capitaine de pavillon Sullivan Webster ainsi que les capitaines de frégate Arthur Everton et Richard Davies, drapés dans leur uniforme, écoutaient religieusement les dernières consignes du commodore. Répondant à leurs vœux, la voix de la vigie tomba des cieux :

– Voile par bâbord !

L'espoir d'une action imminente gagna chacun des officiers présents qui conservèrent toutefois un flegme de bon aloi. Dans la minute, on frappa à la porte et un aspirant boutonneux d'à peine quinze ans rapporta :

– Mes respects, Commodore, le lieutenant Sterling est de retour !

– Messieurs, entonna Philip McMullan que la nouvelle rassurait, nous allons bientôt savoir quel plan nous conduira à la victoire ! Allons poursuivre dans mon bureau, voulez-vous.

Moins d'une heure plus tard, le brick avait mis en panne à une encablure du soixante-quatorze et, trempé jusqu'aux os, Christopher Sterling s'élançait

du petit canot, gravissant avec prudence l'échelle de coupée de la vertigineuse et mouvante forteresse de bois.

– Ces messieurs vous attendent dans les quartiers du commodore, Lieutenant, l'informa l'aspirant de quart.

Sterling remonta le couloir, salua avec rigueur le parterre de galonnés et accepta un thé avec reconnaissance. Dans l'ancre fastueux du chef d'escadre, et bien qu'aucun d'eux n'ait fermé l'œil de la nuit, le récit du lieutenant déclencha l'approbation des capitaines, et même quelques sourires carnassiers du commodore. Une fois encore, l'Intelligence Service avait remarquablement travaillé : les deuxième et dernier samedis de chaque mois, à l'aube, l'homme infiltré parmi les pirates se rendait sur la plage de Forbes Bay, à l'est de Monfia, négligée en raison des hauts-fonds et d'une mangrove impénétrable. Du lever du soleil jusqu'à midi, il attendait que l'escadre envoyée par Londres prenne contact. Les informations que l'espion de Sa Majesté avait transmises à Sterling satisfaisaient totalement McMullan. Ainsi, l'Égalité avait appareillé trois jours auparavant à la rencontre de possibles soutiens venant de la Réunion. Le Revolution mettait le cap le lendemain sur Zanzibar pour y nouer de nouvelles alliances avec les indigènes tandis que le Revenge quittait Chole Bay avec pour mission de localiser les Anglais. Intimant d'un signe de tête à son garçon de cabine l'ordre de resservir le jeune homme, McMullan dit :

– Damnés Français ! Toujours prêts à s'acoquiner avec la lie de l'humanité ! Êtes-vous certain de ne pas avoir été vu, Lieutenant ?

– Nous avons mis en panne à plus de dix milles dans l'est du point de rencontre, Commodore, répondit celui-ci d'une voix assurée, les hommes ont souqué ferme pour me déposer sur la plage et nous ramener à bord du brick. Tout ceci s'est opéré de nuit. Nous avons bien croisé une barque de pêche au petit jour mais, après vérification, il ne s'agissait que de pauvres bougres venant du continent. Sauf votre respect, je serais très surpris que nous ayons été repérés, Commodore.

– Du bon travail, approuva le chef d'escadre. Capitaine Webster, faites donc porter une caisse de rhum à bord du brick. Avec mes compliments, je vous prie. Lieutenant, reprit-il en ajustant sa perruque, cet homme vous a-t-il dit quel est son rôle et pourquoi tant de responsabilités lui échoient ?

– À la suite de l'entretien entre les capitaines Trendstone et Belmonte, ils ont tenu conseil en présence des officiers et notre agent s'est vu confirmer le commandement du Revenge, pardon, je veux dire de la Cassandre. Il m'a

confié qu'il était natif de Gibraltar et qu'il se fait passer pour un capitaine de frégate espagnol déserteur...

– Un caméléon, assurément, commenta Webster.

– Et doué d'audace, approuva Everton.

– Et quels sont les autres navires en leur possession, Lieutenant ? rebondit McMullan.

– Leurs prises ont toutes été désarmées pour fournir de l'artillerie à leurs positions défensives, Commodore. Il n'y a qu'une poignée de gardiens estropiés à bord.

– Cela nous laisse trois frégates... Fort bien.

– Si les circonstances s'y prêtent, puis-je solliciter l'honneur de reprendre la Cassandre, Commodore ? questionna Richard Davies en recouvrant de sa main la garde de son sabre.

McMullan fixa longuement le neveu de son défunt ami et, d'une voix paternelle, il dit :

– J'en prends note, Capitaine Davies, nous aviserons cependant en temps utile. Si ces canailles ont conçu ainsi le plan qui les mènera à leur perte, laissons-les se fourvoyer jusqu'au bout...

– Je comprends, Commodore. À vos ordres, Commodore ! approuva avec sagesse le fougueux officier.

– Si les vœux du capitaine Davies sont exaucés, vous aurez donc l'Égalité pour vous, Capitaine Everton !

Le quadragénaire héros de la bataille d'Aboukir claqua les talons :

– Je sais que ma prudence ne fait pas toujours l'unanimité, Commodore... mais Égalité ou pas, le Diamond n'a jamais perdu un combat singulier !

– Parfait, Messieurs ! conclut le chef d'escadre, l'opération « Punishment » débutera comme convenu à minuit précis !

On trinqua au succès de l'éradication des pirates et Webster accompagna les capitaines du Diamond et de la Surprise à la coupée. McMullan, qui aspirait à un peu de solitude, gagna le balcon de poupe. Il ôta sa perruque et massa son crâne dégarni, tendant l'oreille en direction des ho han étouffés des hommes qui remettaient le vaisseau de ligne en route. Il s'accorda un cigare et repassa une à une les étapes du morceau de bravoure qui les attendait. S'il était une chose que trente années dans la marine lui avaient apprise, c'est bien qu'un navire sans refuge n'était qu'un tas de bois voué à périr en mer. Il songea aux paroles du Français Danton : « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » Un sourire conquérant illumina son visage sec et

ridé. Ces chiens de révolutionnaires, qu'ils soient français ou hors la loi, allaient bientôt goûter de l'audace britannique...

VIII

DE FLAMMES ET DE FEU

Île de la Réunion,
31 janvier 1801.

EN CETTE VEILLE DE DIMANCHE, peu après la tombée de la nuit, tout ce que le port de Saint-Denis comptait de gargotes fréquentées par des aventuriers de la mer faisait salle comble. Au rez-de-chaussée du Sanglier français, la moiteur et les fumées imprégnaient cette salle en vase clos où se conjuguaient les rires gras des frères de la côte et les glapissements des filles de joie. Attablé au fond du bouge, une chopine vide en main, Thomas Neveu, en bras de chemise, observait sans la moindre envie les plantureuses serveuses virevolter d'un groupe à l'autre. Sur l'estrade qui jouxtait le comptoir, une femme d'âge mûr déroulait des chants de marin d'une voix de miel, accompagnée de son violon.

Le regard sombre, le Normand roula du tabac. Cette mission – sa première en qualité de capitaine de frégate –, avait toutes les chances d'être la dernière à ce niveau de responsabilités. Il avait parcouru les cent vingt milles qui séparent Port-Louis de Saint-Denis sur une corvette, baptisée à tort l'Espérance, qui ressemblait davantage à un cercueil flottant, pissant l'eau de toutes ses membrures, tandis que le grément et les voiles hors d'âge obligeaient à réduire dès que le vent devenait une bonne brise. Le temps passé à faire de l'épave un bateau capable de les conduire à leur point de rendez-vous ne serait, hélas, jamais rattrapé. Et, depuis deux semaines qu'il écumait l'île de la Réunion, il n'avait trouvé aucun candidat prêt à signer pour le trésor des pirates de Monfia.

L'idée d'affronter ces écumeurs sanguinaires ne réjouissait guère les corsaires, dont la plupart rentraient d'une lucrative campagne dans le golfe du Bengale. Il convenait de dilapider le fruit de leurs rapines avant de songer au lendemain. « Pourquoi irions-nous nous faire crever les yeux les poches pleines ? » avait fort justement rétorqué un capitaine dunkerquois.

Thomas Neveu tira une longue bouffée de tabac. Belmonte avait certainement pris contact avec ce Bloody Bill depuis des jours. Étaient-ils, lui et son équipage, encore de ce monde ? Les paroles de son ami, sur la terrasse du gouverneur Magallon, résonnaient dans sa tête : « Retrouve-nous dès que possible, Thomas ! » Une semaine était nécessaire pour rallier Monfia, et encore, avec des conditions particulièrement favorables. Que de temps perdu ! Le cœur serré, il songea à sa jeune épouse, Séverine, ainsi qu'à ses fils. Puissent famille et entourage veiller sur eux en son absence. Pourquoi donc avait-il choisi de donner sa vie à la marine quand un bonheur simple et quotidien lui tendait les bras ?

Poussant la porte de service, un gentilhomme vêtu d'une chemise en soie blanche, le torse bardé de deux étuis croisés dans lesquels reposaient des pistolets à crosse d'ivoire, s'avança en direction de l'officier de marine et prit place face à lui. Sans que le visiteur ait eu besoin de signaler sa présence, le patron des lieux apporta une bouteille de rhum de sa réserve personnelle.

– Je ne vous attendais plus, Monsieur Campoléone, l'accueillit froidement l'ancien capitaine de la Gloire.

L'homme se découvrit et posa avec soin son chapeau noir sur la table.

– La patience est une vertu qui porte sa récompense avec elle, Capitaine, répondit le bellâtre au profil aquilin. J'ai de bonnes nouvelles.

Pour qui avait les moyens de s'offrir ses services, Castor Campoléone qui, à vingt-neuf ans, avait écumé tous les océans depuis son plus jeune âge, était une recrue de choix. Il connaissait tous ceux qui comptaient et jouait souvent le rôle d'entremetteur. Fervent patriote, quoique exilé depuis fort longtemps, il avait navigué avec Surcouf, avec Dutertre ou encore Anjou, et refusé à plusieurs reprises de rejoindre la marine au rang d'enseigne de vaisseau. Plus que tout, Castor Campoléone, à l'instar de ses frères de la côte, vénérât sa liberté de boire avec qui il le souhaitait et de combattre aux côtés de qui il voulait.

– Au diable la patience, grogna Neveu, nous partons demain. Combien d'hommes ?

Un sourire parcourant son visage tanné par le soleil des tropiques, le Rochelais s'empara de la bouteille et remplit les verres :

– Leur capitaine sera mieux à même de vous répondre, il doit nous rejoindre ici même après avoir négocié la vente de ses dernières prises. Son navire a jeté l'ancre il y a peu et je vous avoue que son arrivée est providentielle car je n'ai guère trouvé d'illuminés prêts à courir le risque de tomber vivants entre les mains de Bloody Bill !

– Si vous me présentez un messie de pacotille, un pêcheur de morue ou un planteur de canne à sucre, je saurai vous le faire regretter, Monsieur Campoléone...

Était-ce un clin d'œil à la présence du Charentais ? À l'autre bout de la salle, la chanteuse balbutia brièvement quelques notes avec son violon et poursuivit son répertoire avec entrain :

Sont les filles de La Rochelle,
Ont armé un bâtiment,
Pour aller faire la course,
Dedans les mers du Levant,
Ah ! La feuille s'envole, s'envole,
Ah ! La feuille s'envole au vent !

Ils faisaient honneur à la réserve du patron quand la porte de la taverne s'ouvrit sur deux officiers que tout semblait opposer. Après avoir balayé les lieux du regard, le corsaire louvoya parmi les tables dans leur direction, tandis que son acolyte se dirigea vers le comptoir. Campoléone consulta sa tocante. Il était minuit précis.

– Voici celui par qui votre horizon pourrait bien s'éclaircir, Capitaine...

Le nouveau venu, qui dépassait ses congénères d'une tête, serra chaudement la main de l'intermédiaire et prit place à ses côtés. Il ôta son chapeau et révéla un visage aussi franc qu'ardent :

– Je vous souhaite le bonsoir, Capitaine Neveu, je suis le capitaine Gabriel Leganioux. Nous avons un ami en commun, je crois...

*

Au même moment, à mille trois cents milles dans le nord-ouest de la Réunion, la prise anglaise croisait dans le sud de Chole Bay. Malmené par la

houle qui sévissait au large de l'île de Juani, le brick marchand capturé la veille à cet effet terminait l'embarquement des troupes dans deux chaloupes venant de l'Albion. Leur coordination et leur rapidité allaient décider de la réussite d'une telle opération. Dans le ciel, les lourds nuages qui occultaient la lune ne favorisaient guère l'identification des atterrages ni celle des dangereux bancs de coraux mais, au moins, les conditions pour échapper à la vigilance des pirates postés sur les promontoires étaient-elles réunies. Depuis le rehaussement à deux marches qui faisait office de dunette sur le brick, un aspirant entouré d'une poignée de matelots observait s'éloigner l'une des chaloupes de quarante pieds de l'Albion qu'ils avaient jusque-là traînées en remorque, suivie par deux canots. À leur tête, assis sur le banc de poupe un compas sur les genoux, Christopher Sterling, le visage barbouillé de suie, notait au crayon de bois leur évolution sur une carte. Le brick disparaissant peu à peu dans la nuit, l'immensité maritime se refermait sur les quelques mètres de l'esquif chargé d'hommes entassés au coude à coude entre les huit rangées de rameurs. Sterling se remémora la topographie supposée des terrains accidentés qu'ils devraient franchir coûte que coûte. Servir sous les ordres du commodore McMullan était un véritable honneur pour le lieutenant et participer à cette opération, une consécration. Encore fallait-il en revenir vivant.

Onze milles au nord, un même contingent de quarante hommes progressait en direction de l'île de Jina, la seconde porte d'entrée des passes de Kinasi. Le détachement, conduit par le second de la Surprise, louvoyait entre les points blancs d'écume qui constellaient un horizon noir comme un four. Parfois, le rugissement sourd des déferlantes était tel que rameurs et fusiliers croyaient en sentir le souffle sur leurs épaules. Ils tâtonnaient entre les coraux acérés à fleur d'eau, quand une série de rouleaux les souleva et les propulsa dans un tourbillon de mousse en lisière d'une mangrove. Le groupe posa le pied sur un sol de roches et s'ordonna en silence. À deux heures du matin, conformément au plan, les Anglais avaient entamé leur marche en direction des promontoires tandis que leurs transports regagnaient le large. Livrés à eux-mêmes en territoire hostile, ils n'avaient d'autre issue que le succès.

Au large, le fantomatique HMS Albion ondulait à la cape sur un Indien de plus en plus maussade. Depuis le balcon de la dunette saturé d'hommes, Philip McMullan, vêtu de sa veste de cérémonie aux revers brodés de fil d'or, consultait la montre suisse que son épouse lui avait offerte peu avant son

départ de Portsmouth. Comment Elizabeth affrontait-elle ces vertiges qui, de plus en plus souvent, la tenaient alitée dans leur demeure de Cornouailles ? Et ses deux fils, qui servaient à bord de la même frégate, étaient-ils rentrés sains et saufs de leur mission dans le Pacifique ? Il se fit la promesse, si Dieu leur prêtait vie à tous, de leur dire combien il était fier d'eux.

Il s'efforça de chasser les images des êtres chers et observa les formes diffuses des cent quatre-vingts hommes rassemblés en sections, assis sur le pont principal. La plupart n'avaient pas vingt-cinq ans, l'âge de son aîné. Combien de milliers de ces jeunes garçons avait-il vus mourir ces trente dernières années ? McMullan trouva refuge dans une posture plus rigide encore. Pour la énième fois, il recensait les impondérables quand, remontant du grand escalier, Sullivan Webster vint renseigner :

– Mes respects, Commodore. Les contingents sont prêts. Nous n'attendons plus que le retour des chaloupes de la Surprise et du Diamond. Souhaitez-vous parler aux hommes, Commodore ?

Les lèvres menues de l'officier général se pincèrent. Plus que tout, McMullan abhorrait discourir haut et fort devant des centaines de paires d'yeux. Cependant, si son capitaine de pavillon l'avait interrogé à ce propos, c'est bien qu'il avait son avis et, à bien y réfléchir, il avait raison. Il s'approcha du balcon d'un pas hésitant :

– Marins de Sa Majesté ! tonna-t-il soudain de tout son cœur, surprenant jusqu'au stoïque Webster.

Ahuri, l'équipage se tourna comme un seul homme vers la petite ombre qui les haranguait pour la première fois depuis Portsmouth.

– Nous sommes venus ici ensemble ! reprit-il avec une aisance qu'il ne se soupçonnait pas, nous sommes venus combattre pour l'Angleterre ! Nos foyers sont loin, mais la bataille qui nous attend n'a d'autre but que de protéger ceux que nous aimons ! Vive le Roi ! Vive l'Angleterre ! Et vivent les marins anglais !

Une salve de hourras ! salua les propos du commodore avant qu'un chœur harmonieux ne s'élève dans la nuit. La fin du couplet, aussi lancinante que puissante, fut portée par les six cent trente-deux âmes du vaisseau de ligne :

Send him victorious,
Happy and glorious,
Long to reign over us,
God save the king !

Webster, qui n'ignorait rien du fardeau que portait leur maître, en resta bouche bée. Il lui offrit du tabac, puis s'éclipsa en direction de la table de navigation éclairée par la lampe de veille et autour de laquelle devisaient les officiers du carré. Les fusiliers et les matelots retournèrent à leur attente, les mots du chef d'escadre nourrissant leur discussion. Autour de l'Albion, des crêtes de houle commençaient à déferler par endroits. Inexorablement, venant du nord, le vent fraîchissait. McMullan, que cette chaîne d'union avait bouleversé, sourit. Si un vent providentiel s'ajoutait à l'extrême minutie avec laquelle il avait planifié leur bravoure, ces chiens de pirates et ces malotrus de Français seraient bientôt piégés. Il était trois heures du matin. Dans deux heures et demie, les affaires sérieuses commenceraient. Philip McMullan remisa le tabac dans sa poche et se promit de le consommer au terme du breakfast qu'il prendrait sur l'île de Monfia.

Pour les troupes déjà débarquées, le chemin de croix tenait ses promesses. Au début, les deux détachements avaient peiné à travers de longues dunes de sable pour l'équipe de Sterling et de roches pour l'autre. Chaque homme, officiers compris, portait sur le dos un ballot dont le poids avoisinait vingt kilogrammes. À cela s'ajoutait un fusil, un sabre, un couteau et quantité de balles et de poudre. Une besace contenant une gourde d'eau, des biscuits de mer et du menu outillage de survie complétaient l'équipement. Se déplacer en terrain plat à marche rapide était déjà une gageure. Quand les quarante volontaires du groupe de Sterling durent s'enfoncer dans une mangrove lugubre, de l'eau parfois jusqu'aux épaules, l'aventure devint épique. À plusieurs reprises, des hommes glissèrent sur le fond inégal et couvert de racines. Le poids de leurs équipements les entraînaient par le fond à tout jamais. Certains, plus rares, furent mordus par ce que l'on supposa être des serpents et trépassèrent en quelques instants dans des spasmes violents. Trempé jusqu'aux os, ses équipements à bout de bras, Sterling réprimait la peur d'une mauvaise rencontre à chaque fois qu'il avançait d'un pas, tout en songeant que la marine n'était décidément pas avare d'expériences scabreuses.

De son côté, entouré d'un lieutenant et d'une poignée de fusiliers, le second de la Surprise sabrait sans cesse les branches et plantes qui entravaient son chemin. Régulièrement, il tirait un compas de sa poche et ajustait l'orientation du détachement. Les cris stridents et incessants des volatiles, des singes ou d'animaux impossibles à identifier attisaient ses nerfs.

Une rivière les stoppa net. Mentionnée sur la carte, elle regorgeait de remous invisibles dans l'obscurité, dont le bruit grave était partiellement couvert par celui d'une cascade quelques mètres plus haut. On tenta à plusieurs reprises de franchir l'obstacle et cinq hommes payèrent de leur vie la recherche d'un gué.

Finalement, ils entamèrent dans le plus grand silence l'ascension vers leurs promontoires respectifs. Peu avant cinq heures du matin, épuisés mais confiants dans leur bonne étoile, les Anglais avaient atteint leur objectif en contrebas des batteries côtières de Juani et de Jina. Les hommes défirent leur paquetage avec méthode. Une partie d'entre eux prirent position tandis qu'une demi-douzaine d'hommes parmi les plus agiles s'élancèrent pour reconnaître l'ennemi. On contrôla soigneusement l'état du goudron, du chanvre et de l'huile, réformant ce qui avait pâti de l'eau. Un sablier plus tard, tout était prêt.

À bord de l'Albion, l'effervescence atteignait son paroxysme. Dans les hauts, les gabiers s'affairaient au son du sifflet du bosco, arrisant les basses voiles pour réduire la vitesse du soixante-quatorze à moins de trois nœuds. Au grand largue, bâbord amures, l'Anglais évoluait à moins d'un mille des reliefs noirs de Monfia, ses frégates dans le sillage. Dissimulés sous leur vent, quatre chaloupes et sept canots progressaient sur une route parallèle. L'Albion lofa d'un quart et conduisit ses conserves à trois encablures d'un rivage franc qui devait offrir plus de deux cents brasses d'eau sous la quille. Par les sabords ouverts, les canonnières du pont batterie, foulant de leurs pieds nus le sable répandu sur le plancher de chêne, leurs oreilles dûment protégées, observaient l'île de Jina défiler dans la nuit. Sur la dunette, Philip McMullan consultait sa montre. Il était précisément cinq heures et demie quand la voix de la vigie mit un terme à son supplice :

– Ho en bas ! Cible en vue au nord !

Et un instant plus tard :

– Cible en vue au sud !

Des matelots aux officiers, tout ce que la dunette comportait de paires d'yeux se fixa sur les promontoires qui contrôlaient l'accès à Chole Bay. Tel un serpent lumineux, le brasier allumé par les équipes de débarquement se propageait à grande vitesse, ceinturant les sommets.

Un sourire aux lèvres, Sullivan Webster disparut par les marches du grand escalier et s'assura personnellement que chacune des deux batteries avait

correctement réglé la hausse de tir. Il reparut opportunément sur la dunette quand l'Albion se présenta par le travers de Juani :

– Pour l'Angleterre, Commodore ! rapporta-t-il simplement.

La Surprise ouvrit le feu la première sur l'île de Jina, aussitôt imitée par l'Albion dont les boulets explosifs s'élevèrent dans le ciel en direction de Juani. Les deux bordées résonnèrent violemment sur Monfia et des milliers de volatiles s'envolèrent.

Sur les promontoires, le plus grand désordre s'était emparé des pirates. Certes, une attaque des Anglais était attendue et tous avaient été longuement instruits de la conduite à tenir, mais les défenseurs s'étaient laissé surprendre par la rapidité du coup de main.

Au nord, la cinquantaine de servants des huit pièces de dix-huit livres avaient bien vu les masses sombres des navires approcher dans la nuit, mais trop tard. Les forbans couraient dans tous les sens entre les murailles de fortune et les pièces d'artillerie tournées vers un océan menaçant. Le maniement délicat des boulets rouges dans l'obscurité avait hélas considérablement ralenti leur efficacité. Un sifflement aigu surgit soudain du large et, la seconde suivante, une dizaine de boulets touchaient au but. Un déluge de plomb s'abattait sur les gardiens de Jina tandis que, sur Juani, un canon dont le boulet incandescent venait d'être chargé explosait en une myriade d'éclats de métal, de pierres et de bois. Les pirates tombèrent par douzaines autour du trou béant.

Les feux allumés en contrebas progressaient dangereusement en prenant de la vigueur. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que, lorsque le feu aurait totalement ceinturé la colline, son sommet deviendrait un enfer. De tous les combattants qui évacuèrent en se ruant à travers les flammes, aucun n'échappa aux fusiliers embusqués au pied des collines.

Longeant à son tour le promontoire nord, le Diamond lâcha sa bordée sur les positions abandonnées tandis que la flottille de chaloupes et de canots entra dans les eaux plus calmes de Chole Bay. Aux cent quatre-vingts hommes détachés par l'Albion, s'ajoutaient deux groupes de trente matelots issus de la Surprise et du Diamond. Agenouillés devant leur fusil, tapis au fond des embarcations, les jeunes gens qui s'apprêtaient à débarquer au petit jour priaient avec ferveur.

L'horizon émergeait lentement des ténèbres, révélant peu à peu sur bâbord les navires pirates au mouillage. Les esquifs s'organisèrent en deux lignes et

firent force de rames en direction du cœur de Trendstown, à trois milles de là. De la chaloupe de tête partit une vive fusée verte qui monta dans le ciel et rendit un instant quelque éclat aux eaux du lagon.

Pendant ce temps, à chaque extrémité de la baie, les incendiaires, armes à l'épaule, redescendaient en direction de la grande plage.

Sur la dunette de l'Albion, Philip McMullan observait le point lumineux retomber lentement entre les deux promontoires. Si tout se passait bien, l'Union Jack ne tarderait pas remplacer le Jolly Roger sur l'île de Monfia. Certes, les Portugais ne manqueraient pas de s'émouvoir de la présence anglaise non loin de leurs historiques possessions africaines, mais que valait leur marine, jadis pionnière, en comparaison de la formidable Royal Navy ? Il songea à Adam Smith, dont le traité sur la richesse des nations, paru vingt-cinq ans plus tôt, l'avait fortement contrarié. « [Les colonies] sont tout au plus des dépendances accessoires, une espèce de cortège que l'Empire traîne à sa suite pour la magnificence et la parade », clamait le philosophe et économiste. Smith n'était qu'un utopiste doublé d'un naïf ! Un sourire carnassier éclaira le visage de l'Anglais. Coupés de leur repaire, les pirates seraient bientôt livrés aux aléas de l'océan. À terme, la capture ou la destruction de leurs frégates isolées ne serait qu'une formalité. En prime, les hommes et les femmes capturés sur l'île constitueraient un précieux butin.

À l'est, les premières lueurs du jour s'élevaient sur un horizon de nuages sombres, révélant une mer agitée. Les dizaines de fantômes qui jusque-là peuplaient la dunette retrouvaient peu à peu leur humanité quand la voix de la vigie tomba des cieux :

– Ennemis en vue ! Ennemis en vue au vent à nous !

Les officiers anglais saisirent aussitôt leurs lunettes et, McMullan et Webster en tête, gagnèrent promptement le balcon arrière. Balayant l'horizon au nord au-delà de la Surprise et du Diamond, l'impassible Webster ne put s'empêcher de lâcher un juron. Dans sa mire, trois frégates bord à bord cinglaient droit sur eux.

Comme hissés par un seul homme, deux Jolly Roger montèrent ensemble à l'artimon des frégates sous le vent tandis qu'un immense pavillon tricolore s'élevait au-dessus de la frégate au vent. Le Français, dont le liseré jaune entourant les sabords était aisément reconnaissable, appuya d'un coup de canon l'envoi de sa flamme de guerre au grand mât. L'écho, porté par le vent, parvint à l'Albion dans un grondement sinistre.

Webster, à qui il appartenait de conduire son bâtiment au combat, s'adressa avec un flegme tout britannique à son premier lieutenant :

– Faites larguer les ris, je vous prie, Monsieur Johnston.

Assailli par un terrible doute, Philip McMullan serra dans sa poche la montre de sa femme. Sterling et certainement leur propre espion avaient été manipulés. Les frégates n'étaient pas plus dispersées que ne l'étaient les doigts de sa main.

– Maudite Égalité ! laissa-t-il échapper.

– Pardon, Commodore ? questionna Webster qui craignait d'avoir ignoré un ordre.

McMullan se mura dans le silence. Cette opération avait pourtant si bien débuté...

Sur la plage déserte de Chole Bay, le plus grand calme régnait au pied des majestueux cocotiers. À croire que l'île s'était vidée de ses habitants. La première vague accosta sur le sable blanc, libérant les troupes qui s'organisèrent aussitôt en carré, genoux à terre et fusils en joue. Lorsque la deuxième vague foula le repaire des pirates, elle forma à son tour une ligne de défense tandis que leurs camarades reprenaient leur progression en direction des premières casemates. Un cri jaillit de la végétation :

– Freedom !

Des planches volèrent en tous sens sur la plage, révélant des tranchées de trois mètres de long, qu'une simple couche de sable avait soigneusement camouflées. Dans chacun des postes de tir, profond d'un mètre et demi et large d'à peine un mètre, deux pirates, équipés de trois fusils chargés, lâchèrent un feu nourri qui faucha la première ligne des malheureux à découvert. Sidérés, les Anglais perdirent le quart de leurs hommes en moins d'une minute. Posté à la proue d'une chaloupe, un jeune et impétueux lieutenant hurla aux troupes de se poster allongées et intima aux coulevrines l'ordre d'ouvrir le feu. Des milliers de billes de plomb sifflèrent au-dessus des têtes des assaillants avant de saccager la végétation et de meurtrir les façades des premières habitations. Tapis dans leurs trous, les pirates n'eurent pas à souffrir de la réponse anglaise.

– À l'attaque ! vociféra l'officier, sabre au clair, à l'adresse de ses compagnons.

Se relevant d'un bond, des dizaines d'hommes montèrent à l'assaut baïonnettes au canon sur un front qui n'excédait pas cent mètres. En arrière,

deux sections de fusiliers, debout sur les chaloupes, tentaient de contenir le feu ennemi avec un succès très relatif. Quand les occupants des tranchées eurent épaulé leurs derniers fusils, la mort clairsema les rangs des sujets de Sa Majesté. Une demi-douzaine de sourdes détonations rugirent alors dans la forêt voisine. Des boulets de douze livres explosèrent entre les chaloupes et les canots anglais, pulvérisant les bois et les chairs. Jaillissant des tranchées, les pirates se ruaient désormais sur la plage, sabre et coutelas en mains.

À trois cents mètres du lieu de débarquement, amarrées à la jetée, une poignée d'embarcations de tailles inégales se libéraient comme par magie des toiles qui les bâchaient. Les chefs de nage, bandeau noir sur la tête, firent éviter les esquifs et mirent le cap sur les Anglais, coulevrines et fusils parés.

Sur la plage, le corps à corps sanglant avait déjà tourné à l'avantage des pirates quand l'équipe venue par la mer décima un à un les fusiliers anglais postés près des chaloupes. Parmi les victimes, le lieutenant anglais qui avait tenté d'organiser la résistance flottait sur le ventre, entouré d'une mare de sang qui contrastait fortement dans les eaux cristallines.

Pendant ce temps, les équipes de Sterling et de la Surprise, alertées par les violentes échouffourées qui sévissaient sur la plage à une demi-lieue, s'approchaient avec prudence par le nord et par le sud de Trendstown. Manifestement, le débarquement avait rencontré une vive résistance. Ouvrant la voie à ses hommes le long d'une prairie côtière, Sterling fut saisi d'un mauvais pressentiment. Son intuition se confirma quand un feu croisé provenant des arbres situés sur leur flanc gauche les prit au dépourvu. Incapables de localiser précisément les éclats lumineux, les Anglais tirèrent à tout-va et tombèrent comme des mouches. Hurlant à la mort, une trentaine de pirates nègres marrons jaillirent de la végétation et achevèrent la besogne à l'arme blanche. À trois contre un, le lieutenant Christopher Sterling rendit l'âme avec une dernière pensée pour sa fiancée, dont il ne saurait jamais si elle avait donné naissance à une fille ou à un garçon.

Au nord de Trendstown, le second de la Surprise approchait des premières habitations. Inquiet de la fréquence des coups de feu au sud, il stoppa leur progression et mit son groupe à couvert entre deux casemates. Mal lui en prit. Une horde hétéroclite bondit des toits en poussant des hurlements sauvages. Bien qu'en supériorité numérique, les Anglais, saisis d'effroi, furent taillés en pièces en quelques minutes. À son tour, le second de Richard Davies succomba sous les coups de sabre.

Au large de Monfia, le sort de six navires de guerre se précisait. La vie de plus de deux mille marins était en jeu. Le vent, vigoureux, favorisait peu à peu la formation de crêtes dont certaines atteignaient par endroits quatre à six pieds de haut. Suivant les ordres de Sullivan Webster, le Diamond, la Surprise puis l'Albion remontaient au vent en ligne de bataille, bâbord amures et sous basses voiles. En route convergente quatre milles au vent, évoluant au grand largue, l'Égalité ouvrait la voie au Revenge, le Revolution fermant la marche. Dans moins de trente minutes, la mort allait s'abattre sur ce qui, hier encore, était un éden.

Sur la dunette du soixante-quatorze, l'aspirant en charge des signaux, lunette à l'œil, attira l'attention de Webster :

– Pardon, Capitaine, mais je crois que le Revolution nous adresse un message.

Effectivement, l'artimon de l'ancien HMS Enterprise se parait de couleurs.

Le jeune homme ajusta sa mire, enregistra mentalement les pavillons et consulta l'épais livre des signaux à même la table de navigation. Visiblement impressionné, il rapporta :

– Ce code n'est plus en vigueur depuis des années. Je n'ai cependant pas de doute sur le contenu du message... Il dit « Pas de quartier », Capitaine...

– Nos intentions ne sont guère différentes... commenta froidement celui-ci.

Sur la dunette du Revolution, un bandeau noir ceignant ses longs cheveux roux, Bloody Bill observait au loin le vaisseau de ligne peuplé d'habits rouges tout en s'interrogeant sur les conséquences d'une action guidée par le devoir et l'orgueil. Lors de sa première entrevue avec Belmonte, il avait mis un point d'honneur à se réserver le vaisseau amiral. Alors qu'il prenait la mesure du mastodonte et de ses caronades, le futur père de famille n'était plus aussi certain de vouloir combattre en mer. Son hésitation à choisir entre la conduite de sa frégate et la défense de son île pesait encore dans son esprit. Kate avait-elle échappé à la sauvagerie des envahisseurs ? Puissent le fidèle Youssef et leurs frères arabes défendre bec et ongle le berceau de leurs rêves. Un jeune officier du nom de Williamson, ancien maître de manœuvre de l'Enterprise, lui glissa en aparté :

– Le grand jour est arrivé, Capitaine. Je m'honore de le vivre à vos côtés !

Bloody Bill observa son navire. Il y rencontra les regards confiants de ses compagnons, féroces forbans, idéalistes apatrides en leur for intérieur, dont la

plupart partageaient sa vie depuis des années. Il n'en fallait pas plus pour remotiver le chef des pirates de Monfia.

À deux encablures sur l'avant bâbord, le Revenge, tout dessus à l'exception de ses voiles de petit et de grand perroquet, labourait la mer, son étrave plongeant puis rejaillissant dans un flot de blanche mousse. L'ancienne Cassandre était devenue l'enjeu de la chasse-partie liant pirates et Français. Campé aux côtés des timoniers qui tenaient fermement la grande barre à roue, Alfonso Tavares s'imprégnait des roulements sourds des affûts des canons en provenance du pont batterie. Perplexe, il ruminait la désagréable impression d'être fait comme un rat et, surtout, d'avoir transmis des informations plus qu'erronées à l'officier de liaison de l'Albion. Déjà, lors du conseil, il n'avait guère goûté que lui soient imposés Tristan Kernou ainsi que ce rigide lieutenant français accompagné de son garde du corps. Sitôt les passes de Kinasi franchies en remorque des chaloupes, la pavillonnerie du Revolution intimait au Revenge l'ordre de se tenir sous son vent et ils avaient louvoyé de conserve toute la nuit jusqu'à retrouver l'Égalité au petit matin, laquelle patientait à la cape à une quinzaine de milles dans le nord de Monfia. À midi, deux barques de pêche provenant de l'étroit maillage qui entourait l'île rapportaient la nouvelle : l'escadre anglaise avait été repérée à une trentaine de milles dans l'est de Chole Bay et attendait manifestement la tombée de la nuit pour agir. Le capitaine du Revenge, à qui tous ces imprévus ne disaient rien qui vaille, observait sous le vent les trois navires compatriotes qui manœuvraient magnifiquement, leur ligne n'excédant pas un demi-mille de l'étrave du Diamond à la poupe de l'Albion. Une telle concentration de canons promettait un déluge de flammes et de feu. L'espion de Sa Majesté lissa sa moustache, tira une blague en cuir de sa poche et roula du tabac. Jusqu'à présent, il avait parfaitement joué son rôle, alignant sa frégate entre ses deux conserves, volant à la rencontre de l'ennemi. Il connaissait les risques de cette mission. Cependant, tomber sous les balles et les boulets forgés dans les fonderies de la mère patrie était d'une ironie intolérable. Son plan était simpliste mais, acculé comme il l'était, il n'en voyait pas d'autre. À la première occasion, il tenterait d'aborder l'Anglais le plus proche et, dans le feu de l'action, rallierait son camp. Conscient que ses chances de survie étaient quasi nulles, Horace Drake, capitaine de frégate de la Royal Navy, tombé par patriotisme entre les mailles de l'Intelligence Service, songea à son épouse et ses six enfants.

Soudain, il sentit la pointe d'une lame sur le côté droit de son cou. À l'autre bout de l'acier, Tristan Kernou appuyait avec véhémence.

– Il est temps de rejoindre votre véritable place, Señor !

Drake ne put réprimer une grimace. Kernou siffla avec force. Dans l'instant, les acolytes du félon furent neutralisés par la fine fleur de l'équipage et regroupés séance tenante au pied du grand escalier. Quand ils apprirent les raisons de la destitution, tous tournèrent casaque et jurèrent fidélité à Monfia. Dupailon, qui officiait avec les mêmes prérogatives que Kernou, ordonna de lier les mains de l'espion. Il adressa un regard entendu à Lancou qui en avait terminé de son inspection de la frégate. Le premier maître lui retourna un clin d'œil. Ces deux-là étaient à bord pour insuffler leur expérience à l'équipage et mener à bien une mission qui, si elle se confirmait, annihilerait d'un coup deux ennemis de la France.

Gravissant trois à trois les marches du petit escalier, un Écossais en kilt, suivi d'un Maure coiffé d'un turban, vinrent rendre compte :

– Tribord en batterie, Capitaine ! annonça le Gaélique.

– Gaillard d'avant paré, Capitaine ! renchérit l'Arabe.

Kernou jeta un œil à la ligne anglaise. Lui qui avait participé en qualité de corsaire puis comme pirate à nombre de coups de main, n'avait encore jamais vu une telle débauche de moyens. Sous peu, le chaos deviendrait la seule règle. Il inspira longuement, s'amusant de penser que d'un côté se tenait son mentor tandis que de l'autre croisait son père. À ces deux-là, il se jura de faire honneur.

La voix résignée de l'infiltré l'arracha à ses réflexions :

– Comment avez-vous su ?

Dupailon, seul occupant du Revenge à porter un uniforme d'officier de marine parmi la jungle des combattants, le toisa avec un air de dégoût :

– Vos « amis » sur Monfia ont trouvé étranges vos promenades nocturnes sur la plage de Forbes Bay... Et ils ont fouillé votre case... Señor... Vous admettez qu'il n'est pas courant qu'un prétendu catholique espagnol voyage avec une bible en allemand et un recueil de Luther...

« God bless England » fut la seule réponse de l'intéressé qui, pour la première fois, avait abandonné son accent espagnol. Deux nègres marron l'emmenèrent brutalement par le petit escalier.

À deux encablures au vent, voiles gonflées à bloc, l'Égalité maintenait un rythme soutenu de moins en moins propice au combat naval. À tribord, seize

gueules noires apparurent ensemble. Sur la dunette, les matelots jetaient un œil à leur diable de commandant. Vêtu de son plus bel uniforme, Belmonte profitait des derniers instants de paix avec le chant du vent et de la mer pour seul compagnon. Observant la démonstration britannique moins de deux milles sous le vent, il s'interrogeait sur leurs chances de couper la ligne ennemie. Ces Anglais-là les avaient surpris et châtiés dans les brumes de Port-Louis. L'affaire s'annonçait délicate et il n'avait pas la moindre idée des capacités des pirates à combattre en escadre.

Duval, bicorné vissé sur la tête, s'approcha :

- Leur ligne est particulièrement resserrée...
- Resserrée dans le but de masquer leurs faiblesses ?
- S'ils ont approché Chole Bay d'aussi près, c'est qu'ils y ont débarqué.
- C'est aussi mon avis...

Combien d'hommes manquaient à la bonne marche des navires de Sa Majesté ? Quelques dizaines ? Plusieurs centaines ?

Le *Revenge* et le *Revolution*, respectivement dotés de quatre cent onze et de quatre cent quatre-vingt-trois guerriers déterminés, réunissaient toutes les conditions pour monter à l'abordage. Restait à manœuvrer les bâtiments avec précaution dans cette mer remuante. Par le travers, une déflagration sourde partit de la frégate anglaise de tête, dressant un voile opaque de fumée devant la coque à damier. Le *Diamond* réglait son tir. La bordée se perdit dans les profondeurs de l'océan à plus de deux cents mètres de l'Égalité.

– Préparons-nous à enfoncer la ligne de leurs certitudes ! trancha Belmonte.

Résolus, ils gagnèrent le poste de navigation dans lequel le *Druide* s'entretenait avec le lieutenant Rancourt. Les ordres, relayés aux quatre coins du navire par le sifflet du bosco, mirent en branle les cent quatre-vingt-dix gabiers et matelots de pont. Au fur et à mesure que ceux d'en haut crochaient dans la toile avec poigne, petit et grand hunier s'effaçaient du ciel. Les timoniers lofèrent progressivement d'un quart et on ajusta proprement les basses voiles à leurs nouvelles amures, amenant la frégate de tête anglaise dans la mire de la batterie tribord. Les navires pirates accompagnèrent aussitôt la manœuvre. Inexorablement, la distance s'amenuisait. À intervalles réguliers, les coques ennemies disparaissaient derrière les montagnes liquides, rejaillissant de la houle plus hostiles que jamais.

En une poignée de secondes, l'Égalité, le *Revenge* et le *Revolution* firent rugir leurs canons, crachant des centaines de kilogrammes de métal dans un

halo de fumée grise qui occulta momentanément la ligne adverse. Le souffle dévastateur faucha Anglais et espars, lacéra les voiles et fit voler en éclats des morceaux de pavois. L'escadre du commodore McMullan abattit avec un synchronisme parfait et, à leur tour, les Anglais firent parler la poudre. Quelques boulets de l'Albion frappèrent le Revolution, occasionnant la chute d'une poulie de vergue du grand mât, fendant le crâne d'un malheureux qui se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment. Tué sur le coup, il fut emporté par ses compagnons tandis que d'autres répandaient déjà du sable sur l'épaisse mare de sang. Par chance, les bordées du Diamond et de la Surprise échouèrent à quelques brasses sous le vent. Travers au vent, cap à l'est, les deux lignes voguaient vers leur destin. Deux magistrales déflagrations se succédèrent dans un grondement de mort. À la pleine bordée franco-pirate répondit aussitôt celle de l'Union Jack. Des boulets de dix et douze kilogrammes se croisaient par dizaines dans les airs dans un sifflement strident, et quand ils atteignirent leurs cibles, les impacts semèrent le chaos. Des hunes et des vergues, gabiers et fusiliers tombaient par grappes sans distinction de nationalité ou de couleur de peau, tandis que, sur les ponts et sur les gaillards, les éclisses de bois meurtrissaient les chairs.

Deux nouvelles bordées furent échangées à quatre minutes d'intervalle – un peu plus pour le soixante-quatorze – mais embourbés dans les fumées, les Anglais eurent la plus grande difficulté à répondre avec la même précision. Dans les ponts batteries du Diamond, de la Surprise et de l'Albion, les équipes de canoniers, le visage noirci de poudre et opprésés par les émanations, halaient sur les palans des affûts, la fureur de vivre chevillée au corps. Autour des valides, nombre de leurs compagnons gisaient morts ou agonisaient dans leur sang, certains implorant de désespoir leur mère ou leur petite chérie.

La distance séparant les deux lignes fondait comme neige au soleil et c'est à une encablure que s'échangea la quatrième bordée. Les duels d'artillerie tournaient au carnage.

Le Revolution, qui ne pouvait soutenir plus longtemps la puissance de feu, attendait précisément que le deux-ponts recharge pour se lancer à sa conquête. La frégate pirate abattit en grand et profita d'un vent moindre pour réduire la toile. Alors qu'elle courait sur son erre à plus de quatre nœuds, son avant tribord vint heurter la muraille de bois dans un grand fracas sonore. Succombant au choc extrême, le mât de misaine, dont l'emplanture avait été délibérément sciée, s'effondra dans un craquement sourd sur le pont de

l'Anglais. Dans les hauts, les extrémités des vergues des grands mâts s'entrechoquèrent jusqu'à plier sous la pression démente, entraînant dans leur chute autant d'habits rouges que de forbans. La plupart se brisèrent les os sur le pont quand d'autres disparurent à jamais entre les deux coques, dans les eaux sombres de l'Indien. Assurant l'étreinte mortelle, des grappins jaillirent de part et d'autre accompagnés de hurlements et d'invectives.

Sur la dunette du Revolution, Bloody Bill s'assura que les sabords ennemis étaient toujours vides, vérifia une dernière fois les silex des pistolets qui barraient sa poitrine et s'élança en direction du gaillard d'avant, une horde exaltée dans ses pas. Des panneaux et des échelles de ponts remontait une marée humaine hirsute. Était-ce une peur frénétique qui avait poussé les Anglais à recharger aussi vite ? La ruse de leur capitaine qui avait finement laissé croire que cinq minutes étaient nécessaires à l'emploi des canons ? Les pirates virent avec effroi les bouches à feu de la batterie supérieure de l'Albion réapparaître par les sabords. Lâchée à hauteur du pont principal de la frégate, la bordée ne laissa aucune chance aux Révolutions. Sonné par la déflagration, Bloody Bill se releva de derrière le pavois et tituba un instant, sa tête, son visage et son épaule gauche maculés de sang. Il enjamba les débris de sa frégate et les morceaux de chair humaine de ses compagnons avant de se hisser sur le large profil du mât abattu.

– Pour Monfia ! À l'abordage ! hurla-t-il, sabre au clair.

De la poupe à la proue, répondant à l'appel, les survivants du cataclysme, sabre, couteau ou hache en main, un bandeau noir sur le front, bondirent des décombres et s'élançèrent à leur tour sur la providentielle passerelle, sous le feu nourri des fusiliers anglais. La boucherie du corps à corps pouvait commencer.

S'éloignant vers l'est à plus de six nœuds, l'Égalité et le Diamond, le Revenge et la Surprise, leur grand pavillon battant dans le vent, poursuivaient leur course meurtrière en route parallèle, affairées tout autant à panser leurs plaies humaines et matérielles qu'à prolonger leur différend. Leurs voiles déchirées en maints endroits, des poulies et des cordages flottants inertes dans le ciel au gré du vent, de la houle et de la gîte, leurs pavois défoncés, les frégates, qui étaient en remarquable condition trente minutes plus tôt, commençaient à ressembler à des ruines flottantes. Si les Anglais avaient copieusement souffert de la précision du tir ennemi et sortaient les plus affaiblis de cette double joute qui courait depuis maintenant trois milles,

l'Égalité et le Revenge venaient d'endurer les terribles caronades de vingt-quatre livres.

Quand Tristan Kernou réduisit la toile et abattit en direction de Richard Davies, ce dernier lofa à sa rencontre et la sauvagerie qui sévissait déjà sur l'Albion se propagea aux équipages du Revenge et de la Surprise. À son tour, l'Égalité abattit sur le Diamond dont les hommes préparaient les grappins. Au poste de barre, Arthur Everton, fermement résolu à s'emparer de l'un des fleurons de la Marine française, galvanisait ses hommes au porte-voix dans l'attente de l'affrontement final. Autour de l'officier, la dunette n'était plus qu'un capharnaüm de bris d'espars, de bois et de cordages où gisaient blessés et trépassés tandis que les survivants rechargeaient canons et fusils dans la plus grande agitation. Chauffé plus que de raison, un canon de dix-huit livres explosa en tuant ses huit servants sur le coup. À deux pas, un aspirant qui n'avait pas quinze ans, trois matelots et deux canonnières succombèrent sous les balles des fusiliers du capitaine Victoria. Une voix vibrante tomba des cieux :

– Il abat en grand ! hurla la vigie d'artimon.

Effectivement, à deux encablures au vent, l'Égalité choquait ses basses voiles et, surfant sur la houle, glissait progressivement dans le sillage du Diamond, son mât de beaupré donnant l'illusion de vouloir empaler le gaillard d'arrière de l'Anglais.

Stupéfait, Everton prit immédiatement la mesure de la manœuvre : le Français ne cherchait pas l'abordage comme ses deux conserves, il s'apprêtait purement et simplement à les prendre en enfilade. Quand la frégate au liseré jaune présenta son bâbord, ses pièces en batterie, le sang des rescapés du Diamond se glaça. Avec une audace folle, l'étrave de l'Égalité croisa la poupe de l'Anglais à moins de cinquante brasses. Un à un, ses canons rugirent à intervalle de deux secondes. La moitié des boulets coururent sur la longueur du navire, décimant les servants du pont batterie tandis que les autres boulets de nature explosive détruisaient le gouvernail. Les canons du gaillard d'arrière résonnaient encore lorsqu'une seconde série de déflagrations surgit à tribord de l'Égalité.

Un châtement identique frappa l'étrave de la Surprise qui ondulait à un demi-mille sur la houle, dangereusement liée au Revenge. Les silhouettes des ennemis disparurent peu à peu derrière les épaisses fumées grises que peinait à disperser un vent pourtant vigoureux.

Déseparé, le Diamond partit lentement au lof avant que ses lambeaux de voiles prennent inexorablement à contre. À l'aplomb de la galerie de poupe, dansant la gigue au bout d'un cordage, un lieutenant évaluait les dégâts quelques pieds au-dessus de la mer tandis que, dans la moiteur et l'obscurité de la frégate, une équipe s'échinait à remplacer les drosses de barre. Cinq minutes plus tard, trempé jusqu'aux os, le lieutenant rapporta l'affreuse nouvelle : le gouvernail était en grande partie arraché de sa ferrure.

Everton accusa le coup et rendit son attention au Français qui poursuivait sa route au sud-est. Avec maîtrise, ce dernier vira lof pour lof avant de remonter progressivement dans le vent, ses canons tribord réapparaissant presque simultanément par ses sabords. Le goût amer de la défaite arracha un cri de rage à l'officier anglais. Aux quatre coins de la dunette, les regards harassés des miraculés alternaient entre leur bourreau qui remontait dans le vent et la posture rigide de leur commandant dont ils attendaient la décision avec fébrilité.

Résonnant de nouveau, la voix de la vigie apporta un éphémère réconfort :

– L'Albion est vainqueur ! L'Albion est vainqueur !

Everton ramassa une lunette miraculeusement intacte et ajusta sa mire. Vu du pont, ce n'était guère évident mais, en regardant de près, il eut une vision plus nette : à l'ouest, devant la ligne côtière de Monfia, deux pavillons écarlates surplombaient la forme confuse des deux navires à couple. Un sourire, mélange de soulagement altruiste et de dépit personnel, parcourut le visage noirci de poudre d'Everton. Ainsi, mort ou prisonnier, le sort de William Trendstone était scellé.

La vigie coupa court à l'allégresse collective :

– Ho en bas ! La Surprise baisse pavillon !

Le capitaine du Diamond pointa aussitôt les deux frégates entrelacées à deux milles de leur position et assista médusé à l'envol du pavillon noir en lieu et place des couleurs de Sa Majesté. Un profond ressentiment s'empara de lui. Ce jeune coq de Davies venait de rendre aux pirates une partie de la victoire si chèrement acquise par le commodore McMullan et le capitaine Sullivan.

Courant vers lui, le lieutenant qui avait diagnostiqué l'état du gouvernail arrivait par le grand escalier dont les rambardes n'étaient plus qu'un souvenir.

– Mes respects, Commandant, salua l'énergique garçon dans son uniforme lacéré, le visage dégoulinant de sueur, nous aurons gréé un premier gouvernail de fortune d'ici trente minutes !

À ces mots, un fol espoir s'empara du capitaine du Diamond. S'ils sortaient victorieux de leur combat avec le Français, la perte de la Surprise deviendrait anecdotique. La nouvelle se propagea à l'équipage et tous les hommes encore sains de corps et d'esprit accélérèrent la remise en ordre de leur bâtiment sous la conduite des rares officiers en vie. Hélas pour le roi George, la course contre la montre tourna à l'avantage de l'Égalité, qui arrivait à portée de tir. Maîtresse de sa manœuvre, elle réservait ses coups et prit le temps d'approcher le Diamond qui culait face au vent. Quand elle fut parvenue à quelques encablures de l'Anglais, un coup de semonce retentit de son gaillard d'avant.

Everton ne tint pas compte de l'avertissement et ordonna à un aspirant manifestement choqué de presser la réparation du gouvernail. Deux minutes plus tard, le pavillon aux trois couleurs abattait d'un quart et lâchait une rageuse bordée sur l'arrière de l'Anglais. La mort faucha quantité de Diamonds, annihilant chez les survivants toute volonté de combattre.

Everton, qui était demeuré debout à la table de navigation, sortit par miracle indemne du châtiment. Il crut reprendre un instant ses esprits et hurla tour à tour à l'attention du dernier des timoniers et des gabiers rescapés :

– Alors, bougre de fainéant, vas-tu abattre ? Ho là-haut ! À choquer grand-voile et misaine !

Enjambant ses compagnons dont les râles recouvraient de nouveau le bruit du vent qui secouait le gréement délabré, le lieutenant s'approcha :

– Pardon, Commandant... sauf votre respect... je crains que ce ne soit fini, Commandant...

– Capitaine d'armes ! rugit celui-ci, le visage écarlate, mettez ce couard aux arrêts !

– Le capitaine Winch est mort, Commandant...

– Lieutenant Marvell, tonna-t-il à la ronde, prenez le commandement des fusiliers !

– Le lieutenant Marvell est mort, Commandant...

– Bande de lâches ! Je vous ferai tous passer en cour martiale !

– Je crains que nous ne soyons morts avant, Commandant... répondit sobrement l'officier en jetant un coup d'œil au Français qui manœuvrait non loin.

Ivre de haine, Arthur Everton dégaina son pistolet et mit en joue son subordonné. Il n'avait pas encore proféré la moindre menace qu'une balle venue de l'artimon l'envoyait dans l'au-delà.

Sur la dunette de l'Égalité, Belmonte, à qui le garrot au bras droit faisait un mal de chien et dont les cheveux blonds étaient rougis de sang, observait la coque inerte livrée aux éléments, ses voiles gonflées à contre. À ce stade, l'obstination de l'Anglais était incompréhensible. Partagé entre humanité et rage de vaincre, il rejoignit Duval au balcon. Quoique amoindrie et présentant en de nombreux endroits les stigmates du combat, la frégate, qui déplorait cinquante et un tués ou blessés parmi lesquels figuraient le lieutenant Edmond Rancourt et le bosco Lalonde, demeurait malgré tout une force opérationnelle. La voix de la vigie trancha soudain son cas de conscience :

– Ho en bas ! L'Anglais baisse pavillon !

L'équipage, informé du sort du Revolution ainsi que de celui de la Surprise, laissa échapper un formidable cri de joie, aussitôt relayé par les voix étouffées des blessés entassés dans l'infirmerie et dans le couloir. Hier humiliés dans les prisons flottantes de Spithead, les anciens Égalités et Justices tenaient leur revanche.

Charpentiers et voiliers parèrent au plus pressé et, à huit heures du matin, bravant une mer désordonnée, l'équipe de prise emmenée par Duval posait pied sur le pont du Diamond que les canons de l'Égalité tenaient en respect à deux encablures au vent. Outre le contingent débarqué sur Monfia, l'Anglais avait perdu cent onze hommes. Quand le pavillon bleu blanc rouge monta à l'artimon du vaincu, un nouvel élan de ferveur patriotique retentit dans le ciel inhospitalier de l'Indien. Pour Duval commençait la tâche ardue consistant à remettre le navire en ordre tout en tenant à l'œil cent cinquante prisonniers. Il disposait en tout et pour tout de quatre-vingt-dix hommes. Certes, le lieutenant anglais avait consenti à ce que les Diamonds participent activement à la consolidation du gréement, mais il avait en revanche refusé de donner sa parole qu'ils ne se révolteraient pas.

Quand la cloche piqua midi, l'ancienne frégate de la Navy avait retrouvé un semblant d'ordre et son gouvernail de fortune lui permit de remettre en route à trois nœuds sous basses voiles arrisées. Décalée au vent, l'Égalité veillait sur sa prise, cap au sud-ouest en direction des deux frégates pirates. Quand ils arrivèrent à proximité, Belmonte gagna le gaillard d'avant et évalua la situation. La Surprise et le Revenge poursuivaient leur aventureuse étreinte, les vergues de grand mât et de misaine dramatiquement entremêlées, les coques craquantes et gémissantes sous l'effet de la houle. De toute évidence, les deux navires ne pourraient se libérer à moins que l'un d'eux, ou peut-être les deux, ne sacrifie des espars. À y regarder de plus près, il lui

sembla que le Revenge n'était plus tout à fait dans ses lignes, son étrave plongeant dans la mer avec lourdeur et peinant à en ressortir. Son visage se ferma. La réalisation de son plan allait faire de lui un assassin et cela heurtait ses principes. Sa blessure au crâne ainsi que la balle que Daniel avait retirée de son bras occasionnaient de violents maux. Il roula du tabac et en offrit aux chefs des pièces de chasse qui l'acceptèrent avec reconnaissance.

– Qu'on s'en est encore tirés avec les honneurs, Commandant ! lui murmura l'un des servants qui avait embarqué à Rochefort.

Les mots prononcés en aparté par Duval à la coupée résonnaient dans sa tête : « Nous avons perdu trop d'hommes pour ne pas aller jusqu'au bout, Gilles... »

Restait une inconnue : Dupailon et Lancou étaient-ils toujours en vie ? Si tel n'était pas le cas, le rapport de force entre pirates, Anglais et Français dans cette région deviendrait pour longtemps inextricable.

– Ho là-haut ! tonna-t-il à l'adresse de la vigie de misaine.

Cette dernière dévala les enfléchures et exposa en détail les événements. Ainsi, l'Albion et sa prise, qui avaient remis en route plus tôt et dont on devinait les taches blanches à six ou sept milles dans l'ouest, voguaient à l'allure du largue en direction de Chole Bay.

– Merci Bertrand, dit-il au garçon d'à peine dix-huit ans.

Ravi que le capitaine l'ait appelé par son prénom, ce dernier regagna son poste d'observation plus vite qu'il ne l'avait jamais fait.

Belmonte rumina un instant. Manifestement, les Anglais, incapables de remonter au vent pour porter secours à leurs compatriotes, allaient trouver refuge à Monfia. Si l'île était déjà tombée entre leurs mains, les Anglais auraient tôt fait de réparer leurs navires tandis que l'Égalité ne pouvait compter que sur ses matériels en magasin.

Il regagna la dunette et observa au nord le ciel noir, promesse de pluies diluviennes. S'il voulait mener à terme son plan morbide, il n'y avait plus une minute à perdre.

L'Égalité et le Diamond mirent en panne au vent de leurs conserves tandis qu'une équipe emmenée par Janiche ramenait le long de la coupée les embarcations en remorque. Sur ordre du capitaine, la flamme de guerre du grand mât fut halée bas. Dupailon et Lancou verraient-ils le signal ? Étaient-ils toujours de ce monde ?

À bord du Revenge, dans la cabine dévastée du commandant, Lancou était précisément au chevet de son officier. Allongé sur une couverture imprégnée

de son sang, Dupailon, le regard vide, respirait avec la plus grande difficulté. L'éclisse de bois qui perforait son abdomen, et que nul n'avait osé ôter, condamnait le jeune homme à une mort certaine.

Il tendit une main tremblante à son compagnon d'armes qui s'en saisit et la serra avec respect :

– L'Égalité a envoyé le signal, Lieutenant, informa le premier maître.

– Faites... Faites ce que vous avez à faire, Lancou... répondit Dupailon d'une voix chevrotante. Et par pitié, enlevez-moi cette horreur...

Lancou empoigna délicatement le morceau de bois et, d'un geste vif, l'ôta du ventre du jeune officier. Celui-ci hurla, puis tenta de se détendre.

– Avez-vous une famille, Lieutenant ?

Dupailon fit non de la tête et reprit lentement son souffle.

– Vive la France ! Dites-leur... dites-leur que je suis fier d'avoir servi avec eux...

Un violent spasme secoua Charles Dupailon et le deuxième lieutenant de l'Égalité mourut dans la seconde.

Avec douceur, Lancou referma les paupières de son compagnon d'armes qui venait d'appareiller pour des océans plus cléments.

Il quitta la pièce le cœur lourd. Restait à accomplir un devoir cruel qui signerait très probablement sa propre perte. La guerre, songea le natif de Rochefort, n'était décidément qu'une hérésie.

À L'ÉCOLE CORSAIRE

Le même jour,
par 20°43' Sud et 55°10' Est.

À UNE VINGTAINE DE MILLES dans l'ouest-nord-ouest de la Réunion, une pluie chaude fouettait un océan Indien tumultueux, ramenant par endroits la visibilité à moins d'un mille. Les vagues, hautes de deux à trois mètres, déferlaient dans ce décor de fin du monde que survolaient quelques oiseaux du large dans un ciel de désolation. Tribord amures, deux corvettes progressaient dans le vent de nord sous basses voiles, labourant la mer à l'allure du bon plein.

Accoudé au balcon arrière du Diwal, Gabriel Leganioux, dont les cheveux bruns, la chemise blanche et le pantalon noir ruisselaient, observait dans le sillage la frêle Espérance, priant pour que rien de fâcheux n'arrive à celle que ses corsaires avaient surnommée « le cercueil flottant ». À sa droite, Salib, que ces températures tropicales n'incommodaient guère, tira de son burnous une pipe d'opium et l'alluma à l'abri de sa chéchia :

– Lorsque Dieu ferme une porte, il en ouvre toujours une autre... dit-il, les yeux perdus dans le gréement fortement incliné de leur conserve.

– Perdre la Gloire pour hériter de l'Espérance, tu avoueras qu'il y a des portes qui gagnent à rester fermées...

Une vague plus haute que les autres se brisa soudain sur l'avant. Machinalement, les deux associés tournèrent le dos aux embruns et reprirent le fil de leur discussion :

– Au moins sommes-nous un peu plus de deux cent cinquante âmes à déraisonner ensemble, observa le Barbaresque.

– Un Malouin a toujours valu deux glaouiches, Salib... et plus encore depuis Surcouf. Notre projet te paraît-il donc si fou que cela ?

– Quel projet, mon frère ? Nous ne disposons que d'une information partielle dont nous ne savons si elle est toujours valable...

– Mais nous en avons vu d'autres, n'est-ce pas... ?

Dans l'instant, la cloche piqua une heure de l'après-midi. Remontant le pont incliné comme s'il déambulait dans un salon de thé, son chapeau couvrant sa main gauche, Castor Campoléone rejoignit les deux hommes et jeta à son tour un coup d'œil à l'Espérance. Soulevant le chapeau, il révéla trois moques de café, en tendit une à chacun de ses compagnons et vida la sienne d'un trait. Comme s'il avait deviné ce qui inquiétait le capitaine du Diwal et son second, il dit :

– S'il y a quelque part dans le monde des marins de la République à l'esprit revanchard, m'est avis qu'ils nous suivent, Messieurs !

La remarque fit sourire les corsaires. Leganioux absorba son café que la pluie avait affadi et, tirant une fiole de rhum de sa ceinture, il servit une généreuse rasade au Rochelais.

– Ce marchand qui vous a renseigné a-t-il toute votre confiance, Capitaine ?

– Il s'agit d'un riche Portugais installé au Mozambique depuis plusieurs générations. Il y a quelques années, des Arabes du sultanat d'Adal ont pillé son domaine et enlevé sa famille. Le Diwal les lui a rendus... Il se trouve qu'il n'apprécie guère plus les Anglais, Monsieur Campoléone...

Les trois hommes observèrent à nouveau la corvette qui, vaille que vaille, suivait le rythme endiablé que lui imposait le Diwal. Un même sentiment de jubilation parcourut les trois hommes. S'il était un aspect de la vie de coureur des mers qu'ils appréciaient, c'était bien ce savoureux mélange d'audace et de chance.

Lorsque Lancou déboula sur le pont principal du Revenge, il y trouva la plus grande agitation. Courant entre les amoncellements de débris et les corps cousus à la va-vite dans des hamacs, les pirates convergeaient vers les entrailles de la frégate, des seaux remplis d'étoupe et de chanvre dans les mains. Il interpella le quartier-maître du Revenge, un Gallois d'une force herculéenne qui l'informa de leur situation, plus précaire qu'il ne l'aurait cru. Dans la frégate, frappée en de multiples endroits quelques pieds au-dessus de la ligne de flottaison et particulièrement sur l'avant, l'eau entraînait à grands

jets. Le Gaélique entraîna le Français à sa suite. Empruntant l'échelle qui menait au pont batterie, ils gagnèrent le faux-pont. Dans le réduit moite et sombre où logeait une partie des matelots, Lancou prit la mesure des dégâts. À la lueur de deux lampes à huile, une vingtaine d'hommes luttait par équipes de trois contre des geysers d'eau. À chaque fois que la frégate plongeait dans le creux de la houle, des centaines de litres d'eau envahissaient le navire, se déversant en ruisseaux dans les niveaux inférieurs. Avec rage, les hommes que le combat avait épuisés clouaient tant bien que mal des planches sur les cloisons de chêne, tandis que d'autres bourraient d'étoupe les interstices de plus en plus larges qui entouraient les ouvertures.

– Combien d'eau dans la sentine ? questionna le Français.

– Il n'y a plus personne dans la sentine, mon gars ! lui répondit le pirate.

Lancou opina du chef.

Sitôt la Surprise capturée, il avait fallu sécuriser cent soixante-dix Anglais, prendre en charge une centaine de blessés des deux bords, veiller à ce que les mâtures résistent aux violents chocs des deux frégates à couple et, enfin, s'assurer de l'intégrité physique de la coque. Avec un équipage à l'effectif fourni et rompu à travailler ensemble, cela n'aurait guère été aisé. L'opération, menée par une bande vaillante, mais hétéroclite et diminuée d'un tiers, de surcroît sur une mer mouvementée, était une gageure.

– Alors il faut évacuer, mon gars ! conclut Lancou.

Tristan Kernou, dont la chemise blanche était ensanglantée, surgit dans la pièce : là, il découvrit les hommes qui s'acharnaient contre la mer. Il plongea son regard dans celui de son quartier-maître, puis du Français :

– Les valides aux enfléchures ! Larguez-moi ces foutus mâts, on passe sur la Surprise ! ordonna-t-il.

À la coupée bâbord de l'Égalité, Belmonte entretenait Janiche de sa mission. L'aspirant, bien qu'ayant été largement exposé, était l'un des rares occupants du pont batterie à être sorti indemne du combat avec le Diamond. Hochant la tête, il écoutait religieusement les paroles du commandant, s'efforçant de ne rien laisser paraître de son malaise. Cinq minutes plus tôt, la vigie avait vu Lancou sur le pont du Revenge. L'ami de Duval avait trente minutes pour rejoindre la sainte-barbe et y allumer une mèche condamnant les deux frégates à un brasier géant.

L'exposé terminé, Belmonte sembla un instant en proie au doute et se ravisa. Si leurs associés d'aujourd'hui s'emparaient de la Surprise, l'Égalité

serait demain sous le feu de deux frégates pirates, et pas des moindres. Quant aux Anglais, n'avaient-ils pas froidement exécuté les prisonniers français à Azincourt et occis les blessés le lendemain ? La perfide Albion n'avait-elle pas capturé plus de trois cents navires et six mille marins français sans la moindre déclaration de guerre, précipitant ainsi l'appauvrissement de la marine à la veille de la guerre de Sept Ans ?

– Tâchez également de ramener le capitaine Kernou, Monsieur Janiche, dites-lui si besoin que son père est blessé et qu'il souhaite lui parler une dernière fois...

À l'injustifiable, il ajoutait désormais le mensonge.

Il eut une pensée pour Charles-Maurice de Talleyrand. Qu'il était simple de louer la guerre quand on l'orchestre depuis un bureau doré ! Et dire que Bloody Bill et ses forbans avaient consolidé leur essor avec l'assentiment du diplomate ! Il se promit, si Dieu, ses ennemis et la mer lui prêtaient vie, de dire ses quatre vérités au ministre des Relations extérieures et des Colonies. Soudain, la voix de la vigie coupa court à sa torture morale :

– Ho en bas ! Le Revenge est en train de couler ! Ils essaient d'abattre le gréement !

Belmonte bénit les boulets anglais, le ciel et sa bonne étoile en une seule prière. L'instant d'après, il amorçait déjà la première étape de son nouveau plan.

– Vous prenez le commandement de l'Égalité, Monsieur Janiche, je passe sur la Surprise.

Ordres et consignes fusèrent aux quatre coins de la frégate. Dans quelques heures, la nuit s'emparerait des lieux et la communication entre navires se limiterait au strict minimum.

Moins d'un sablier plus tard, sous une pluie battante, les deux chaloupes et le canot de l'Égalité ramaient en direction de la Surprise avec à leur bord une section de fusiliers, le maître voilier et douze de ses hommes, ainsi qu'une quinzaine de gabiers. Stationnant à la cape à trois encablures dans l'ouest, sabords ouverts et une demi-douzaine de canons en batterie, le Diamond, qui n'avait rien perdu des événements, veillait tel un ange gardien. À l'est, également en panne, l'Égalité apportait tout le poids de son efficacité et de sa renommée.

À peine eurent-ils posé le pied sur le pont que leurs travaux d'Hercule prirent un nouveau tour sous l'autorité d'un Belmonte trop heureux de voir sa conscience s'en tirer à bon compte. Certes, les dents des pirates avaient

grincé et Tristan Kernou avait même menacé de reprendre la lutte, mais que pouvaient deux cents forbans épuisés sur leurs pontons flottants face à deux frégates diligentes ?

À cinq heures de l'après-midi, profitant d'un vent mollissant, Janiche manœuvra magnifiquement l'Égalité qui longea l'étrave du Revenge à faible vitesse. Les pommes de touline en main, pirates, Anglais et Français souquèrent sur les haussières de huit pouces de diamètre et les assurèrent au guindeau. La remorque se mit en tension et le Français reprit de l'inertie avant d'abattre lentement. Peu à peu, les étraves des deux frégates s'orientèrent au sud-est avant de conclure leur rotation au sud-ouest. La remorque larguée, le Revenge se trouvait sous le vent de la Surprise. Son gréement fut achevé à coups de hache et termina sa chute dans la mer après trois craquements sinistres. Peu avant la tombée de la nuit, la Surprise se libérait enfin de la coque nue de son agresseur dont la ligne de flottaison accusait déjà plus de quinze degrés d'inclinaison sur l'avant.

Accoudés aux pavois, trois cent quatre-vingt-dix hommes de seize nationalités différentes se congratulaient. En l'absence de sa barge flottante, l'ancienne Cassandre de George Davies coula en moins d'une heure par mille cinq cents mètres de fond, laissant pour seule trace de son existence des dizaines d'objets flotter à la surface.

La répartition à bord de la Surprise accapara les Français l'heure suivante. On convint que les Anglais occuperaient le poste d'équipage tandis que les pirates, qui ne cachaient pas leur frustration, s'approprieraient le poste des fusiliers et la maistrance. Le chirurgien anglais et les docteurs pirates autoproclamés unirent leurs compétences dans une infirmerie surpeuplée, tandis que les coqs des deux équipages préparaient un repas chaud qui apaisa un temps les esprits. Le refus de Belmonte de l'accompagner d'une ration de rhum généra une nouvelle tension que la poigne et les fusils du capitaine Victoria dissipèrent bien vite.

Seuls signes de vie humaine dans l'immensité obscure de l'Indien, les feux de l'Égalité et du Diamond, bercés par la houle, encadraient parfaitement ceux de la Surprise.

Assis derrière l'ancien bureau du capitaine Davies, Belmonte goûtait, à la lueur de la lampe à huile, son premier instant de quiétude depuis que le tourbillon de la guerre s'était levé. Face à lui, Lancou roulait du tabac et l'observait du coin de l'œil, visiblement ravi de ce moment de complicité. Jamais le premier maître n'oublierait ce séjour à Paris, lorsqu'il avait retrouvé

le capitaine dans l'Auberge de la Sirène. Un monde bien éloigné de ces îles enchanteresses de l'Indien, que les nations européennes mettaient à feu et à sang.

– Votre décision de quitter le navire me tire d'un bien mauvais pas. Je ne vous remercierai jamais assez, Lancou...

– D'une certaine façon, Commandant, répondit celui-ci avec pudeur, c'est grâce au lieutenant Dupailon... Ses derniers instants m'ont retenu quand j'allais filer à la sainte-barbe... Le reste est arrivé très vite...

On frappa à la porte. À la suite du capitaine Victoria, le capitaine Richard Davies et son vainqueur entrèrent dans la pièce. Si l'Anglais prenait sur lui d'être ainsi reçu dans son propre bureau par l'ennemi intime, le jeune Kernou ne cachait pas son amertume d'avoir été dépossédé de la victoire. Le capitaine Victoria et Lancou se postèrent près de la vitre de poupe et, à l'invitation de Belmonte, l'Anglais et le pirate prirent place dans les fauteuils dont le cuir vert était recouvert de particules de poudre.

– Capitaine Davies, lança immédiatement Belmonte, ce navire est désormais une prise française. Il se trouve que mon intérêt rejoint le vôtre... Êtes-vous disposé à entendre ma proposition ?

L'Anglais, raide comme la justice, fit non de la tête. L'entretien s'annonçait difficile.

– Capitaine Davies, reprit Belmonte d'un ton ferme, vous n'ignorez pas que votre oncle m'a accueilli chez lui durant ma captivité. Au nom de l'amitié que je lui porte, ouvrez grand vos oreilles !

– Vous trahissez notre chasse-partie ! intervint Kernou avec véhémence.

Les mots de Bloody Bill résonnèrent de nouveau à ses oreilles : « Ne vous méprenez pas, Capitaine, nous battons ensemble les Anglais, mais c'est bien sur votre frégate que j'aurai plaisir à hisser mon pavillon ! » Il plongeait ses yeux verts dans ceux du fils du Druide. Pour une fois, le jeune homme s'était départi de son bandeau.

– Je comprends votre désarroi, Capitaine Kernou, mais notre chasse-partie prenait fin sitôt les Anglais vaincus. J'espère que votre chef vous confirmera un jour ce que je vous dis là. Cependant, à l'heure où nous parlons, Bloody Bill est mort ou, au mieux, il est prisonnier des compatriotes du capitaine Davies. Vous êtes pour l'instant, l'un comme l'autre, sous la menace des canons de l'Égalité et du Diamond. Je doute que vous soyez en position de discuter...

– Gardez vos salamalecs, Capitaine ! Votre frégate n’osera jamais ouvrir le feu alors que vous et une partie de vos hommes êtes à bord ! objecta le fougueux forban.

Belmonte consulta l’horloge qui surplombait un tableau à ce point noirci par la fumée du combat qu’il était impossible d’en deviner le sujet. Il était huit heures du soir, ce que l’immuable cloche confirma aussitôt. Un coup de canon en provenance de l’Égalité tonna dans le ciel et surprit la petite assemblée.

– Plus que tout, ma frégate n’osera me désobéir...

Un silence pesant s’installa dans la pièce, à peine troublé par les craquements sourds de la coque et du gréement tout juste assuré. Sur les cloisons de chêne, la lampe distillait des ombres mouvantes. Au fond, Kernou avait raison. Quand bien même en avait-il reçu l’ordre, la probabilité que Janiche ouvre le feu sur son commandant et ses compagnons était bien mince. Et si d’aventure le dévoué aspirant s’y risquait, il n’était pas dit que l’équipage suivrait.

Belmonte dissimula ses doutes derrière une posture rigide et reprit :

– Capitaine Davies, je vous laisse rentrer en Angleterre contre votre parole d’officier de ne plus intervenir dans cette région et de ne pas prendre les armes contre la France avant d’avoir été échangé. Vos canons seront naturellement jetés par-dessus bord. Êtes-vous d’accord ?

L’Anglais tritura machinalement son tricorne avant de le caler sous son bras.

– Et les prisonniers du Diamond, Capitaine ? demanda-t-il simplement.

– Ils seront transférés sur la Surprise peu avant votre départ. Trois jours, peut-être quatre, me semblent un délai raisonnable.

– Honte à vous, Capitaine Belmonte ! s’emporta Kernou.

– Ferme-la Tristan ! rugit soudain Lancou, ou je te promets que tu vas regretter ton manque de jugeotte !

– Monsieur Kernou, reprit Belmonte touché par la sincérité du Français, je crains que vous n’ayez une vision optimiste de la situation : votre guerre est terminée, elle s’est terminée à l’instant où le Revolution a baissé pavillon... Capitaine Davies ? reprit-il à l’attention de son homologue.

L’offre était honorable et elle permettait à près de quatre cents Anglais de retrouver leurs foyers avant de reprendre un jour le combat. Pour autant, Davies était-il prêt à encourir le discrédit auprès des lords de l’amirauté, lui qui avait rêvé de gloire autant que de venger la mort de son oncle ?

– Et si je refuse ?
– Je n’ai que faire d’une troisième frégate, Capitaine Davies, vous poserez de nouveau cette question au capitaine Kernou après mon départ...

L’Anglais se leva et claqua des talons :

– Je vous donne ma parole d’officier, Monsieur.

On se serra la main.

Davies salua et quitta les lieux dans les pas du capitaine Victoria.

Belmonte roula du tabac et en offrit à l’éphémère capitaine du Revenge.

– Bien ! À nous, Monsieur Kernou...

À dix heures du soir, il franchissait la coupée tribord de l’Égalité au son du fifre et, plus surprenant, du timbre de voix étonnamment grave de Gérard Janiche. Apparemment, la première journée du garçon en qualité de commandant d’une frégate de 18 l’avait propulsé dans le monde des adultes.

Quatre jours et quatre nuits furent nécessaires à la remise en état et à la réorganisation des frégates, le savoir-faire et l’ingéniosité des divers corps de métier palliant en grande partie le dénuement matériel. Les conditions de vent et de mer s’adoucirent, mais c’est sous une pluie torrentielle que s’effectua le transfert des blessés anglais à bord de la Surprise. Au soir du 5 février, la frégate de Sa Majesté, allégée de ses canons et pavillon blanc à l’artimon, disparaissait dans le couchant.

L’Égalité et la Justice – les hommes avaient exprimé le souhait que le Diamond soit rebaptisé –, remirent en route cap à l’ouest-nord-ouest. Il s’agissait désormais d’évaluer ce que les Anglais avaient pu faire de l’ancien bastion pirate. Côté équipages, l’intégration des forbans de langue française ainsi que d’autres n’avait guère posé de difficulté. Une quarantaine d’entre eux avait rejoint l’Égalité et une trentaine la Justice, portant les rôles à respectivement deux cent dix-huit et cent quarante-trois hommes. Même pour l’Égalité, manœuvrer et canonner simultanément relevait de la gageure, tandis que canonner des deux bords était devenu impossible.

Pour Belmonte, qui endurait les affres du commandement sans l’optimisme de Jean Duval, l’horizon demeurait plus incertain que jamais. Certes, l’Égalité s’était emparée d’une prise de conception moderne. Certes, deux frégates, l’une anglaise et l’autre pirate, étaient définitivement retirées de cette équation guerrière. Cependant, les quatre-vingts forbans restés fidèles à Tristan Kernou ainsi que les cent trois blessés des deux camps demeuraient un problème épineux, quand bien même la Justice avait pris sa part de

prisonniers. À cela s'ajoutaient les disparitions des chevilles ouvrières que constituaient Dupailon, Rancourt et Lalonde. Dans l'angle de la dunette, vêtu d'une simple chemise, Belmonte échafaudait toutes sortes d'hypothèses. Le fait que Duval l'ait informé avoir trouvé l'espion anglais trépassé, un couteau planté dans le cœur, une marque noire sur la main droite, était le cadet de ses soucis. À distance, les hommes de quart observaient le solide profil au-dessus duquel un halo de fumée s'élevait par intermittence. Un lien invisible, tissé de deuil, de fierté et de solidarité, les reliait.

Las, Belmonte tira le médaillon de la poche de son pantalon et craqua son briquet. Le visage de Camille apparut un bref instant. Où était-elle à cet instant ? Qu'avait-elle en tête ? Sa mère Manon, dont Duval n'avait plus prononcé le nom depuis Port-Louis, s'était-elle tirée des griffes de ses créanciers ? Refoulant la mélancolie naissante, Belmonte revint à l'observation du gréement. Là-haut, les voiles portaient sous l'effet de la brise de nord, occasionnant le chant des vergues et des palans. L'équipe de veille des gabiers patientait le long des enfléchures, tandis que les vigies scrutaient l'obscurité. Tout était absolument normal dans la plus banale des nuits en mer. Comment déloger un vaisseau de ligne et une frégate d'une telle forteresse naturelle avec d'aussi faibles moyens demeurait un mystère. En prime, les Anglais, qui avaient débarqué à Monfia peu avant le combat naval, en connaissaient les points faibles et les avaient certainement corrigés.

Une ombre chétive s'approcha à pas de loup. Samuel lui tendit une moque de café fumant ainsi qu'un biscuit de mer tartiné de confiture. La cloche piqua cinq heures du matin.

– S'il vous plaît, vous devriez vous reposer, Commandant.

Le biscuit disparut aussitôt, puis Belmonte trempa ses lèvres dans le liquide brûlant :

– Merci Samuel.

Impassible, l'Espagnol resta planté là.

– Autre chose, mon garçon ?

– Je ne partirai pas d'ici sans vous, Commandant...

Belmonte réalisa qu'il n'avait pas pris soin de sa blessure à la tête ni dormi depuis une trentaine d'heures. Et Dieu savait combien ces heures-là avaient été intenses. Il se laissa docilement conduire en direction du grand escalier, adressant un signe de tête à chacune des formes humaines qu'il croisait sur la dunette.

– Qu'on est de nouveau deux frégates, Commandant ! murmura une voix qu'il attribua à Samson, un matelot certifié.

Au bout du couloir, il rendit leur salut aux deux fusiliers de faction et, sans un regard à son bureau, il gagna sa pièce de repos. Quand il se fut lourdement affalé sur le matelas, Samuel ôta ses bottes et souffla la lampe.

– Merci Samuel. Deux heures, si possible...

Avant que la porte ne se ferme, l'Espagnol glissa :

– Nous n'avons jamais été aussi près de rentrer en France, et nous y rentrerons avec les honneurs ! C'est l'équipage qui le dit... Bonne nuit, Commandant.

Belmonte songea qu'avec des compagnons d'armes tels que ceux-là, il pouvait dormir sur ses deux oreilles. L'instant d'après, il vagabondait sur une plage de sable blanc bordée de cocotiers, Camille riant à ses côtés.

*

Baie d'Ambaro,
nord-ouest de Madagascar.

Au même moment, à quelques encablures de l'étroit bras de mer qui séparait la presque île d'Ambaro de l'île de Nosy Faly, protégées des vents dominants par de lointains reliefs montagneux, le Diwal et l'Espérance, canons en batterie et filets d'abordage à poste, mouillaient tous feux éteints. Par cette nuit sans lune, seuls les cris des volatiles tournoyant dans l'air attestaient de la proximité de la terre, tandis qu'à bord des corvettes, le plus grand silence était de mise.

Sur la dunette du corsaire, Salib Al Ishane renonça à allumer sa pipe et observa dans le ciel les masses sombres qui arrivaient lentement par le nord-est. Si la pluie accompagnait leur entreprise, les chances de succès n'en seraient que plus grandes. Non loin de là, sur la plage d'Ampasiména, les chaloupes des deux navires reposaient en lisière des cocotiers, camouflées au moyen de branches et de fourrage, et sous la bonne garde d'une poignée de matelots en tenue sombre, le visage barbouillé à la pierre de charbon.

Enlaçant de ses jambes tel un indigène le sommet d'un cocotier, Raphaël Sirocco s'assurait que leur présence n'était point détectée. Tout près de lui, sur d'autres cimes, une tribu de singes n'en finissait pas de se chamailler, mettant ses nerfs à rude épreuve. Le second de l'Espérance tira une montre de sa poche, priant pour que le précieux objet de famille ne se fracasse pas huit

mètres plus bas. Dans une heure, le jour se lèverait et le premier messenger rendrait compte du déroulement de l'opération. Les rotations orchestrées dans la nuit avaient permis de débarquer cent soixante compagnons qui s'échinaient désormais à traverser quatre kilomètres de forêt tropicale avec, pour tout équipement, un couteau et un fusil par homme, quelques sabres, six fusées vertes et de menues provisions.

À la tête de deux colonnes décrivant chacune un arc de cercle d'est en ouest, compas dans une main, coupecoupe dans l'autre, taillant dans la végétation comme des diables, Thomas Neveu au nord et Gabriel Leganioux au sud suaient à grosses gouttes et payaient leur progression nocturne de multiples lacérations aux bras et aux jambes.

Avant cinq heures et demie du matin, conformément à leur plan de route ainsi qu'à leurs prières, la colonne de Neveu puis celle de Leganioux débouchèrent sur les plages qui encadraient le petit village de pêcheurs d'Ankatafa. Une même expression de satisfaction illumina en même temps leurs visages éreintés : en lisière des quelques cases, une trentaine de points blancs ressemblant fort à des tentes confectionnées avec des chutes de toile formaient un cercle autour d'un feu vigoureux. À un demi-mille au large, on devinait l'ombre massive d'un vaisseau de ligne mouillant paisiblement et, en arrière-plan, l'île de Nosy Be. Le HMS Duncan, quatrième navire de l'escadre du commodore McMullan, se trouvait bien là où le Portugais l'avait situé.

Sans mot dire, la colonne de Leganioux se scinda en deux : une trentaine de frères de la côte, emmenés par le Malouin, ne conservant qu'un pantalon de toile et un couteau accroché à la taille, rampèrent sur la plage puis sur l'estran et se fondirent dans la mer. Le second groupe, plus nombreux, rassembla les fusils et longea la forêt en direction du campement. Au nord, le détachement de Neveu appliquait la même méthode. Peu à peu, une pâle lumière s'emparait du ciel à l'est, gommant les incertitudes et les fantasmes de la nuit et redonnant leur réalité aux hommes et à leur environnement.

Nageant sans faire de vagues, un couteau entre les dents, Neveu et son équipe s'approchaient en douceur de la muraille anglaise. Le plus grand silence régnait à bord du soixante-quatorze à cette heure où la vigilance de toutes les sentinelles du monde s'assoupit. Un bruit sec résonna soudain à l'oreille du Normand qui sentit aussitôt son pouls s'accélérer. L'instant suivant, un déluge de gouttes chaudes s'abattait sur la baie. Les dieux de la guerre était avec eux. Si Séverine voyait cela ! Si ses deux fils voyaient cela !

La proue était comme une façade d'immeuble s'élevant encore et encore dans le ciel. Cheveux noués dans un catogan noir, Castor Campoléone se porta à sa hauteur et décrivit de la main une forme de demi-lune. Il obliqua à droite et disparut dans la nuit avec une douzaine d'autres têtes. Neveu songea que la Marine était peut-être le corps d'État qui comptait le moins d'individus sachant nager. Les corsaires étaient une excellente école dont il conviendrait de tirer les enseignements si la Marine républicaine voulait un jour reprendre l'ascendant sur sa vieille ennemie.

– Ils sont là, Commandant... murmura une voix sur sa gauche.

Effectivement, arrivant du sud, le groupe de Leganioux opérait la jonction.

S'agrippant aux ferrures du gouvernail à la poupe ou à la chaîne d'ancre à la proue, les assaillants se hissèrent un à un à bord. Profitant du crépitement diffus de la pluie, ils se répandirent par binômes sur le navire et dans ses entrailles.

À l'abri de l'escalier qui menait au gaillard d'avant, deux fusiliers attendaient nonchalamment que la relève les renvoie dans leurs hamacs. Deux ombres surgirent derrière eux, leur couvrant la bouche d'une main tandis que de l'autre on leur tranchait la carotide. La même scène se reproduisit à trois reprises sur la dunette : six Anglais furent ainsi occis en quelques secondes. Après avoir tiré les corps sous la table de navigation pour les dissimuler, corsaires et marins reprirent leur chasse. Saisissant les enfléchures, des hommes se hissèrent avec aisance sur le grand mât et sur le mât de misaine. Avec un effectif aussi réduit, ils ne pouvaient espérer déployer et régler que les deux basses voiles. L'Albion serait hélas lente à prendre de l'inertie. Dans la hune, la vigie anglaise n'eut guère le temps de regretter de s'être assoupie. Un couteau dans le cœur, l'homme trépassa dans l'instant.

Remontant le faux pont en direction de la dunette, Neveu tomba sur l'un des mousses du Duncan. Terrifié, le garçon allait ouvrir la bouche quand un matelot de l'Espérance étouffa son cri de sa main. Neveu saisit l'avant-bras de son compagnon et murmura au gosse d'à peine huit ans :

– Stay quiet and shut your mouth, boy !

Le blondinet fit oui de la tête et ils reprirent leur progression.

À six heures et cinq minutes, la cloche n'avait toujours pas piqué le changement de quart. Intrigué, un lieutenant quitta le carré en ordonnant à deux factionnaires de le suivre. Hélas pour les trois hommes, la mort les cueillit au bout du couloir. Dans les entrailles du vaisseau, du poste

d'équipage à la maistrance, marins et fusiliers passaient de sommeil à trépas sans même en avoir conscience.

Peu à peu, dans la lumière naissante, les vergues de grand-voile et de misaine se parèrent d'hommes torse nu prêts à libérer les garcettes et à rendre vie au vaisseau de ligne. À la tête d'une poignée de briscards, Campoléone rapatriait sur la dunette les fusils et les pistolets des morts.

Sur ordre du Rochelais, le petit groupe se posta le long du balcon et l'on aligna dans sa mire les panneaux de pont. Derrière le rempart de feu, Leganioux et Neveu s'approprièrent l'immense barre en acajou.

– C'est tout bon, lança le capitaine du Diwal à l'un de ses compagnons.

Ce dernier dévala le grand escalier, remonta le pont principal en direction du guindeau et invita l'équipe postée là à laisser filer le mouillage. Comme si elle avait choisi son camp, la pluie cessa net, facilitant la communication entre les assaillants disséminés aux quatre coins du soixante-quatorze et améliorant grandement la visibilité alentour.

Sur la plage d'Ankatafa, quelques matelots vautrés sur des paillasses végétales à l'abri d'une toile tendue entre des piquets de bois somnolaient autour du feu. L'un d'eux se leva paresseusement et ravisa les braises. Ses yeux bouffis de sommeil balayèrent l'horizon maritime avant de s'écarter d'un coup : basses voiles gonflées par la brise de nord, le Duncan mettait le cap au sud-ouest.

– Alarm ! Alarm ! Alarm ! hurla-t-il à pleins poumons.

Dans la tente située au centre du cantonnement, allongé nu comme un ver aux côtés d'une métisse, le capitaine de vaisseau Connor O'Kelly bondit à l'appel. Quand il aperçut son navire sous voiles, le beau-frère du commodore McMullan eut le sentiment de vivre un cauchemar sans fin. Déjà dans les mers du Sud, la rupture des drosses de gouvernail puis la perte du mât d'artimon avaient mis l'équipage à rude épreuve. À ces fortunes de mer s'ajoutait la perte des vingt-sept hommes prélevés par les Quarantièmes rugissants. Sans nouvelles de l'escadre, ils étaient parvenus vaille que vaille à gagner Port Elizabeth, en Afrique du Sud, où ils avaient relâché à quai une semaine durant. Sautant sur l'aubaine, les hommes avaient massivement déserté ce bague flottant où le fouet était plus généreusement distribué que le rhum. La pendaison des quelques fuyards rattrapés n'y avait rien fait et près de quatre-vingt-dix hommes manquaient à l'appel au moment de l'appareillage.

Doté d'un espar neuf, le Duncan avait fait force de voile jusqu'à ce qu'une voie d'eau ne submerge la sentine, obligeant l'équipage à pomper vingt-quatre heures sur vingt-quatre. O'Kelly n'avait eu d'autre choix que de relâcher à proximité de l'île de Nosy Be, où le sabotage fut admis comme cause de leur malheur. Depuis qu'ils mouillaient devant Ankatafa, les désertions s'étaient succédé à un rythme nouveau.

Un instant médusé, l'Anglais reprit ses esprits.

– Les chaloupes à la mer ! Tout le monde aux chaloupes ! exhorta-t-il à l'adresse d'une poignée d'officiers.

Une centaine de matelots et de fusiliers aux tenues débraillées couraient en direction des embarcations quand, fusant de la forêt au nord et du sud, un crépitement nourri de balles s'abattit sur eux. Quelques Anglais s'écroulèrent morts ou blessés tandis les autres, totalement déboussolés, plongeaient sur le sable où ils demeurèrent figés.

Deux nouvelles salves retentirent, achevant de fixer les Anglais sur la plage et permettant au vaisseau de Sa Majesté de mettre de la distance entre lui et ses anciens propriétaires.

Les deux colonnes d'assaillants se replièrent en bon ordre et disparurent par les sentiers d'où elles étaient arrivées. Sur la plage d'Amplasiména, toujours juché sur son cocotier qui lui sciait affreusement les jambes, Sirocco annonça le retour des messagers à ses camarades d'en bas, qui confirmèrent le bon déroulé de l'opération. On découvrit les esquifs et on les tira un à un sur le rivage. Non loin de là, dans la hune d'artimon du Diwal, Salib Al Ishane observait les fusées vertes monter dans le ciel. Déjà, l'Espérance avait relevé son mouillage et s'approchait au plus près de la rive sous focs et brigantine.

À huit heures du matin, la tension était palpable à bord du Duncan. Le vaisseau glissait au petit largue à deux nœuds sur les eaux turquoise du lagon qu'un ciel gris ne parvenait pas à ternir. Les dernières poches de résistance avaient été résorbées et le soixante-quatorze embouquait désormais l'étroit et difficile passage entre les îles de Nosy Be et de Nosy Komba. Avec seulement quelques brasses d'eau sous la quille et un maigre équipage de soixante-quatre hommes à la manœuvre, le défi relevait de l'exploit.

De l'autre côté de la presqu'île, la première colonne émergeait de la végétation, exténuée. Les hommes gagnèrent aussitôt les embarcations et on fit force de rames en direction de l'Espérance. Quand la seconde colonne se présenta à son tour, les esquifs étaient déjà revenus à terre et le Diwal croisait

à moins d'un mille. Pas une victime n'était à déplorer parmi les acteurs du coup de main.

Le soir venu, les deux corvettes et le vaisseau de ligne, qui arboraient un pavillon bleu blanc rouge au grand mât et l'hermine à l'artimon, opéraient leur jonction dans le nord-ouest de Nosy Be.

Sur la dunette du Duncan, Neveu et Leganioux se serrèrent longuement la main sous les acclamations des trois équipages. Dans l'obscurité d'un Indien apaisé, on transféra les effectifs de l'Espérance à bord du deux-ponts et on saborda la corvette. Le vent eut la délicatesse de s'orienter un brin au nord-est et, avec le Diwal en éclaireur, les deux navires mirent le cap sur Monfia, à six cents milles.

Sur la plage d'Ankatafa, prostré au coin du feu, Connor O'Kelly ruminait les événements de la journée. À la capture de son vaisseau et à l'escarmouche sur la plage avait succédé une nouvelle vague de désertions. Seule une centaine d'hommes parmi les six cents qui avaient appareillé de Portsmouth trois mois plus tôt demeuraient aux côtés de leur capitaine. Le désastre était criant. Dire qu'il avait lourdement insisté auprès de son beau-frère pour participer à cette mission ! Jusqu'à son dernier souffle, il sentirait sur lui le poids de la honte. Il songea à la légende de Libertalia, cette société égalitaire fondée ici même par un gentilhomme français et un prêtre défroqué, un siècle plus tôt. Décidément, Madagascar rejetait en bloc tout ce qui pouvait s'apparenter à l'ordre ou à la civilisation.

– Allez donc me chercher un peu d'eau, ordonna-t-il au lieutenant assis à ses côtés.

Une fois seul, O'Kelly tira son pistolet de son étui et se logea une balle dans la tête.

*

Chole Bay, île de Monfia,
dimanche 8 février 1801.

Sous un ciel éclatant, pavillon blanc à la poupe, la chaloupe de l'Égalité crochait dans l'échelle du débarcadère. Si ce n'était les patrouilles à pied et en canots menées par quelques habits rouges, le lagon et sa grande plage étaient déserts. À moins de trois milles, l'Albion et le Revolution mouillaient à proximité des transports abandonnés, Union Jack battant au vent.

Accueillant son visiteur avec un sourire contrit, Sullivan Webster tendit la main au capitaine de l'Égalité qui s'en empara avec force. La veille, une chaloupe parlementaire avait rejoint les Français qui croisaient au large depuis deux jours. Belmonte suivait désormais l'Anglais à travers le village dévasté, ne trouvant nulle part ces familles qui, quelques jours plus tôt, arpentaient les sentiers de sable dans la plus grande insouciance. Il ne pouvait chasser l'image des pirates du Revolution et de Monfia se balançant au bout des vergues de l'Albion, en proie aux rapaces. Autour de lui, les habitations n'étaient plus que cendres. Sur la grande place, les décombres des lieux de culte fumaient encore. Autant le village était vide, autant les ruelles environnant les belles bâtisses grouillaient d'Anglais. En toute logique, une force au moins équivalente devait garder le vaisseau du commodore et sa prise. Combien d'hommes en armes demeuraient opérationnels ? Quatre cents ? Cinq cents ?

Dans l'ancien parlement de Monfia, fraîchement repeint aux couleurs britanniques et outrageusement décoré de dorures et de tapis de velours, Philip McMullan trônait sur l'estrade. Il sembla à Belmonte qu'elle avait été rehaussée. Dans un angle, ligoté, à genou dans une cage de bambou, le visage tuméfié, Bloody Bill observait son ancien associé.

– Je suis le commodore McMullan, entonna en français le nouveau maître de Monfia. C'est un plaisir de vous rencontrer, Capitaine Belmonte ! Il s'en est fallu de peu que vous assistiez à la messe ! Nous venons juste de communier avec le Tout-Puissant, voyez-vous.

Les propos de l'officier général dans ce contexte sidérèrent Belmonte.

– Puisque vous semblez si bien le connaître, Commodore, peut-être pourriez-vous lui demander de repasser cet après-midi ?

L'insolence du capitaine français déclencha le rire du chef des pirates, qui se conclut dans un affreux râle de douleur. Piqué au vif, McMullan remisa aussitôt toute forme de courtoisie.

– Il est vrai que ma foi m'emporte, Capitaine, j'oubliais qu'en votre qualité de révolutionnaire, vous aviez placé la vôtre dans la guillotine...

– Je ne vois aucune charité chrétienne dans le traitement de vos prisonniers, Monsieur...

Un climat pesant s'abattit sous le toit de feuilles de bananiers.

Belmonte déclina l'invitation à prendre un siège et on échangea des nouvelles à propos des prisonniers de la Surprise et du Diamond.

– Avons-nous votre parole d’officier que la Surprise vogue vers l’Angleterre ? questionna Webster d’un ton suspicieux.

– Le capitaine Davies, répondit Belmonte d’une voix glaciale, assure le commandement des survivants ainsi que des blessés de vos deux équipages.

Il tira une lettre de sa veste.

Le commodore authentifia l’écriture de Richard Davies.

– Que sont devenus les habitants ? interrogea Belmonte.

– Les femmes assurent le contentement des serviteurs du roi George, Capitaine. Le vainqueur a toujours des prérogatives, n’est-ce pas ?

– Et les enfants ?

– Ni vous ni moi ne sommes des nourrices, Capitaine...

Belmonte ne put réprimer une expression de dégoût.

– Allons, allons, Capitaine, nous ne sommes pas non plus des sauvages... Les enfants sont regroupés dans une case à l’extérieur du village. Nous les ramènerons en Angleterre afin qu’ils y reçoivent une éducation dans les familles qui désireront les adopter.

– Je vous tuerai pour ça et pour tout le reste ! hurla Bloody Bill à en cracher du sang.

Ignorant le captif, le Commodore reprit :

– Nous n’allons pas demeurer ici des années à nous épier mutuellement, Capitaine Belmonte... Il se trouve que j’ai également un document à vous soumettre... J’ai rédigé les termes d’un traité, ou plutôt, devrais-je dire, d’une conciliation. Je ne doute pas que nos gouvernements respectifs approuvent nos signatures. Si vous voulez bien en prendre connaissance...

Webster, que cette entrée en matière avait irrité avant de flatter son goût pour les bonnes manières entre gentilshommes de guerre, lui tendit le feuillet. Les termes garantissaient la souveraineté de l’Île de France et de la Réunion. En contrepartie, la France reconnaissait Monfia comme possession britannique. Le Revolution demeurait anglais et le Diamond français. Les pirates anéantis, chacun rentra chez soi, sa mission accomplie.

Belmonte plongea ses yeux verts dans le regard d’acier de l’officier général :

– Je ne vois rien concernant le sort du capitaine Bloody Bill ni des femmes de Monfia, Commodore...

– Le capitaine Trendstone rendra compte pour la mutinerie dont il s’est rendu coupable. Vous conviendrez que cette histoire est strictement anglaise... Quoique votre pays ait en son temps, et de façon tout à fait

indélicate, mis son nez dans cette affaire... Quant aux femmes, il se trouvera bien un prince arabe désireux d'accroître son harem...

– Vous n'êtes qu'un chien rompu à lécher la main de ses maîtres ! vociféra le pirate.

– Je crains que vous ne mordiez plus beaucoup de mains, Monsieur Trendstone, assena McMullan avec une pointe de fiel.

Belmonte rendit le document au capitaine Webster.

– Essayeriez-vous de me faire croire que vous représentez toujours une menace pour nos îles, Commodore ? Mes canons auront tôt fait de cueillir vos épaves à la sortie de la baie.

Fin politique, McMullan jeta un œil à son capitaine de pavillon :

– Je vous l'avais bien dit, Capitaine Webster, l'homme qui s'est échappé de Spithead ne sera pas si facile à convaincre ! Auriez-vous quelque suggestion à formuler, Capitaine Belmonte ? Entre nous, je doute que vos équipages incomplets et vos réserves en voie de diminution vous autorisent à orchestrer longtemps ce que vous avez l'outrecuidance de considérer comme un blocus...

– En vérité, je pensais que vous alliez me remettre votre reddition, Commodore...

Les lèvres de l'Anglais se pincèrent.

– Capitaine Webster, accompagnez donc le capitaine Belmonte à la plage. Il n'y a pas de place pour des mécréants sur notre île !

Dans la chaloupe, Belmonte ressassait l'échange. Avait-il bien fait de décliner l'offre de conciliation du commodore ? Après tout, l'Île de France et la Réunion étaient hors de danger et le repaire de pirates de Monfia appartenait au passé. La mission telle que décrite par Talleyrand était dûment remplie et la capture du Diamond compensait la perte de la Gloire. Lui qui rêvait déjà de retrouver Camille sitôt le goulet de Brest franchi, pourquoi s'obstinait-il à courir derrière la guerre et ses horreurs ? En vérité, Bloody Bill dans sa cage et les pendus de l'Albion l'obsédaient. Il avait signé une chasse-partie avec ces hommes-là. Pouvait-il à présent conclure sans sourciller un traité avec les Anglais ?

– Nous passerons par la Justice, Monsieur Janiche... indiqua-t-il à l'aspirant.

Sur la dunette, entre café et tabac, il rendit compte de sa visite à Duval et tous deux échangèrent longuement à propos de la suite des opérations.

À neuf heures du soir, répondant à la convocation, Gérard Janiche et Lancou frappèrent à la porte de son bureau. Samuel s'empressa de régaler les trois hommes d'œufs au lard, de patates douces et d'ananas, agrémentés d'eau citronnée et de rhum. Belmonte leur rapporta également sa visite au commodore anglais.

– Nous ne rentrons pas encore chez nous, conclut-il.

– Sur le *Revenge*, rebondit Lancou, j'ai appris à connaître ces gaillards, Commandant... Au fond, peu d'entre eux sont des mauvais bougres... Les Anglais n'ont rien à faire là-bas !

– En règle générale, il n'y a bien que l'Angleterre qui soit bonne pour les Anglais, commenta Janiche.

On rit.

Belmonte se leva, remplit les verres et s'empara d'une enveloppe sur le bureau, dont il tira deux documents frappés du sceau de l'Égalité. Preuve que leur contenu était d'importance, Vannec cessa d'écrire et attendit avec gourmandise la réaction des convoqués.

– Quel âge avez-vous ? questionna Belmonte.

– Dix-huit ans dans trois jours, Commandant.

– Trente et un ans l'an prochain, Commandant ! s'amusa Lancou.

– Votre dévouement à la France, et à ce bâtiment en particulier, est exemplaire, Messieurs. Voici votre brevet de lieutenant à titre provisoire, avec effet immédiat. J'ose espérer qu'il vous sera confirmé à notre retour au pays !

Lancou en perdit sa gouaille tandis que Janiche observait bouche bée le document depuis si longtemps convoité. On trinqua.

– Samuel va vous accompagner au magasin et vous remettre vos uniformes. Toutes mes félicitations, Lieutenant Janiche ! Le lieutenant Duval se joint à moi et vous adresse également ses félicitations, Lieutenant Lancou !

Trois toasts à l'Égalité, à son second et à la France plus tard, les deuxième et troisième lieutenants quittèrent l'ancre du capitaine un sourire béat aux lèvres.

À leur suite, le chef canonnier Lelgouach et le maître Joseph entrèrent dans le saint des saints et en ressortirent premiers maîtres. Enfin, le premier maître Gambier, qui était déjà avec Belmonte en Méditerranée du temps de la *Cassiopée*, manqua s'étouffer avec son rhum en apprenant sa nomination au grade de quatrième lieutenant.

Quand la cloche piqua minuit, Belmonte entreprit de faire le tour de la frégate. Ces instants au plus près de ses hommes, hélas de plus en plus rares depuis qu'ils étaient dans l'Indien, étaient l'occasion de prendre le pouls de l'équipage. Il aimait s'orienter dans l'intimité de la nuit dans ce dédale de bois qu'il considérait comme sa véritable demeure. Dans la forêt de hamacs du poste d'équipage, les hommes s'écartaient sur son passage, la main au front, quand la voix de Ronan Lessec l'interpella :

– M'est avis que les glaouiches, y z'ont pas fini d'entendre parler de l'Égalité !

Les rires firent hommage au doyen du bord.

Dans le poste des fusiliers, il trouva le capitaine Victoria jouant aux cartes avec trois de ses hommes. Ces derniers semblaient ne rien piper à la partie en cours. Autour du tonneau, une quinzaine d'autres suivaient la scène avec attention. Ils se figèrent à sa vue.

– Mes hommes n'entendent rien au bridge, Commandant, fit mine de lui confier Victoria. Et comme il n'y aura bientôt plus d'Anglais sur Monfia, je crains de devoir jouer seul encore longtemps !

Les éclats de rire des fusiliers répondirent à ceux des matelots.

La visite de l'infirmerie, avec ses odeurs putrides, fut d'un tout autre registre. Au chevet des hommes allongés à même le plancher, Charles Villeneuve et Daniel dispensaient les soins de la nuit, flairant à même les plaies les prémices de la gangrène. Sous la table d'opération, une montagne de linge imprégné de sang attestait du grand nombre d'interventions réalisées.

Belmonte dit un mot à chacun des hommes qui disposaient de leur conscience ou qui ne divaguaient pas dans leur sommeil.

Tenant sa main tel un enfant, un gabier du nom de Jocelyn lui dit :

– On va pas partir comme ça, hein, Commandant... ?

L'unijambiste ne serait hélas pas d'un grand secours pour reprendre Monfia.

– Vous vous reposerez bientôt au calme, mon garçon...

– Ils seraient mieux à terre, Commandant... fit remarquer Villeneuve.

Au moins le médecin mettait-il enfin du cœur à l'ouvrage.

Belmonte quitta l'infirmerie à trois heures du matin et se rendit au carré où les moins estropiés des blessés avaient été transportés dans la soirée. Dès qu'ils avaient été promus, la première décision de Janiche et de Lancou avait été d'allouer un espace de vie aux convalescents. Des décisions telles que

celle-ci, songea-t-il, soudaient un équipage plus sûrement que tous leurs tonneaux de rhum réunis.

À cinq heures du matin, on remit en route cap au sud. Reconnaître les atterrages au sud-ouest de l'île leur offrirait peut-être une solution en vue de prendre les Anglais à revers. Duval avait abondé dans ce sens. La matinée ne démarra cependant pas sous de bons auspices. Un franc soleil émergeait sur l'horizon à bâbord, ses premiers rayons augurant d'une journée de plomb. Poussée par un léger vent de nord, la Justice vint bord à bord avec l'Égalité et Duval informa au porte-voix que Tristan Kernou – que Belmonte avait choisi d'isoler du gros de ses troupes – et deux de ses comparses s'étaient évadés. L'aspirant de quart avait rapporté qu'ils avaient sauté à l'eau munis de baudruches en cuir. Cette désertion n'allait guère changer la face du conflit et Duval n'avait rien à se reprocher, lui qui tirait le meilleur parti d'un équipage à moitié complet. L'information eut pour effet de revigorer un brin le Druid.

– J'aurais fait pareil...! lâcha-t-il à Belmonte en aparté.

À supposer que les requins épargnent les fuyards, il leur faudrait bien du courage pour franchir les deux milles et les bancs de coraux qui les séparaient du rivage aux roches acérées.

À dix heures du matin, les Français contournaient le banc de sable du Tutia situé à seize milles au sud de Chole Bay. La voix de la vigie tonna dans le ciel bleu :

– Voiles ! Voiles par le sud-est ! En route vers nous !

Victoria, Janiche et Lancou sur ses pas, Belmonte gagna le gaillard d'avant.

– Vaisseau de ligne ! renseigne la vigie.

Un Anglais ? Un Espagnol ? Un Hollandais ?

Dans le premier cas, la rencontre ne pouvait plus mal tomber. Certes, les frégates étaient bien assez rapides pour distancer la terrible puissance de feu qui grossissait à vue d'œil, mais si ce bâtiment venait renforcer le commodore McMullan, il n'y aurait plus grand-chose à espérer du côté de Monfia. À terme, les Anglais pouvaient même se sentir pousser des ailes et revoir leurs prétentions sur l'Île de France ou la Réunion.

– Une corvette accompagne le vaisseau ! précisa la voix céleste.

Lunette vissée sur l'œil, Belmonte ne se faisait plus d'illusion sur la nationalité du visiteur. Ses formes et sa masse parlaient pour lui : il s'agissait d'un soixante-quatorze de la classe Valiant dont les Anglais avaient emprunté aux Français le principe de standardisation. Autour de lui, matelots et

canonniers jacassaient à mots couverts. À la surprise générale, le nouvel arrivant envoya un immense pavillon bleu, blanc, rouge qui attisa les commérages.

Quand la pavillonnerie devint déchiffrable, Janiche, pantalon blanc et veste bleue à boutons dorés, son bicorne sur la tête, déploya un large sourire :

– La première partie du message ne m’est pas inconnue, Commandant, il est question d’un sanglier !

Enthousiaste, la voix de la vigie précisa :

– Ho en bas ! La corvette est le Diwal !

Par quelle audace Thomas Neveu et Gabriel Leganioux avaient-ils mis la main sur ce deux-ponts ?

Venant de l’arrière, l’aspirant Keroual, en charge des signaux depuis la promotion de Janiche, gravit deux à deux les marches de l’escalier et rapporta :

– Mes respects, Commandant, message de la Justice ! Je... je vous avoue qu’il n’est pas très orthodoxe commandant, car en latin... Il dit : « Alea jacta est. »

Hier à son point de rupture, le pavillon français renaissait ce matin des cendres de ses combats.

CHÂTIMENT CÉLESTE

Lundi 9 février 1801,
par 7°58' Sud et 40°10' Est.

LA PLUS HUMIDE DES JOURNÉES tirait à sa fin. Un voile laiteux de nuages blancs envahissait peu à peu le ciel. La houle, exagérément grosse bien que le vent de sud-est n'excédât pas la petite brise, faisait rouler les Français comme jamais. À la cape, les frégates *Égalité* et *Justice* ainsi que le vaisseau nouvellement baptisé le *Glorieux* attendaient le matin suivant à une vingtaine de milles au large de Chole Bay.

Dans le fastueux bureau du soixante-quatorze, autour d'une table ovale recouverte de cartes, Belmonte, Duval, Neveu et Sirocco passaient en revue les prochaines étapes de l'opération. Haute de plafond, la pièce fleurait bon le chêne. Les cloisons, élégamment tapissées de couleurs claires, accueillèrent les portraits de Drake, Howe, Cook et autres Graves, illustrant la puissance d'une Navy séculaire. Samuel, passé sur le deux-ponts le temps du dîner, arriva de la cuisine attenante un lourd plateau entre les mains. Se jouant du roulis, il traversa la pièce et posa son œuvre sur la table à manger, attirant aussitôt les quatre hommes à lui. Après le dernier cochon et le brandy de l'ancien Duncan, les Français jetèrent leur dévolu sur le robuste pudding.

– Si ce n'est pas très bon, Commandant, c'est normal, j'ai scrupuleusement respecté leur recette ! précisa l'Espagnol.

Les rires fusèrent. Le dessert préféré des Anglais ne rencontra effectivement qu'une adhésion modérée et ils retournèrent à l'étude des cartes, habités par une tension particulière.

La veille encore, au terme d'une journée sèche et ensoleillée, ils célébraient leur jonction avec allant et la soirée de divertissement accordée aux équipages avait tenu ses promesses à bord des trois Français et du corsaire. Les récits de la capture du vaisseau de ligne, racontée, mimée et parodiée à outrance sur les ponts et les dunettes, avaient régalé mousses comme officiers. Thomas Neveu et ses Gloires avaient effacé l'affront de Port-Louis. Certes, ils manquaient cruellement de bras pour manœuvrer le vaisseau de ligne, et chacune des frégates naviguait avec un déficit de cent et cent cinquante hommes, mais l'esprit conquérant des Français semblait vouloir compenser ces carences. Cependant, l'ombre qui planait sur eux depuis ce matin rendait leurs victoires dérisoires... Comme si la guerre ne suffisait pas à la souffrance de ses acteurs. Anticipant la lutte à venir, les quatre hommes avaient échangé à propos de la conduite si d'aventure ils s'emparaient de Monfia.

Dans l'angle bâbord, le baromètre à mercure monté sur cardan attira l'attention de Neveu. Il s'approcha de l'instrument, tapota délicatement le tube de verre et dit :

– Il ne cesse de baisser...

Bien connu des scientifiques depuis près de cinquante ans, l'outil n'avait été adopté par les marines d'État que depuis quelques années. Fragile, l'objet invitait surtout les marins à n'écouter que leurs sens.

– Rien que la houle et le ciel ne nous aient déjà appris... rétorqua Duval, agacé.

Le second de l'Égalité et commandant par intérim de la Justice avait vécu à deux reprises l'enfer d'une pleine tempête tropicale. Enfoui au fond de sa mémoire, le souvenir de ces jours et de ces nuits d'apocalypse jaillissait parfois dans ses mauvais rêves.

Les officiers de marine échangèrent des regards lourds de signification. Prendre Monfia n'était plus seulement un enjeu militaire ou de fierté nationale. La tempête tropicale n'était plus qu'une question de temps. Dans quelques heures ? Dans un jour ou deux ? Tous avaient en tête les récits de première main de la terrible tourmente de 1780 qui avait sévi entre les Petites Antilles et Saint-Domingue. Si le nombre réel de victimes était difficilement vérifiable, plusieurs documents officiels faisaient état de plus de vingt mille morts. Rapporté à la population totale de ces petits bouts de terre, le bilan était effroyable. Aucun navire passé par l'œil du monstre n'avait rapporté son expérience. Duval offrit du tabac à la ronde. Affronter le cataclysme terrés

dans le refuge de Chole Bay était déjà très incertain, mais subir la puissance dévastatrice du vent et des vagues en haute mer relevait du suicide.

Belmonte perçut le trouble chez son ami et se sentit grandement redevable. Il pointa sur la carte l'ouest de Monfia :

– À cette heure, le Diwal doit être au nord de l'île. Il mouillera en baie de Tirene d'ici à la tombée de la nuit... Tout sera fini avant midi. Nous aurons encore le temps de nous préparer pour la suite des événements.

– Moins de trois lieues les séparent du village, appuya le lieutenant Sirocco, mais le relief est accidenté et je ne serais pas surpris qu'ils entament leur périple par la mangrove...

Le souvenir de Gabriel Leganioux s'orientant dans la nuit galloise et franchissant un à un ses écueils fit sourire Belmonte. Avec le Malouin à leur tête, l'équipe de débarquement n'allait pas traîner en route.

– Nous nous présenterons au lever du jour, ils ont la nuit pour traverser l'île et prendre position, conclut Belmonte.

On s'abreuva de café et on se risqua même au thé, dont les réserves de l'ancien propriétaire regorgeaient. À dix heures du soir, Belmonte, Duval et Sirocco descendirent avec précaution l'échelle de coupée et sautèrent dans les chaloupes de l'Égalité et de la Justice qui s'élevaient et plongeaient de plusieurs mètres au gré de la houle. À trois encablures dans l'étrave des embarcations, les frégates roulaient affreusement d'un bord sur l'autre, les sommets de leurs mâts accusant une forte amplitude.

Côte à côte sur le banc de poupe, Belmonte et Duval observaient les montagnes d'eau, pour l'heure inoffensives, derrière lesquelles disparaissait par intermittence la chaloupe de Sirocco.

Belmonte songea au neveu de George. Avec un peu de chance, la Surprise se trouvait déjà dans le sud-ouest de Madagascar et elle échapperait à la tempête. Son visage se ferma. Richard Davies prendrait de nouveau le thé en Angleterre alors que lui serait naufragé ici, coupé du monde et de Camille. Un sentiment d'injustice envahit son âme et son cœur. Pourquoi devait-il risquer de mourir si souvent ? Combien de hamacs renfermant ses compagnons allait-il encore devoir passer par-dessus bord ? À son retour en France, il quitterait la marine et gagnerait la Martinique. Là, il provoquerait en duel ce monsieur Hutchinson. Enfin, il épouserait la nièce de l'amiral et, ensemble, ils se retireraient dans la campagne bordelaise où leurs enfants grandiraient loin de la guerre.

La voix de Duval l'arracha à ses réflexions :

– Je me demandais, Commandant... quand nous serons rentrés... accepteriez-vous d’être mon témoin ?

Duval tentait de chasser les démons de la tempête. Au moins la nouvelle répartition des effectifs pour cette mission de la dernière chance lui rendait-elle son plus cher compagnon.

Les yeux dans les yeux, il répondit :

– J’en serais le plus heureux des amis, Lieutenant... Peut-être pourriez-vous dire un mot en ma faveur à M^{me} Duval ?

Leur gaieté se propagea comme une traînée de poudre aux Égalités de la chaloupe. Si leur diable de capitaine et le second plaisaient ainsi dans les humeurs de la houle, c’est bien qu’ils avaient leur destin entre leurs mains.

*

Île anglaise de Monfia,
aube du 10 février 1801.

Dans le jour naissant sur l’île australe, la chaleur atteignait déjà des sommets. Au large, barrant l’horizon du sud au nord, des limbes rougeoyants donnaient l’illusion que le ciel s’embrasait. En altitude, d’autres nuages ténébreux ajoutaient au mystère du tableau. Sur les promontoires de Juani et de Jina, postés auprès des pièces de dix-huit livres, les fusiliers de Sa Majesté ouvraient grand leurs yeux sur ce spectacle matinal. Captivés, les gardiens de Chole Bay en oubliaient momentanément les deux voiles qui cinglaient droit sur les passes de Kinasi. Un sergent fit cesser la contemplation et les pavillonneries des fortins se mirent en branle. Davantage rompus à ces méthodes de communication que ne l’étaient les pirates, les Anglais, déterminés à rester sur l’île le temps de remettre leurs navires en ordre, informèrent leur commodore à trois milles de là en moins de cinq minutes.

Quand l’ultime messenger frappa à la porte de l’ancienne demeure de Bloody Bill, il tomba nez à nez avec Philip McMullan. Apparemment, l’officier général, simplement vêtu d’une chemise et d’un pantalon de toile, n’avait guère fermé l’œil de la nuit, mais l’excitation du visiteur réveilla aussitôt son cerveau embrumé :

– Mes respects, Commodore, le HMS Duncan est en vue ! Il semble que le capitaine O’Kelly ait capturé l’Égalité !

McMullan inspira longuement.

Revenant certainement des pires difficultés, le soixante-quatorze avait donc surpris la frégate du capitaine Belmonte que les vigies de Juani avaient vue disparaître cap au sud, tandis que l'ancien Diamond était observé faisant route au nord. Ces benêts de Français payaient cher la division de leurs maigres forces. Le soulagement était immense, la victoire totale !

– Prévenez le capitaine Webster, qu'il me retrouve sur la plage.

McMullan s'habilla à la hâte en regrettant de n'avoir pas conservé l'épouse illégitime de Trendstone à son service. Était-ce le ventre arrondi de la jeune femme qui, lui rappelant avec nostalgie ses années de bonheur auprès d'Elizabeth, l'en avait dissuadé ? Il chassa cette pensée de son esprit. À supposer qu'il survive à l'horreur céleste qui se préparait, les plus grands honneurs étaient permis ! Une petite voix intérieure, celle-là même qui le guidait depuis trois décennies, l'alerta : et si ce retour inespéré n'était qu'un piège tendu par ces diables de Français ? L'idée ne fit pas long feu. L'équipage diminué de l'Égalité ne pouvait tenir tête aux six cents hommes ni aux canons du Duncan. L'inflexibilité de Connor O'Kelly, qu'au demeurant il trouvait excessive, avait tout simplement porté ses fruits. Celui-ci avait fait de cet équipage réputé oisif à Portsmouth une force capable de s'emparer du Français. McMullan tiqua. Une partie de la gloire de cette mission reviendrait nécessairement à son bougre de beau-frère.

Sur la plage, il trouva Sullivan Webster et le capitaine d'armes de l'Albion en train d'ordonner les fusiliers en sections. Dans la plus pure tradition britannique, cent quatre-vingts hommes, fusiliers et matelots, se préparaient à rendre les honneurs au Duncan. Dégoulinants de sueur malgré l'heure matinale, tous étaient à la fois fascinés par le ciel de braise et par le retour du vaisseau qui embouquait les passes à bonne allure.

– C'est un grand jour pour l'Angleterre, Commodore, lança d'un ton affable le capitaine de pavillon.

– Nous en reparlerons après la tempête qui se prépare, Monsieur Webster, lui rétorqua sèchement McMullan.

Réduisant la toile, le deux-ponts longeait les transports et s'apprêtait à faire de même du Revolution, l'Égalité étant de plus en plus distincte dans son sillage.

– Par Saint-Georges, ils ouvrent leurs sabords ! s'exclama Webster d'une voix glaciale.

– Que me dites-vous là ? réagit aussitôt le Commodore en pointant à son tour sa lunette sur les arrivants.

Horri  , il assista dans sa mire à la manœuvre. Voiles désormais ferl es, le Duncan terminait sa course sur son erre et s'approchait inexorablement de l'Albion. La pluie de grappins eut tôt fait de casser l'inertie du vaisseau dont les vergues s'entrechoquaient avec celles de son vis-à-vis. La pleine bordée lâchée à bout portant résonna dans la baie comme un coup de tonnerre.   un jet de pierre, les caronades d vast rent les gaillards de l'Albion et fauch rent la plupart des hommes qui s'y trouvaient.

Derrière le panache de fumée grise qui enveloppait les deux masses, l'égalité s'en prenait à la frégate pirate. Dans les hauts, les Français, qui avaient revêtu les uniformes des fusiliers de Sa Majesté, faisaient pleuvoir les balles sur les dernières poches de résistance. Montant à l'abordage tels des démons, les marins de la République brisèrent net l'opposition des survivants.

En quelques minutes, les deux pavillons de Sa Majesté furent hal s bas et remplacés par le pavillon tricolore, plongeant les spectateurs de la plage, impuissants, dans la stupeur.

– Aux chaloupes ! ordonna Webster.

S'il y avait la moindre chance de reprendre les bâtiments, ce ne pouvait être qu'en frappant vite et fort, même si les quelques milles à franchir jouaient en faveur des assaillants qui profiteraient de ce répit pour sécuriser leurs prisonniers et organiser leur défense. Sur le promontoire de Juani, les artilleurs s' chinaient   déplacer les deux mille trois cents kilogrammes d'une pièce de dix-huit livres. Au prix d'un grand effort, ils parvinrent enfin à la tourner en direction de la baie. En vain : l'angle négatif requis pour atteindre les navires en contrebas était impossible à atteindre.

Rassembl e à l'entrée et sur le débarcadère, la troupe allait embarquer dans les esquifs quand un feu soutenu les prit à revers depuis les ruines des habitations. Parfaitement synchronisé avec ses compagnons venant du large, Leganioux coupait court à la tentative désespérée des Anglais.

Deux tuniques rouges qui entouraient McMullan tombèrent à la mer, leur lourd équipement se chargeant de précipiter leur calvaire.

– Ils arrivent ! informa Webster.

Effectivement, quatre chaloupes en provenance du vaisseau de ligne et de l'égalité cinglaient   rames forc es dans leur direction, coulevrine à la poupe. Loin de se satisfaire de priver les Anglais de la seule échappatoire possible, les Français poussaient leur avantage jusqu'au bout.

– Il faut reprendre le village ! hurla McMullan à la ronde. À l’assaut ! À l’assaut !

Rugissant comme des diables, les Anglais s’élancèrent depuis le rivage en direction de la lisière de la forêt. Deux salves en provenance d’une trentaine de fusils se chargèrent d’éclaircir leurs rangs avant que les corsaires, pourtant en infériorité numérique, ne surgissent de la végétation, courant sus à l’ennemi, sabres au clair. Le choc des hommes et des lames fut d’une grande brutalité, laissant rapidement morts ou blessés deux douzaines de belligérants.

Aux prises avec le capitaine de pavillon anglais, Leganioux assénait les estocades avec vivacité. Webster, qui sentait le duel lui échapper, dégaina son pistolet et visa la poitrine du Malouin. Le coup de feu qui retentit ne fut cependant pas le sien. À vingt pas, genou à terre et fusil en joue, Castor Campoléone venait de décocher une balle mortelle entre les yeux de l’officier. Dans la minute qui suivit, le capitaine d’armes succomba à son tour à un sabre corsaire. Ses fusiliers refluèrent par dizaines vers le débarcadère où Philip McMullan tenta tant bien que mal d’organiser un rideau défensif, tandis que celles des tuniques rouges qui étaient restées sur la plage succombaient une à une à la fougue des Diwals. Le mur de feu devenu de part et d’autre infranchissable, on échangea quelques salves à bonne distance, quelques corsaires et Anglais s’écroulant à tour de rôle dans des râles funestes.

– Commodore, ils arrivent ! fit remarquer un aspirant en indiquant les eaux bleues du lagon. McMullan observa d’un œil fataliste les chaloupes à moins d’une encablure et distingua parfaitement le capitaine de l’Égalité qui exhortait ses hommes à la proue de la première d’entre elles. Quand la coulevrine de la chaloupe française lâcha sa mitraille en guise de sommation, les Anglais, pris en étau, tournèrent leurs visages résignés vers leur plus haute autorité. Devaient-ils vraiment se faire tous tuer pour quelques cocotiers ? Une balle dans l’épaule, le haut de sa veste blanche rougie de sang, sa perruque de travers, Philip McMullan ordonna de cesser le combat.

Au même moment, approchant de la grand-place du village, Tristan Kernou, dont le torse nu était lacéré et ensanglanté, se frayait un chemin à couvert des ruines. Épuisé par trois heures de nage auxquelles avaient succédé une marche éprouvante à travers la mangrove, le seul rescapé des trois évadés touchait enfin au but. Devant l’entrée de l’ancien Parlement,

seuls deux fusiliers, se conformant strictement aux ordres, montaient la garde, visiblement inquiets du chaos qui grondait dans la baie. D'un coup, les détonations se turent et les cris des animaux de tous poils et de tous plumages reprirent possession des lieux. Le forban contourna la construction et s'introduisit par le parapet opposé à l'entrée principale. Il rampa jusqu'à la cage et tira un couteau de sa ceinture :

– Capitaine ! murmura-t-il, Capitaine !

Recroquevillé en chien de fusil, Bloody Bill ouvrit le moins tuméfié de ses yeux. Lorsqu'il vit son compagnon, un sourire balaya son visage abîmé, lui arrachant du même coup un râle de douleur :

– Par Neptune, Tristan, c'est toi qui fais tout ce ramdam ?

– Les Français sont là, Capitaine !

Tristan coupa une à une les lianes qui obturaient la cage et libéra son mentor de ses liens. Hélas, Bloody Bill, qui ne tenait guère sur ses pieds, s'affala dans l'angle de l'estrade. Alerté par le bruit, un factionnaire vint jeter un œil. Quand il vit le roi des pirates gisant à côté de la cage ouverte, il se rua sur le corps allongé. Mal lui en prit : bondissant de derrière le fauteuil royal, Kernou l'égorgea en un rien de temps. À son tour, le second fusilier vint s'enquérir du grabuge. Il n'eut pas le temps d'ajuster son fusil que le couteau du libérateur volait à sa rencontre et terminait sa course en plein cœur. Dans un effort remarquable, son capitaine sur les épaules, Tristan Kernou disparut dans la jungle.

Les forbans n'avaient pas quitté les lieux depuis cinq minutes que Belmonte en prenait possession. Sur ses pas, encadrant le commodore et deux de ses lieutenants, le capitaine Victoria, à la tête d'une escouade de fusiliers, fit asseoir les vaincus au pied de l'estrade. À la vue de la cage ouverte et de ses gardiens morts, McMullan fronça les sourcils.

– Souhaitez-vous des soins, Commodore ? interrogea Belmonte en guise de préambule.

– J'en ai vu d'autres, Capitaine, répondit celui-ci d'un ton sec.

– À votre guise. Savez-vous ce qui s'est passé ici ?

L'Anglais secoua la tête.

– J'espère pour vous que le capitaine Bloody Bill est toujours vivant, Monsieur...

D'une voix grave, Belmonte lui signifia les termes de la capitulation. Les prisonniers contribueraient aux travaux visant à les protéger de la tempête, en

contrepartie de quoi la frégate pirate qu'il avait repris leur serait affectée selon les mêmes conditions que la Surprise. Naturellement, l'Angleterre reconnaissait Monfia comme possession française.

– Qu'allez-vous faire de mes vaisseaux ? questionna McMullan.

– Il ne vous a pas échappé que ce ne sont plus tout à fait les vôtres, Commodore...

– Et si l'Enterprise fait naufrage dans la tempête ?

– Nous tâcherons d'apporter le même soin à votre navire qu'à nos propres frégates. Mais si tel est le cas, vous serez provisoirement le premier gouverneur de l'île française de Monfia !

Victoria émit un rire sonore.

– Nous informerons Port Elizabeth de votre présence ici, conclut Belmonte.

– Ai-je le choix ? maugréa l'officier général.

– Préférez-vous prendre la mer tout de suite, Commodore ? Je ne vous retiens pas...

On rédigea les quelques lignes de l'accord en deux exemplaires. L'Anglais apposa son sceau au moyen de sa bague et signa. À leur tour, les lieutenants Brown et Burton vinrent parapher les documents.

À dix heures du matin, la Justice, parfaitement manœuvrée par le lieutenant Sirocco malgré un équipage chétif d'à peine soixante hommes, embouqua les passes de Kinasi, longea les transports et les vaisseaux et vint mouiller sous le vent de Juani. Déjà, les premières bourrasques arrivaient du large, transportant un air incroyablement chaud et humide. À bord des navires, l'ouvrage à accomplir était titanesque. Sous la gouverne de Duval, on regroupa les blessés à bord du Revolution et on débarqua des navires anglais des tonneaux de bœuf salé et d'eau douce par dizaines. Les Français, aidés par les pirates fraîchement ralliés, s'employèrent ensuite à couler les transports, puis l'Albion et enfin l'ancien Duncan. Les barils de poudre tirés de leur sainte-barbe et allumés en cinq endroits dans la sentine scellèrent leur vocation de brise-lames. Certes, le sacrifice du Glorieux – auquel Neveu avait consenti sans sourciller – constituait un prix élevé mais, de toute façon, il était impossible de conduire en France une telle prise avec si peu de moyens humains. En outre, la masse et le fardage du deux-ponts constituaient autant d'entraves face à la tempête. Restait à haler l'Égalité, la Justice et la frégate promise aux Anglais dans leur nouveau port, à la fois naturel et artificiel.

Protégées par le relief de l'île de Juani dans l'étrave et par les épaves dont les gaillards émergeaient au nord et la mangrove au sud, les frégates avaient une chance de s'en tirer. D'ici à l'arrivée du cataclysme, il conviendrait aussi d'affourcher les ancres et de passer un maximum d'haussières à terre. Les prisonniers anglais et ceux des pirates restés fidèles à Bloody Bill et Tristan Kernou, quoique abattus, n'avaient qu'à observer le ciel pour y trouver les ressources nécessaires. Pendant ce temps, courant d'un grément à l'autre, suant à grosses gouttes, Neveu et trois équipes de gabiers s'escrimaient à désenverguer les voiles, assurer les vergues et arrimer les panneaux de pont. En lisière de la jungle, Lancou et une équipe de prisonniers creusaient des abris en prenant soin de consolider les refuges au moyen de sacs de sable et de planches clouées. Ultime complication à leurs tâches, chaque abri devait être équipé d'un drainage capable d'évacuer les fortes pluies quand celles-ci s'abattaient sur l'île.

Non loin de là, Janiche organisait l'enfouissement des réserves en eau et en nourriture. Les Français, Malouins compris, déploraient la perte de trente-sept hommes contre cent quatorze côté anglais. Si les corps décharnés venaient à polluer les quelques points d'eau du village, la survie après la tempête n'en serait que plus difficile. En guise de sépulture, on creusa à la hâte une fosse commune sur la plage.

Belmonte visita successivement chacun des chantiers terrestres et maritimes. En fin de matinée, grâce aux ambassades menées par le lieutenant Burton, les fusiliers affectés aux sommets de Juani et de Juna descendirent de leurs promontoires par ailleurs fort exposés, et joignirent leurs forces à celles de leurs compagnons d'infortune. La question des blessés se posa en des termes tragiques. Consultés, Villeneuve et le chirurgien de l'Albion recommandèrent le rapatriement à terre de tous ceux qui seraient jugés transportables. Le va-et-vient des chaloupes sanitaires requit des moyens qu'il fallut soustraire ailleurs. Une quarantaine de patients en état critique demeuraient dans les entrailles de l'ancien HMSEnterprise. On tira au sort l'affectation des trop rares compétences médicales disponibles. Au médecin anglais échut la garde de ceux qui étaient envoyés à terre, tandis que Charles Villeneuve hérita des cas les plus graves à bord de la frégate anglaise. De son côté Daniel demeurait à bord de l'Égalité. Étonnamment, Villeneuve ne sembla pas s'en émouvoir plus que cela :

– Mes réserves d'opium ont été englouties par nos blessés, Capitaine, au moins ai-je l'esprit libre pour découvrir ce que tous décrivent comme la

colère de Dieu ! confia-t-il à Belmonte avec fatalisme.

Au large, la houle avait doublé et les vagues se fracassaient désormais dans un écho sinistre de l'autre côté de Juani. Avancé jusque dans la baie, elles commencèrent à déferler sur la grande plage et broyèrent les embarcations amarrées à la jetée qui se disloqua à son tour.

À cinq heures de l'après-midi, la cloche de l'Égalité piqua dans le vent de façon presque inaudible. Dans le bureau du commandant, dont on avait protégé les vitres de poupe avec des planches clouées, Belmonte, Duval, Neveu et Sirocco, Janiche et Lancou, le Druide ainsi que le lieutenant Burton et son homologue de l'Albion Peter Brown – faute de soins, McMullan, qui allait de mal en pis, était alité à terre – achevaient l'ultime revue des dispositions autour de la table ovale. Ne sachant quel refuge offrirait la meilleure protection, Belmonte avait pris sur lui de trancher froidement et il avait affecté un contingent d'Égalités et de Justices sur l'île. Avec un peu de chance, l'un des deux groupes survivrait et mènerait ainsi la mission à son terme. Baignée par la lueur des lampes à huile, la pièce en vase clos était cernée par les hululements des bourrasques dans le grément. Sans mot dire, les officiers firent honneur au café de Samuel, attentifs aux mouvements de la frégate qui s'ébrouait sous l'effet des rafales tourbillonnaires descendant du promontoire. Les mille quatre cents tonnes de l'Égalité tiraient par à-coups sur le mouillage et leur étaient physiquement perceptibles. Belmonte posa les mains sur la carte de Monfia :

– Nous n'aurions pu faire davantage... Éole et Neptune décideront de notre sort. Félicitez les hommes, ils l'ont bien mérité. Des remarques, Messieurs ?

– Pardon, Capitaine, questionna le lieutenant Burton, mais nous ne savons pas ce que sont devenus certains pirates... Devons-nous craindre qu'ils profitent du chaos pour nous attaquer ?

Une heure plus tôt, faisant fi des protestations anglaises, Belmonte avait permis à une quarantaine de pirates et pères de famille de rejoindre les leurs.

L'officier, qui n'avait pas vingt ans, s'était porté volontaire pour demeurer sur la frégate tandis que Brown accompagnerait le groupe à terre sous la responsabilité de Sirocco, de Janiche, de Lancou et du capitaine Victoria.

– Avez-vous déjà vécu une tempête tropicale, Lieutenant Burton ? questionna posément Belmonte.

– Non, Capitaine.

– Soyez certain que les habitants de cette île ont d'autres chats à fouetter... Connaissez-vous cette expression, Lieutenant ?

– Other cat to whip ? Je... euh... Nous n'avons pas pour habitude de fouetter les chats en Angleterre, Capitaine... mais je crois que je saisis le sens !

Les rires de l'assemblée furent un parfait exutoire.

– Maître Kernou ? questionna-t-il en épilogue de leur réunion.

– La marée sera haute à minuit et seize minutes, Commandant. Je crains que le plus gros n'arrive sur nous demain, à la pleine mer de treize heures...

Un ange passa.

– Alea jacta est ! conclut Duval avec un manque de conviction inhabituel.

Tous gagnèrent en silence le pont quasi désert. Français et Anglais se serrèrent la main et les deux lieutenants anglais disparurent par l'échelle de coupée. Un brin incommodé par la situation, Neveu entraîna Duval en aparté :

– Jean, je voulais que vous sachiez que je n'ai pas demandé à vous reprendre la Justice... J'espère que cela n'affectera pas nos excellentes relations.

Celui-ci lui sourit. Il avait hérité du commandement provisoire de la prise le plus légitimement du monde et, effectivement, aucun usage n'imposait qu'elle lui soit retirée sous prétexte qu'un capitaine de frégate avait perdu son propre navire.

– Ma carrière personnelle a moins d'importance que mon devoir. Ma place est ici, Thomas...

À deux pas de là, Belmonte adressait un dernier mot à Janiche et Lancou :

– L'Égalité aura besoin de vous pour rentrer en France, Messieurs...

À peine avait-il fait part de son vœu qu'une rafale stridente le ramena à sa propre condition. Il n'était pas dit que les frégates ne sortiraient pas de l'épreuve à l'état de copeaux.

Ceux de Monfia s'éclipsèrent par l'échelle de coupée et leur canot, prenant soin de longer la mangrove au sud de la baie, se dissipa à son tour dans les grains.

Peu après la tombée de la nuit, le vent accusa un net regain et les eaux hier enchanteresses de la paisible Chole Bay devinrent une mer intérieure démontée et maculée de traînées d'écume.

Il n'était plus question d'envisager la moindre liaison entre les frégates et le village. Cloîtrés dans le bureau, assis autour de la table basse, Belmonte et Duval rédigeaient chacun une lettre, s'efforçant autant que possible d'oublier les cris du vent de plus en plus semblables aux hurlements d'une bête

assassine. Dans la pièce, la moiteur, associée aux volutes de fumée, était torride. Derrière son pupitre, fagoté dans sa sempiternelle robe noire, Vanne dessina la maison de son enfance d'une main anormalement tremblante. Pour la première fois depuis trois années qu'il officiait à bord de l'Égalité, le quadragénaire au visage sec n'avait cure de son devoir. Blême, Samuel apparut par le rideau de la cuisine et apporta un énième plateau de café :

– Pardon, Commandant, dit-il d'une voix fébrile, mais j'ai dû fermer le conduit d'aération. Nous n'avons plus de braises et je crains qu'il ne soit bien tiède...

– Merci Samuel, cela fera parfaitement l'affaire.

– J'espère qu'ils ont pu rejoindre le Diwal sans encombre... marmonna Duval en reposant la moque vide.

En début d'après-midi, Leganioux et ses corsaires avaient tiré leur révérence pour rejoindre leur corvette. A priori, le Diwal, remorqué jusqu'à crocher son ancre dans la mangrove, ne se trouvait pas dans la plus désespérée des situations, bien à l'abri sous le vent de Monfia. Cependant, les arbustes – quand il ne s'agissait pas d'arbres entiers – allaient constituer de véritables projectiles lancés à pleine vitesse, capables d'endommager sérieusement le corsaire ou de tuer sur le coup tout être humain croisé en chemin. Une autre inconnue, plus inquiétante, préoccupait les deux amis. Où pouvait se trouver le centre de la tempête, que les hommes appelaient entre eux avec pudeur et effroi « l'œil du démon » ?

D'après Duval et Kernou, « l'œil du démon » ressemblait au paradis après le purgatoire. Entouré de véritables murs de nuages blancs s'élevant à des hauteurs vertigineuses, le soleil réapparaissait, et le vent, après la furie, s'essoufflait jusqu'à devenir presque nul. Mais l'accalmie ne durait qu'un temps. La tourmente reprenait avec autant de vigueur, soufflant à cent quatre-vingts degrés de sa trajectoire initiale et achevant de mettre à terre ce qui avait pu résister jusque-là. Dans le cas du Diwal et des frégates, les navires éviteraient sur leur mouillage et se trouveraient autrement plus exposés.

– Si Dieu existe, le Diwal reverra les remparts de Saint-Malo, affirma Belmonte chez qui ces heures sombres aiguisaient un penchant pour la croyance.

Heure après heure, l'enfermement et l'oisiveté devinrent assommants. À minuit, il leur sembla que les averses frappaient le pont comme l'auraient fait des balles de fusil. Mû par le sens du devoir – et peut-être aussi par une morbide curiosité –, ils quittèrent le bureau. Au fond du couloir, la porte

pourtant barricadée vibrait dans un affreux grincement de charnières. Ils s'arrêtèrent dans le carré bondé et échangèrent quelques mots avec les blessés à la lueur de la lampe à huile. Ils empruntèrent ensuite l'échelle qui menait au poste des fusiliers. Ici se terraient une trentaine de tuniques bleues rassemblées par petits groupes autour de tables basses. Il n'était plus temps de jouer aux cartes ni d'échanger les potins du bord. Sans mot dire, tous priaient de toute leur âme. Le capitaine de l'Égalité et son second distillèrent foi et encouragements, y compris aux prisonniers anglais que la proximité des officiers français surprenait. Ils poursuivirent par le poste d'équipage où régnait la même ambiance sinistre. Suspendus dans les airs, certains parmi les matelots s'étaient littéralement enroulés dans leurs hamacs, des habits autour des oreilles. Rassemblés autour de la table à manger, une douzaine d'hommes s'escrimaient tant bien que mal à des travaux de couture. Parmi eux, le doyen apportait tout son soin à sa chemise.

– Alors, Lessec, l'interpella Belmonte, toujours à préparer la voile du temps !

– Pour sûr, Commandant ! Que j'irai moi-même l'enverguer à la première heure !

Les visages s'égayèrent.

Quittant les matelots, ils s'élancèrent par l'échelle et se figèrent un instant derrière la porte qui donnait sur le pont principal. Ils ôtèrent leur ceinturon, renouèrent leur catogan et assurèrent un cordage à leur taille. Belmonte ouvrit la porte à l'abri du gaillard d'avant. Un souffle chaud et hurleur les cueillit aussitôt.

Sur le pont désert, la nuit n'était que furie. Dans les hauts, grand mât et artimon s'inclinaient dangereusement sur l'arrière, leur haubanage tendu comme des cordes de violon.

La voix étouffée de Duval, pourtant à deux pas, lui parvint de façon incompréhensible. La tête basse et le pouce en l'air, le second indiquait de la main la Justice à une encablure à tribord. Irréelle araignée de bois et de cordages figée dans le cataclysme, la frégate semblait tout droit sortie d'un récit d'épouvante. Un grain d'une extrême violence fit disparaître ses quarante-six mètres de coque et contraignit les deux hommes à rebrousser chemin.

Cinq minutes plus tard, ils tentaient une nouvelle sortie. Ils s'accrochaient avec vigueur à la ligne de vie quand ce qu'ils virent leur glaça le sang : à bâbord, la frégate anglaise n'était plus qu'un capharnaüm flottant. Son mât de

misaine était rompu en plusieurs morceaux, les fragments fouettant avec une violence inouïe le reste du grément. Faute de temps, on n'avait pu désenverguer les voiles et, libérés de l'emprise des garcettes, les lambeaux du petit hunier et du perroquet claquaient avec férocité. Le fardage et la pression étaient tels que la chaîne, dont on avait pourtant employé toute la longueur, sortait des eaux blanches sur plus de quarante mètres. Une bourrasque d'une grande intensité pluvieuse les obligea de nouveau à se retirer derrière la porte. Ils regagnèrent l'arrière, taisant aux hommes rencontrés en chemin la précarité de l'Anglais.

Visiblement soulagé, Samuel les accueillit avec des vêtements secs, et une nuit sans fin s'écoula entre café froid et tabac. Belmonte tenta de chasser l'odieux sentiment de vulnérabilité en se remémorant les jours heureux. Hélas, à peine avait-il retrouvé l'amour de sa mère et de sa sœur qu'un rappel brutal sur le mouillage le ramenait à sa piètre et immédiate condition humaine. Il songea alors à l'avenir avec Camille sans plus de succès dans le cataclysme sonore environnant.

Le jour se leva sans lumière dans le bureau, qui empestait plus que jamais. Dehors, les pluies redevinrent torrentielles et la folie d'Éole n'eut plus de limite. Le tremblement permanent de la structure de bois atteignit une ampleur inédite et, parfois, un choc brutal, sans doute l'œuvre de débris en provenance de Jina, impactait la frégate dans un bruit de fin du monde. Ils tentèrent à plusieurs reprises de mettre le nez dehors, mais à peine ouvraient-ils la porte du gaillard que l'âpre violence des éléments les en dissuadait. Dans les entreponts étouffants de chaleur et d'humidité, une double ration de rhum offrit un réconfort temporaire aux hommes qui, pour certains, divaguaient sur leurs hamacs en invoquant des prénoms féminins. Par esprit de résistance autant que par mesure de prévention, on doubla la quinzaine de binômes qui sillonnaient la frégate et on y associa même quelques Anglais. De la sentine aux sabords cloués, de la fosse aux câbles au puits à boulets, on s'assura du bon état de la moindre parcelle de chêne.

Enfin, peu avant le crépuscule, le vent mollit d'un ton et les rappels sur l'ancre se firent moins énergiques. Pour la première fois depuis dix-huit heures, profitant de ce que la nuit n'ait pas encore tiré son voile, Belmonte et Duval, dûment attachés aux lignes de vie, sortirent sur le pont. Ce dernier ne présentait aucun dégât rédhibitoire, malgré les enchevêtrements de cordages à même le sol sur lesquels ils progressaient en veillant à demeurer debout. Mais dans les hauts, que léchaient à grande vitesse des nuages noirs, on eût dit que

des fous s'étaient attaqués à coups de hache à la complexe ramification. Les poulies, cordages et palans branlants dans le vide se comptaient par dizaines et la plupart des vergues s'inclinaient dangereusement. À tribord, ils virent avec un immense soulagement que la Justice, dont le gréement n'était guère mieux loti, n'avait cependant pas bougé.

Cramponné au balcon de l'escalier de la dunette, Thomas Neveu et un homme en contrebas qui ressemblait fort au bosco leur adressèrent un signe. Il sembla à Belmonte que le Normand criait, mais pas un mot ne franchit le mur du vent. Pour le reste, tout n'était qu'horreur et dévastation. La marée de tempête, ainsi que le vent, avaient brassé la baie sens dessus dessous, recouvrant les eaux paradisiaques du lagon d'un charivari de déchets organiques. Drossée contre les restes de l'épave de l'Albion, exagérément gîtée sur bâbord, la frégate à bord de laquelle se trouvaient le docteur Villeneuve et le lieutenant Burton n'était plus qu'un ponton dévasté qui se fracassait au gré du ressac, des flots d'écume jaillissant des trous béants qui parsemaient sa coque à tribord. Son artimon effondré sur le pont, son grand mât et sa misaine déversant par-dessus bord, l'ancienne frégate de Bloody Bill aurait tout aussi bien pu sortir d'un combat contre un trois-ponts. Belmonte songea que, s'il existait un enfer sur terre, les survivants du HMS Enterprise étaient en train de l'explorer. Il s'abrita du vent dos au grand mât et tira une longue-vue de sa veste. Au loin dans la baie, la végétation sur les reliefs semblait avoir été purement et simplement rasée. Méconnaissable, le trait de côte avait reculé de plusieurs dizaines de mètres et seuls quelques cocotiers, le tronc dans l'eau, lui permirent de situer vaguement la position du village dont il ne releva aucune trace. Ici ou là, des morceaux de jungle devaient à leur extrême densité d'avoir échappé à la dévastation. Un angoissant sentiment de culpabilité s'empara de Belmonte. En envoyant ainsi une partie de ses hommes et des prisonniers sur Monfia, ne les avait-il pas condamnés à une mort certaine ?

Scrutant pour sa part les masses nuageuses qui se faisaient plus éparses à l'est, Duval paraissait satisfait de ce que celles-ci ressemblent fort à un ciel de traîne. Par superstition, il n'osa affirmer que « l'œil du démon » avait certainement obliqué sa course vers le sud, mais le sourire qu'il adressa à Belmonte en dit long. Rapidement, la visibilité s'estompa et la nuit s'installa. Durant les heures suivantes, le vent continua à souffler en rafales, drainant des grains pluvieux. Rien toutefois de comparable avec la fureur qui venait de s'abattre sur eux, si bien que cette deuxième nuit coupée du monde dans le

ventre de l'Égalité s'apparenta pour ses occupants à un quasi havre de paix. Dans l'entrepont, un repas chaud et une double ration de rhum revigorèrent l'équipage dont les discussions reprirent de plus belle avant que le sommeil ne s'empare de chacun.

Au matin du 12 février, les Français se réapproprièrent les frégates, ôtant les protections des panneaux de pont et dressant en tous lieux l'évaluation des dégâts. Dans les hauts, les gabiers progressaient avec prudence et commençaient à remplacer les multiples éléments envolés ou brisés du gréement. L'Égalité et la Justice se muèrent en véritables ruches humaines. Un sentiment étrange, mélange de joie de la résurrection et d'inquiétude pour leurs compagnons restés à terre, troublait les équipages.

Élingué, le petit canot, seul esquif rescapé du désastre, fut tiré du pont batterie et mis à l'eau. Sa première visite fut pour l'Enterprise, d'où Duval ramena six naufragés. Hélas, seulement trois autres rotations suffirent à évacuer les survivants de l'épave transformée en dernière demeure pour près de cent vingt malheureux qui espéraient deux jours plus tôt y trouver asile. Les traits tirés, les avant-bras et les mains rougis de sang séché, Charles Villeneuve paraissait dix ans de plus que ses trente et un ans. Il franchit le dernier la coupée et saisit la main tendue par Belmonte :

– Dieu soit loué, Capitaine ! Un vrai cauchemar que tout ceci !

D'après les premiers témoignages des survivants, le médecin n'avait cessé de prodiguer des soins tout en arpentant la frégate à la recherche de blessés.

– Bienvenue à bord, Docteur, répondit Belmonte d'un ton qu'il voulut chaleureux.

– Mes patients ont-ils tous embarqué ? Avons-nous des nouvelles de l'île ?

Belmonte l'observa un instant. Les heures passées avaient certainement été les plus éprouvantes de sa carrière et sans doute aussi de sa vie. Il était toujours étonnant, songea-t-il, de constater comment des hommes ordinaires pouvaient, en des circonstances extraordinaires, se révéler pleins de ressources.

– Les cas les plus alarmants ont rejoint l'infirmerie, les autres sont logés dans le poste de la maistrance. Nous visiterons Monfia dès que nous aurons paré au plus pressé et que la plage nous sera accessible... Le lieutenant anglais est-il toujours à bord ?

– John Burton est mort, Capitaine, il est mort noyé en voulant libérer trois de ses compagnons pris dans la soute aux provisions...

Un brave de plus qui ne reverrait plus les êtres aimés, songea Belmonte.

– Je suis heureux de votre retour parmi nous, Docteur...

En début d'après-midi, les derniers nuages disparurent vers le sud, laissant dans leur sillage un ciel presque pur dans lequel brillait un soleil ardent. La chute occasionnelle de morceaux d'espars ou de poulies interdit cependant de dresser les tauds, et c'est dans une chaleur de plomb que les hommes poursuivirent la remise en état des frégates. Malgré les alertes des gabiers, des poulies et des morceaux d'espars blessèrent six matelots et en tuèrent deux autres ainsi qu'un second maître anglais. Eugène, la dernière victime, ne fut guère pleuré. Préméditée ou non, la mort du porc à qui on avait fait prendre l'air laissait au moins augurer un dîner prometteur. Belmonte donna la priorité à la réfection du gréement avant toute autre tâche.

Sur la dunette, campé près de la barre dont l'acajou était meurtri d'impacts, il écoutait le rapport du commis aux vivres quand la voix de la vigie, relayée par celle de la Justice, capta son attention :

– Ho en bas ! Fumées à terre !

Effectivement, montant dans le ciel, les fumées de deux foyers distants d'une demi-lieue prenaient de l'ampleur. En réponse, une série de fusées partirent à intervalles réguliers des deux frégates. Alors qu'il s'apprêtait à franchir la coupée au son du sifflet, une voix familière le retint :

– Pardon, Commandant...

– Monsieur Kernou ?

Belmonte l'entraîna en aparté :

– Si vous le voyez...

Le capitaine de l'Égalité posa sa main sur l'épaule du Druide et hocha du menton.

Bord à bord, les étraves des canots de l'Égalité et de la Justice fendaient les eaux troubles maculées de végétaux et de bris de bois. Louvoyant entre les débris, les capitaines des deux frégates impulsaient la cadence à leurs six nageurs dont les pelles peinaient parfois à piocher dans la mer. Douze fusiliers accompagnaient l'équipée. Les embarcations touchèrent le rivage non loin de la jetée dont ne subsistait plus que quelques billes de bois émergeant du sable. Un peu plus haut, le sol était jonché de cocotiers et de palmiers arrachés, leurs profondes racines à l'air libre. Belmonte et Neveu prirent respectivement la tête de leur colonne et progressèrent à portée de vue avec grande difficulté dans ce dédale végétal qu'une bordée de trente-deux livres n'aurait pas autrement saccagé. Par endroits, les décombres des

habitations apparaissaient sous des tombereaux de branches. Ici et là, quelques cris de volatiles troublaient le silence de mort, mais c'était sans commune mesure avec la vie qui foisonnait en ces lieux quelques jours plus tôt. Prenant soin de ne pas s'embourber dans les nombreuses chausse-trapes, Belmonte, le cœur lourd, cherchait en vain les sentiers qui menaient à la grand-place. Comment Victoria, Janiche, Lancou et tous les autres avaient-ils pu survivre ?

Soudain, une douzaine de coups de feu claquèrent dans le ciel en provenance de l'ouest. Belmonte et Neveu échangèrent un signe de la main. Ces sonorités-là ne pouvaient provenir que du modèle de marine français de 1777 sorti des manufactures de Saint-Étienne ou de Tulle. Signe qu'une menace proche pesait sur leurs détenteurs, une deuxième salve, puis une troisième, retentirent. Effectivement, une sévère riposte se fit entendre. Dans chacune des colonnes de débarquement, les fusiliers s'assurèrent que leur poudre était bien sèche et se déployèrent fusils en joue. À moins de prendre position sur les troncs et de courir le risque de se retrouver exposé, la visibilité, qui par endroits n'excédait pas quelques mètres, n'augurait pas d'une progression sereine. Belmonte rassembla les colonnes et ordonna aux fusiliers d'établir une ligne de défense au plus près de la plage. Neveu à ses côtés, il poursuivit en direction du combat dont l'écho redoublait. À quelle distance se trouvait le guêpier ? Cent mètres ? Trois cents mètres ? Apparemment, les forces en présence, déséquilibrées, s'affrontaient à courte distance. Des cris de bêtes féroces se firent subitement entendre.

– Ils chargent ! cria Neveu, un sabre dans chaque main.

Un tir de barrage sembla momentanément repousser l'assaut ennemi, puis un bruit de branches cassées alerta leurs oreilles attentives. Surgissant du chaos, une poignée d'Égalités et de Justices tombèrent nez à nez avec leurs capitaines. Refluant en bon ordre, Janiche et Lancou, à la tête de quelques fusiliers, leur emboîtaient le pas. Aussi sales qu'épuisés, la vingtaine de compagnons n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

Son bel uniforme d'officier tout dépenaillé et le visage dégoulinant de sueur, Janiche n'en oublia pas pour autant les usages. Raide comme la justice, il salua :

– Mes respects, Commandant ! Très heureux de vous revoir ! Nous sommes aux prises avec des pirates et je crains qu'ils n'aient le bénéfice du nombre !

– Combien sont-ils ? questionna Belmonte.

– Peut-être une cinquantaine, Commandant. Beaucoup d’entre nous ont péri durant la tempête et nous sommes fort dispersés depuis...

Une nouvelle série de détonations les invita à clore la discussion. Ils rebroussèrent chemin et se retranchèrent derrière les positions naturelles que les fusiliers occupaient en lisière de la plage. Quand les pirates s’approchèrent, un feu nourri les renvoya aussitôt à bonne distance.

À l’abri d’un cocotier déraciné, entouré de matelots et de fusiliers, Belmonte s’informa de la situation. D’une voix chargée d’émotion, Janiche rapporta les faits. À ses côtés, Lancou opinait du chef. Les systèmes de drainage des abris s’étaient révélés insuffisants dans la plupart des abris, transformant ces derniers en pataugeoire mortelle. Ceux qui avaient osé sortir de leur trou avaient été balayés comme de vulgaires fétus de paille, à l’instar du lieutenant Sirocco, dont on était sans nouvelles. Les pertes étaient considérables et, pour ne rien arranger, les réserves en nourriture et en eau étaient impossibles à localiser.

Depuis l’aube, des rixes entre Français et prisonniers avaient éclaté et sous l’impulsion du lieutenant Peter Brown, celui-là même qui avait apposé sa signature aux côtés de celle du commodore McMullan, les rescapés anglais s’étaient regroupés dans la jungle, équipés de fusils et d’armes blanches récupérés sur les morts. Sur ce climat de violence et d’anarchie s’était greffé l’assaut des pirates. D’après la reconnaissance que Lancou avait effectuée en début d’après-midi, les forbans s’étaient retranchés dans des grottes à l’autre bout de la baie. Selon Janiche, des soixante-dix Français qui occupaient l’île avant le passage de la tempête, il ne devait guère en rester que la moitié.

– Où est le capitaine Victoria ? interrogea Neveu.

– Je crains qu’il ne soit mort ou retenu prisonnier des pirates, Capitaine. Lorsque les premiers échanges ont débuté, le capitaine Victoria et une escouade de fusiliers se sont sacrifiés pour nous permettre de vous rejoindre. Nous ne savions même pas si vous aviez réchappé à la tempête.

– L’Égalité et la Justice sont-elles sauvées, Commandant ? interrogea Lancou.

– Elles seront bientôt capables de nous ramener au pays, mes amis...

Les deux officiers ainsi que les matelots en rougirent de gêne. Il fallait que le capitaine soit bien tourmenté pour en oublier ainsi sa réserve habituelle. En son for intérieur, Belmonte se maudissait d’avoir envoyé ses hommes sur ce dérisoire bout de sable que son orgueil avait voulu possession française. Après tout, les quelques pirates survivants ne constituaient en rien la nuisance

d'autrefois et, à terme, ils se chargeraient certainement du sort des Anglais. Rejoindre les frégates et fuir au plus tôt cette île de malheur ? Son visage se ferma. Et laisser Victoria ainsi que ses compagnons d'armes voir leur pavillon les abandonner ? Belmonte inspira longuement. Il revit Talleyrand siégeant tel un prince au Gourmet chantant. Il était las ! Dieu qu'il était las ! Las de faire la guerre, las de voir ses compagnons mourir les uns après les autres, las de devoir prendre des décisions tragiques, las de se conformer à des ordres émanant d'hommes qui n'avaient jamais tenu un sabre ni même un pistolet, las de risquer sa vie depuis ses treize ans !

Il mit ses mains en porte-voix et hurla par-dessus le tronc :

– Monsieur Kernou ?

À peine étouffée par la végétation, la voix répondit aussitôt :

– Capitaine Kernou !

– Combien de morts vous faudra-t-il encore, Capitaine Kernou ?

– Quittez Monfia et il n'y aura plus de morts, Capitaine Belmonte !
répondit la voix, résolue.

– Il nous reste des hommes ici, nous ne partirons pas sans eux !
Pourparlers ?

– Pourparlers ! approuva le fils du Druide.

Belmonte se leva et coiffa son bicorne :

– Merci Thomas, j'y vais seul... dit-il au Normand qui s'apprêtait à l'accompagner.

Étonnamment, Kernou apparut à trente pas seulement, entouré de ses lascars, un bandeau noir sur la tête. Le jeune homme paraissait affaibli et peina à enjamber les obstacles végétaux. Ils s'arrêtèrent au pied d'un cocotier fortement incliné et le pirate remarqua :

– Il s'en est fallu de peu que vous ne tombiez entre nos mains, Capitaine...

– Connaissez-vous M. de La Fontaine ? « Tel est pris qui croyait prendre »...

La maxime sembla dérouter un instant Tristan Kernou. S'il était une leçon que Belmonte avait tirée de sa fréquentation des hommes de pouvoir, c'était bien que l'aplomb et l'apparence comptaient autant que la vérité.

– Comment se porte le capitaine Bloody Bill ? reprit-il d'un ton plus conciliant.

– Il est en sûreté. Il n'a pas été surpris d'apprendre que vous étiez revenu prendre Monfia. Entre nous, je crois qu'il n'est pas mécontent que votre

frégate n'ait pas fait naufrage. Vous et les vôtres allez bientôt pouvoir reprendre la mer.

– Alors pourquoi nous attaquer ?

– L'un de vos hommes s'est approché d'un peu trop près de notre repaire. Il y a là-bas des femmes et, comme vous avez pu le voir, beaucoup d'enfants...

– Par tous les diables, vous savez bien que nous ne faisons la guerre ni aux femmes ni aux enfants !

– Tant que des uniformes souilleront notre île, mes hommes seront nerveux, Capitaine...

– Gardez à l'esprit que votre père et moi portons le même uniforme, Capitaine Kernou... Il se battait déjà pour la France alors que nous n'étiez même pas né...

– Est-il sauf ?

– Voulez-vous vous en assurer de vos propres yeux ? rebondit Belmonte tout en tirant une blague en cuir de sa veste.

Le forban accueillit le tabac avec reconnaissance et concéda :

– Votre capitaine d'armes et trois de vos fusiliers sont sous bonne garde dans la jungle...

Derrière chacun des plénipotentiaires, des grappes d'hommes sortaient de leur cache. Neveu, piqué par la curiosité, monta sur le tronc d'un palmier déraciné. La vue de son ami fumant avec ce forban qui avait échappé à la vigilance de Jean Duval ne manquait pas de l'intriguer.

On convint que le capitaine Victoria et ses hommes seraient rendus à leur navire, et que le lieutenant Janiche aiderait les pirates à localiser les réserves de nourriture qui changeraient de mains. Les équipages des frégates se contenteraient de descendre à terre pour y prélever du bois et les Français mettraient à la voile dès que possible. Ni Janiche ni Kernou ne savaient ce qu'était devenu le commodore. Le pirate exigea d'en faire son affaire.

– Armes à l'épaule ! ordonna Belmonte au terme des pourparlers.

– C'est bon les gars ! lança Kernou à ses compagnons.

Les matelots et les fusiliers d'un côté, et les pirates – dont certains originaires de la terre de France – de l'autre s'observèrent d'abord en chiens de faïence, puis en vinrent à se rapprocher et à troquer quelques subsides, tandis que Lancou s'offrait même le luxe de recevoir les félicitations de deux de ses éphémères compagnons du Revenge.

– Lieutenant Lancou, intima Belmonte au gaillard, veuillez conduire le capitaine Kernou à bord de l'Égalité je vous prie, il y a là-bas une personne qui sera ravie de le revoir... Et ramenez donc un tonneau de rhum...

De lointains coups de feu crépitèrent dans la baie.

– Ça vient des grottes ! affirma un pirate aux cheveux en pétard que Belmonte reconnut comme le père du petit Matthias.

– Les Anglais ! maugréa un autre.

Une seconde salve plus nourrie se fit entendre.

– Jones ! ordonna Kernou à un homme dont le visage était cousu de cicatrices, rejoignez les autres dans la jungle et retrouvez-nous aux grottes !

– Accompagnez-le, Lieutenant, notifia Belmonte à Janiche, et rejoignez-nous là-bas avec le capitaine Victoria !

– Nous aurions plus vite fait en nous servant des canots, remarqua Neveu.

– Je saurais me situer, renchérit Lancou en réponse au regard de son capitaine.

Les Français embarquèrent dans les esquifs tandis que Tristan et ses acolytes disparaissaient en direction du nord-est, sabres en main et fusils en bandoulière.

Longeant un rivage saturé de branchages, il fallut trente minutes aux embarcations pour couvrir le mille et demi qui les séparait du fond de la baie. Dans l'intervalle, les fusils s'étaient tus. Enfin, suivant les indications de Lancou, on débarqua sur un coin de sable au pied des versants est des collines. Si les Anglais s'emparaient des esquifs, aucune liaison ne serait plus possible avec les navires, aussi laissa-t-on quatre matelots armés et autant de fusiliers assurer leur bonne garde.

À la tête de huit matelots et autant de tuniques bleues, Belmonte, Neveu et Lancou s'élançèrent dans la direction supposée des grottes, gravissant rapidement un relief dru et dévasté où chaque pas coûtait quantité d'efforts et de sueur. Alors qu'ils atteignaient un plateau en aval de multiples excavations, un canonier du nom d'Auguste dévissa et disparut dans une crevasse. L'écho de ses cris d'effroi, puis de douleur quand il se brisa les deux jambes vingt mètres plus bas, s'entendirent à des centaines de mètres à la ronde. Ses hurlements semèrent la confusion chez les Anglais dont les habits rouges se montrèrent à une centaine de mètres, entre crevasses et cavités rocheuses. Lancou se déporta sur le flanc de la colline et tira un coup de pistolet. En réponse, les gardiens des grottes firent feu à tout va et renseignèrent sur leur dispositif.

Tapi derrière un aplomb, Neveu rompit le silence :

– Je dirais vingt-cinq fusils, peut-être trente.

– Assurons-nous qu'ils n'aient pas posté d'hommes aux alentours, s'inquiéta Belmonte.

Il regrettait de n'avoir point emmené un forban avec eux et se maudit de son imprévoyance. Le terrain était plus accidenté qu'il ne l'avait imaginé et les matelots comme les fusiliers de marine n'étaient certainement pas les mieux préparés pour prendre d'assaut une position naturelle si bien défendue. Derrière eux, Chole Bay apparaissait à cent quatre-vingts degrés. Loin au sud, les frégates semblaient minuscules et les épaves n'étaient plus que des points noirs agonisant à la surface de la mer. Une voix anglaise provenant des hauteurs lança :

– Pirates or French ?

– Both will punish you ! répondit immédiatement Neveu.

– Nous gardons femmes et enfants ! reprit la voix que Belmonte supposa être celle du lieutenant Brown. Partez et ils auront la vie sauve !

Soudain, des cris aigus et rageurs jaillirent des grottes. Avec un courage insensé, les femmes de Monfia se libéraient du joug de leurs occupants. Autrefois catins ou simples marâtres livrées à l'indigence, elles n'avaient dû d'échapper à la déportation dans les infâmes bagnes de la Nouvelle-Angleterre qu'à l'intervention des pirates du capitaine Bloody Bill. Aujourd'hui, elles se battaient pour leur terre et leurs enfants, pour cette vie inespérée qui, jusqu'ici, s'était écoulée à l'abri de la violence et de la misère.

– Sus à l'Anglais ! Hardi ! rugit Belmonte son sabre dans une main, son pistolet dans l'autre, en franchissant le parapet de roches.

– Tue l'Anglais ! Tue ! hurla Neveu à sa suite.

Moins de cent mètres les séparaient des grottes. Hélas, des dix-huit Français qui montèrent à l'assaut du plateau, sept furent fauchés par les balles anglaises avant de pouvoir croiser le fer avec l'ennemi. Refoulées par leurs captives, des petites unités d'Anglais, leurs tenues déchirées, se ruaient désormais sur eux tandis que d'autres assuraient leurs arrières en sabrant au cœur des groupes de femmes. Même à cette distance, Belmonte eut un haut-le-cœur à la vue des flots de sang qui jaillissaient du corps des mères de Monfia. Cependant leur sacrifice eut raison de trois de leurs gardiens qui s'effondrèrent, le corps lardé de coups de couteau. Belmonte para l'attaque d'un sergent et, de son sabre, enroula sa lame qu'il fit voler dans les airs. Puis, il lui transperça le ventre dans la seconde. Venant de sa gauche, un

Anglais hirsute le chargea, baïonnette au canon. Il eut tout juste le temps d'ajuster sa mire et d'appuyer sur la détente de son pistolet que déjà son agresseur s'écroulait à ses pieds, face contre roche. Non loin de là, Thomas était aux prises avec deux Anglais tandis que Lancou, qui avait contourné le pugilat, atteignait l'entrée d'une grotte à quelques mètres des enfants hallucinés. Le troisième lieutenant de l'Égalité occit un matelot d'un coup de feu et, tel un démon, en pourfendit un autre de son sabre. Un colosse aux yeux chargés de haine s'avança vers Belmonte sabre au clair et engagea le fer. Ce dernier para plusieurs attaques mais, reculant sous les coups de boutoir de son assaillant, il trébucha sur une aspérité minérale et tomba sur le dos. L'Anglais dégaina son coutelas et s'élança de tout son poids. Belmonte roula sur le côté et se rua aussitôt sur l'hercule qu'il étrangla avec fureur. À peine s'était-il relevé qu'un gabier du nom de Michel, lequel venait d'embrocher un Anglais de son sabre, lui hurlait :

– Derrière vous, Commandant !

Hélas, le lieutenant Brown avait fort bien lancé son attaque et l'esquive de Belmonte ne put lui éviter le châtement. La lame d'acier s'enfonça dans son omoplate et lui arracha un cri de douleur quand l'officier tourna le pommeau. Étourdi, Belmonte perdit l'équilibre et tomba lourdement sur un bloc de pierre.

– Go to hell, Captain ! vociféra son bourreau en armant le chien de son pistolet, un rictus de victoire au coin des lèvres.

Une fraction de seconde suffit à Gilles Belmonte pour regretter amèrement de n'être jamais rentré chez lui depuis toutes ces années. L'amorce émit un sinistre bruit de cliquetis. Il se vit mourir quand, fendant les airs, le sabre de Neveu coupa net l'avant-bras de l'Anglais. La balle ricocha sur le sol. Éberlué, l'officier observait son pistolet à terre, sa main toujours solidaire de l'arme.

Conservant son sang-froid, Thomas Neveu appuya la pointe de son épée sur le cou du lieutenant :

– Vivre sera pire que mourir, Monsieur !

Brown, que la douleur faisait blêmir, laissa tomber son sabre et vomit abondamment. Aux alentours, les corps d'une dizaine de femmes gisaient sur le seuil des grottes. La horde des survivantes révoltées par ce massacre, associée à la rage des quelques Français encore en état de se battre, eut raison de la férocité des sujets de Sa Majesté. Les six derniers Anglais encore debout imitèrent leur officier et jetèrent les armes à terre avant de lever les

bras en l'air. Les râles des mourantes et des mourants remplacèrent aussitôt la fureur du combat.

Le capitaine de la Justice aida son homologue de l'Égalité à se relever. Avec une expression de dégoût, Belmonte balaya du regard le plateau, hier encore refuge des familles de Monfia, et qui n'était plus qu'un théâtre d'horreurs. Par-delà les cadavres qui jonchaient le sol, il aperçut le petit Matthias qui sanglotait sur le corps de sa mère. Un peu plus loin sur la corniche, une femme achevait froidement de son couteau un Anglais agonisant à terre.

Tandis que Brown demeurait sous la surveillance de Neveu, le fusilier et les trois matelots français valides conduisirent les prisonniers dans la première grotte. Un groupe de femmes dont les intentions ne semblaient guère amicales leur emboîta le pas.

– Lieutenant Lancou, dit Belmonte d'une voix chevrotante, assurez-vous que nos précieuses alliées ne commettent pas l'irréparable...

Neveu ôta la veste déchirée puis la chemise de son ami et confectionna un bandage qu'il serra autour de son épaule. Belmonte en eut des vertiges et prit sur lui de demeurer stoïque :

– Merci Thomas...

– Séverine aurait certainement fait cela avec plus de ménagement... remarqua Neveu que l'image de sa femme apaisait quelque peu au milieu de la barbarie.

Déjà, les nombreuses blessées ainsi que les blessés français recevaient les premiers soins. Une jeune femme d'une vingtaine d'années, fort jolie bien que couverte de sang, s'approcha des officiers de marine dont les torsos nus étaient aussi marqués des stigmates du combat :

– Je m'appelle Émilie. Au nom de Monfia, je vous remercie du fond du cœur pour votre aide, Messieurs... dit-elle dans la langue de Molière.

Belmonte plongea ses yeux verts dans ceux de l'héroïque combattante. Par quels hasards de la vie la demoiselle s'était-elle retrouvée dans ce repaire, loin du monde et hors les lois ?

Une douleur fulgurante s'empara de lui. Au prix d'un grand effort, il dit :

– Capitaine Belmonte. Et voici le capitaine Neveu. Du fond... du fond du cœur, je vous remercie pareillement, Mademoiselle...

La jeune femme tourna les talons et disparut dans une excavation. Elle en ressortit avec une jarre en terre cuite, un panier et du linge. Avec une

délicatesse qui le troubla, elle le fit asseoir sur un rocher, lava son entaille et appliqua de l'huile et des plantes sur la plaie.

– Capitaine, il s'en est fallu de peu que votre cœur ne soit touché... Nous appelons ceci de l'aloès amer... Gardez cette fiole et appliquez-en matin et soir. Le repos fera le reste...

Elle refit soigneusement le bandage.

– Puis-je vous demander quelles sont vos intentions, Messieurs ?

– Nous avons convenu avec Tristan Kernou de quitter votre île dès que nos frégates seront en mesure de le faire, Madame... répondit Neveu.

La jeune femme approuva d'un hochement de tête la référence à son île.

– Savez-vous... où se trouve le capitaine Bloody Bill ? interrogea Belmonte.

Elle sonda un instant ses yeux verts.

– Le capitaine Bloody Bill a pâti de sa courte captivité... Sur le versant sud, en contrebas, il y a un rocher en forme de demi-lune.

– Est-ce loin ?

– Vingt minutes. Peut-être le double vu votre état. Suivez le sentier de pierre pour revenir à la plage, la végétation y est pauvre et la tempête ne l'a pas complètement recouvert.

– Vous voulez bien le soigner ? demanda Belmonte en désignant le lieutenant anglais.

Assis sur un rocher voisin, Peter Brown, le visage livide, compressait son moignon sanguinolent de sa main gauche avec une expression de répulsion.

– Qu'il aille crever en enfer !

– Nous allons avoir besoin de lui... insista Belmonte, en qui une idée germait.

– Seules des braises seront efficaces. Ce chien va au moins souffrir le martyr !

Neveu conduisit sans ménagement l'officier sur les pas de la Française et tous trois disparurent dans une grotte. Le hurlement de l'Anglais, épouvantable, résonna longuement avant de cesser brutalement.

Thomas Neveu rapporta :

– Sa plaie est cautérisée. Il s'est évanoui.

– Réveille-le par tous les moyens, Thomas, nous rentrons à bord et nous emmenons les prisonniers.

– Que faisons-nous des blessés ?

– Elles prendront soin d’eux... du moins des nôtres. Nous enverrons des brancards pour les rapatrier.

– Tu ne veux pas que nous attendions le capitaine Victoria et le lieutenant Janiche ? Kernou ne devrait pas tarder à nous ramener du monde...

Belmonte se leva péniblement.

– Là où nous allons, je n’ai pas besoin de lui... Ma veste, s’il te plaît.

Les deux capitaines de frégate revêtirent leur uniforme déchiré et Neveu s’affaira aux préparatifs de départ.

Quand Tristan Kernou, les forbans et les Français parvinrent éreintés sur le plateau, ils n’en crurent pas leurs yeux. La désolation qui s’offrait au regard de ces hommes de guerre, peu habitués à voir des femmes parmi les victimes, dépassait ce qu’ils avaient pu voir et endurer jusqu’ici. Seize femmes, dont six mères, ne verraient plus le soleil se lever sur Chole Bay. Au bout du plateau, grossièrement empilés contre un monticule granitique, les corps sans vie d’une trentaine d’Anglais reposaient telles des marionnettes. Kernou, accompagné de Janiche et Victoria, se dirigea vers les tuniques bleues, auxquelles une poignée de femmes dispensaient des soins.

Hurlant sa détresse à genoux, serrant le petit Matthias et sa sœur dans ses bras, le pirate à la chevelure anarchique implorait les cieux de rendre vie au corps inerte de sa moitié.

– Où sont les capitaines français ? demanda Kernou à une vieille daronne qui s’affairait à rassembler les armes dispersées à terre.

– Partis à leurs bateaux avec les prisonniers anglais. Ils ont dit qu’ils reviendraient chercher leurs blessés.

Sur le versant sud, accablée par le soleil, la colonne stoppa devant le rocher indiqué par Émilie. Surplombant d’une centaine de mètres des prairies côtières inondées, le site offrait une vue imprenable sur les passes de Kinasi. Plus haut, des troncs d’arbres accrochés au flanc de la colline attestaient de ce que la vie avait existé avant la tempête. Belmonte, Neveu, le fusilier de la Justice et trois Égalités rescapés entouraient les six prisonniers anglais dont ils avaient lié les mains. Un peu en arrière, Lancou, pistolet au poing, ne laissait aucune espèce de liberté au lieutenant Brown qui suivait péniblement et dont le ressentiment se lisait à livre ouvert sur le visage.

– Votre arme, Capitaine, demanda Belmonte en s’adressant à Neveu.

Celui-ci vérifia la fonctionnalité de son pistolet, arma le chien et le lui tendit.

– Je suppose qu’il est vain de vous le proposer...?

– Merci Thomas. C’est à moi de porter cette responsabilité...

Sa douleur à l’épaule s’était apaisée durant la marche, mais depuis qu’ils s’étaient arrêtés, elle était à peine supportable. Une fulgurante contraction le fit tousser et il cracha du sang. Un gabier lui tendit sa gourde dont il préleva une gorgée avant de disparaître dans l’ouverture de la grotte.

Le silence, qui parut éternel aux Français, fut violé par un coup de feu, immédiatement suivi par les cris d’une femme. Quand Belmonte ressortit de la cavité, il n’eut pas un regard pour quiconque :

– Notre mission est terminée, furent les seuls mots qu’il prononça en empruntant, dans la douleur, le sentier qui menait à la plage.

LE GRAND VOYAGE

LA JOURNÉE TIRAIT À SA FIN et Chole Bay se parait de ses plus belles lumières. À l'ouest, un soleil rougeoyant poursuivait sa descente sur les reliefs de Monfia tandis qu'un croissant de lune émergeait à l'est sous les premières et pâles étoiles d'une nuit qui en promettait des myriades. À bord de l'Égalité, l'équipage, quoique affairé, n'en oubliait pas de jeter un œil aux deux canots dont les formes longitudinales grossissaient au gré des coups d'aviron. Si le retour des capitaines et la présence de quelques habits rouges avaient été rapidement actés, la confirmation que le lieutenant Lancou était du trajet donna du cœur à une communauté qui en avait bien besoin.

À l'approche du mouillage, les canots mirent le cap sur leurs frégates respectives, leurs officiers ne se privant pas d'un fraternel salut bicorné bas. Au pied de sa forteresse de bois, Belmonte n'eut d'autre choix que de recourir à la chaise de calfat. Quand celle-ci arriva à hauteur du pavois, il perçut aussitôt qu'une atmosphère étrange s'était emparée de sa frégate.

Fusiliers, matelots, tambours et fifre rendaient certes les honneurs avec respect, mais tous, Duval compris, affectaient une mine accablée.

– Bienvenue à bord, Commandant ! l'accueillit celui-ci avec solennité.

Belmonte observa d'un œil aiguisé les trois mâts sur lesquels travaillaient encore tout ce que l'Égalité comptait de gabiers. Brigantine et misaine avaient déjà retrouvé leur place sur les vergues. Dans quelques instants, la nuit s'emparerait du navire et les hommes regagneraient le pont pour y prendre un repas chaud bien mérité, appréciant le retour d'une température plus chrétienne.

– Vous avez accompli un travail remarquable, Lieutenant.

– Merci Commandant, cela n'a malheureusement pas été sans préjudices...

À leur tour, Lancou, trois Anglais, dont le lieutenant Brown, ainsi que les rescapés de leur odyssée franchirent la coupée sous les marques révérencieuses de leurs compagnons.

Belmonte entraîna Duval sur la dunette et, croisant le maître charpentier dont les traits révélaient l'épuisement, il l'interpella :

– Nous avons encore des hommes là-bas, Césaire, un second canot ne serait pas du luxe.

Celui qui maniait herminettes, ciseaux, égoïnes et rabots depuis deux décennies tira sur sa sempiternelle pipe et cligna de l'œil :

– On a ce qui faut et on y passera la nuit si y faut, Commandant ! Pour sûr qu'on ira chercher nos gars !

Dans l'intimité du balcon arrière de la dunette, Belmonte accepta avec bonheur le tabac que lui tendait Duval et lui narra les événements de la journée. Non, par bonheur le capitaine Victoria et le lieutenant Janiche n'étaient pas morts, et oui, hélas, Monfia était à nouveau devenue le cimetière de braves marins de la République. Duval approuva d'un coup de menton le pacte scellé avec Tristan Kernou, tandis que le sort réservé à Bloody Bill ne sembla pas l'émouvoir plus que cela :

– Tu as fait ce qu'il fallait, Gilles.

– Je me pose encore la question, Jean... . Que s'est-il passé ici ?

Le beau visage éreinté de Duval prit un air plus ténébreux encore :

– Des éléments de l'artimon ont cédé cet après-midi, entraînant la chute de deux hommes. Les gabiers Pascal et Stanislas sont morts. Trois autres, occupés à remettre sur pied la table de navigation, sont grièvement blessés... Kernou est de ceux-là...

– Où est-il ?

– Dans ma cabine. Le docteur et Daniel le veillent autant que possible, mais tous deux ont fort à faire.

– Que dit Villeneuve ?

Duval plongea ses yeux noirs dans ceux de son ami :

– Il est très réservé... Kernou a le crâne fendu, il a perdu beaucoup de sang ainsi que la vue...

Belmonte refréna à grand peine une violente pulsion de rage. Quelle injustice ! Le Druide avait accompli plusieurs fois le tour de la terre, il avait combattu plus souvent qu'à son tour les ennemis de la France et risqué sa vie plus qu'aucun autre marin de la flotte, et il devrait probablement son trépas à une grossière poulie tombée de nulle part par une journée ensoleillée et sans

vent, le lendemain de l'apocalypse. La perte pour l'Égalité était colossale. Jacques Kernou était de ces hommes capables de dénicher une île au jour dit après trois semaines de mer. De telles compétences étaient hélas devenues rares dans la marine post-Révolution. La célèbre Hermione, celle-là même qui conduisit le marquis de La Fayette aux Amériques sous le commandement de Latouche-Tréville n'avait-elle pas quelques années plus tôt fait naufrage au large du Croisic à la suite d'une stupide erreur de navigation ? Le Druide pouvait, en observant le ciel, prédire à coup sûr le temps et le vent du lendemain. Les astres, les marées et les courants n'avaient pas de secrets pour lui. Outre ses talents de navigateur, le Breton était un véritable porte-bonheur dont la seule présence à bord suffisait à rassurer un équipage dans les pires tourments de l'océan. Une foule de souvenirs jaillirent dans sa mémoire. L'image de Jean Mirabon passa fugitivement devant ses yeux. Combien de ces hommes d'honneur et de devoir devrait-il encore pleurer ?

– Comment te sens-tu ? questionna Duval, inquiet. Ta blessure ?

Servir de pieux mensonges à son ami était inutile. Duval lisait en lui et sa question n'était pas anodine. Il fut de surcroît pris d'une quinte de toux qui lui arracha un long râle de douleur.

– Cette plaie me fait un mal de chien. J'ai peur que cela me rende fiévreux, peur de déraisonner ou d'être cloué au lit pour des jours, concéda-t-il. Une femme m'a appliqué une espèce d'huile ainsi que des plantes et m'en a donné en quantité. J'espère que cela suffira...

Dans la cabine monacale du second, Belmonte trouva Kernou alité, un bandage entourant sa tête et ses yeux. Respirant avec difficulté, le « vieux chêne », comme il aimait à se qualifier parfois, n'était plus qu'un vieillard immobile. Belmonte tira le tabouret de son bras valide, prit la main du Druide et murmura :

– Je suis là, Jacques...

Le corps du Breton frémit et ses lèvres ridées bougèrent péniblement :

– Commandant... mon Commandant...! murmura-t-il d'une voix chevrotante.

Lorsque Belmonte regagna ses quartiers quinze minutes plus tard, aucun des deux fusiliers de faction n'aperçut son regard derrière son bicornes rabattu. Samuel l'installa d'office dans le fauteuil autrefois propriété de la famille de La Motte. Trois jours ! Trois jours qu'il ne s'était pas laissé aller à reposer ses membres meurtris et courbaturés ! Une violente douleur à l'épaule le tira du

sommeil auquel il venait juste de s'abandonner. Avivant son appétit, l'Espagnol réapparut de derrière le rideau, un plateau dans les mains. Belmonte terminait la généreuse échine d'Eugène et sa purée de pois lorsqu'on frappa à la porte.

Informé par Duval, Charles Villeneuve s'était hâté de se présenter. Il s'appliqua à renouveler les soins sous les regards attentifs et protecteurs du garçon de cabine et de Vanneq. Quand il eut achevé son office et qu'il comprit les intentions du capitaine de l'Égalité, il fit montre d'une autorité que ce dernier ne lui connaissait pas :

– Si vous pensiez visiter votre navire de fond en comble, Capitaine, je vous promets que ce sera l'une de vos dernières fois...

L'air à la fois hostile et interrogatif de son patient l'invita à plus de pédagogie :

– Cette huile ainsi que ces plantes sont connues de longue date, et elles vous remettront assurément sur pied, Capitaine, dit-il en les remisant soigneusement dans un étui en cuir. Cependant, si vous persistez à faire saigner votre plaie de la sorte, je crains que vous n'ayez bientôt plus la force d'aller au-delà du couloir...

Ignorant les supplications que Samuel lui lançait, Belmonte se leva, coiffa son bicorne et répondit, un sourire en coin :

– Savez-vous que vous commencez à m'être sympathique, Docteur ?

Sitôt l'aube consacrée, les deux canots de l'Égalité ainsi que celui de la Justice repartirent dans le soleil naissant en direction du fond de la baie, tandis que les gréements se paraient des plus habiles artisans qui soient.

Bras en écharpe, omniprésent de la poupe à la proue, Belmonte accompagnait de ses ordres et encouragements la remise au travail de l'équipage, jusqu'à ce que la fatigue et une épaule douloureuse n'aient raison de lui. Pour la première fois depuis Brest, il dormit trois heures consécutives, inconscient du tapage qui régnait là-haut.

À son réveil, il apprit que les canots avaient déjà accompli une rotation. Sur ordre de Duval, que le récit du courage des femmes avait touché, ils étaient retournés porter assistance aux naufragés de Monfia avec douze hommes à leur bord. Si Janiche arpentait désormais la frégate avec l'assurance d'un vieux briscard, le capitaine Victoria avait pris la liberté de demeurer sur l'île et d'y initier les innombrables chantiers nécessaires à la survie des familles.

Restauré, bandé de linge propre et, luxe suprême, lavé avec de l'eau chaude, Belmonte s'adonnait à son bureau aux laborieuses obligations administratives. De tous les rapports qui intéresseraient ou non ces messieurs les bureaucrates de la flotte, la longue liste des morts et des disparus fut, comme d'habitude, éprouvante. Sur les trois cent trente-six hommes qui avaient célébré dans l'allégresse le passage de l'Équateur quelques semaines plus tôt, quatre-vingt-onze avaient payé de leur vie leur engagement à défendre la mère patrie et soixante-deux autres étaient plus ou moins grièvement blessés, transformant les entrailles du bâtiment en une immense et étouffante infirmerie. Au milieu de ces exigences administratives, une question l'obsédait.

Qu'étaient devenus les Malouins ? Leganioux, Salib et leurs frères de la côte à qui ils devaient tant avaient-ils survécu au monstre océanique ?

Sous un soleil à son zénith, l'un des canots revint se ranger le long de l'Égalité, un singulier passager à son bord. Belmonte, portant une simple chemise, attendait le visiteur à la coupée bâbord.

– Bienvenue à bord !

Étonnamment vêtu de propre et rasé de près, ses cheveux bouclés noués dans un bandeau blanc, le fils du Druide posa sur le pont son lourd paquetage et saisit la main tendue :

– Ce qui s'est passé dans la grotte du capitaine Bloody Bill n'en finit pas de m'interroger, Capitaine Belmonte...

– Je crains que vous n'ayez des préoccupations plus immédiates, Monsieur Kernou, votre père est très mal en point. Il vous réclame.

Il précéda le forban dans le couloir. Devant la porte de la cabine, il dit :

– Prenez le temps nécessaire et parlez-lui lentement à l'oreille. Je vous attends dans mon bureau.

Le jeune homme s'introduisit dans la pièce et s'assit doucement au chevet de ce père qui était sorti de sa vie vingt-trois ans plus tôt. Sans avoir besoin de signaler sa présence, il vit la main tremblante du vieillard se lever et la prit dans les siennes.

– Tristan... fils... ! murmura le Breton.

De sa main droite, Jacques Kernou indiqua sa cuisse et tapota dessus.

Tristan ôta la couverture et se laissa guider jusque dans la poche du pantalon de toile. Il en tira un médaillon qu'il ouvrit. Le portrait jauni de sa mère, jeune comme il ne l'avait jamais vue, belle comme dans son souvenir, lui retourna le cœur :

– Père...

– Écoute... Écoute bien, fils... murmura le vieux chêne d'une voix chevrotante. Dans mon village de Lanester, il y a mes trois sœurs...

Quand la cloche de l'Égalité piqua deux heures de l'après-midi, elle sonna également la mort du Druide. À bord, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et tous les hommes se recueillirent. Avec Kernou disparaissait un pan de l'histoire, un homme qui avait navigué pour Louis XV et s'était battu pour la gloire de Louis XVI.

Les travaux se poursuivirent malgré tout à bon rythme, les voiles retrouvant peu à peu leur place naturelle sous les ho han ! des hommes qui mettaient toute leur énergie à hisser ces véritables poids morts dans le ciel limpide. Accoudés au balcon de poupe, un café en main, Belmonte et Tristan évoquaient l'avenir, observant du coin de l'œil les milliers de végétaux qui saturaient encore la surface de la baie. Au nord, les fumées s'élevant depuis les reliefs situaient parfaitement l'emplacement du plateau et, finalement, des dernières traces de vie humaine sur cette terre de désolation. Après le rêve caribéen de Robert Bartholomew un siècle plus tôt, celui de Bloody Bill dans l'océan Indien semblait se consumer sous leurs yeux. D'une certaine façon, Belmonte retrouvait dans le forban le jeune homme qu'il était encore quelques années plus tôt, bien avant que les affres du commandement ne lui ôtent sa dernière parcelle d'insouciance. En outre, il y avait cette promesse faite à son père.

– Monfia en tant que repaire de pirates et berceau d'un idéal a vécu, résuma-t-il en roulant du tabac. Entre nous, Monsieur Kernou, je ne sais si c'est une bonne chose ou non... Reste à savoir ce que vous comptez faire de vos vingt prochaines années...

– Mon père vous a-t-il entretenu de ses projets à mon égard ?

– Effectivement... Vous êtes semble-t-il un bon navigateur, n'est-ce pas ?

– Le capitaine Dutertre m'a enseigné le point à la méridienne. Par la suite, quand je naviguais avec le capitaine Surcouf, nos calculs concordaient toujours.

– Aimeriez-vous découvrir la France ? l'interrogea Belmonte les yeux dans les yeux.

– S'agit-il d'une offre d'embarquement, Capitaine ?

– À titre provisoire, oui, avec un brevet de pilote à la clé. La solde n'est certes pas celle d'un amiral et notre espérance de vie ne va guère au-delà de

l'horizon, mais je ne doute pas que vous vous intégriez rapidement parmi nous...

– Plus rien ne me retient ici, désormais.

Les deux hommes se serrèrent la main et Belmonte leva les yeux au ciel dans lequel ondulait nonchalamment le pavillon tricolore.

– Nous ne pouvions choisir meilleur endroit pour sceller ce nouvel accord, Monsieur Kernou ! Monsieur Vannec va faire le nécessaire. Souhaitez-vous retourner à terre faire vos adieux ?

– C'est déjà fait, Capitaine.

Au couchant, les hommes se rassemblèrent alignés par sections sur les ponts et, pavillon en berne, l'Égalité et la Justice rendirent hommage à leurs morts dans une cérémonie aussi brève que poignante. En raison de l'indignité des eaux de Chole Bay, il fut décidé, en concertation avec Neveu et Villeneuve, de remettre à plus tard l'immersion des corps. Cela rendait d'autant plus nécessaire un appareillage rapide, tant le risque de décomposition avancée et de prolifération de maladies pesait sur les navires.

La nuit mit de nouveau fin aux travaux en cours et les frégates retrouvèrent une apparence de tranquillité. Épuisés, les hommes hors quart engloutirent la soupe parfumée du coq, riant à mots couverts du bon tour joué à Eugène avant de retrouver leurs hamacs et d'y sombrer.

Sous un plafond d'étoiles éclairé par une lune croissante, Belmonte et Duval, qui avaient dîné en tête à tête, arpentaient désormais l'arrière de la dunette, devisant à propos des mille et un détails qui réclamaient leur attention. Si tout se poursuivait sans anicroche, les deux frégates renoueraient très bientôt avec leur élément naturel. Les émanations pestilentielles qui commençaient à s'échapper des corps que l'on avait entassés dans la soute aux boulets rappelaient l'urgence du départ. La nomination du fils du maître pilote en qualité d'apprenti avait été bien reçue par l'équipage et les Bretons s'enorgueillirent de retrouver l'un des leurs à ce poste si important. Qu'importe que l'ancien forban ne soit pas né sur la terre de Bretagne, il était en tout point identique à l'image que l'on se faisait du Druide lorsqu'il était jeune, et cette ressemblance valait tous les curriculum vitae. En outre, le jeune homme n'avait pas manqué de maîtrise ni d'audace dans sa conduite du Revenge. Parmi les sujets de satisfaction, celui du docteur de l'Égalité n'était pas le moindre. Dormant peu, Charles Villeneuve réussissait l'exploit de visiter ses patients une à trois fois par vingt-quatre heures au gré des soins requis par chacun. En prime, son entente avec Daniel et la façon dont il

traitait celui-ci, avec respect et pédagogie, conférait à leur binôme une efficacité maximale. La cloche piqua minuit. Le capitaine et son second ne prêtèrent qu'une attention machinale au changement de quart, heureux qu'ils étaient de cet aparté paisible dans le tourbillon de leurs devoirs. Évoquer sereinement l'avenir n'était pas sans saveur.

Observant la masse distincte de l'île, Duval tira une longue bouffée de tabac :

– Repassons-nous par Port-Louis, Gilles ?

– Contourner Madagascar allongera notre route de plus de mille milles, mais nous devons informer le gouverneur qu'Anglais et pirates ne sont plus une menace... Nous en profiterons pour avitailler et voir dans quelle mesure leurs magasins peuvent nous être utiles. La tempête est certainement passée très au nord de l'île, je ne crois pas qu'ils aient été durement touchés.

Un sourire éclaira le visage du second.

– Monsieur Luigi sera ravi de nous revoir !

– Mademoiselle Rosie, probablement aussi...

Ils rirent.

– Ton épaule ? s'enquit Duval.

– Villeneuve me tombe dessus toutes les six heures et me poursuit jusqu'au gaillard d'avant. Il n'y a pas d'infection selon lui.

Restait un problème de taille.

– As-tu réfléchi à la façon de nous sortir de ce borbier ? questionna Duval.

Les vents dominants leur avaient permis d'embouquer sans difficulté l'étroite passe de Kinasi, mais sans chaloupes et dans ces eaux aux mille débris, la sortie s'annonçait plus difficile. Les trois petits canots peineraient de longues heures pour donner un semblant d'inertie aux bâtiments. En prime, il leur faudrait contourner les épaves avant d'amorcer un virage à cent quatre-vingts degrés vers le large.

– Humm... Les vents d'est sont partis pour durer... Nous appareillerons dans les calmes au petit jour et ferons de même pour la Justice le lendemain.

Soudain, la voix de la vigie tonna depuis les astres :

– Fusée ! Fusée verte à l'est ! Par-delà Juani !

Tous deux gagnèrent le poste de navigation autour duquel s'était instinctivement rassemblée l'équipe de quart de mouillage.

– Lieutenant Janiche, intima Belmonte d'un ton enjoué, auriez-vous l'obligeance d'allumer une fusée blanche ?

Le promu ôta lui-même le cadenas du coffre métallique d'où il tira l'artifice. On s'éloigna de l'artimon et Duval craqua son briquet. Le signal s'éleva dans le ciel.

Dans la minute, la voix de la vigie s'époumona de joie :

– Ho en bas ! Deux fusées, deux ! Une verte et une blanche !

Ainsi, le Diwal croisait au large de Chole Bay. La nouvelle traversa aussitôt les cloisons de chêne et gagna le poste d'équipage, celui des fusiliers ainsi que la maistrance. Sur le pont, des hommes sortaient torse nu par grappes, encore ensommeillés.

Depuis la Justice, dont l'équipage de Neveu savait mieux que quiconque ce qu'il devait aux corsaires de Saint-Malo, trois hourras ! tonnèrent dans la nuit.

– Devons-nous nous signaler par un coup de semonce, Commandant ? questionna Janiche que l'allégresse générale avait manifestement enflammé.

– Ils ont vu notre signal comme nous avons vu le leur, Lieutenant, lui dit Belmonte en souriant, et je ne pense pas que nos blessés aient plaisir à entendre le canon...

Le plus jeune officier du bord se maudit de cette idée saugrenue. Quel benêt il faisait !

Sa contrariété n'échappa guère à Duval et, une heure plus tard, Gérard Janiche goûtait le rhum de l'Île de France en compagnie de ses deux héros.

À l'aube du 14 février, la chaloupe du Diwal embouquait les passes de Kinasi. Poussé par la curiosité autant que par la gratitude, Neveu ne résista pas à l'envie de rejoindre l'Égalité. Renseignée par la vigie, l'absence du capitaine corsaire sur l'esquif fit craindre les pires éventualités. Vêtu d'un élégant burnous de couleur turquoise, Salib Al Ishane embarqua par la coupée tribord et parut s'étonner de tant d'honneurs.

– Soyez le bienvenu à bord, Salib ! l'accueillit Belmonte, un large sourire barrant son visage.

– Ce qui est passé a fui, ce que nous espérons est absent, mais le présent est à nous, Capitaine ! entonna le Barbaresque avec chaleur.

Avec sa camaraderie habituelle, l'ambassadeur du Diwal échangea les courtoisies d'usage avec Duval et Neveu. À la vue des uniformes de Lancou et de Janiche, il félicita les deux hommes.

Les officiers et le corsaire gagnèrent la dunette sous les saluts des hommes dont les regards louchaient vers le cimenterre du Barbaresque au pommeau incrusté de diamants. On prit place autour de la table de navigation et Samuel

eut la délicate attention de servir du thé au visiteur de l'Égalité. Une moque de café en main, Belmonte posa la question que tous avaient sur les lèvres :

– Salib mon ami, comment se porte le capitaine Leganioux ? Et votre équipage ? Avez-vous souffert de la tempête ?

– Votre sollicitude à notre égard ne date pas d'hier, Capitaine... lui répondit celui dont Belmonte avait épargné la vie quatre ans plus tôt en Méditerranée. Le capitaine Leganioux ne peut hélas poser un pied à terre, s'étant malheureusement tourné la cheville lors d'une inspection au commencement de la tempête. Je vous laisse imaginer quelle délicieuse humeur est la sienne depuis !

On rit à ces paroles.

– Nous déplorons neuf morts, reprit le second du Diwal sur un ton autrement plus grave. Deux jours ont été nécessaires à la remise en état du bateau. Nous n'avons appareillé qu'hier après-midi et n'avons guère eu grand vent pour parcourir la cinquantaine de milles jusqu'ici.

Perspicace, Samuel offrit aux six hommes un consistant gâteau à la coco, qui disparut en deux temps trois mouvements.

La matinée défila entre rires et recueillement. Une fois de plus, le Diwal tombait à point nommé. Sa chaloupe et ses deux canots, que Leganioux avait pris soin de protéger dans la mangrove, étaient intacts. Les embarcations allaient être d'un précieux concours pour remorquer les frégates hors de la baie.

Les corsaires, dont les rapines dans l'Indien avaient dépassé leurs espérances, s'apprêtaient à regagner la France mais, comme le fit remarquer Salib, « Si Dieu nous donne des mains, il ne bâtit pas des ponts ».

– Nous serons là à l'aube avec nos meilleurs rameurs, mes amis ! promit-il à l'assemblée. On garda le Barbaresque à déjeuner et l'équipage corsaire du canot reçut les honneurs de la maistrance.

Conformément aux instructions, les esquifs des frégates revinrent de Monfia à cinq heures de l'après-midi, par ailleurs lourdement chargés. Était-ce l'annonce de l'appareillage imminent et la fin d'une croisière ponctuée d'horreurs ? L'arrivée providentielle des Malouins ? Le retour du capitaine Victoria et de sa cargaison chargée de promesses ? L'atmosphère à bord était particulièrement joyeuse et contrastait singulièrement avec les jours, si ce n'étaient les semaines sombres qui venaient de s'écouler.

Quand le Sétois franchit la coupée, un hurra ! tonitruant salua celui qui incarnait l'ordre et la discipline. Suscitant les plus vives curiosités, trois coffres ornés de sculptures symbolisant les armes de la Couronne espagnole s'envolèrent à tour de rôle dans les airs et passèrent des canots au pont principal de l'Égalité.

Un mystérieux sourire aux lèvres, le capitaine des fusiliers expliqua :

– Vous savez qui vous adresse ceci, Commandant, mais ce sont bien toutes les femmes qui ont tenu à vous témoigner leur profonde gratitude.

On brisa un cadenas et des dizaines de paires d'yeux entourant les cadeaux ou les surplombant depuis les hauts s'écarquillèrent d'un coup : il y avait là deux mille pièces d'or au bas mot ! On ouvrit le second coffre qui suscita le même éblouissement. Le troisième était rempli de pierres précieuses, de bijoux et de petite vaisselle en or ou en argent. Sur les visages tannés et livrés au vertige se lisait la même interrogation. Que pouvait valoir le magot ? Cinq cent mille francs ? Trois millions ?

Figé derrière Duval, Tristan Lancou observait avec un large sourire les trésors étincelants sous les derniers rayons du soleil. Le geste était tout à fait digne des gens de Monfia mais, au fond, ce que ces marins de peu de bien reluquaient ne représentait pas le dixième de la fortune amassée par Bloody Bill et ses anciens compagnons. Lui-même n'avait-il pas embarqué avec une besace capable de lui ouvrir les portes des plus belles demeures françaises ?

Belmonte fit quérir Vannec, lequel scella l'un des coffres de pièces d'or ainsi que celui contenant les pierres. Lancou et quatre matelots disparurent dans le couloir sous les regards de l'équipage. Un coffre demeurait sur le pont. Au clin d'œil de Duval, Belmonte répondit par un coup de menton. Posant le pied sur le coffre, il dit d'une voix qui porta jusqu'au gaillard d'avant :

– Marins de l'Égalité, marins de la Justice et du Diwal ! Celui-ci récompense votre sens du devoir, vos privations et votre courage ! Vive l'Égalité ! Vive la Justice ! Vive le Diwal ! Et vive la France !

Les acclamations fusèrent, les hurras ! se succédant à un rythme inédit, aussitôt repris par les Justices à qui la scène n'avait pas échappé. Tout sourire, Neveu, Duval, Lancou et Janiche se congratulaient d'une poignée de main tandis que Salib se penchait à l'oreille de Belmonte.

Ce dernier leva son bras valide en l'air et le silence revint aussitôt :

– Le Diwal fait don de sa part ! Trois hurras ! pour le Diwal !

Le triomphe tourna à la frénésie collective.

– HOURRA !
– HOURRA !
– HOURRA !

On emporta le dernier coffre dans le bureau du capitaine et Vanneec s'attela à l'évaluer en priorité. À la coupée, Belmonte tendit la main à Salib et observa le canot du corsaire disparaître derrière les épaves à demi immergées.

– Que j'l'avions bien dit aux jeunots que la bonne étoile était sur nous, Commandant ! lui glissa le vieux Lessec en regagnant l'entrepont.

Le 15 février à midi, sous un ciel azuréen, la Justice quittait à son tour Chole Bay en remorque de la chaloupe et des cinq canots. Conciliant, Éole n'avait pas encore daigné se lever, permettant ainsi aux deux bâtiments de la Marine républicaine de tirer leur révérence à Monfia la maudite autant qu'à Monfia la généreuse. À une paire de milles au large de Juani, l'Égalité et le Diwal patientaient à la cape, roulant paisiblement sur une houle nonchalante. Depuis la dunette, Belmonte observait la Justice grossir dans l'étrave. L'entrevue avec Gabriel Leganioux s'était soldée par moult toasts entre le boiteux et le manchot, ponctués de rires et de promesses de retrouvailles.

Profitant de la brise naissante de nord-est, les trois Français se parèrent de leur blanche voile, leurs équipages s'affairant avec un fol enthousiasme sur les ponts comme dans les gréements. Au près bâbord amures, l'Égalité précédait la Justice en direction de la pointe nord de Madagascar, à six cents milles. Tout dessus, le Diwal mettait le cap au sud-sud-est à l'allure du largue. Les frégates halèrent bas leur flamme de guerre avant de la rehisser à bloc, un coup de canon ponctuant l'hommage aux Malouins. En retour, le Diwal lâcha une pleine bordée dont la fumée monta haut dans le ciel de l'Indien. Quand le corsaire ne fut plus qu'un point blanc sur la ligne d'horizon, l'Égalité rendit un autre hommage. Un ruban bleu blanc rouge cousu sur leur hamac, les corps des défunts marins de l'Égalité furent rendus à la mer en présence de la quasi-totalité de l'équipage, les blessés capables de se mouvoir ayant fait part de leur souhait d'honorer leurs compagnons.

La nuit se referma sur les quarante-quatre mètres de l'Égalité qui glissait à cinq nœuds sur une mer paisible. Entourant la table de navigation faiblement éclairée par une lampe de veille, Duval, Lancou et Tristan Kernou conversaient à mots feutrés devant une carte déployée. Postés aux écoutes d'artimon, à la grande barre à roue ainsi qu'auprès des canons et du grand escalier, matelots, timoniers et fusiliers s'employaient à la veille dans une

curieuse atmosphère mêlant concentration et insouciance. A priori, ils ne trouveraient guère sur leur route d'ennemis de taille à les menacer et cela était inédit depuis que la quille de l'Égalité avait franchi le cap des Aiguilles. Accoudé au balcon arrière, Belmonte observait les milliers d'étoiles qui scintillaient dans un ciel infini. Lui-même n'était pas étranger à un sentiment ambigu, associant peine et fierté. La braise du tabac que Duval lui avait obligeamment roulé illumina un instant ses yeux verts. Les derniers mots du Druide trottaient dans sa tête :

– « Je pars pour le grand voyage, Commandant... »

Dupaillon, qui aurait fort bien pu devenir un excellent officier supérieur, le jeune Rancourt, Sirocco, aussi courageux que bon compagnon, le bosco Lalonde, l'aspirant Keroual à propos duquel Chaput demanderait des explications... Ces matelots, trop nombreux, dont certains l'accompagnaient depuis des années... Tous avaient rejoint la même destination.

En temps de guerre, songea Belmonte amer, le « grand voyage » tel que le concevait Jacques Kernou était l'apanage d'hommes braves, quand ceux de la haute société dormaient paisiblement dans leurs foyers, entourés de leur famille.

UN COMPTE À RÉGLER

Port-Louis,
jeudi 26 février 1801.

EN CETTE FIN DE JOURNÉE, le port et les rues adjacentes de la capitale de l'Île de France grouillaient de monde. Partout, des hommes, des femmes et des enfants chantaient et dansaient à la gloire des marins de la République dont le retour quelques heures plus tôt avait fait basculer une cité entière du tourment de la vulnérabilité à la liesse générale. À distance des nombreux navires marchands terrés dans la baie, l'Égalité et la Justice tiraient doucement sur leur mouillage après onze jours d'une navigation sans effort. Une fois n'était pas coutume, les équipages avaient été dispensés d'exercice.

Sur la terrasse de l'hôtel du gouvernement, les capitaines Belmonte et Neveu en avaient terminé avec leur compte-rendu à M. Magallon de la Morlière. Drapé dans sa redingote bordeaux que les officiers de marine lui connaissaient, il goûtait manifestement un immense soulagement. Il héla un serviteur et se fit un plaisir de remplir lui-même de whisky les verres des deux hommes. Le gouverneur entraîna ses visiteurs au pied du balcon en pierres blanches et, surplombant Port-Louis, il s'imprégna un instant des réjouissances populaires dont l'écho remontait jusqu'à eux. L'image de la Gloire en flammes passa fugitivement devant ses yeux. En militaire de carrière, il savait le chemin parcouru et devinait mieux que quiconque la débauche d'audace et de courage qui avait rendu tout ceci possible :

– Admirable ! Tout simplement admirable, Messieurs ! s'exclama-t-il en vidant son verre de bordeaux d'un trait. Deux vaisseaux de ligne et une frégate anglaise rayés de l'Indien ! Leur Diamond devenu notre Justice ! Et

ces maudites frégates pirates qui ne viendront plus jamais nous narguer jusque sous nos canons ! Je n'ai pas de mots !

– À défaut, peut-être auriez-vous quelques reliquats de toile, de cordages et de vivres dans vos magasins, Gouverneur ? rebondit Belmonte, un sourire en coin. Nous sommes également devenus assez pauvres en hommes...

– À ce propos, Gouverneur, précisa le Normand, j'aimerais visiter les blessés de la Gloire...

– Naturellement, Messieurs ! La joie m'égare, Capitaine Neveu, pardonnez mon indécatesse à vous retenir ici, mon secrétaire va vous conduire sur-le-champ.

Magallon le raccompagna à la porte de son bureau et réapparut avec un coffret en bois serti d'ivoire. Les senteurs de havane embaumèrent bientôt les lieux.

– Je ne serais pas surpris que le Premier Consul vous mette à l'honneur, Capitaine ! Peu de nos marins auraient été capables d'accomplir pareils exploits !

Mal à l'aise, Belmonte adopta une posture rigide :

– Les marins de France n'ont rien à envier à quiconque, Gouverneur, ce sont les moyens qui leur manquent terriblement... Cet honneur est aussi celui de tous ceux qui ne rentreront pas chez eux...

Le filleul du prince de Conti scruta son sauveur d'un œil sincère :

– Ne vous méprenez pas, Belmonte, je mesure pleinement le prix que vous et vos hommes avez payé pour obtenir ce résultat. J'ai moi-même laissé nombre de mes valeureux soldats sur les champs de bataille... Beaucoup m'étaient familiers et certains appartenaient au cercle de mes amis... Avec l'âge, vous finirez par vous imposer de la distance... À moins d'être amoral, ce que ni vous ni moi ne sommes, c'est la seule solution pour ne pas devenir fou ou déserteur quand l'horreur de la guerre frappe tous les jours à votre porte...

– Je vous prie d'excuser mes propos, Gouverneur.

– Allons, allons, nous sommes faits du même bois, Capitaine, ou du même chêne si vous préférez !

Ils trinquèrent les yeux dans les yeux. Plaise à Dieu, songea Belmonte, que le général Bonaparte démissionne tous les Chaput de la Marine et les remplace par des Magallon de la Morlière.

– Me feriez-vous le plaisir de dîner avec moi ? enchaîna celui-ci.

– C’est que... je dois retrouver le capitaine Neveu et quelques-uns de nos officiers au Grand Café... Pourrais-je dans ce cas leur adresser un message ?

– Cela est hors de question, Capitaine, rien ne saurait remplacer la légitime récompense des gens de mer, pas même un dîner avec un gouverneur ! s’amusa le cacique. D’autant plus que l’établissement a rouvert pas plus tard qu’hier. Vous verrez que M. Luigi a fort bien employé les quatre mille francs dont se sont loyalement acquittés nos chers corsaires... À croire que la somme exigée était peut-être un peu exagérée...

Belmonte lui sourit :

– Me voici donc créancier de cette honorable maison. Me feriez-vous le plaisir de vous joindre à nous, Gouverneur ?

Plus tard dans la soirée, les premiers permissionnaires de l’Égalité et de la Justice, une pièce d’or en poche, débarquaient sur le port sous les acclamations de la foule reconnaissante. Attirés par des femmes soucieuses de les récompenser autant que de les alléger du fardeau de leur pécule, les marins s’engouffrèrent dans les tavernes environnantes. Certes, les hommages des planteurs, des enfants ou encore des grands-mères de Port-Louis étaient chargés d’émotion et de sincérité, mais dans deux heures, les capitaines d’armes se feraient fort de raccompagner tout ce petit monde à bord et il n’y avait pas une minute à perdre. Dans la rue Suffren, qui avait été entièrement pavée, le Grand Café ne ressemblait en rien à son prédécesseur. Sur deux étages, la façade désormais en pierre de l’estaminet se parait d’une peinture couleur bleu ciel du plus bel effet. Des pots de fleurs étaient suspendus aux balcons des fenêtres. Au-dessus de la lourde porte d’entrée, une nouvelle plaque joliment forgée indiquait l’enseigne en lettres argentées. Fidèle au poste, le perroquet dont Robert Surcouf avait estimé la valeur à deux mille francs observait d’un œil inquisiteur le groupe d’officiers venir à lui.

Dans la salle, entièrement reconstruite avec des essences de bois nobles dont certains venaient d’Inde et d’Asie, le propriétaire scrutait depuis le comptoir central son personnel affairé à préparer les tables. Il retroussa les manches de sa chemise à col et se versa une généreuse rasade de brandy. Une femme entre deux âges poussa la porte de l’établissement et se dirigea aussitôt dans sa direction :

– Ils arrivent, Monsieur Luigi !

Devait-il espérer une formidable recette où craindre pour son nouvel établissement ? Telle était la question qui hantait l'Italien depuis l'arrivée de ces diables de Français. Il s'empressa de gagner l'entrée et tomba nez à nez avec Belmonte et Neveu.

Battant de l'aile au-dessus de leurs têtes, l'animal qui avait rang de majordome du Grand Café remplissait son office :

– Pas de crédit ! pas de crédit ! piaffait le volatile.

Derrière les larges épaules des capitaines, Luigi devinait que d'autres uniformes s'agglutinaient. À sa grande surprise, le gouverneur se détacha du groupe :

– Bonsoir Monsieur Luigi. Mes amis – qui entre nous sont aussi un peu vos actionnaires – et moi-même aimerions découvrir les charmes de votre nouvel établissement !

On dîna copieusement, on but avec la même ardeur, on rit, on chanta et l'on dansa tout en recevant des marques d'estime des notables de l'île qui offrirent de prendre les réjouissances à leur charge. Les polyvalentes, quant à elles, dispensèrent quantité de marques d'amour. Si François Magallon de la Morlière prétexta une affreuse migraine due à l'abus de rhum et quitta les lieux à deux heures du matin, Belmonte, Duval, Neveu, Lancou, Janiche et quelques autres se retrouvèrent à l'aube parfaitement saouls sur le perron du Grand Café.

En fin de journée, le 28 février, les Français levèrent l'ancre par un prometteur vent d'est. Sur les quais et sur les promontoires, on ne comptait plus les étoffes tricolores ni les mouchoirs colorés qui s'agitaient en hommage aux pacificateurs de l'Indien. Les pièces de vingt-quatre livres des batteries côtières saluèrent l'appareillage avec fracas. À leur tour, vingt et un des canons de l'Égalité tonnèrent toutes les cinq secondes. Cap au sud-ouest, la cathédrale de voiles gonflées à bloc s'évanouit dans un somptueux couchant qui embrasa l'horizon.

La Réunion fut laissée à tribord dès le lendemain et la routine des quarts en navigation océanique reprit ses droits. L'idée de suivre les vents d'ouest dominants à la latitude des Quarantièmes avait un temps effleuré Belmonte qui craignait devoir louvoyer rudement à l'approche du cap de Bonne-Espérance. Cependant, les huit mille milles supplémentaires à travers l'Indien, puis le Pacifique, conjugués au passage du cap Horn au début de

l'hiver austral n'auguraient rien de bon pour des bâtiments et des équipages usés.

Certes une quarantaine de Gloires peu ou prou remis de leurs brûlures avaient rejoint la Justice tandis qu'une poignée de frères de la côte accompagnés de quelques gentilshommes désireux de rentrer au pays s'étaient laissés enrôler à bord de l'Égalité, mais il n'en demeurait pas moins que les bâtiments souffraient d'un déficit en main-d'œuvre. Poussées par une brise soutenue, les frégates filèrent bon train en direction du Cap jusqu'à ce que les vents d'ouest les cueillent à hauteur du trente-troisième parallèle. En l'espace d'une journée, tout bascula. La mer grossit en même temps que le vent faisait chanter les haubans, des masses nuageuses d'une blancheur éclatante courant à tire-d'aile dans un ciel en permanence changeant. On ressortit les cabans de gros temps et les lignes de vie et on cloua soigneusement les panneaux de pont tandis que gabiers et officiers accordaient la plus grande attention aux gréements. Tribord amures, les Français entamèrent une longue descente vers le sud, leurs basses voiles arrisées et leurs ponts à moitié noyés sous des torrents d'eau salée. De fait, le souhait de Belmonte de débarquer le lieutenant Brown et ses acolytes à Port Elizabeth demeura lettre morte.

Le 6 mars au matin, on franchit la longitude de Bonne-Espérance à plus de trois cents milles au sud. Par un heureux concours d'Éole, le vent refusa un brin et les hommes de repos furent invités à rejoindre leurs compagnons de quart. Témoinnant d'une maîtrise parfaite de leur environnement, l'Égalité et la Justice virèrent lof pour lof et mirent le cap au nord-ouest à bonne allure. En deux jours, les 9 et 10, on enregistra deux cent quatre-vingts milles parcourus entre les deux points méridiens. Six jours plus tard, ils touchaient les prémices de l'alizé du sud-est, lequel se conjugua au courant de Benguela. La remontée au large des côtes ouest-africaines n'en fut que plus aisée et l'anticyclone de Sainte-Hélène fut contourné sans que jamais la moyenne journalière ne soit inférieure à cent vingt milles. Les conditions de mer et de vent étaient paisibles, pour ne pas dire monotones, mais comme toute navigation ramenant le marin à son port d'attache, les jours et les nuits défilaient rapidement dans une atmosphère aussi appliquée qu'avantageuse. Les vigies relevèrent bien quelques voiles isolées qui prenaient la poudre d'escampette sitôt les bâtiments de guerre identifiés. Soucieux d'éviter les calmes du golfe de Guinée, les frégates, qui réussissaient une nouvelle fois la prouesse de naviguer à vue depuis plus de cinq mille milles, obliquèrent à

l'ouest et, le dimanche 29 mars, à la latitude de sept degrés et trente minutes Sud, elles franchirent le méridien de Greenwich. Pour les équipages partis depuis des mois, le symbole était de taille. La messe et les quelques mots que prononça Belmonte recueillirent tous les suffrages et, lui qui rechignait pourtant à présider tel un monarque, il invita le carré à dîner et souscrivit par ailleurs à une soirée de divertissements.

Le franchissement du pot au noir fut une autre paire de manches. Huit jours durant, la vitesse moyenne chuta à moins de trois nœuds et le temps s'allongea inexorablement. On multiplia les concours de matelotes et de chant ainsi que les ateliers de manufacture, tandis qu'une douzaine de blessés parmi les cas les plus graves succombèrent aux chaleurs écrasantes. Une succession de grains violents provenant de directions erratiques obligea à des manœuvres soudaines et exténuantes dans une mer hachée et parfois généreuse en déferlantes. Les longues heures de calme plat succédant aux pluies achevaient de mettre les nerfs des officiers et des équipages, pourtant rompus au fatalisme, à rude épreuve. Côté nourriture, les provisions fraîches embarquées à Port-Louis ne l'étaient guère restées longtemps et la réapparition du bœuf bouilli, du poisson séché et de la purée de pois ne participa en aucune façon au bon moral des équipages.

Conformément aux remarquables calculs de Tristan Kernou – Belmonte et Duval n'en tenaient pas moins leur propre estime – la voix de la vigie signala, au matin du 15 avril, la première terre depuis la Réunion. Agglutinés le long du pavois tribord ou profitant de leur position dans les hauts, les hommes de quart comme ceux de repos observaient non sans émotion les reliefs accidentés de l'île de Brava derrière laquelle s'imposait, tel un monstre de roches jailli des flots, le volcan de Fogo.

L'archipel du Cap-Vert doublé, la puissance des carènes nées des planches à dessins des architectes de la République s'exprimèrent pleinement dans l'alizé soutenu de l'Atlantique Nord. Le choix de Belmonte de rallonger la route en contournant les hautes pressions des Açores dans le sens du vent plutôt que de lutter contre l'alizé s'avéra judicieux. Tribord amures, volant parfois littéralement sur la longue houle aux reflets bleutés, les frégates dévorèrent les mille sept cents milles suivants en dix jours pour la plus grande satisfaction de leurs serviteurs.

À six cents milles dans l'ouest de l'île de Faial, la vigie signala une escadre composée de trois vaisseaux de ligne et d'une frégate. En route pour le Nouveau Monde, les navires affichèrent rapidement leur appartenance à la

flotte de Sa Majesté. Le combat étant par trop inégal, les Français abattirent en grand et virèrent lof pour lof. L'escadre anglaise ne se soucia point de leur cas et disparut à l'horizon.

Le 9 mai à midi, l'information reportée dans les journaux de bord fit le tour des équipages : dans la fraîcheur printanière du golfe de Gascogne, les frégates entamaient les cent derniers milles de leur voyage !

Suivant les dispositions convenues à Port-Louis, l'Égalité ralentit sa marche et laissa à la Justice le soin d'ouvrir la route. Ici commençait la partie la plus scabreuse du voyage de retour et chacun, des mousses aux officiers, fit preuve de la plus grande vigilance. À quoi bon se présenter aux portes de la mère patrie victorieux, à quoi bon accomplir une navigation d'école de dix mille milles en soixante-douze jours si c'était pour tomber dans les mailles du blocus ? Portées par une légère brise d'ouest, les frégates glissaient à quatre nœuds sur une mer placide au-dessus de laquelle tourbillonnaient dans un ciel voilé quantité de sternes et de goélands bruns.

À l'arrière de la dunette, Belmonte appréciait un instant d'intimité tout en priant les dieux et sa bonne étoile que leur aventure se termine à bon port. Il massa son épaule de sa main valide et bénit à la fois la jeune Émilie et Charles Villeneuve pour leurs bons soins. La cicatrice courait certes sur neuf centimètres et marquerait à jamais son omoplate, mais la douleur avait laissé place à une simple gêne dont il avait fini par s'accommoder. Son visage se ferma. Le souvenir de sa capture quinze mois plus tôt dans ces mêmes parages hantait sa mémoire. Intuitif comme à son habitude, Duval se porta auprès de lui et offrit du tabac. Chez le second planaient aussi les réminiscences des blessures reçues dans ces parages à leur retour de Philadelphie, auxquelles avait succédé une affreuse servitude en rade de Spithead. Désireux de balayer les tourments qui menaçaient leur avenir, il interrogea Belmonte :

– Te souviens-tu de ta promesse ?

– Plus j'y pense, plus je me dis que le risque est élevé...

Répondant à la mine dubitative de son ami par un large sourire, Belmonte poursuivit :

– Cela revient à m'exposer à la fureur des femmes de Valparaiso, de Port-Louis et de Bordeaux ! Faut-il que tu sois le meilleur des seconds pour que je devienne ton témoin !

Leurs rires n'échappèrent point aux hommes de la dunette. Tous deux achevèrent de consommer leur tabac et retournèrent à leurs devoirs. À bord,

la rumeur colportait déjà la confiance de ce diable de capitaine et de cet excellent second.

*

HMS Valorous,
aube du dimanche 10 mai.

La pâle lumière du jour reprenait peu à peu ses droits sur les ténèbres de la nuit. Le ciel, lourdement chargé, annonçait des conditions tempétueuses, mais à ce stade, la mer et le vent demeuraient parfaitement maniables. Croisant au large de la chaussée de Sein, une ligne de navires de guerre sous basses voiles, étirée du sud au nord sur une distance de vingt milles, remontait lentement bâbord amures en direction de la Manche.

Fidèle à ses devoirs, l'escadre de l'amiral sir Edward Andrew faisait valoir la puissance maritime de l'Angleterre jusque sous les lunettes à longue portée de l'ennemi. Fermant la marche des six bâtiments de ligne, le redoutable vaisseau à trois ponts, dont les tribordais vaquaient à la routine de ce début de quart, eut la primeur d'apercevoir les visiteurs :

– Voiles en vue au sud-ouest ! tonna la vigie de grand mâât. Deux frégates !

La dunette de confortable dimension accueillit dans la minute l'ensemble des officiers. À son tour, l'amiral Andrew, qui ressemblait davantage à un Viking échappé d'un fjord qu'à un candidat à la Chambre des lords, vêtu d'une simple chemise de nuit que recouvrait sa veste blanche brodée d'or fin, gravit les marches du grand escalier et se dirigea vers l'arrière. L'énergique quinquagénaire, qui sillonnait le monde sans relâche depuis ses douze ans, ajusta sa lunette :

– Tiens, tiens... ne serait-ce pas ce cher Arthur ? commenta-t-il comme en lui-même.

– Si fait, Amiral ! crut bon d'intervenir le commandant du Valorous, un homme aussi grand que maigre dont le tricorne recouvrait le chef jusqu'aux oreilles. Cela m'a tout l'air d'être le Diamond qui s'en revient à son tour de l'océan Indien !

Quinze jours plus tôt, ils avaient également aperçu la frégate du capitaine Davies qui, venant du même relèvement, cinglait au même cap – mais les épouvantables conditions qui régnaient alors n'avaient guère permis de déchiffrer sa pavillonnerie et la Surprise avait disparu dans les grains.

– Le commodore McMullan suivra sans doute... À moins qu'il ne soit demeuré là-bas pour y garantir nos conquêtes ! Non mais dites-moi que je rêve...? murmura l'officier général l'œil rivé dans la mire.

– Ho en bas ! précisa la vigie, le Diamond a capturé l'Égalité !

Effectivement, deux Union Jack s'élevaient dans le ciel gris, celui déployé par la seconde frégate coiffant le pavillon aux trois couleurs.

– Par Jupiter ! s'enthousiasma le capitaine de pavillon. Souhaitez-vous que nous allions à leur rencontre, Amiral ?

– Inutile, Capitaine, ne désorganisons pas notre ligne. Laissons-les s'approcher.

Un sablier plus tard, la première des frégates s'apprêtait à croiser à distance d'un mille dans le sillage mais, curieusement, elle ne semblait pas vouloir lofer dans leur direction. Un lieutenant remarqua :

– Pardon Amiral, mais il me semble que l'Égalité se prépare à mettre un canot à la mer !

Tous braquèrent leur lunette en direction du Français. Non seulement celui-ci ne ralentissait pas le moins du monde mais, à supposer qu'Everton se fasse une joie de porter lui-même la nouvelle de la capture, que diable faisait-il donc à bord de sa prise ?

– Tout ceci ne me dit rien qui vaille... lâcha Andrew en caressant son menton.

– Souhaitez-vous que nous nous mettions aux postes de combat, Amiral ? questionna le capitaine de pavillon.

– Je crains que nous n'ayons trop attendu, Capitaine... et nos frégates sont trop loin au nord pour intervenir à temps...

Quand le Diamond défila dans le sillage du Valorous, la voix de la vigie acheva de lever les doutes :

– Ho en bas ! Uniformes français ! Ce sont des Français !

Tonnant dans les cieux, un coup de canon partit du Diamond et les pavillons des deux frégates se remodelèrent avec un synchronisme parfait. À son tour, l'Égalité, qui n'arborait plus qu'un immense pavillon bleu blanc rouge, défilait sur l'arrière à la vitesse de cinq nœuds. Le canot, qui emportait manifestement quatre compatriotes, fut largué sans ménagement et manqua se retourner.

– Il y a un officier à bord, Amiral ! observa un lieutenant.

– Signalez à l'escadre que nous mettons en panne, je vous prie, répondit celui-ci d'une humeur sombre.

À l'artimon de l'Égalité, la pavillonnerie se para de couleurs.

Le livre référant sur les genoux, l'aspirant en charge des signaux traduisit :

– Pardon, Amiral, message dans notre langue. Il dit ceci : « Keep your renegades. »

Une heure plus tard, le lieutenant Peter Brown, la mine bileuse, son moignon en écharpe, franchissait la coupée dans la chaise de calfat, tandis que les frégates disparaissaient en direction du goulet de Brest.

*

Paris,
vendredi 29 mai 1801.

Plus que jamais, le pays des Lumières s'employait à développer son commerce autant que son influence sur l'échiquier continental. Les victoires de ses armées avaient repoussé loin et pour longtemps la crainte d'une occupation étrangère et, dans la capitale, si la pauvreté gangrenait nombre de quartiers, la majorité des Parisiens connaissait un regain de prospérité. Il n'y avait qu'à observer l'extraordinaire recrudescence des flux marchands aux portes de la ville pour prendre la mesure de la vitalité de l'économie. Sur le plan politique, le Premier Consul, élevé par un peuple conquérant au rang de gardien de la Révolution, n'omettait pas de rendre compte au Sénat, au Corps législatif ainsi qu'au Tribunat mais, en réalité, Napoléon Bonaparte imprimait chaque jour un peu plus sa marque et ses idées sur le pays.

Après une décennie d'instabilité, ce pouvoir fort permettait à toute une nation, et particulièrement à sa capitale, d'observer avec confiance les soubresauts qui agitaient les nations voisines ou lointaines.

Place de la Concorde, le trafic en cette fin de journée rendait fastidieux l'accès à l'Hôtel de la Marine. Une berline à deux chevaux en provenance de Brest se fraya tant bien que mal un passage dans la rue de la Concorde et parvint à gagner une petite cour intérieure.

Le capitaine de frégate Gilles Belmonte, qui était parvenu à enfiler sa tenue de cérémonie malgré son épaule en délicatesse, fut accueilli par un lieutenant de vaisseau qu'il suivit à travers un dédale de couloirs fastueux.

Dans l'une des innombrables pièces du deuxième étage, il patienta, confortablement assis dans un fauteuil Louis XV. Fourbu par cinq journées de voyage à travers les campagnes, il dévorait pêle-mêle les nouvelles

relatées par les périodiques français et étrangers qui s'amoncelaient sous ses yeux. Ainsi, Bonaparte avait signé la paix avec l'Autriche, le Royaume de Naples et l'Empire ottoman. Les alliances avec les ennemis d'hier rebattaient les cartes au plus grand bénéfice de la France qui voyait sa frontière naturelle du Rhin pérennisée. On jouissait désormais militairement du port napolitain et, plus loin au Levant, les Anglais étaient privés d'accès à l'Égypte. En Angleterre justement, le premier ministre William Pitt, dont l'ardeur à restaurer la monarchie dans la patrie des droits de l'Homme n'avait jamais fait aucun doute, s'était vu contraint à la démission et le Journal de la République n'hésitait pas à louer les vellétés de paix de son successeur Henry Addington.

En Russie, l'assassinat de Paul I^{er} et l'avènement du tsar Alexandre, peu enclin à se laisser dicter les règles du commerce international, constituait une aubaine pour Bonaparte et Talleyrand qui aspiraient à faire des Russes leurs nouveaux alliés et, si possible, de futurs opposants au roi George. D'après un autre article, même les États-Unis, qui venaient de confier leur présidence à Thomas Jefferson, se conformaient au traité de Mortefontaine et semblaient se satisfaire de leur lointaine neutralité. Belmonte en conclut que le trésor réclamé à cor et à cri par le secrétaire d'État aux Affaires étrangères n'était plus un sujet de discussion et se réjouit que les morts de l'Égalité, de la Sémillante et de la Justice ne soient pas tombés pour rien. Il sourit. S'il était des bénéficiaires discrets de l'or américain, c'étaient bien ses compagnons du Diwal ! Il reposa les journaux et roula du tabac, une expression de joie béate barrant son visage franc et tanné. Indiscutablement, les nations civilisées étaient lasses de décennies de guerres tous azimuts et aspiraient à la paix. Ce qu'une succession de régimes politiques avaient échoué à faire, le général Bonaparte était en passe de l'obtenir. Il s'enorgueillit d'avoir approché à deux reprises le sauveur de la France.

Une porte attenante à une cheminée en sommeil s'ouvrit sur un capitaine de corvette d'allure joviale que Belmonte reconnut aussitôt. Il se leva, coiffa son bicorne, reboucla sa ceinture au fourreau de cuir blanc et saisit la main du Breton :

- Capitaine Le Guillec ! Je suis ravi de vous revoir !
- Capitaine Belmonte, c'était un plaisir de vous connaître, c'est désormais un véritable honneur ! Si vous voulez bien me suivre, l'amiral Granger va vous recevoir, l'invita l'aide de camp.

Il trouva le chef du Renseignement naval tel qu'il l'avait gravé dans sa mémoire : alerte, les yeux vifs, charismatique dans son uniforme taillé sur mesure. À croire que les années n'avaient aucune prise sur le colosse dont certains, dans la flotte, murmuraient qu'il était né durant le premier tiers du siècle précédent. L'officier général, dont l'immense bureau en acajou était noyé sous une montagne de documents, se leva et eut l'extrême courtoisie de venir à sa rencontre :

– Ah ! Belmonte ! Ponctuel comme la marée ! entama-t-il d'une voix sonore et enjouée. Êtes-vous rétabli de votre blessure ?

– Amiral, je vous présente mes respects, répondit-il, heureux de retrouver la sollicitude et l'authenticité de l'officier général. Elle est en bonne voie de guérison, je vous remercie, Amiral.

– Dire que c'est moi qui vous ai nommé capitaine de frégate ! Quelle intuition ! Sans doute la meilleure de ces dernières années ! Avec mon quatrième mariage, naturellement !

Les deux hommes échangèrent une longue poignée de main. Posée sur une table près de la fenêtre, une superbe maquette de dix pieds de long dont les sabords étaient fraîchement entourés d'un liseré jaune attira l'attention du capitaine de l'Égalité. Granger invita d'un geste son secrétaire particulier à libérer son pupitre et caressa la coque de la frégate comme il aurait effleuré la peau de sa chère épouse :

– J'ai reçu le rapport que vous m'avez fait parvenir ainsi que celui du capitaine Neveu. Vous imaginez combien ces nouvelles ont comblé de joie les représentants de nos armateurs. Vos exploits leur ont semble-t-il donné le goût de la reconnaissance. Cette maquette est à vous !

– Je... euh, merci Amiral, bafouilla Belmonte en songeant qu'il ne possédait pas l'ombre d'un logis pour l'y entreposer.

On prit place dans deux fauteuils en cuir et Granger tira de la table basse une bouteille au bouchon scellé de cire ainsi que deux verres :

– À l'Égalité ! À la Gloire ! Et à la Justice ! dit-il d'un ton solennel.

On trinqua.

– À vous, Amiral, sans qui nous pourrions encore de l'autre côté de la Manche !

On trinqua de nouveau.

– Concevoir une opération n'est d'aucun intérêt si on ne dispose pas des hommes capables de la mener à bien ! Vous êtes de ces courageux-là, Belmonte !

Pour la troisième fois, le rhum ambré enflamma les gosiers.

Durant une heure et demie, cartes sur table, Belmonte fut soumis aux questions du chef du Renseignement naval. Curieux de tous les détails, il surprit Belmonte une fois de plus par sa connaissance de la mer, des hommes et, d'une façon générale, de la conduite de la guerre.

Cette chasse-partie avait-elle été conclue par un accord oral ou avait-elle pris la forme d'un document écrit ? Combien de pirates restait-il sur Monfia ? Les épaves étaient-elles renflouables ? Les pièces d'artillerie se trouvaient-elles toujours à demeure sur les promontoires de Juani et de Jina ? De quels moyens disposait le gouverneur Magallon ? Ce capitaine, Richard Davies, était-il homme à tenir sa parole ? Serait-il possible que le lieutenant Duval et lui rédigent une sorte de manuel d'instruction sur la conduite à tenir en cas de tempête tropicale au mouillage ? Avait-il une idée précise des forces en place au large de Brest ?

Souvent, l'amiral ponctuait l'explication de Belmonte d'un « Bon ça, garçon ! ». Le vieil homme semblait vivre pleinement les événements et, de toute évidence, il regrettait de ne pas avoir fait partie du voyage.

Certaines questions, concernant des personnes ou des moyens utilisés, mirent cependant Belmonte dans l'embarras. Granger eut la délicatesse de ne pas insister.

– Ce troisième coffre que vous avez distribué aux équipages, questionna-t-il soudain, quelle était sa valeur ?

– D'après le commis, six cent vingt et un mille francs, Amiral...

Granger en recracha illico son rhum.

– Par Neptune ! Vous êtes tombé sur la tête, Belmonte ! dit-il avant de scruter longuement son officier dans un silence de plomb.

– Avant notre départ, l'amiral Chaput m'a entretenu des nouvelles dispositions concernant les éventuelles prises faites par la marine, Amiral. Il faut bien nous rendre attractifs quand les bons marins n'ont d'yeux que pour la course... Un tiers pour l'équipage. Nous avons distribué ce coffre à parts égales aux survivants comme aux familles de ceux restés là-bas. Cela représente un peu moins de mille francs par tête, Amiral...

– Vous et votre second n'avez perçu que mille francs ? rebondit celui-ci, visiblement étonné.

– Neuf cent trente-cinq francs, précisément, Amiral.

Le visage du vieil homme se fendit d'un sourire.

– N’écoutez ceci nulle part, et si d’autres que moi vous posent la question, dites que ce coffre-ci ne contenait que cinquante mille francs, c’est entendu ?

– Oui, Amiral.

Granger dépeint ensuite la nouvelle donne politique et militaire en Europe. Selon lui, les Anglais ne s’étaient pas fait que des amis avec leur blocus aveugle et ils paieraient bientôt le prix de leur vanité.

– « L’arrogance et l’insolence des Anglais n’ont point d’exemple ! », voici ce qu’a écrit cet hiver notre Premier Consul au tsar avant que celui-ci ne rende l’âme... Cela est parfaitement dit, n’est-ce pas ? s’amusa le vieux sage.

En verve, il illustra son propos par le récit de la récente bataille de Copenhague. D’après les informations en sa possession, les Anglais s’étaient pris deux mois plus tôt aux flottes danoise et norvégienne stationnées au mouillage alors même que les trois parties avaient signé une trêve. Outre des morts par centaines, les flottes scandinaves déploraient la perte de deux vaisseaux quand douze autres étaient passés sous l’Union Jack.

– Cela ne fait guère honneur aux amiraux Parker et Nelson, regretta Granger.

La bouteille de rhum fit les frais de l’entretien et une seconde fut tirée de dessous la table. Dans la pièce, la lumière s’estompait peu à peu et un majordome vint allumer les chandelles. L’amiral aborda avec passion la renaissance de la marine telle que voulue par Bonaparte. Des vaisseaux de ligne, des frégates, des unités de liaison, mais aussi des écoles de maistrance et d’officiers allaient être construits en nombre. La solde ne serait plus un problème, les volontaires afflueraient sous peu et les ingénieurs travaillaient déjà à de nouvelles armes à longue portée qui rendraient impossibles les boucheries d’autrefois. Signe tangible d’un retour à l’excellence, les grâces étaient désormais accordées sans trop de difficulté aux officiers émigrés qui souhaitaient retrouver la mère patrie.

Au terme de l’exposé, Belmonte se trouva ragaillardi par cet avenir si prometteur. La France disposerait à nouveau d’une marine au moins égale à celle de son éternelle rivale, et ceci se produirait en temps de paix. Que demander de plus ?

La tête aussi lourde qu’il sentait son humeur de plus en plus légère, il aborda un sujet qui lui tenait à cœur :

– Concernant notre apprenti pilote, Amiral...

– J’ai lu ce chapitre de votre rapport, le coupa celui-ci. Si tous nos valeureux garçons qui sillonnent le monde en quête de fortune voulaient se

donner la peine de rejoindre la marine...! Enfin ! Il est de qualité, n'est-ce pas ?

– J'en réponds, Amiral.

– Bon sang ne saurait mentir ! Je signerai son brevet lundi. Saviez-vous que Jacques Kernou était mon pilote quand je n'étais qu'un jeune enseigne de vaisseau ?

Les toasts aux amis disparus et à la gloire de la marine de France défilaient bon train quand on frappa à la porte. Le Guillec, visiblement gêné, annonça :

– Pardon, Amiral, je me permets de vous rappeler que M. Sévigny est arrivé il y a quelque temps déjà. Je crains qu'il ne s'impatiente...

– Ah oui, je vois...

Belmonte se leva, le remercia pour cet excellent échange et s'excusa pour le retard occasionné dans l'emploi du temps de son hôte.

– Je crains que ce ne soit vous que M. Sévigny veuille voir... le retint Granger.

– Ai-je déjà rencontré ce monsieur, Amiral ?

– Humm... M. Sévigny est l'un des plus importants armateurs privés dans la région de Nice et de Marseille et ses affaires sont, comment dire... parfois en lien avec nos intérêts... Disons que vous avez une connaissance commune...

Intrigué, Belmonte osa cependant poser la question qui lui taraudait l'esprit depuis qu'il avait franchi la porte du bureau :

– Sauf votre respect, en parlant de connaissances communes... puis-je vous demander si madame votre sœur et madame votre nièce se portent bien, Amiral ?

Le visage de Granger adopta une expression qu'il ne sut interpréter. Le colosse se leva à son tour :

– Où logez-vous, Belmonte ?

– Je ne sais pas, Amiral, à l'auberge la plus proche, je présume.

– Revenez me trouver après votre entrevue. Ma demeure est la vôtre. Mon épouse sera ravie de vous revoir et mademoiselle Granger en sera également très heureuse. Quand à mademoiselle Desmaret, elle a certainement beaucoup à vous dire...

Étourdi par cette invitation et plus encore par ces nouvelles, Belmonte salua et emboîta le pas de Le Guillec qui le conduisit au bout du couloir. « Mademoiselle » ! Granger avait appelé sa sœur Manon et sa nièce Camille « mademoiselle » ! La première n'était donc plus mariée au gouverneur de la

Martinique et la seconde s'était déliée de cet usurpateur d'Hutchinson ! Fou de joie, il songea à son ami qui prenait son mal en patience à Brest. Alors que tout s'y opposait, Duval n'avait jamais cessé de croire à leur amour avec Manon. Aujourd'hui, son mariage avec la sœur de l'amiral devenait possible, quitte à froisser quelques édiles de l'Église catholique, mais le gaillard en avait vu d'autres. Après tout, le général Bonaparte n'avait-il pas pris pour épouse une femme divorcée ? Lui-même épouserait-il Camille dans un avenir proche ? À Bordeaux, avec sa famille ? Ici à Paris avec Joseph Granger et Jean Duval pour témoins ? Cette pensée l'enivra plus encore que le rhum. Il se bénit d'être monté à l'assaut du plateau sur Monfia et de disposer pour la première fois de sa vie d'une coquette somme d'argent. Trois ans de solde ! L'espoir chevillé au corps, il tira le pendentif de sa poche et l'ouvrit un instant. Dans la pièce voisine, son bonheur fut aussitôt douché par la mine on ne peut plus austère de M. Sévigny qui se leva péniblement. Âgé d'une soixantaine d'années, le crâne entièrement chauve, le puissant homme d'affaires à la frêle corpulence était vêtu d'une redingote verte du plus bel effet.

– Je vous laisse, Messieurs... dit Le Guillec, les yeux rivés sur le plancher vernis.

Hubert Sévigny, jadis comte Hubert Stanislas Malancourt de Sévigny, le toisa :

– Nous avons un compte à régler, Monsieur. Permettez-moi de vous dire que si j'admire l'officier de marine que vous êtes, je ne saurais hélas en dire autant de l'homme.

L'entrée en matière déconcerta Belmonte qui sentait plus que jamais le rhum couler dans ses veines. Il rassembla ses esprits, posa son bicorne sur le fauteuil le plus proche et s'approcha du gentilhomme :

– Si je ne considérais pas votre âge, Monsieur, je vous dirais que votre insulte appelle des conséquences...

– Je ne suis pas stupide au point de vous provoquer en duel, Capitaine. Je mesure fort bien nos chances respectives et il se trouve que ma fille a besoin de moi... Notez que, si j'étais plus jeune, nous serions déjà sur le pré.

– Puis-je connaître vos griefs ?

– Je suis le père de Charlotte Davies, Capitaine... Vous voyez sans doute de quoi je viens vous entretenir... ?

Dans la berline qui les conduisait à la demeure de l'amiral, dos à la route, Belmonte regardait tel un fantôme les riches bâtisses à trois étages défilant dans la nuit. Les chaos de l'attelage sur les pavés ne l'aidait guère à se concentrer, mettant parfois son épaule à rude épreuve tandis qu'en face de lui, solide comme un roc, Granger consultait à la lueur d'une lampe suspendue au plafond les notes rédigées par son aide de camp portant sur ses rendez-vous du lendemain. Le samedi était d'ordinaire une journée tranquille, mais les entretiens qu'avaient tour à tour souhaités le Premier Consul et le ministre des Relations extérieures avec le capitaine de l'Égalité méritaient toute son attention.

– C'est bien compris, Belmonte ? Cinquante mille francs. Et encore, en pièces d'argent !

– Oui, Amiral, répliqua-t-il machinalement.

Ses souvenirs gallois hantaient sa mémoire. Huit mois déjà qu'il était captif dans sa prison dorée quand l'épouse française de son ami était revenue passer quelques jours dans le comté de Pembrokeshire. George Davies parti à bord de la *Cassandre*, les deux compatriotes avaient tué le temps en promenades sur les hauteurs de Milford Haven. Charlotte avait vingt-huit ans et, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle était magnifique avec ses longs cheveux blonds bouclés, son corps galbé et son tempérament de feu. Elle s'était très vite sentie attirée par ce bel homme aux yeux verts pénétrants, si solide et tellement sujet à la mélancolie, capable de la faire rire comme de la faire voyager avec des récits extraordinaires. Aujourd'hui, le fruit de leurs évasions en calèche était sur le point d'arriver. L'un des oncles de George, un amiral en retraite, retenait la jeune femme dans son manoir de Plymouth et jurait à qui voulait l'entendre que l'enfant à venir prolongerait la longue lignée des Davies. Un mois plus tôt, Hubert Sévigny avait dépensé une fortune en pots-de-vin pour visiter sa fille et n'avait pu que l'apercevoir une poignée de minutes sur le perron.

– Et alors, Belmonte ! La voix de Granger le secoua, depuis quand la Marine se laisse-t-elle acculer à la côte ? Sommes-nous marins ou moines cisterciens ?

– J'ai trahi l'homme qui m'a ouvert sa maison, Amiral... peu de marins et encore moins de moines ont fait cela...

– La belle affaire ! La jeune femme était consentante, non ?

– Euh... bien entendu, Amiral.

– À la bonne heure ! Que celle qui n’a jamais péché nous jette le premier grappin !

La voiture ralentit et se glissa entre deux lourdes portes qu’un fusilier s’empressa de refermer. Elle stoppa dans une cour au milieu de laquelle trônait une fontaine. À la suite de son supérieur, suivi par un valet qui portait son maigre paquetage et son uniforme de rechange, Belmonte gravit les marches en marbre et confia son bicorne au majordome.

Dans le fastueux salon principal, une table ovale recouverte d’une nappe en soie blanche accueillait cinq couverts. Accrochés au plafond, deux lustres comptant chacun une vingtaine de bougies éclairaient de leurs chauds reflets une immense carte du monde. À y regarder de près, la fresque fourmillait de détails sur les espèces sous-marines ou les reliefs des cinq continents.

– Prenez vos aises, Belmonte, ces dames ne devraient pas tarder à nous rejoindre. J’ai une faim de loup ! déclara l’Amiral avant de disparaître au fond d’un couloir.

M^{me} Granger surgit d’une pièce attenante dans une magnifique robe de dentelle bleue.

– Capitaine Belmonte ! l’accueillit-elle avec simplicité, quelle joie de vous voir ici ! J’ai hâte que vous nous racontiez votre voyage, mon mari ne tarit plus d’éloges sur vous !

– Il faut croire que le capitaine Belmonte laisse un souvenir impérissable partout où il passe... intervint depuis l’escalier une voix chaude qui lui glaça pourtant le sang.

Descendant les dernières marches avec grâce, Camille venait à sa rencontre, vêtue d’une longue robe dotée d’un avantageux lacet de taille et dont la couleur lui évoquait le sable blanc des lagons de Monfia, ses longs cheveux noirs et lissés tombant sur ses épaules. Les yeux en amande de la belle amazone exprimaient une dureté inhabituelle. Troublé, Belmonte s’inclina pour un baisemain maladroit.

À son tour, Manon apparut dans l’escalier, rayonnante dans sa robe de pastel rose, son habituel chignon nouant ses cheveux. Elle perçut aussitôt le trouble ambiant et entreprit de détendre l’atmosphère :

– Capitaine Belmonte, entonna-t-elle sincèrement ravie, vous êtes vivant et, m’a-t-on dit, victorieux ! Voilà bien deux qualités qui vous ressemblent !

– Madame... pardon, Mademoiselle Granger, je suis heureux de vous trouver aussi resplendissante ! répondit Belmonte.

– Et c’est un connaisseur qui l’affirme... ajouta aussitôt Camille.

Le regard noir de sa mère sembla modérer le tempérament de la Jolie Tigresse.

Granger réapparut et invita son petit monde à prendre place autour de la table. Manon profita de l'occasion pour tendre le bras à leur invité :

– Comment se porte le lieutenant Duval ? lui demanda-t-elle en aparté.

– Comme un jeune aspirant, Mademoiselle. Je ne trahirai pas de secret en vous disant qu'il ne rêve que de vous retrouver.

– Merci, Capitaine...

Le dîner se prolongea jusqu'à une heure avancée. Siégeant en patriarche, Granger ne cessait de rebondir sur les aventures de l'Égalité pour la plus grande joie de son épouse, assise à sa droite, et de sa sœur, installée à sa gauche. Manon ne fut pas en reste et ses remarques, drôles et pertinentes, égayaient la charmante soirée. Face à Belmonte, qui se bornait à répondre aux questions en taisant autant que possible les horreurs vécues, Camille se murait dans le silence, au prix visiblement d'un immense effort. Au détour des conversations, il apprit que Paul Desmaret était tombé en disgrâce et que Bonaparte en personne avait usé de son influence pour faire annuler le mariage de son ancien protégé. Sans doute M. Hutchinson, l'homme d'affaires de l'ancien gouverneur de la Martinique, l'avait-il suivi dans sa déchéance. Une armée de personnel s'attacha à faire défiler plats et boissons, et c'est parfaitement repue que l'assistance accueillit les desserts.

– Je dois avouer que ce Bloody Bill est le genre d'homme que j'aurais aimé rencontrer ! affirma Manon, que ces histoires d'outre-mer passionnaient.

– Ma chère sœur, l'idéalisme ne peut être une doctrine politique et la piraterie n'est que l'incarnation de l'anarchie. Aussi romantiques soient-ils, ces personnages n'ont aucun avenir dans notre monde !

– Le récit de cette tempête m'a fait froid dans le dos, lança à son tour M^{me} Granger, je ne suis pas sûre de vouloir m'aventurer un jour sur la mer !

– Ma chérie, dit l'Amiral en recouvrant sa main de la sienne, c'est bien pour cela que les hommes s'en chargent !

– Mère et moi avons passé davantage de temps en mer que bien des marins de la République, mon oncle... intervint Camille, un sourire en coin.

La remarque amusa le colosse qui admirait autant qu'il l'aimait cette nièce capable de s'emparer des plans du sous-marin américain ou d'apporter une précieuse contribution à l'équipée française en rade de Spithead.

– Ma nièce adorée, cela est parfaitement vrai. Vous auriez fait un parfait capitaine de frégate ! Ah ! Qu'en pensez-vous, Belmonte ?

La question le mit au supplice, et il prit le temps de finir sa bouchée. Croisant furtivement le regard de la jeune femme, il fut rassuré de voir que, pour la première fois du repas, elle ne semblait pas le juger.

– J'ai eu deux fois l'honneur et le plaisir de traverser l'Atlantique avec Mademoiselle et sa mère, Amiral, et il est certain que si la marine s'ouvrait à des femmes de leur tempérament, nous serions nombreux à craindre pour notre emploi.

Le rire de Granger recouvrit tous les autres et le premier sourire de Camille agit sur Belmonte comme un véritable remontant.

À une heure du matin, ces dames se retirèrent dans leur chambre et Granger entraîna Belmonte sur la terrasse. Alcoolisé plus que de raison, épuisé, il goûta l'air frais de la nuit avec délice. Cigare et verre de cognac en mains, le chef du Renseignement naval réussissait l'exploit de conserver sa lucidité :

– Nous rencontrons le Premier Consul à onze heures, Belmonte, et nous déjeunerons ensuite avec M. de Talleyrand. Bonaparte nourrit un grand projet et vous aurez votre part dans cette aventure...

L'idée de revoir le Corse l'emplit de fierté. Celle d'un probable nouveau départ l'attrista plus qu'il ne l'avait imaginé.

– Vous ne semblez pas heureux d'être à ce point estimé par nos édiles ?

– C'est un immense honneur, Amiral, cependant, je ne vous mentirais pas en vous disant que j'aspire à revoir les miens.

– C'est bien naturel, Belmonte, et je vous promets que vous en aurez le loisir.

– Merci, Amiral. Cette paix avec l'Angleterre dont on parle tant, est-elle si proche ?

– Ne vous fourvoyez pas, mon jeune ami... M. de Talleyrand et le nouveau premier ministre anglais ont certes entamé des discussions... Mais il y a trop de casus belli entre nos deux nations. Nous ferons la paix avec l'Angleterre, mais j'ai la conviction qu'il ne s'agira que d'une trêve... Naturellement, ce n'est que mon avis, et je vous prie de ne pas le colporter.

Abasourdi, Belmonte en vida son cognac d'un trait.

– Puis-je vous poser une question, Amiral ?

– Ce ne sera ni la première ni la dernière, mon garçon...

– Avons-nous il y a deux ans envoyé une frégate combattre les pirates de Monfia ? Et, sauf votre respect, Amiral, saviez-vous qu'avant cela nous avions aidé le capitaine Trendstone sur ordre de M. de Talleyrand ?

Nullement gêné, Granger inspira et dit :

– M. de Talleyrand est certainement le meilleur ministre des Relations extérieures que nous ayons eu depuis longtemps et Dieu sait si, par les temps qui courent, son office est hautement précieux pour la France. Son intérim à la Marine ne restera cependant pas dans les annales...

– Je n'ai pas jugé utile de le mentionner dans mon rapport, mais il semble que cette frégate ait coulé corps et âme sur un récif, Amiral.

Le géant se signa.

– Je n'étais pas d'accord pour que nos bases navales soient ouvertes à un mutin, fût-il anglais, ni pour envoyer l'Aquitaine punir celui que nous venions d'aider. Mais nous étions gouvernés par le Directoire et M. de Talleyrand et moi nous connaissions moins...

– J'ai une dernière question à vous poser Amiral...

– Pour cette nuit, vous voulez dire ? souligna le colosse avec bienveillance.

– Ce n'est que de retour à Brest que j'ai appris que le docteur Villeneuve avait embarqué sur votre recommandation.

– A-t-il failli ?

– Je dois dire qu'au plus fort de nos difficultés, ses services ont été à la hauteur, mais je ne vous cache pas avoir du mal à cerner le personnage.

Granger leva brièvement les yeux au ciel.

– Charles est le neveu d'un vieil ami, Belmonte et il est aussi l'un des plus brillants scientifiques de sa génération. Il a stupidement plagié des travaux entrepris par des confrères étrangers dans une communication à l'Académie de Médecine. Ce voyage était l'occasion de l'éloigner du discrédit et de l'opprobre qui l'ont frappé. Je considérerais comme une faveur que vous le conserviez à bord...

– C'est entendu, Amiral.

Les cigares consommés, Granger lui tendit une main ferme :

– Vous êtes ici chez vous, à demain Belmonte.

Un valet d'un âge avancé, sans doute un ancien matelot au vu de son visage marqué du sceau des océans et de sa démarche chaloupée, l'accompagna à sa chambre au troisième étage.

Dans la pièce, deux petits chandeliers dispensaient une chaleureuse ambiance sur les murs recouverts de tapis d'Orient. Un confortable lit à

baldaquin, deux grandes armoires en bois exotique ainsi qu'un bureau constituaient l'essentiel du mobilier. Son uniforme ainsi que ses quelques effets personnels étaient soigneusement rangés sur un portemanteau. Dans une première alcôve, il trouva la chaise d'aisance et dans la seconde, une baignoire en fonte remplie d'une eau limpide qui était, suprême surprise, encore chaude. Le valet se retira et Belmonte ne résista pas à l'envie de se laver le corps et les idées. Plongé dans une mousse onctueuse et parfumée, il s'efforçait, pour une fois, de ne penser à rien. En pure perte. Les conjectures de l'amiral l'inquiétaient. « Il n'y a de paix possible qu'après la guerre », avait coutume de dire Salib. Le vieux guerrier et le Barbaresque avaient raison. Vaincre l'Angleterre une fois pour toutes était la seule issue.

On frappa doucement à la porte.

Belmonte sortit de son bain, noua une serviette autour de sa taille et, ruisselant, alla ouvrir. Vêtue d'un simple pantalon court et d'une chemise en soie jaune, un bougeoir à la main, Camille apparut, plus belle et plus désirable que jamais. Le souvenir de la jeune femme ferrailant dans le bois de White Wolf passa devant ses yeux. La gifle qu'il reçut coupa court à sa béatitude.

– Que comptez-vous faire ? demanda-t-elle sans ambages.

– Je comptais profiter encore un peu de mon bain et vous écrire ensuite, Mademoiselle...

La Jolie Tigresse esquissa un sourire qu'elle effaça aussitôt :

– Pour la dernière fois, Capitaine Belmonte, que comptez-vous faire avec cette femme et cet enfant ?

Les yeux dans les yeux, il répondit :

– Je vais aller là-bas et je les ramènerai à leur famille... J'ai donné ma parole à son père. C'est ainsi... ajouta-t-il.

– M. Sévigny vous en a-t-il fait la demande ?

– Non, Mademoiselle.

Un objet dans la pièce attira son regard. Sur la table de chevet reposait le pendentif.

– Allez-vous reconnaître cet enfant ?

– Si sa mère y consent, oui, Mademoiselle...

– Alors vous êtes bien l'homme que je crois... Je vous accompagnerai en Angleterre !

– Pardon, Mademoiselle ?

– Vous m’avez fort bien entendue, Capitaine. Un couple en voyage attirera moins l’attention qu’un Froggie qui a passé le plus clair de son temps en mer et se retrouve livré à lui-même...

Camille avança d’un pas et se lova contre lui, laissant sa main caresser langoureusement son dos autour de sa cicatrice :

– Nous verrons ensuite ce que nous réserve l’avenir...

Ses lèvres chaudes déposèrent un baiser sur son torse nu et la Jolie Tigresse se retira de la chambre.

– Bonne nuit, Capitaine Belmonte.

Les longs cheveux bruns de la belle s’effacèrent dans le couloir à la lueur déclinante de la bougie. Belmonte demeura sur le pas de la porte et songea ardemment à la rejoindre avant de se raviser : l’amour-propre de la plus courageuse des femmes qu’il n’ait jamais connues méritait au moins sa patience.

*

Bordeaux,
neuf jours plus tard.

Les cloches de la cathédrale Saint-André sonnaient midi. Hier encore accusée par Paris d’avoir fomenté la Révolte des provinces, la ville maritime qui souffrait d’un rigoureux blocus au large de l’estuaire de la Gironde n’en conservait pas moins les vestiges de sa grandeur passée. À la lisière sud de la cité, les riches demeures bourgeoises dont les façades sculptées faisaient la fierté des armateurs et des négociants laissaient place à des habitations en bois plus modestes, auxquelles on accédait par des rues de terre. Les pluies de la nuit rendaient ces quartiers populaires insalubres. Remontant la rue Dauphine sous les œillades étonnées des badauds et des vendeurs ambulants, Belmonte s’efforçait de ne pas souiller ses souliers à boucle ni le bas de son uniforme.

– Eh bien, mon Capitaine ! Voilà un petit qui a fait ce qu’il voulait faire ! l’apostropha avec chaleur une voix rauque tandis qu’il longeait un étal de fruits.

– Madame Sénac !

Il saisit les mains usées de la vieille femme avant que celle-ci ne lui glisse une orange dans la poche.

– Va mon petit, va ! Tu reviendras me voir !

Bercé par d'heureux souvenirs, Belmonte reprit son chemin parmi la population.

Bicorne sous le bras, ses longs cheveux blonds dénoués, il stoppa devant une façade fraîchement repeinte et inspira longuement. Cela faisait plus de sept ans que Gilles Belmonte attendait cet instant. Qu'il était loin le souffle de la mer ! Envolées les images des souffrances, les tirades enflammées de Granger et les ardeurs patriotiques du Premier Consul ! Son cœur battait la chamade. Il frappa à la porte.

Quand les visages stupéfaits de sa sœur et de sa mère apparurent, ses nièces et ce neveu – qu'il n'avait jamais vu – dans leurs jambes, le capitaine de l'Égalité sut définitivement pourquoi il risquait sa vie pour son pays.

*

* *

ÉPILOGUE

Saint-Malo,
dimanche 28 juin 1801.

SUR LES REMPARTS NORD de la cité corsaire, Robert Surcouf, Gabriel Leganioux et Castor Campoléone déambulaient parmi la foule, goûtant les bienfaits d'une promenade digestive tout autant que ceux d'un franc soleil dont les rayons illuminaient la plage à cette heure de marée basse. Drapés tels des milords dans leurs redingotes taillées sur mesure, ils saluaient en retour les nombreux badauds qui leur adressaient moult marques de respect.

Le capitaine de la *Confiance*, marié depuis un mois, celui du *Diwal* et l'homme qui les avait présentés dix ans plus tôt jouissaient à présent d'un repos amplement mérité. Les trois hommes gagnèrent un banc libre et s'installèrent face à la mer. À la gauche du jeune marié, Campoléone roulait du tabac tandis qu'à sa droite Leganioux s'emparait de la fiole accrochée à sa ceinture.

À son tour, Robert Surcouf déplia un mouchoir et offrit de ces gâteaux que Marie-Catherine cuisinait si bien. À voir les trois comparses échanger si paisiblement en ce jour du Seigneur, il était difficile d'imaginer que se tenaient là les plus fameux corsaires que les mers aient connus. Le tabac consommé, à sec de rhum, Surcouf tira de sa veste un périodique anglais. Toujours au fait des événements, tous trois avaient dûment célébré quelques semaines plus tôt le retour à Brest des frégates *Égalité* et *Justice*. Le récit par Leganioux de la suite des aventures françaises dans l'Indien n'avait pas manqué d'impressionner Robert Surcouf, lequel conservait par ailleurs un truculent souvenir de sa rencontre avec les officiers de marine et de leur nuit passée dans la prison de Port-Louis.

Il déplia le journal et entama la lecture d'une version anglaise bien différente. D'après Londres, l'escadre du commodore McMullan s'était couverte de gloire, les infâmes Français s'étant odieusement associés aux pirates, et il avait fallu toute l'expertise de la Navy pour bouter les premiers hors de l'Indien et anéantir les seconds. Hélas pour les intrépides marins de Sa Majesté, une terrible tempête tropicale avait dévasté les bâtiments et seule la Surprise était revenue à Portsmouth.

Curieusement, le journal ne faisait pas mention de ce qu'était devenu son capitaine Richard Davies. Le lieutenant Peter Brown, en revanche, avait été promu capitaine de frégate. Un article entier narrait avec force détails comment l'officier avait soulevé les prisonniers anglais et repris Monfia aux Français. Amputé de la main droite à la suite de terribles combats, il n'avait pas hésité à poursuivre le bestial William Trendstone et sa horde jusque dans les grottes de l'île avant de mettre fin à leurs jours.

– Affabulateurs de glaouiches ! commenta Leganioux en répondant par un clin d'œil au sourire d'une passante.

– Toujours à se voir plus beaux qu'ils ne sont ! renchérit Campoléone en saluant la ravissante accompagnatrice.

– Le capitaine Belmonte en fera une jaunisse ! s'esclaffa Surcouf dans un grand rire sonore.

Un garçon d'une douzaine d'années surgit d'un escalier de pierre et héla soudain :

– Capitaine Surcouf ! Capitaine Surcouf !

Hors d'haleine, le minot reprit un instant son souffle et dit :

– Un colis vient d'arriver pour vous à votre ancienne adresse rue du Chat qui danse. Le coursier arrive de Brest et il aimerait refaire un bout de chemin avant la tombée de la nuit.

Une pièce dans la main, le garçon disparut aussi vite qu'il était arrivé.

Devant l'hôtel de la Bertaudière, un cavalier attendait effectivement au pied de sa monture. Surcouf, dont le portrait sillonnait la France entière, n'eut guère besoin de se présenter au coursier qui, déjà, dénouait les liens arrimant une modeste malle en bois à sa selle.

– Voici pour vous, Capitaine, dit-il en déposant avec soin le coffret sur les pavés. Et voici la lettre qui l'accompagne.

Surcouf signa le reçu, tandis que Leganioux et Campoléone louchaient sur le colis. Il ouvrit la missive :

Cher Capitaine Surcouf,

Il ne sera pas dit que la marine ne paye pas ses dettes,
Au franc près, vous en conviendrez.
Nos vœux de bonheur vous accompagnent,
Vos dévoués serviteurs,

Capitaines G. Belmonte & T. Neveu

Le capitaine de la Confiance ôta le plafond de bois et, sortant de sa léthargie, le volatile à la voix nasillarde s'envola dans les airs :
– Pas de crédit ! Pas de crédit !

*

Environs de Batavia,
Indes Orientales néerlandaises.

Sur les berges du fleuve Ciliwung, des cris de nouveau-né s'échappaient d'une confortable longhouse sur pilotis dont le toit de chaume pentu se prolongeait bien au-delà de l'habitat. Dans la pièce principale, étendue sur un matelas européen, l'ancienne compagne de Bloody Bill tentait de reprendre son souffle, le visage perlant de sueur, les traits tirés par la douleur qu'elle venait d'endurer. Elle tendit ses bras en direction d'un vieil autochtone qui déposa avec une douceur extrême le nourrisson sur son torse nu. Tandis qu'elle pleurait à chaudes larmes, l'homme de médecine coupa le cordon ombilical et lava l'enfant à l'eau tiède.

– À tout de suite, lança-t-il en anglais avant de s'éclipser.

Il retrouva sur la terrasse le solide rouquin qui l'avait amené ici à cheval quelques heures plus tôt. Fumant tout en se rongant nerveusement les ongles, l'hercule à la barbe soigneusement taillée arpentait tel un fauve les planches de bambou de long en large.

– Tout s'est bien passé, monsieur Smith, vous avez un garçon. Vous pouvez venir le voir.

Smith s'agenouilla auprès de la jeune femme et caressa de son doigt la minuscule main du petit être.

– William, c’est merveilleux... murmura la jeune mère, des sanglots dans la voix.

– Repose-toi, ma chérie, dit-il en caressant ses cheveux trempés.

Le gaillard retourna sur le balcon et loua le Seigneur.

L’Indonésien s’approcha de lui, un carnet et un crayon de bois à la main :

– Comment souhaitez-vous l’appeler, monsieur Smith ?

Le rouquin s’arrêta un instant et se revit, allongé dans cette grotte, sous une couverture qui dissimulait les stigmates de ses tortures, empoignant son pistolet dont le chien était armé. Le Français, qui avait l’épaule en sang et le visage blême, s’était avancé vers Kate et lui, un sabre dans une main et un pistolet dans l’autre. Ses paroles résonnaient encore à ses oreilles :

– Il y a dehors un officier anglais qui se fera un plaisir de répandre la nouvelle de votre mort, Capitaine...

Un sourire en coin, il avait ajouté :

– Je vais tirer, Madame, si vous aviez la bonne idée de crier, cela nous rendrait un grand service à tous...

Débonnaire, la voix du vieil insulaire le tira de ses souvenirs :

– Prenez votre temps, Monsieur Smith...

– Gill, Gill Smith est le nom de mon fils ! trancha l’ancien pirate de l’Indien.

*

* *

LEXIQUE

Abattre : manœuvrer le bateau de manière à l'écarter du lit du vent.

Allège : navire marchand et/ou utilitaire destiné au transport côtier.

Amer : point remarquable, fixe, à terre ou en mer, utilisé en navigation côtière pour faire le point. Phare, balise, tour, clocher, pic, montagne, volcan, cascade, etc., constituent des amers pertinents.

Arriser/Ariser : action de réduire la surface d'une voile.

Baille (Grosse) : expression péjorative utilisée par les marins pour désigner les navires lents.

Beaupré : mât pointant vers l'avant des voiliers et sur lesquels étaient fixés les focs.

Bosco : terme familier désignant le maître d'équipage.

Caronade : pièce d'artillerie de marine de gros calibre, développée par les Anglais, qui crachait des billes de métal et avait été baptisée « l'écrabouilleur » par les marins français qu'elle effrayait.

Calfatage : opération destinée à rendre étanche une coque en bois.

Chasse-partie : accord par lequel les aventuriers règlent ce qui doit revenir à chacun pour sa part.

Compas de route : fondé sur le principe de la boussole, le compas magnétique est formé d'une cuvette cylindrique ou hémisphérique fermée par une glace et suspendue au cadran à l'intérieur d'un habitacle.

Compas à pointe sèche : instrument formé de deux branches articulées de même longueur, servant à effectuer des relèvements sur la carte.

Dunette : partie surélevée du gaillard d'arrière d'un vaisseau qui s'étend sur toute sa largeur. Elle sert au logement des officiers et des éventuels passagers.

Drosse : câble de commande en textile qui transmet au safran les mouvements de la barre à roue.

Écouvillonner : nettoyer l'âme d'un canon entre deux tirs au moyen d'une brosse cylindrique à manche en bois.

Estime : méthode qui permet de faire le point en utilisant les données (route, vitesse) fournies par les instruments de bord (compas, loch), en tenant compte

de la dérive due au vent et au courant.

Empanner : virer de bord par vent arrière ; on dit plus couramment « virer lof pour lof ».

Enfléchures : bouts installés à espaces réguliers, perpendiculairement aux haubans, permettant aux hommes de rejoindre les hauteurs d'un mât.

Ferler : relever une voile, pli par pli, sur une vergue et l'attacher au moyen de rabans (petits cordages).

Frégate : bâtiment moins lourd et plus rapide qu'un vaisseau, servant d'éclaireur aux escadres et de protection aux convois.

Gabier : matelot d'élite chargé du service ordinaire et de la visite des mâts, vergues, voiles et gréement d'un navire. L'habileté du gabier de la voile était proverbiale ; le nom était associé à des qualificatifs jugés flatteurs : gabier de combat, gabier d'empointure, gabier volant.

Gaillard : désigne chacune des extrémités du pont supérieur d'un navire. Gaillard d'avant, situé un peu en arrière du mât de misaine. Gaillard d'arrière, situé à l'arrière du mât d'artimon et appelé couramment dunette.

L'équipage disposait du gaillard d'avant, tandis que le gaillard d'arrière, qui abritait les instruments de navigation et de commandement, était réservé aux officiers.

Grand largue : navigation trois quarts arrière au vent. Allure stable et la plus rapide à cette époque pour un navire dès lors que le vent souffle fort.

Guindeau : treuil à axe horizontal utilisé sur les navires pour relever l'ancre. À bord d'une frégate, pas moins de trente hommes étaient nécessaires pour cette manœuvre épuisante.

Hauban : partie du gréement, constituée de cordages (puis de filins d'acier au XIX^e siècle) servant à tenir les mâts sur les côtés.

Hune : plate-forme rectangulaire, arrondie sur l'avant, placée à la jonction de deux mâts superposés. La hune permet d'accrocher les haubans des mâts supérieurs.

Jauge : volume des capacités intérieures des navires, exprimé en tonneaux. Un tonneau vaut 2,83 mètres cubes ou 100 pieds cubes anglais.

Journal de loch : on mesure la vitesse grâce au tableau de loch. L'équipage note alors l'heure de la mesure, le nombre de nœuds comptés par le bateau de loch, et la profondeur en brasses mesurée par une sonde à main.

– Le mille marin est égal à 1/60^e degré, soit 1 852 mètres.

– Une encablure est égale à 1/10^e mille marin, soit un peu moins de 200 mètres.

– Une brasse désigne la profondeur et est égale à 1,6 mètre.

Latitude : valeur angulaire, expression du positionnement nord-sud d'un point sur Terre.

Livre des codes : table de correspondance, il est utilisé pour chiffrer et/ou déchiffrer un message transmis en utilisant des pavillons assujettis à un sens bien précis.

Lest : poids installé dans les fonds d'un navire ou fixé à sa quille afin de lui assurer une stabilité ou un tirant d'eau convenable.

Lofer : prendre un cap plus près du vent. Remonter dans le vent.

Maître-bau : largeur maximale d'un navire.

Mât :

– **Mât d'artimon** : le plus petit des mâts d'un voilier à deux ou trois mâts, situé sur l'arrière. On utilise le nom de tapecul s'il est situé en arrière du gouvernail.

– **Mât de charge** : espar incliné tenu par des cordages et servant à déplacer des poids.

– **Mât de hune** : mât situé au-dessus du bas-mât. Si la mâture comporte deux éléments, le mât de hune est synonyme de mât de flèche. Si elle en comporte trois, le mât de hune est surmonté du mât de perroquet.

– **Mât de misaine** : mât situé le plus en avant d'un voilier qui en porte plusieurs, et lorsqu'il est le plus petit. Le mât de misaine porte la voile du même nom.

– **Mât de perroquet** : mât situé au-dessus du mât de hune.

Nid-de-pie : poste d'observation placé assez haut sur un mât, où se tient l'homme de vigie.

Palan : pièce composée d'une ou de plusieurs poulies et d'un cordage passant par elles pour effectuer des travaux de force.

Passavant : passage latéral sur le pont d'un bateau qui relie l'avant à l'arrière.

Pavois : bordage au-dessus du plat-bord du pont et formant un parapet empêchant de passer par-dessus bord.

Ris : partie d'une voile destinée à être serrée pour en diminuer la surface totale.

Sabord : ouverture rectangulaire pratiquée dans la muraille des navires de guerre pour laisser le passage à la volée de leurs canons.

Sainte-barbe : partie d'un navire où on entreposait les ustensiles d'artillerie, la poudre.

Sancir : couler par l'avant. Survient lorsqu'une brèche trop importante ne peut être colmatée ou lorsqu'une vague démesurée arrive par l'arrière.

Vergue : longue pièce de bois ou d'acier effilée à ses extrémités, établie horizontalement en travers des mâts. Les vergues supportent les voiles grâce à leur « filière d'envergure » sur leur bord supérieur.

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à saluer, bicolore bas, celles et ceux qui ont embarqué dans cette aventure et qui, par leur enthousiasme, ont permis d'ajuster les voiles et les canons de l'Égalité. Qu'ils/elles en soient ici chaleureusement remercié(e)s. Jean-Pierre et Marie-Lise B., Delphine B., Philippe B., Claude B., Sylvain B., Jean-Paul B., Claude et Richard B.-M., Alain C., Hervé C., Jean-Marie C. d'A., François-Xavier de C., Florence et Thierry C., Tania C., Christophe D., Xavier D., Emmanuel de F., Anne et Stéphane F., Élisabeth G., Laure G., Vincent G., Aurélie H., Kamiar K., Daniel L., Bruno N., Christian M., Claude M., Jean-Gilles M., Pierre M., Catherine P., Norbert P., Annick P., Isabelle P., Thibaud P., Fabienne R., Philippe R., Frédéric T., Valérie T., Sylviane V.

DÉJÀ PARUS

Tome 1 : Pour les trois couleurs
(mention de l'Académie de Marine 2016,
prix Écume de Mer 2018)

Tome 2 : Le Trésor des Américains
(prix Marine Bravo Zulu 2018)

À paraître :
Tome 4 : Capitaine de Bonaparte



216, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris
www.editionspaulsen.com

Illustration de couverture : © Sylvain Bossut
Création graphique : Éléonore Gerbier

© Éditions Paulsen, janvier 2019
pour la première édition française et pour la présente version
ISBN 978-2-37502-061-6

Ce livre numérique a été converti initialement au format ePub par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Ouvrage publié avec le soutien du CNL



Table des matières

[Couverture](#)

[Présentation](#)

[Le Pirate de l'Indien](#)

[Dédicace](#)

[Exergue](#)

[PRÉFACE](#)

[PROLOGUE](#)

[I. NOUVELLE DONNE](#)

[II. LE COUP DE MAÎTRE](#)

[III. AUX ARRÊTS !](#)

[IV. D'UN PIÈGE À L'AUTRE](#)

[V. LE CODE DE BARTHOLOMEW](#)

[VI. REQUIESCAT IN PACE](#)

[VII. POURPARLERS](#)

[VIII. DE FLAMMES ET DE FEU](#)

[IX. À L'ÉCOLE CORSAIRE](#)

[X. CHÂTIMENT CÉLESTE](#)

[XI. LE GRAND VOYAGE](#)

[XII. UN COMPTE À RÉGLER](#)

[ÉPILOGUE](#)

[LEXIQUE](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)